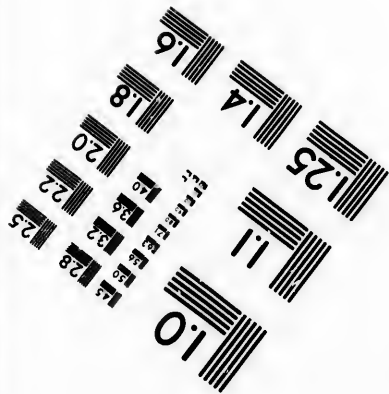
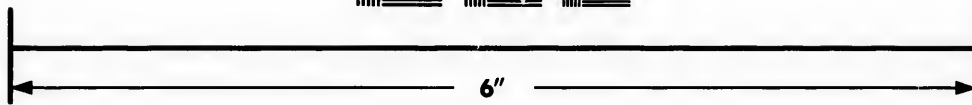
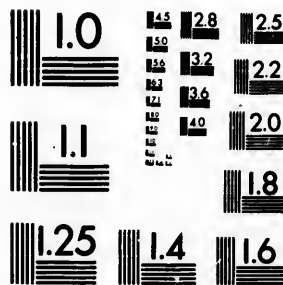


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
1.8 2.0 2.2 2.5
1.8 2.0 2.2 2.5

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
1.8 2.0 2.2 2.5
1.8 2.0 2.2 2.5

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

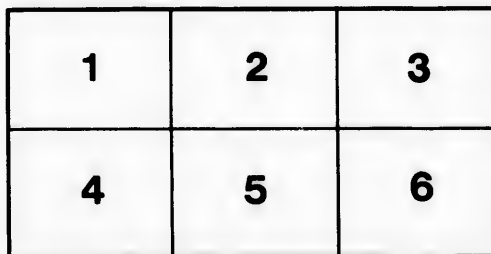
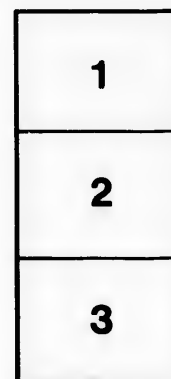
Library of Congress
Photoduplication Service

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library of Congress
Photoduplication Service

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re
détails
es du
modifier
er une
filmage

es

errata
to

pelure,
on à

32X

C

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

Ch

c

h

f

h

T

Cher

HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE,
EN SIX PARTIES:

- I. Une Histoire abrégée de la découverte de cette partie du Monde.
- II. Les mœurs & les coutumes de ses premiers Habitans.
- III. L'Histoire des Colonies Espagnoles.
- IV. ——— Portugaises.
- V. ——— Françaises, Hollandoises & Danoises.
- VI. ——— Angloises.

Chaque Partie contient une description de la Colonie ; de son étendue, de son climat, de ses productions, de son commerce, du génie & des mœurs de ses Habitans : on y traite des intérêts des différentes Puissances de l'Europe par rapport à ces Colonies, & de leurs vues par rapport au Commerce.

Traduite de l'Anglois de M. WILLIAM BURCE.

TOME



A PARIS,

Chez Nyon Painé, Libraire, rue du Jardinot, quartier
Saint-André-des-Arcs.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1780 J.P.C.

1871

RENNES

1871

Le 15 Mars 1871

Monsieur le Ministre

Paris

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

Le Ministre

(Signature)

E 143
B 76

L

att

l'ar

gu

etu

tie

tie

par

lan

car

qu

tag

&

plu

ref

cer

len

po

po

co



PRÉFACE.

LES affaires de l'Amérique ont attiré depuis quelques années l'attention du public. Avant la guerre présente, peu de gens étudioient l'histoire de cette partie du monde, quoique la matière soit extrêmement curieuse par elle-même, & très intéressante pour une nation commerçante.

L'histoire d'un pays, qui, quoique très étendu, est le partage de quatre seules nations; & qui, bien que peuplé depuis plusieurs siècles, n'est connu du reste du monde que depuis deux cens ans; ne doit point naturellement fournir de la matière pour plusieurs volumes. Il est pourtant certain qu'il faut beaucoup de lecture, pour acquérir

iv *P R É F A C E.*

une connoissance suffisante des événemens qui se sont passés dans l'Amérique, pour se former une idée de son état présent, & porter un jugement compétent de son commerce. Je puis ajouter, que la lecture d'une grande partie de cette histoire, est sèche & dégoûtante; que plusieurs auteurs ont traité ce sujet, les uns avec une connoissance suffisante, & d'autres de maniere, qu'on ne peut se résoudre à lire leurs écrits. Les uns sont chargés de quantité de faits, qui n'intéressent qu'un petit nombre de personnes; les autres obscurcissent la vérité par quantité de circonstances, pour flater les préjugés des parties, & j'ose dire, ceux des nations. On ne scauroit lire avec trop de précaution ce qu'ont écrit les Anglois qui sont établis dans nos Colonies; parce qu'il y en

P R É F A C E.

ce suffisante des
se sont passés
ne, pour se for-
de son état pré-
er un jugement
son commerce.
, que la lecture
artie de cette his-
& dégoûtante;
auteurs ont traité
ns avec une con-
ante, & d'autres
qu'on ne peut se
leurs écrits. Les
és de quantité de
éressent qu'un pe-
e personnes; les
issent la vérité par
constances, pour
igés des parties,
ceux des nations.
t lire avec trop de
qu'ont écrit le
sont établis dans
parce qu'il y en

P R É F A C E. v

a peu qui ne suivent en écrivant
le penchant qu'ils ont pour la
province dans laquelle ils sont
nés, ou peut-être pour la fac-
tion particuliere qui y domine.
Ce n'est qu'en comparant les
relations imprimées les unes
avec les autres, & avec les ins-
tructions particulieres que l'on
a, & en rectifiant le tout par
des témoignages authentiques,
que l'on peut découvrir la vé-
rité; encore la chose est elle
assez difficile.

A l'égard des établissemens
étrangers, j'ai eu recours aux
relations imprimées des voya-
geurs & autres; & dans cer-
tains points, aux mémoires de
quelques commercans. Les ma-
tériiaux pour les établissemens
étrangers ne sont point aussi
parfaits qu'ils devroient l'être,
ni assez surs, pour qu'on puisse
y ajouter foi. Je m'en suis rare-

vj *P R É F A C E.*

ment servi, que je n'aye été obligé d'y joindre quelque addition, ou quelque correctif.

Dans la partie historique de cet ouvrage, je m'attache principalement à quelques matières capitales, qui m'ont paru devoir engager & récompenser l'attention du lecteur; & dans ce que j'en dis, je ne m'arrête qu'aux événemens qui peuvent fournir quelques instructions politiques, ou faire connoître les caractères des principaux acteurs, qui ont paru sur ces grands théâtres. Les affaires qui m'ont paru mériter un détail circonstancié, sont ces événemens brillants & remarquables de la découverte de l'Amérique, & de la conquête des deux seuls royaumes civilisés qu'elle renfermoit.

En traitant des autres parties, je me suis étendu sur l'histoire

F A C E.

que je n'aye été
indire quelque ad-
quelque correctif.
partie historique de
je m'attache prin-
quelques matieres
ni m'ont paru de-
& récompenser
le lecteur ; & dans
lis, je ne m'arrête
mens qui peuvent
ues instructions po-
faire connoître les
es principaux ac-
ont paru sur ces
es. Les affaires qui
mériter un détail
, sont ces événe-
ts & remarquables
erte de l'Amérique,
uête des deux seuls
ivilisés qu'elle ren-
des autres parties,
tendu sur l'histoire

P R É F A C E. vij

de chaque pays autant qu'il le
faut, pour sçavoir quand & sur
quels principes chaque Colonie
a été fondée, pour mettre le
lecteur en état de juger de sa
condition présente. Ces récits
sont fort courts ; & si l'on con-
sidère de quelle sorte de faits
ces histoires sont composées,
on ne me sçaura pas moins gré
de ce que j'ai omis, que de ce
que j'ai rapporté. Si je n'ai pas
traité mon sujet aussi-bien que
je l'aurois dû, je m'en suis ac-
quitté aussi brièvement qu'il ma
été possible de le faire.

Mon principal objet, en trai-
tant des différentes Colonies, a
été de rapporter tout au com-
merce, qui est l'article qui nous
intéresse le plus ; & c'est ce qui
fait que je ne me suis attaché à
leur histoire civile & naturelle,
qu'autant qu'elles pouvoient ser-
vir à répandre quelque lumiere

viii *P R É F A C E.*

sur le commerce de ces contrées ; excepté lorsque les matières m'ont paru curieuses , & propres à diversifier mon ouvrage.

On ne doit pas s'attendre qu'un pareil ouvrage soit partout de la même force. Dans quelques endroits , le sujet n'est point susceptible d'ornement , & la matière sèche par elle-même , ne peut changer de nature , quelque peine qu'on se donne. Dans quelques autres , la pesanteur du style , vient de celle des matériaux , dont j'ai été obligé de me servir ; dans un plus grand nombre , qui sont peut-être ceux auxquels on trouvera le plus à redire , la faute vient de l'Auteur seul.

Ce que je viens de dire de mes matériaux , ne regarde point les secours que j'ai tirés de la judicieuse collection , qu'on ap-

É F A C E.

merce de ces con-
té lorsque les ma-
paru curieuses, &
diversifier mon ou-
loit pas s'attendre
ouvrage soit par-
même force. Dans
droits, le sujet n'est
otible d'ornement,
re sèche par elle-
eut changer de na-
ue: peine qu'on se
s quelques autres,
du style, vient de
ntériaux, dont j'ai
le me servir; dans
d nombre, qui sont
ux auxquels on trou-
à redire, la faute
uteur seul.
viens de dire de mes
ne regarde point
que j'ai tirés de la
ollection, qu'on ap-

P R É F A C E. ix

pelle les voyages d'Harris. On ne
peut voir de plus beau morceau
que son histoire de Bresil. Le
jour dans lequel l'Auteur place
les événemens de cette histoire;
est aussi beau qu'instructif; il
montre par-tout un esprit ex-
traordinaire, & ses remarques
sont judicieuses & frappantes.
Si ce que je dis de l'Amérique
Portugaise, a quelque mérite,
je n'en suis redevable qu'à cet
original. J'avouerai cependant
que les choses qu'il rapporte
dans cette partie de son ouvra-
ge des Colonies Françoises &
Angloises, sont défectueuses,
& conviennent plutôt à l'état
ancien, qu'à l'état actuel des
affaires de cette partie du mon-
de. Ses remarques ont rarement
ce défaut; & si je diffère de lui
à cet égard, c'est toujours avec
le respect que je dois au juge-
ment d'un Ecrivain, qui s'ef-

x **P R É F A C E.**

force par-tout, avec autant de bon sens que d'éloquence, de porter notre nation à des entreprises, qui seules peuvent augmenter la puissance & la gloire.

TABLE

É F A C E.

out, avec autant de
que d'éloquence, de
e nation à des entre-
seules peuvent aug-
uiffance & sa gloire.

xj

T A B L E
DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

P A R T I E I.

C H A P I T R E P R E M I E R.

ETAT de l'Europe avant la découverte
de l'Amérique. Projet de Colomb. Il
s'adresse à différentes Cours. Il réussit
auprès de celle d'Espagne. Son voyage.
Il découvre les Bahamas & les grandes
Anilles. Page 1

CHAP. II. Découverte des Caribes. Co-
lomb retourne en Europe. Sa conduite
à Lisbonne. Maniere dont il est reçu à
Barcelonne par Ferdinand & Isabelle.
Second voyage de Colomb. Etat des
Espagnols à Hispaniola. On bâtit la
ville d'Isabelle, & on y établit une Co-
lonie. Voyage pour reconnoître la côte
de l'Isle de Cuba. 14

CHAP. III. Difficultés qu'on éprouve
dans ce voyage. Découverte de la Ja-
maïque. Colomb retourne à Hispaniola.
Révolte des Espagnols. Guerre avec les
b

TABLE

xi) T A B L E

Indiens du pays. Ils sont conquis. Ils forment le projet de faire périr les Espagnols de faim. 29

CHAP. IV. Plaintes contre Colomb. On envoie un homme pour rechercher sa conduite. Il retourne en Espagne, & s'y justifie. Il entreprend un voyage, & découvre le continent de l'Amérique Méridionale. Il s'embarque pour Hispaniola. 39

CHAP. V. Colomb en arrivant à Hispaniola, trouve les Espagnols révoltés. Mesures qu'il prend pour les appaiser. Il est supplanté & envoyé en Espagne chargé de chaînes. 48

CHAP. VI. Découvertes d'Amérique Vesputice, & autres Avanturiers. Cause de l'amour des découvertes. 55

CHAP. VII. Colomb est renvoyé absous. Il entreprend un quatrième voyage. Il découvre la côte de la Terre-Ferme & l'Isthme de Darien. Il retourne à Hispaniola. Manière dont il y est reçu. Il continue la découverte de la côte de la Terre-Ferme. Le vent le pousse vers la Jamaïque, où il fait naufrage. Dérresse dans laquelle il se trouve. Ses soldats se révoltent, & il les appaise. Il quitte l'Isle, & s'embarque pour l'Espagne. Manière dont il y est reçu. Sa mort. 60

A B L E
 ays. Ils sont conquis. Ils
 objet de faire périr les Es-
 pagnols. 29
 aimés contre Colomb. On
 envoie pour rechercher sa con-
 tinue en Espagne; & s'y
 reprend un voyage, & dé-
 termine de l'Amérique Mé-
 ridionale. Il s'embarque pour Hispa-
 gne. 39
 Colomb en arrivant à Hispa-
 gne les Espagnols révoltés.
 Il prend pour les appaiser.
 Il est envoyé en Espagne
 malade. 48
 Découvertes d'Amérique Ves-
 putien Avaturiers. Cause
 des découvertes. 55
 Colomb est renvoyé absent.
 Il fait un quatrième voyage. Il
 découvre la côte de la Terre-Ferme &
 du Darien. Il retourne à His-
 pague. Maniere dont il y est reçu. Il
 découvre de la côte de la
 Terre-Ferme. Le vent le pousse vers la
 côte où il fait naufrage. Dé-
 couvertes de la côte de la
 Terre-Ferme. Ses
 révoltés, & il les appaise.
 Il s'empare de l'Isle. & s'embarque pour
 l'Espagne. Maniere dont il y est reçu.
 60

DES MATIERES. xij

CHAP. VIII. Caractere de Colomb. Ré-
 flexions sur la conduite de la Cour
 d'Espagne. 74
CHAP. IX. Découvertes & conquêtes de
 Balboa. Velasquez charge Cortez de
 l'expédition du Mexique. Etat de l'Em-
 pire du Mexique. Cortez fait alliance
 avec les habitans de Tlascala. 80
CHAP. X. Cortez bâtit la Vera Cruz.
 Il se rend à Mexique. Maniere dont
 il est reçu par Montezuma. Cortez fait
 mettre l'Empereur en prison. Strata-
 gème dont celui-ci se sert pour obtenir
 sa liberté; quelles en sont les suites. 91
CHAP. XI. Montezuma tente de chasser
 les Espagnols de Mexique. Arrivée de
 Narvaez. Il veut ôter le commande-
 ment à Cortez. Celui-ci quitte Mexi-
 que. Il bat Narvaez, & le fait pri-
 sonnier. Les Espagnols sont assiégés
 dans Mexique. Cortez fait lever le
 siege. Montezuma est tué. 102
CHAP. XII. Guatimozin élu Empereur
 par les Mexicains. Il assiege les Es-
 pagnols dans leurs quartiers. Oblige
 Cortez à quitter la ville. Le harcèle
 dans sa retraite. Bataille d'Otumba.
 Cortez se retire à Tlascala. 117
CHAP. XIII. Les Espagnols qu'on avoit
 envoyés contre Cortez, se joignent à
 lui. Il marche à Mexique. Il découvre
 b ij

XIV TABLE

une conspiration qu'on avoit formée
contre lui. 128

CHAP. XIV. Siege de Mexique. Les
Mexicains refusent les conditions qu'on
leur offre. Les Espagnols repoussés par
un stratagème de Guatimozin. Il en
emploie un second. Il est fait prisonnier.
La ville se rend. Guatimozin est mis à
la torture. Cortez est supplanté dans son
gouvernement. Reflexions sur les cruau-
tés que commirent les Espagnols. 139

CHAP. XV. Pizarro & Almagro for-
ment le dessein de conquérir le Pérou.
Leurs caracteres. Etat de l'Empire du
Pérou. L'Ynca Atabalipa est fait pri-
sonnier. 158

CHAP. XVI. L'Ynca est assassiné. Dis-
putes de Pizarro & d'Almagro. Ils se
réconcilient. Expédition d'Almagro
dans le Chili. Les Péruviens recom-
mencent la guerre, & assiègent Cusco.
Almagro retourne, & les bat. Il se
brouille de nouveau avec Pizarro; il
est battu & puni de mort. 175

CHAP. XVII. L'Armée des Péruviens
se débande. Conspiration contre Pi-
zarro. Il est assassiné. 187

CHAP. XVIII. Le fils d'Almagro est
nommé Gouverneur. Arrivée du nou-
veau Viceroy Vaca di Castro. Il fait
mourir le jeune Almagro. Il dissipe les

A B L E

ation qu'on avoit formée
128
Siege de Mexique. Les
refusent les conditions qu'on
Les Espagnols repoussés par
me de Guatimozin. Il en
second. Il est fait prisonnier.
rend. Guatimozin est mis à
Cortez est supplanté dans son
nt. Reflexions sur les cruau-
mirent les Espagnols. 139
Pizarro & Almagro for-
sein de conquérir le Pérou.
steres. Etat de l'Empire du
Ynca Atabalipa est fait pri-
158
L'Ynca est assassiné. Dis-
Pizarro & d'Almagro. Ils se
Expédition d'Almagro
hili. Les Péruviens recom-
guerre, & assiègent Cusco.
re tourne, & les bat. Il se
nouveau avec Pizarro; il
puni de mort. 173
II. L'Armée des Péruviens
Conspiration contre Pi-
est assassiné. 187
III. Le fils d'Almagro est
gouverneur. Arrivée du nou-
roi Vaca di Castro. Il fait
jeune Almagro. Il dissipe les

T A B L E
D E S M A T I E R E S.

Contenues dans ce second Volume.

P A R T I E V.

C H A P I T R E P R E M I E R.

E T A B L I S S E M E N T des François dans
les Indes Occidentales. Protégés par le
Cardinal de Richelieu. De Poincy Gouverneur.
Compagnie des Indes Occiden-
tales. Page 1

C H A P. II. Destruction de la Colonie de
Saint-Christophe. Origine des Bouca-
niers. Cause de leurs succès. Etablis-
ment d'Hispaniola. Politique de la Cour
de France. Description d'Hispaniola.
Son commerce. Villes du Cap Fran-
çois & de Léogane. 8

C H A P. III. Description de la Marti-
nique, de la Guadeloupe & des autres
Isles Françaises. Leurs productions. Ob-
servations sur les erreurs dans lesquel-
les on est tombé à leur sujet. 20

C H A P. IV. Amérique Française Septen-
trionale. Description du Canada. Son
a ij

iv TABLE

climat. Foire de Mont-Réal. Quebeck.
 Habitans du Canada. Le fleuve de
 Saint-Laurent & les grands Lacs. Le
 Cap Breton. 26
 CHAP. V. La Louisiane. Le Mississipi.
 L'Ohio. La Fontaine de Jouvence.
 Colonie de la Louisiane. 37
 CHAP. VI. Conduite des François par
 rapport à leurs Colonies. 42
 CHAP. VII. Colonies Hollandoises. Cu-
 rassou & son commerce. Contrebande
 dans les Colonies Espagnoles. Com-
 pagnie Danoise. Isle de Sainte-Croix.
 Caractere des différentes nations de
 l'Europe relativement à l'Amérique. 52

PARTIE VI.

CHAPITRE PREMIER.

DIVISION des Indes Occidentales
 Angloises. Description de la Jamaï-
 que. Conquête de cette Isle. 63
 CHAP. II. Etablissement dans la Jamaï-
 que. Disette de Cacao. Les Boucaniers.
 Etat florissant de cette Isle. Son déclin
 à quelques égards. 72
 CHAP. III. Productions de la Jamaïque.
 Piment, Sucre, Rum, Melasse, Co-

A B L E

de Mont-Réal. Quebeck.
 Canada. Le fleuve de
 St. Laurent & les grands Lacs. Le
 26
 Louisiane. Le Mississipi.
 la Fontaine de Jouvence.
 la Louisiane. 37
 Conduite des François par
 les Colonies. 43
 Colonies Hollandoises. Cu-
 commerce. Contrebande
 Colonies Espagnoles. Com-
 merce. Isle de Sainte-Croix.
 des différentes nations de
 l'Amérique. 52

PARTIE VI.

CHAP. PREMIER.

des Indes Occidentales
 Description de la Jamaï-
 que de cette Isle. 63
 l'établissement dans la Jamaï-
 que de Cacao. Les Boucaniers.
 l'état de cette Isle. Son déclin
 & ses regards. 72
 Productions de la Jamaïque.
 le sucre, le Rum, la Melasse, Co-

DES MATIÈRES.

le son, le Gingembre, le Commerce du bois de
 Campêche. Disputes d ce sujet. Com-
 merce des Nègres. 76
CHAP. IV. Port-Royal. Tremblement
 de terre en 1692. Kingston. San-Jago
 de la Vega, ou Spanish-town. Dis-
 pute sur le transport du siege du Gou-
 vernement. 87
CHAP. V. La Barbade. Quel étoit son
 état la première fois qu'on y arriva.
 Détresse de la Colonie. Accroissement
 rapide de cette Isle. Ses richesses & le
 nombre de ses habitans. Son état actuel.
 92
CHAP. VI. Saint-Christophe, Anti-
 gua, Nevis & Monserrats. Leur état
 présent & leurs forces. 101
CHAP. VII. Climat des Indes Occiden-
 tales. Pluies & vents. Ouragans. Leurs
 pronostics; Productions des Indes Occi-
 dentales. Sucre. Maniere dont on le
 fait. Colons dans les Indes Occidenta-
 les. Leur façon de vivre & de com-
 mercial. Les nègres. 103
CHAP. VIII. Observations sur les
 Plantations des Indes Occidentales.
 Avantages pour purger un-Etat des
 mauvais garnemens qui s'y trouvent.
 117
CHAP. IX. Observations sur les impôts
 établis dans les Colonies. Sur un éta-
 117

v) **T A B L E**

blissement colteux qu'on y a fait. Ré-
 ponse à quelques objections. 122
CHAP. X. *Etat des Nègres dans les In-
 des Occidentales. Combien ils sont dan-
 gereux. Méthodes proposées pour remé-
 dier à ces abus. Nécessité donc il est
 d'augmenter le nombre des Blancs. Usa-
 ge de ce règlement dans le commerce.* 130
CHAP. XI. *Misere des Nègres. Il en pé-
 rit beaucoup. Moyen pour empêcher que
 cela n'arrive. De l'instruction des Né-
 gres.* 138
CHAP. XII. *Projet pour affranchir les
 Mulâtres & les Nègres. Il est dange-
 reux d'avoir beaucoup de domestiques
 nègres.* 145

P A R T I E V I I .

CHAPITRE PREMIER.

Vue générale des Domaines d'Angle-
 terre dans l'Amérique Septentrionale.

149
CHAP. II. *Premières tentatives pour s'é-
 tablir dans l'Amérique Septentrionale.
 Origine & progrès des Puritains. Ils
 sont persécutés par Laud. Plusieurs s'en-*

A B L E
 teus qu'on y a fait. Ré-
 sutes objections. 122
 at des Nègres dans les In-
 ales. Combien ils sont dan-
 modes proposées pour remé-
 bus. Nécessité donc il est
 le nombre des Blancs. Usa-
 lement dans le commerce.
 130
 misere des Nègres. Il en pé-
 Moyen pour empêcher que
 De l'instruction des Né-
 138
 Projet pour affranchir les
 les Nègres. Il est dange-
 beaucoup de domestiques
 145

PARTIE VII.
PREMIERE.
 des Domaines d'Angle-
 Amérique Septentrionale.
 149
 premières tentatives pour s'é-
 Amérique Septentrionale.
 progrès des Puritains. Ils
 sés par Laud. Plusieurs s'en-

DES MATIERES: vj.
 fuient dans la Nouvelle Angleterre. 153
CHAP. III. La différence de Religion
 cause des divisions dans la Colonie.
 Massachusets. Connecticut. La Provi-
 dence. Esprit de persécution. Les Qua-
 kers persécutés. Disputes touchant la
 Grâce. 163
CHAP. IV. Illusion des Fanatiques.
 Cruautés qu'ils commettent. Les Ma-
 gistrats accusés. Réflexions. 173
CHAP. V. Situation, Climat ; Etc. de
 la Nouvelle Angleterre. Description du
 bled d'Inde. Troupeaux de la Nouvelle
 Angleterre. 182
CHAP. VI. Habitans de la Nouvelle An-
 gleterre. Leur nombre. Histoire des
 Chartres des Colonies. 187
CHAP. VII. Port de Boston. Son com-
 merce. Construction des vaisseaux. Com-
 merce étranger. Réflexions sur le pro-
 jet qu'on avoit formé de le limiter. Dé-
 cadence du commerce de la Nouvelle
 Angleterre. 193
CHAP. VIII. Nouvelle York. Nouvelle
 Jersey, & Pensylvanie. Leur situation ;
 Etc. Histoire abrégée de leur établisse-
 ment. 207
CHAP. IX. Villes de La Nouvelle York.
 Etendue de son commerce. Albanie.
 Son commerce avec les Indiens. Les Iro-

TABLE

quels ou les six Nations. 215

CHAP. X. Nouvelle Jersey. Son commerce, ses habitans, &c. 219

CHAP. XI. Histoire de Guillaume Penn. Principes sur lesquels il fonda sa Colonie. Sa mort. 221

CHAP. XII. Habitans de la Pensylvanie. Variétés des Nations Et des Religions. Principes pacifiques des Quakers. Reflexions sur l'état actuel de cette Colonie. 225

CHAP. XIII. Description de Philadelphie. Son commerce. Nombre des habitans de la Pensylvanie: Etendue de son commerce. Les nègres y sont en petit nombre. 229

CHAP. XIV. Situation de la Virginie. Commodité de ses rivieres pour la navigation. Animaux & oiseaux du pays. L'Opossum. 234

CHAP. XV. Villes de la Virginie, petites & en petit nombre. Culture du tabac. Commerce de cette denrée & autres. Habitans de la Virginie. Blancs & noirs. 241

CHAP. XVI. Différentes tentatives pour s'établir dans la Virginie, dont trois échouent. Le Lord Delavare y établit enfin une Colonie. 247

CHAP. XVII. La Virginie se révolte contre Cromwel. Il la fait rentrer dans

ABLE	
Nations.	215
Nouvelle Jersey. Son commerce, habitans, &c.	219
Histoire de Guillaume Penn, lesgnels il fonda sa Colonie.	221
Habitans de la Pensylvanie des Nations & des Religions pacifiques des Nations sur l'état actuel de	225
Description de Philadelphie. Commerce. Nombre des habitans de la Pensylvanie. Etendue de la Colonie. Les nègres y sont en petite	229
Situation de la Virginie, de ses rivieres pour la navigation. Animaux & oiseaux du pays.	234
Îles de la Virginie, &c. Nombre. Culture du tabac de cette denrée & autres.	241
Blancs & Noirs de la Virginie.	241
Différences tentatives pour le Commerce de la Virginie, dont trois ont été établies par le Lord Delavare y établie	247
La Virginie se révolte contre le Roi. Il la fait rentrer dans	

DES MATIERES.	ix
le devoir. Révolte de Bacon. Ses causes. Bacon meurt, & la paix est rétablie.	253
CHAP. XVIII. Maryland. En quel temps cette Colonie a été fondée. Cédée au Lord Baltimore. Le Roi Jacques veut lui ôter sa Jurisdiction. Il en est dépouillé dans le temps de la Révolution. Il est rétabli dans ses droits. Capitale de Maryland. Son commerce & ses habitans.	257
CHAP. XIX. Les François tentent de s'établir dans la Caroline. Ils en sont chassés par les Espagnols.	266
CHAP. XX. Les Anglois s'établissent dans la Caroline. Constitution de son gouvernement. Les Lords propriétaires résignent leurs chartres. Convertie en un gouvernement royal, & divisée en deux Provinces.	269
CHAP. XXI. Situation, climat, &c. de la Caroline. Animaux & ses Végétaux.	274
CHAP. XXII. Denrées qu'on exporte de la Caroline. Riz, Indigo, Poix & Goudron.	281
CHAP. XXIII. Caroline Septentrionale. Histoire de son établissement. Mauvais état de cette province. Elle s'améliore. Sa Capitale.	291
CHAP. XXIV. Description de Charles-	

TABLE DES MATIERES.

- town. Port-Royal. Commerce de la Caroline. Son étendue. Articles trop négligés. 294
- CHAP. XXV. Etablissement de la Georgie. Motifs qui y donnent lieu. Le plan de cet établissement défectueux. Projet pour y remédier. 301
- CHAP. XXVI. Nouveaux réglemens pour la Colonie. Défaut de sa Nouvelle Constitution. Commerce de cette province. 308
- CHAP. XXVII. Nouvelle Ecosse. En quel temps & pour quelle raison on y fonde une Colonie. François qui y sont établis. Son climat & son sol. Annapolis, Halifax & Lunenburg. 313
- CHAP. XXVIII. Terre-Neuve. Pêche de la morue. Les Bermudes. Leur établissement & leur commerce. Les Bahamas. 320
- CHAP. XXIX. Baie d'Hudson. Tentatives pour découvrir un passage au Nord-Ouest. Compagnie de la Baie d'Hudson. Réflexions sur son commerce, son climat & son sol. Conclusion. 326
- CHAP. XXX. Gouvernement des Colonies Angloises. Cours du papier. Abus qu'il occasionne. Moyens d'y remédier.

Fin de la Table des Matieres.

HISTOIRE

DES MATIERES.

Royal. Commerce de la Ca-
liendue. Articles trop né-

294

Etablissement de la Geor-
gie y donnent lieu. Le plan
semblement défectueux. Projet
dier.

301

I. Nouveaux réglemens
de la Colonie. Défaut de sa Nou-
velle Colonie. Commerce de cette

308

II. Nouvelle Ecosse. En-
treprise pour quelle raison on y
a voulu établir une Colonie. François qui y sont
allés. Climat & son sol. Anna-
fax & Lunenburg.

313

III. Terre-Neuve. Pêche
des Esquimaux. Leur éta-
blissement & leur commerce. Les Ba-

320

IV. Baie d'Hudson. Tentative
pour découvrir un passage au
Nord. Compagnie de la Baie
d'Hudson. Réflexions sur son commerce,
& son sol. Conclusion.

326

V. Gouvernement des Colo-
nies. Cours du papier. Abus
de la monnaie. Moyens d'y remédier.

Table des Matieres.

HISTOIRE

DES MATIERES.

29
sactions, & rétablit la paix dans la
province. Il est rappelé. Gonzale Pi-
zarro excite une révolte, & usurpe le
gouvernement. Pierre de la Gasca
nommé Viceroy. Il bat les troupes de
Pizarro, & le fait mourir. 192

PARTIE II.

CHAPITRE PREMIER.

PORTRAIT des Américains. Leur
habillement & leur façon de vivre. Leur
langue. Leur hospitalité. Leur caractere.
Leur religion & leur superstition.
Leur médecine. 203

CHAP. II. Gouvernement des Améri-
cains. Leurs assemblées. Leurs Ora-
teurs. Leurs Fêtes. Maniere dont ils
rendent la Justice. 213

CHAP. III. Deuil des Américains. La
Fête des morts. Portrait des femmes
Américaines. Leurs occupations. Leurs
mariages & leurs divorces. 222

CHAP. IV. Préparatifs de guerre des In-
diens. Chansons & danses. Maniere dont
ils se mettent en campagne. Méthode
dont ils se servent pour découvrir l'enne-
mi & pour l'attaquer. Cruautés qu'ils
exercent sur leurs prisonniers. 229

PARTIE III.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION générale de l'Amérique. 247

CHAP. II. Climat & sol de la Nouvelle Espagne. Ses animaux. Ses végétaux. 253

CHAP. III. Mines d'or & d'argent. Manière dont on purifie ces métaux. Réflexions sur la génération des métaux. Quantité d'or & d'argent que l'on tire des Indes Espagnoles. 258

CHAP. IV. De la cochenille & du cacao. 274

CHAP. V. Commerce du Mexique. Description de cette ville. Foires d'Acapulco & de la Vera Cruz. Flotte & Vaisseaux de registre. 280

CHAP. VI. Trois sortes de peuples dans la Nouvelle Espagne. Les blancs, les Indiens & les nègres. Leurs caractères. Le Clergé & son caractère. Gouvernement civil. 293

CHAP. VII. Nouveau Mexique. Sa découverte. Son climat. Ses productions. Vues des Anglois sur la Californie. 299

CHAP. VIII. Le climat & le sol du

A B L E

P R T I F. III.

T R E P R E M I E R.

ION générale de l'Améri-
247

Climat & sol de la Nou-
ve. Ses animaux. Ses vé-
253

Mines d'or & d'argent. Ma-
nere de purifier ces métaux. Ré-
sultat de la génération des métaux:
L'or & d'argent que l'on tire
des Espagnoles. 258
De la cochenille & du cacao.
274

Commerce du Mexique. Des-
cription de cette ville. Foires d'Aca-
pulco. La Vera Cruz. Flotte &
de registre. 280

Trois sortes de peuples dans
le Mexique. Les blancs, les
& les noirs. Leurs caractères.
& son caractère. Gouverne-
ment. 293

Nouveau Mexique. Sa dé-
scription. Son climat. Ses productions.
Anglois sur la Californie.
299

II. Le climat & le sol du

DES MATIERES. xxvij

Pérou. Ses productions. Les mines, la
coca & l'herbe du Paraguay. 301

CHAP. IX. Vignobles du Pérou. Lamas
& Vicunas, moutons du Pérou. Le
quinquina. Le poivre de Guinée. Fiente
de l'iquina. Mines de vis argent. 308

CHAP. X. Caractère des Péruviens. Leurs
divisions. Fête Indienne. Honneurs ren-
dus à un descendant de l'Ynca. 316

CHAP. XI. Description de Lima, de
Cusco & de Quito. Commerce de Cal-
lao & sa destruction. Du Viceroy du
Pérou. Sa juridiction & ses revenus.
320

CHAP. XII. Température de l'air du
Chili. Son sol. Sa fertilité. Descrip-
tion de ses principales villes. Commerce
du Chili. 328

CHAP. XIII. Petit nombre des Espa-
gnols dans cette province. Américains.
Leur caractère. Il y en a quelques-uns
de libres. 332

CHAP. XIV. Climat du Paraguay. Ses
rivieres. Province de la Plata. Ville
de Buenos Ayres. Son commerce. 335

CHAP. XV. Domaine des Jésuites dans
le Paraguay. Maniere dont ils s'y sont
pris pour peupler le pays & le gouver-
ner. Obéissance du peuple. Quelques
réflexions sur les derniers événemens
qui s'y sont passés. 339

CHAP. XVI. La Terre-Ferme. Son étendue & ses productions. Les villes de Panama, de Carthagene & de Porto-Bello. Les Galions. L'Isle de Cuba. La Havanne. Hispaniola. Porto Rico. Reflexions sur la politique de l'Espagne par rapport à ses Colonies. 351

PARTIE IV.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE de la découverte du Bresil. Maniere dont on s'y est pris pour s'y établir. Conquis par les Hollandois. Repris par les Portugais. 363

CHAP. II. Le climat du Bresil. Du bois du Bresil. 370

CHAP. III. Commerce du Bresil. Sa correspondance avec l'Afrique. Etablissement sur la riviere des Amazones & Rio Janeiro. Mines d'or. République des Paulistes. Mines de diamans. 372

CHAP. IV. Commerce des Portugais. Description de San Salvador, capitale du Bresil. Flottes destinées pour cette ville. Rio Janeiro & Fernambouc. 380

CHAP. V. Caractere des Portugais établis dans l'Amérique. Condition des négres. Gouvernemens. 384

HISTOIR

A B L E

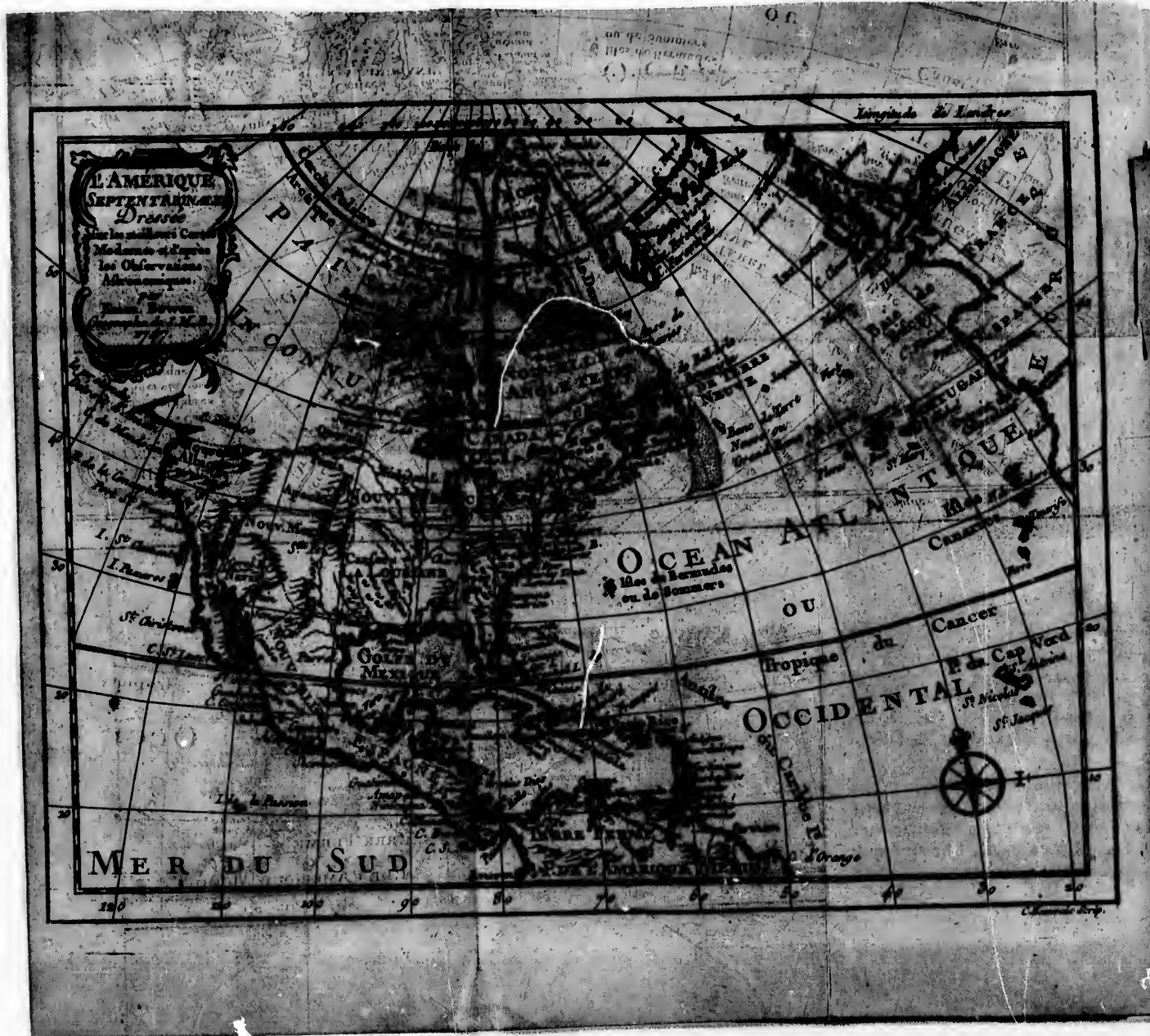
La Terre-Ferme. Son
ses productions. Les villes
de Carthagene & de Por-
tes Galions. L'Isle de Cuba.
ne. Hispaniola. Porto Rico.
sur la politique de l'Espagne
à ses Colonies. 351

PARTIE IV.

TRE PREMIER.

de la découverte du Bre-
ere dont on s'y est pris pour
Conquis par les Hollandois.
les Portugais. 363
Le climat du Bresil. Du
resil. 370
Commerce du Bresil. Sa
lance avec l'Afrique. Eta-
sur la riviere des Amazones &
iro. Mines d'or. République
tes. Mines de diamans. 372
Commerce des Portugais.
on de San Salvador, capitale
Flottes destinées pour cette
Janeiro & Fernambouc. 380
Caractere des Portugais éta-
l'Amérique. Condition des
ouvernemens. 384

HISTOIR





HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE.
PARTIE PREMIÈRE.

CHAPITRE I.

Etat de l'Europe avant la découverte de l'Amérique. Projets de Colomb; il s'adresse à différents Cours; il réussit auprès de celle d'Espagne; il découvre les Bahamas & les grandes Antilles. Conquête du Mexique & du Pérou.

IL y eut dans le temps de la découverte de l'Amérique un concours extraordinaire d'événements, dont celui-ci fut un des principaux. L'invention de l'imprimerie; la découverte de la Poudre.
Partie I. A

HISTOIRE

dre à canon, les progrès de la navigation, le renouvellement des lettres, changerent entièrement la face de l'Europe. Ce fut dans le même-temps que les principales Monarchies commencèrent à s'affermir, à acquérir la force, & à prendre la forme qu'elles ont aujourd'hui. Avant ce période, les mœurs des Européens étoient tout-à-fait barbares. Je n'en excepte pas même l'Italie, où la douceur naturelle du climat, & les premiers rayons de la Littérature, avoient un peu adouci l'esprit des peuples, & introduit quelque chose d'approchant de la politesse. Son histoire avant cette Ere, & même quelque temps après, n'est qu'un tissu de trahisons, d'usurpations, de meurtres & de massacres; on n'y voit ni courage, ni police réglée. Il n'y avoit aucun état qui portât ses vues plus loin que ses intérêts présents. On ignoroit entièrement ce système compliqué d'intérêts que l'Europe formoit long-temps avant cette époque. Louis XI, qui passoit pour un des Princes les plus sages de son tems, & pour sacrifier toutes choses à son ambition, sacrifia un des objets les plus capables de flatter à une pique, qui seroit aujour-

TOIRE
progrès de la navi-
vement des lettres,
ement la face de l'Eu-
s le même-temps que
monarchies commence-
, à acquérir la force,
orme qu'elles ont au-
ce période, les mœurs
étoient tout-à-fait bar-
cepte pas même l'Ita-
ur naturelle du climat,
rayons de la Littéra-
un peu adouci l'esprit
introduit quelque chose
la politesse. Son his-
te Ere, & même quel-
es, n'est qu'un tissu de
urpations, de meurtres
s; on n'y voit ni cou-
ce réglée. Il n'y avoit
portés les vûes plus loin
s présents. On ignoroit
système compliqué d'in-
rope formoit long-temps
poque. Louis XI, qui
un des Princes les plus
tems, & pour sacrifier
à son ambition, sacrifia
les plus capables de la
tique, qui seroit aujour-

DES COLONIES EUROPEENNES. 3
d'hui très peu d'impression sur l'esprit
d'un Monarque. Son fils Charles VIII
conquit l'Italie, & la perdit par un
enchaînement de fausses mesures, telles
qu'on n'en a jamais vu de pareilles
dans notre siècle. Un courage féroce
& romanesque dans les contrées Sep-
tentrionales & Occidentales de l'Eu-
rope, & une politique scélérate dans
les Etats d'Italie, étoient le caractère
de ce siècle. Les mœurs des Courti-
sans étoient grossières & impolies.
L'entrevue d'Edouard IV & de son
frere le Roi de France, dans laquelle
ils furent tous deux enfermés comme
des prisonniers, fait voir qu'ils igno-
roient les vrais sentimens d'honneur,
& ce qu'exigeoit leur dignité, & qu'ils
n'avoient ni humanité ni politesse.
Toutes les anecdotes qui nous restent
de ces deux Cours, sont du même
genre.

Si les Cours avoient fait si peu de
progrès dans la politique & dans la
politesse, on peut dire que les Sou-
verains & les peuples en avoient en-
core moins fait dans les connoissances
utiles. Le peu d'éducation qui existoit
alors, se réduisoit à la scholastique.
Les Belles-Lettres étoient encore dans
A ij

HISTOIRE

l'enfance & ne consistoient que dans un jeu de mots. Les sçavans se bornoient à étudier la langue Latine, à la parler & à l'écrire d'une manière pure & élégante. On méprisoit les Mathématiques, & on ne daignoit pas les cultiver. On n'avoit aucune idée de l'Astronomie, on ignoroit entièrement la figure de la terre, & les idées des hommes ne s'étendoient pas au-delà de leur horizon sensible.

Tel étoit l'état des affaires, lorsque Christophe Colomb, natif de Genes, entreprit de franchir les bornes que l'ignorance avoit prescrites au monde. Son dessein fut l'effet de l'idée qu'il s'étoit formée de la figure de la terre; mais les Cartes, encore plus fausses que ses conjectures, lui firent prendre le change, & manquer son objet. Il se proposoit de trouver un passage à la Chine & aux Indes par l'Océan Occidental. Il y a tout lieu de croire qu'indépendamment de la gloire attachée à cette découverte, & des avantages personnels qu'il espéroit d'en tirer; Colomb fut porté à la tenter par d'autres motifs, je veux dire, la jalousie & le ressentiment. Venise & Genes étoient alors les deux seules Puissances com-

TOIRE
nssistoient que dans un
sçavans se bernoient
e Latine, à la parler
e maniere pure & élé-
rifoit les Mathémati-
laignoit pas les culti-
aucune idée de l'AF-
noroit entièrement la
re, & les idées des
ndioient pas au-delà
sensibile.
e des affaires, lorsque
omb, natif de Genes,
nchir les bornes que
t prescrites au monde.
l'effet de l'idée qu'il
de la figure de la terre,
, encore plus fausses
ares, lui firent prendre
vanquer son objet. Il se
ouver un passage à la
ndes par l'Océan Occi-
ut lieu de croire qu'in-
de la gloire attachée à
te, & des avantages
espéroit d'en tirer;
té à la tenter par d'au-
reux dire, la jalousie &
Venise & Genes étoient
seules Puissances com-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 5
merçantes de l'Europe, & ne pou-
voient se soutenir que par le Com-
merce. De-là naquirent la concurrence
& la jalousie, qui à leur tour occasion-
nerent entre elles des guerres fréquentes;
mais Venise conserva sa supériorité
dans le trafic, & s'appropriâ presque
tout le commerce des Indes, qui a tou-
jours passé pour le plus riche de l'U-
nivers, & qui se faisoit alors par la
voie de l'Egypte & de la Mer Rouge.
Ce fut vraisemblablement l'émulation
qui porta Colomb à chercher une au-
tre route plus directe aux Indes Orien-
tales, & à transporter ce commerce
avantageux dans sa patrie: mais ni ce
qu'il cherchoit, ni ce qu'il trouva
n'étoit point destiné pour elle. Cepen-
dant il s'acquitta de ce qu'il lui devoit
en qualité de bon citoyen, il lui fit
part de son projet, & on ne daigna
point l'écouter. Après s'être acquité
de cette obligation, il s'adressa à la
Cour de France, & n'y ayant pas été
mieux reçu, il fut offrir ses services à
Henri VII Roi d'Angleterre. Ce Prin-
ce, qu'on peut regarder plutôt comme
un sage ceconome qu'un grand Roi,
étoit un de ces esprits timides, qui
sont toujours les derniers à goûter les

6 HISTOIRE

grands projets, pour peu qu'ils soient problématiques. Il n'est donc pas étonnant que le frere de Colomb, après avoir sollicité plusieurs années en Angleterre, ait échoué dans sa négociation. Il ne fut pas plus heureux en Portugal; non-seulement on rejeta ses offres, mais on l'insulta & on le tourna en ridicule; mais ces insultes & ce ridicule dont on voulut le couvrir, ne firent que l'animer davantage à poursuivre son système, & il y fut de plus porté par la colere & le ressentiment.

Enfin, il fut huit ans à faire valoir ses prétentions & à exercer sa patience à la Cour de Ferdinand & d'Isabelle. Il y a dans tous ceux qui forment des projets une espece d'enthousiasme absolument nécessaire à leurs affaires, qui leur fait supporter les délais les plus fatigans, les contre-temps les plus mortifiants, les insultes les plus choquantes, & ce qui est encore plus dur, les jugements présumptueux que les ignorants portent de leurs desseins. Colomb possédoit cette qualité dans un degré éminent. Pendant ce long espace de temps, il eut tous les jours à combattre les objections, que l'ignorance, ou un faux savoir peuvent sug-

TOUR
pour peu qu'ils soient
il n'est donc pas éton-
nant de Colomb, après
plusieurs années en An-
tonde dans la négocia-
tion pas plus heureux en
seulement on rejetta
on l'insulta & on le
le; mais ces insultes &
on voulut le couvrir,
à l'amer davantage à pour-
né, & il y fut de plus
éré & le ressentiment.
huit ans à faire valoir
& à exercer sa patience
erdinand & d'Isabelle.
ceux qui forment des
ecé d'enthousiasme ab-
faire à leurs affaires,
apporter les délais les
les contre-temps les
, les insultes les plus
ce qui est encore plus
ents présomptueux que
ortent de leurs desseins.
loit cette qualité dans
nent. Pendant ce long
os, il eut tous les jours
s objections, que l'igno-
aux savoir peuvent sug-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 7
gérer. Quelques-uns tenoient que le
monde connu, & ils n'en connoissoient
point d'autre, étoit comme une écume
sur l'Océan, & que l'Océan lui-
même n'avoit point de bornes. D'au-
tres, qui avoient des notions plus jus-
tes, & qui croyoient que la terre &
l'eau ne forment qu'un seul globe, en
tiroient une conséquence aussi absurde
que la première opinion. Ils préten-
doient que Colomb étant arrivé au-
delà d'un certain point, la convexité
du globe l'empêcheroit de retourner.
En un mot, c'étoient tous les jours des
nouvelles objections. Il passoit tout son
temps dans des efforts inutiles pour
éclairer l'ignorance; dissiper les préju-
gés & vaincre cette incrédulité opi-
niâtre, qui est la plus grande ennemie
des découvertes, parce qu'elle rejette
comme faux & absurde tout ce qui
contredit le moins du monde l'expé-
rience commune, & dont les consé-
quences sont d'autant plus dangereu-
ses, qu'elle se cache sous une appa-
rence de sang froid, de prudence &
de sagesse. Cependant il essuya de plus
grandes difficultés de la part des inté-
rêts des hommes, que de leur mali-
gnité & de leur ignorance. La dépense
A iv

8 HISTOIRE

de l'entreprise. quoique peu considérable en elle-même, étoit le fondement des objections qu'on lui faisoit, & avoit infiniment plus de force. Cependant, par son assiduité, & par une fermeté d'esprit qu'on ne peut trop admirer, il vint enfin à bout de surmonter toutes ces difficultés, & il partit le 3 d'Août 1492, à la tête d'une Flotte de trois vaisseaux avec le titre & le rang d'Amiral, pour l'expédition la plus grande & la plus glorieuse qui ait jamais été entreprise, & dont le succès intéressoit plus l'Univers qu'aucune autre que l'on ait faite.

Je ne dois point oublier pour l'honneur du sexe & pour la gloire d'Isabelle, que ce fut la Reine qui appuya la première ce projet, & qui fit la dépense de l'armement. Le Roi n'y entra pour rien, de manière qu'elle fut obligée de vendre ses bijoux pour trouver de quoi y fournir.

Mon dessein n'est point de rapporter toutes les particularités du voyage de Colomb, dans un pays que tout le monde connoît, & fréquente aujourd'hui. Mais dans ce tems là il n'y avoit point de Carte pour le diriger, point de Navigateur qui pût lui faire part

TOIRE
quoique peu considé-
rable, étoit le fonde-
ment qu'on lui faisoit,
plus de force. Ce-
n'affiduité, & par une
qu'on ne peut trop
enfin à bout de sur-
difficultés, & il partit
1492, à la tête d'une
vaisseaux avec le titre
général, pour l'expédition
la plus glorieuse qui
entreprise, & dont le
plus l'Univers qu'au-
l'on ait faite.
ne s'oublier pour l'hon-
neur pour la gloire d'Isa-
la Reine qui appuya
le projet, & qui fit la dé-
cision. Le Roi n'y entra
qu'elle fut obligée
de jouer pour trouver de
n'est point de rappor-
ticularités du voyage
dans un pays que tout le
& fréquente aujour-
ce tems là il n'y avoit
pour le diriger, point
qui put lui faire part

DES COLONIES EUROPÉENNES. 9
de ses lumières; il ne connoissoit ni les
vents ni les courants qui regnent dans
ces mers. Il n'avoit d'autre guide que
son propre génie, ni d'autre moyen
pour encourager & appaiser ses Cama-
rades, qui se décourageoient, & étoient
même sur le point de se mutiner à cause
de la longueur & de l'incertitude du
voyage, que quelques indications qu'il
 tiroit de l'apparition fortuite des oi-
seaux de terre, & de l'algue qui flotoit
sur la mer, sur lesquelles il y avoit
peu à compter; mais que ce sage
Commandant, qui connoissoit à fond
le cœur humain, savoit tourner à son
avantage. Ce fut dans cette expédition
qu'on observa pour la première fois la
variation de l'aiguille aimantée; Phé-
nomène qui a exercé les Philosophes,
qui sont venus depuis, & qui fit dans
ce temps là une forte impression sur les
Pilotes de Colomb, lorsqu'ils s'apper-
çurent que dans un Océan inconnu &
sans bornes, & où personne n'avoit
jamais navigé, la nature elle-même
paroissoit altérée, & que le seul guide
qu'ils avoient, étoit sur le point de
les abandonner. Mais Colomb, avec
un esprit & une sagacité surprenante,
prétendit avoir découvert la cause

physique de ce phénomène, & quoiqu'il en fût peu satisfait, elle parut assez plausible, pour calmer la frayeur de ses Matelots. On avoit tous les jours besoin de ces sortes d'expédients, & son génie fertile en inventoit tous les jours. A la fin, ils perdirent leur effet par le trop fréquent usage qu'on en fit; les équipages voulurent absolument retourner, se mutinerent, & le menagerent même de le jeter dans la mer. Ses ressources & les espérances étoient presque à bout, lorsqu'il arriva une chose qui seule pouvoit les appaiser; ils découvrirent la terre ferme après un voyage de 33 jours, le plus long qu'on eut jamais fait avant ce temps là.

Ils abordèrent dans une des Iles qu'on appelle aujourd'hui Lucyes ou Bahamas, laquelle n'est remarquable que par cet événement; & ce fut là que les deux mondes, si je puis user de cette expression, firent connoissance pour la première fois; entrevue d'une nature extraordinaire, & qui produisit de grands changements dans l'un & dans l'autre. La première chose que fit Colomb, après avoir remercié Dieu du succès de ce voyage important, fut de prendre possession de l'île au

STOIRE
phénomène, & quoi-
satisfait, elle parut
pour calmer la frayeur
s. On avoit tous les
ces sortes d'expédiens,
rile en inventoit tous
fin, ils perdirent leur
o fréquent usage qu'on
pages voulurent abso-
er, se mutinerent, &
même de le jeter dans
ourtes & les espérances
à bout, lorsqu'il arriva
eule pouvoit les appai-
rent la terre ferme après
33 jours, le plus long
fait avant ce temps là.
nt dans une des Iles
aujourd'hui Lacayes ou
elle n'est remarquable
énement; & ce fut là
mondes, si je puis user
ion, firent connoissance
re fois; entrevue d'une
inaire, & qui produisit
gements dans l'un &
a première chose que fit
avoir remercié Dieu
ce voyage important,
possession de l'île au

DES COLONIES EUROPEENNES. II
nom de leurs Majestés Catholiques,
en plantant une Croix sur le rivage,
à la vûe d'une multitude prodigieuse
d'habitans, qui ignoroient le but d'une
cérémonie qui devoit les priver de
leur liberté naturelle. Le séjour des
Espagnols dans cette Ile fut très court;
ils reconnurent à la pauvreté extrême
de ses habitans, qu'elle n'étoit point les
Indes qu'ils cherchoient.

Colomb à son départ eut la prudence
d'emmener avec lui quelques naturels
du pays, pour qu'ils pussent apprendre
la langue Espagnole, & lui servir de
guides & d'interprètes dans ce nouveau
monde, & ils n'eurent pas de peine
à l'accompagner. Il toucha dans diffé-
rentes Iles, cherchant par-tout de l'or,
qu'il regardoit comme le seul objet de
commerce digne d'occuper ses pensées,
parceque c'étoit la seule chose qui pût
donner à sa Cour une haute idée de
ses découvertes. Tous lui indiquèrent
une grande Ile appelée Bohio, dont
ils lui raconterent des choses extraor-
dinaires, & entr'autres qu'elle abon-
doit en or. Ils lui dirent qu'elle étoit
située au midi; il y dirigea sa course,
& trouva l'Ile, à laquelle il donna le
nom d'Hispaniola, & qui ne démentoit

point le rapport qu'on lui en avoit fait, Il y trouva de bons ports, un climat agréable, un sol fertile, & ce qui étoit encore plus important, qui promettoit beaucoup d'or. Elle étoit habitée par un peuple humain, hospitalier, docile & qui vivoit dans la plus grande simplicité. Ces circonstances déterminèrent Colomb à faire de cette Ile le centre de ses desseins, à y établir une Colonie & à mettre les choses dans un état permanent, avant de pousser ses découvertes plus loin. Mais il falloit pour cet effet retourner en Espagne, & y prendre des forces suffisantes. Il avoit amassé une quantité d'or suffisante pour accréditer son voyage à la Cour, & un nombre de curiosités de toutes especes, capables de frapper l'imagination, & d'attirer l'attention du peuple. Avant de partir, il eut soin de s'assurer l'amitié du principal Roi de l'Ile par des caresses & des présens, & sous prétexte de lui laisser des forces suffisantes pour l'aider contre ses ennemis, il jeta les fondemens d'une Colonie. Il bâtit un Fort, & y mit une petite garnison Espagnole, à laquelle il donna des instructions, qui, si elles eussent été suivies, auroient suffi pour

TOIRE
qu'on lui en avoit fait
ons ports, un climat
fertile, & ce qui étoit
rtant, qui promettoit
lle étoit habitée par
n, hospitalier, docile
s la plus grande sim-
stances déterminèrent
le cette Ile le centre
y établir une Colo-
s choses dans un état
t de pousser les dé-
oin. Mais il falloit
urner en Espagne, &
es suffisantes. Il avoit
é d'or suffisante pour
yage à la Cour, &
richesses de toutes es-
e frapper l'imagina-
l'attention du peu-
tur, il eut soin de
du principal Roi de
es & des présens, &
ui laisser des forces
der contre ses enne-
ndemens d'une Co-
Fort, & y mit une
agnole, à laquelle
ctions, qui, si elles
auroient suffi pour

DES COLONIES EUROPEENNES. 13
la mettre en sûreté, & lui gagner l'a-
mitié des habitans; si ceux qui la com-
posoient avoient été capables de se
guider par leurs propres lumieres ou
par celles d'autrui. Il mit tout en usage
pour captiver la bienveillance des na-
turels du pays par la justice & la gé-
nérosité de ses procédés, aussi bien
que par la douceur & l'humanité avec
lesquelles il se comporta dans toutes
les occasions. Il leur fit voir aussi, quel-
sans en avoir la volonté, il avoit le
pouvoir de leur nuire; au cas qu'ils
le forçassent à employer des moyens
plus sévères. Les effets surprenans de
son artillerie, & le tréchant des épées
Espagnoles, dont il fit une parade
innocente, les convainquirent de la
vérité de ce qu'il leur disoit.
La première fois que les Espagnols
arriverent dans cette contrée; ils pas-
serent pour des hommes descendus du
ciel; & cela n'est pas étonnant, vu la
nouveaué extraordinaire de leurs ha-
billemens, & la supériorité prodigieuse
qu'ils avoient à tous égards sur un peu-
ple qui vivoit dans l'état de la simple
nature. Les Indiens regardoient les
présens qu'ils leur faisoient, non-seule-
ment comme des choses curieuses &

14 HISTOIRE
utiles, mais même comme des choses
sacrées, & avoient pour eux une véné-
ration extrême. Colomb, qui sçavoit
ce que peut l'opinion, ne négligea
rien pour les entretenir dans cette
erreur, & ne fit aucune action de foi-
blesse ni de cruauté qui pût les défa-
buser. De-là vint qu'à son départ, il
laisa ce peuple très disposé à favori-
ser cette Colonie naissante; & que
lorsqu'il pria quelques-uns des habi-
tans de le suivre en Espagne, il fut
plus embarrassé du choix que du nom-
bre de ceux qu'il vouloit emmener.

CHAPITRE II.

*Découverte des Caribes. Colomb retourne
en Europe. Sa conduite à Lisbonne.
Manière dont il est reçu à Barcelone
par Ferdinand & Isabelle. Second
voyage de Colomb. Etat des Espa-
gnols à Hispaniola. On bâtit la ville
d'Isabelle, & on y établit une Colo-
nie. Voyage pour reconnoître la côte
de l'île de Cuba.*

A son retour en Espagne, toujours
attentif à son projet, il visa à des dé-
couvertes qu'il pût exécuter sans trop

TOURNAI
ême comme des choses
ent pour eux une véné-
Colomb, qui sçavoit
opinion, ne négligea
entretenir dans cette
fit aucune action de foi-
ruauté qui pût les désa-
vint qu'à son départ, il
le très disposé à favori-
onie naissante; & que
quelques-uns des habi-
vre en Espagne, il fut
é du choix que du nom-
qu'il vouloit emmener.

P I T R E II.
Caribes. Colomb retourne
Sa conduite à Lisbonne.
ont il est reçu à Barcelone
mand & Isabelle. Second
Colomb. Etat des Espi-
spaniola. On bâtit la ville
& on y établit une Colo-
ge pour reconnoître la cité
Cuba.
bar en Espagne, toujours
n projet, il visa à des dé-
a'il pût exécuter sans trop

DES COLONIES EUROPÉENNES. 15
s'éloigner de sa route. Il toucha à dif-
férentes Iles situées au midi, & décou-
vrit les Caribes, dont on lui avoit
depeint à Hispaniola les habitans com-
me des peuples extrêmement barbares.
En revenant des Lucayes, il avoit
touché à l'île de Cuba, si bien que
dans son premier voyage, il acquit
une connoissance générale de cette
multitude prodigieuse d'Iles, situées
dans cette vaste mer, qui sépare l'A-
mérique Septentrionale de l'Amérique
Mériionale, sans soupçonner le moins
du monde qu'il y eût un Continent
entre lui & la Chine.

Il retourna en Europe après une ab-
sence de plus de six mois, & fut jeté
par une tempête dans le port de Lis-
bonne. Il se félicita de cet accident,
en ce qu'il lui donna lieu de convain-
cre démonstrativement les Portugais
de la faute qu'ils avoient faite en ré-
jetant ses propositions. C'étoit alors
son tour de triompher. Ceux qui fauto
de discernement, rejettent une offre
avantageuse qu'on leur fait, & qui la
méprisent le plus, sont ordinairement
ceux qui envient le parti que les autres
en tirent. Les Portugais avoient déjà

commencé quelques temps auparavant à faire figure dans le monde ; leurs vaisseaux avoient cotoyé l'Afrique beaucoup plus avant qu'on ne l'avoit jamais fait , ce qui leur avoit ouvert le commerce de Guinée , & acquis beaucoup de réputation. Ils se croyoient les seuls capables de faire des découvertes , & ils furent au désespoir que les Castillans suivissent la même carrière , en conséquence d'une offre qu'ils avoient rejetée. Quelques-uns proposèrent d'assassiner l'Amiral , mais tous résolurent unanimement de le traiter de la manière la plus indigne. Cependant le dessein qu'ils avoient formé d'insulter Colomb , lui fournit l'occasion de satisfaire son ressentiment , de soutenir sa propre dignité & d'affurer l'honneur du pavillon de Castille. En entrant dans le Port , il envoya demander au Roi la permission d'y prendre des rafraichissemens , disant qu'il avoit ordre de son Maître d'entrer dans ses Ports , & il ajouta qu'il ne venoit point de Guinée ; mais des Indes. Un Officier du Roi de Portugal se rendit à bord avec un détachement de soldats , & lui ordonna de venir rendre compte de sa

TOIRE
ques temps auparavant
ans le monde ; leurs
nt coroyé l'Afrique
avant qu'on ne l'avoit
ui leur avoit ouvert le
uinée, & acquis beau-
on. Ils se croyoient les
e faire des découvertes,
desespoir que les Cas-
la même carrière, en
ne offre qu'ils avoient
es-uns proposèrent d'as-
, mais tous résolurent
le le traiter de la ma-
digne. Cependant, le
voient formé d'insulter
urnit l'occasion de satis-
timent, de soutenir sa
& d'assurer l'honneur
Castille. En entrant
il envoya demander au
on d'y prendre des ra-
disant qu'il avoit ordre
P'entrer dans ses Ports,
il ne venoit point de
des Indes. Un Officier
tugal se rendit à bord
ement de soldats, & lui
air rendre compte de sa

DES COLONIES EUROPEENNES. 17
conduite aux Officiers du Roi. Co-
lomb lui répondit, qu'il avoit l'hon-
neur de servir le Roi de Castille, &
que c'étoit à lui seul qu'il étoit res-
ponsable de sa conduite. Le Portugais
le pria là-dessus, d'envoyer le maître
de son vaisseau, ce qu'il refusa pareil-
lement de faire, disant que les Ami-
raux de Castille étoient dans l'usage
de périr plutôt que de se livrer eux-
mêmes, ou d'abandonner le moindre
de leurs Matelots; & qu'au cas que
l'on vouloit lui faire violence, il étoit
résolu de se défendre. Rien ne con-
vient mieux qu'une conduite coura-
geuse dans toutes les circonstances où
l'on a la force en main; elle sert de
moins à nous faire respecter; & pour
l'ordinaire à nous faire obtenir ce que
nous demandons; mais tout est perdu
pour nous, dès qu'on nous méprise. Co-
lomb reconnut cette vérité; l'Officier
n'insista pas davantage; l'Amiral obtint
tous les secours dont il avoit besoin,
& fut même reçu à la Cour avec des
marques de distinction particulières.
De Lisbonne il se rendit à Seville;
la Cour étoit alors à Barcelonne. Mais
avant que de lui rendre compte de son
voyage, il disposa tout pour un se-

cond. Il fit un précis de la conduite qu'il avoit tenue, & y joignit un mémoire de toutes les choses qui étoient nécessaires pour l'établissement d'une Colonie, & pour pousser plus loin ses premières découvertes. Il se mit aussitôt après en chemin pour Barcelonne, & reçut par-tout où il passa les éloges & les applaudissemens d'une foule de peuple, qui accouroit de toutes parts pour le voir. Il entra dans la ville dans une espee de triomphe; il n'y en eut jamais de plus innocent, ni qui formât un spectacle plus rare & plus agréable. Il n'avoit point détruit des nations; mais il venoit d'en découvrir de nouvelles. Les Américains qu'il avoit amenés avec lui, parurent avec l'habillement simple de leur pays, admirés de tout le monde, & admirés à leur tour tout ce qu'ils voyoient. Les différens animaux, dont plusieurs étoient d'une beauté surprenante, & tous ensemble inconnus dans cette partie du monde, étoient disposés de manière qu'on pouvoit les voir sans peine; les autres curiosités du nouveau monde étoient étalées de la façon la plus avantageuse; les ustensiles, les armes & les ornemens d'un peuple si éloigné de

ISTOIRE
un précis de la conduite
que, & y joignit un mé-
rites les choses qui étoient
sur l'établissement d'une
pour pûsser plus loin ses
nouvettes. Il se mit aussi
chemin pour Barcelonne,
tout où il passa les éloges
différens d'une foule de
accouroit de toutes parts
Il entra dans la ville dans
le triomphe; il n'y en eut
innocent, ni qui formât
plus rare & plus agréa-
ble point détruit des na-
l venoit d'en découvrir de
les Américains qu'il avoit
de lui, parurent avec l'ex-
emple de leur pays, admirés
monde, & admirant à leur
ce qu'ils voyoient. Les dis-
cours, dont plusieurs étoient
très surprenantes; & tous en-
tendus dans cette partie du
s'étoient disposés de maniere
à voir sans peine; les
objets du nouveau monde
présentés de la façon la plus avan-
tageuse; les armes & les
d'un peuple si éloigné de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 19
nous, par sa situation & par ses mœurs
attiroient les yeux des spectateurs, les
uns par la valeur de leur matière, les
autres par la grossièreté du travail, &
ceux-ci paroissent les plus curieux à
ceux qui considéroient les ouvriers qui
les avoient faits, & les instrumens dont
ils s'étoient servis pour les faire. L'or
ne fut point oublié. L'Amiral formoit
la marche. Le Roi & la Reine le re-
gurent avec toutes les marques imagi-
nables d'estime & d'honneurs, sur un
trône magnifique qu'on avoit élevé
dans une salle d'audience. On avoit
préparé une chaise pour lui, sur la-
quelle il s'assit, & se rendit compte en
présence de la Cour, des découvertes
qu'il avoit faites, avec ce sérieux &
cette gravité qui conviennent si fort à
l'humeur des Espagnols, & avec la
modestie d'un homme qui sçait que
ce qu'il a fait n'a pas besoin de ses
propres éloges. Chacun reconnut alors
le mérite de Colomb, & après que le
Roi & la Reine se furent retirés, tous
les Courtisans disputèrent entr'eux à
qui lui seroit plus d'amitié & de
caresses.
Ces honneurs ne satisfirent point
Colomb. Il se hâta de faire les prépara-

tifs nécessaires pour un second voyage. Les difficultés qu'il avoit éprouvées dans le premier étoient évanouies. On reconnoissoit tous les jours de plus en plus l'importance de l'objet, & la Cour étoit disposée à seconder la vivacité de ses desirs. Mais avant son départ, elle comprit qu'il lui falloit une chose qui lui donnât un droit clair & incontestable sur les Contrées qu'il viendroit à découvrir. C'étoit une concession de la part du Pape, Sa Sainteté quelque temps auparavant avoit donné aux Portugais, les pays qu'ils découvrirent dans certaines latitudes, & c'est ce qui rendoit cette concession encore plus nécessaire pour les Espagnols. En conséquence, le Pape expédia une Bulle fort ample en leur faveur, par laquelle il leur accordoit libéralement des pays, dont bien loin d'avoir la possession, il n'avoit pas même la connoissance. Les limites de cette concession étoient une ligne tirée d'un Pôle à l'autre, à cent lieues à l'Ouest des Azores; on n'établit aucune borne de l'autre côté. Cela devint dans la suite un sujet de dispute entre les Couronnes d'Espagne & de Portugal, la dernière ayant obtenu la concession de tout ce qu'on

HISTOIRE

pour un second voyage. qu'il avoit éprouvées étoient évanouies. On tous les jours de plus en plus de l'objet, & la Cour à seconder la vivacité. Mais avant son départ, qu'il lui falloit une chose un droit clair & incon- Contrées qu'il viendroit d'étoit une concession de le, Sa Sainteté quelques vant avoit donné aux pays qu'ils découvrirent latitudes, & c'est ce qui concession encore plus les Espagnols. En con- Pape expédia une Bulle leur faveur, par laquelle it libéralement des pays, d'avoir la possession, il éme la connoissance. Les te concession étoient une an Pôle à l'autre, à cent est des Azores; on n'é- borne de l'autre côté. dans la suite un sujet de les Couronnes d'Espagne l), la dernière ayant ob- cession de tout ce qu'on

DES COLONIES EUROPÉENNES. 27
découvriroit à l'Est, & la première de ce qu'on découvriroit à l'Ouest, ceux qui avoient expédié ces Bulles ne connoissant pas assez la figure de la terre, pour voir que ces sortes de concessions ne peuvent manquer d'occasionner des disputes; & peut-être les Puissances qui les obtinrent ne furent-elles pas fâchées, que leurs prétentions fussent de nature à pouvoir les étendre ou les borner à leur gré.

Quelle que fût la validité de cette concession, Colomb fut nommé Gouverneur de tout ce qu'elle contenoit avec l'autorité la plus ample. Mais sa possession étoit fondée sur quelque chose de plus solide que ces chartres, je veux dire sur une flotte de dix-sept vaisseaux, pourvue de toutes les choses nécessaires pour un établissement ou une conquête, & montée de quinze cent hommes, la plupart des meilleures familles d'Espagne. Il fit voile pour son second voyage le 25 de Septembre 1493. Il donna à chaque Capitaine des Instructions sur la route qu'il devoit tenir, scellées de son sceau; avec ordre de ne point les ouvrir qu'en cas de détresse, & qu'il ne fût séparé de la flotte, afin que tous dépendissent de

lui, & qu'il pût conserver de l'uniformité dans leurs desseins. Ils terrirent le 2 de Novembre à l'Île qu'on appelle aujourd'hui la Dominique; mais comme son dessein étoit de fonder sa Colonie avant que de faire des nouvelles découvertes, il ne s'y arrêta point, non plus que dans plusieurs autres Îles où il toucha, avant que d'arriver à Hispaniola.

Il trouva en y arrivant le Fort qu'il avoit bâti entièrement démolli, & tous ses hommes tués. Ils se brouillèrent d'abord entre eux, comme c'est l'ordinaire pour l'argent & pour les femmes; & dans la suite avec les naturels du pays, avec lesquels n'observant ni décence dans leur conduite, ni justice dans leurs procédés, ils perdirent en peu de tems leur estime, & furent massacrés après avoir été dispersés dans différents cantons de l'Île. Le Prince à la garde duquel ils étoient commis, fut blessé en les défendant, & montra à Colomb cette marque de son affection & de sa fidélité, lorsqu'il retourna dans l'Île. L'Amiral eut assez de prudence pour ne point rechercher cette affaire, & pour ne commencer aucune hostilité pour venger la mort de ses

STOIRE
de conserver de l'uniformité
de dessein. Ils terrèrent
l'arbre à l'île qu'on appelle
Dominique; mais comme
il étoit de fonder sa Colonie
faire des nouvelles dé-
ne s'y arrêta point, non
plusieurs autres îles où
il étoit que d'arriver à His-
pan y arrivant le Fort qu'il
étoit démolli, & tous
tués. Ils se brouillerent
eux, comme c'est l'ordi-
nément & pour les femmes,
il étoit avec les naturels du
pays, n'observant ni dé-
cœur conduite, ni justice
procédés, ils perdirent en
leur estime, & furent mal-
traités, & dispersés dans
toutes les îles. Le Prince
auquel ils étoient commis,
les défendit, & montra
cette marque de son affec-
tion, lorsqu'il retourna
l'Amiral eut assez de pru-
dence point rechercher cette
cause, & ne commença aucune
à venger la mort de ses

DES COLONIES EUROPÉENNES. 23
soldats; mais il prit les mesures les plus
efficaces pour prévenir un pareil mal-
heur. Il choisit une place plus com-
mode pour sa Colonie dans la partie
Orientale de l'île, où il y avoit un
bon port, une bonne aiguade & un
bon terrain, & s'établit près de l'en-
droit où il seut qu'étoient les plus ri-
ches mines du pays, & lui donna le
nom d'Isabelle, en reconnaissance de
la protection que la Reine lui avoit
accordée. Il travailla à cet établisse-
ment avec une ardeur inconcevable,
veillant sur les fortifications, les bâti-
mens particuliers & les travaux de
l'agriculture, sans se donner un mo-
ment de repos, ce qui lui causa des
fatigues infinies; car indépendamment
des difficultés inséparables de ces sor-
tes d'entreprises, il eut encore à vain-
cre la paresse naturelle des Espagnols.
A la fin épuisé par les fatigues du
voyage qu'il venoit de faire, & par
celles qu'il avoit essuyées depuis son
arrivée, il fut attaqué d'une maladie
très dangereuse. Plusieurs de ses gens
profitèrent de cet accident pour se ré-
volter, pour détruire tout ce qu'il
avoit fait, & mettre toutes choses
dans une confusion étrange. Les Espa-

gnols s'étoient imaginés en quittant leur pays, que l'or étoit extrêmement commun dans l'Amérique, & qu'il suffisoit de s'y transporter, pour s'enrichir en très peu de temps; mais lorsqu'ils virent qu'ils s'étoient trompés, & qu'au lieu de ces pluies d'or qu'ils attendoient, ils étoient mal nourris, & obligés de travailler sans relâche, & cela sur des espérances incertaines, le mécontentement devint général, & leur mutinerie augmenta au point, que si l'Amiral n'eût point recouvré la santé dans cette conjoncture critique, & n'eût point agi de la manière la plus résolue & la plus efficace, il n'auroit jamais pu s'établir dans l'Île Hispaniola. Il se contenta de faire arrêter quelques-uns des chefs; une justice plus rigoureuse eût été déplacée. Il appaisa cette sédition, mais il vit en même-temps que cela ne suffisoit pas, & qu'il étoit menacé d'un autre danger, auquel il falloit obvier avec toute la diligence possible. Il avoit tout lieu de croire que les Américains n'étoient pas bien intentionnés pour leurs nouveaux hôtes, & qu'ils ne manqueroient pas de les massacrer, dès qu'ils s'apercevraient de la division qui régnoit

STOIRE
imaginés en quittant
l'or étoit extrêmement
l'Amérique, & qu'il
transporter, pour s'en-
deu de temps; mais lors-
qu'ils s'étoient trompés,
de ces plumes d'or qu'ils
s'étoient mal nourris, &
vailler sans relâche, &
espérances incertaines, le
nt devint général, &
augmenta au point, que
eût point recouvert la
te conjoncture critique,
t agi de la manière la
la plus efficace; il n'au-
s'établir dans l'île. His-
contenta de faire arrêter
des chefs; une justice
se eût été déplacée. Il
sédition, mais il vit en
que cela ne suffisoit pas,
menacé d'un autre dan-
falloit obvier avec toute
ossible. Il avoit tout lieu
les Américains n'étoient
ntionnés pour leurs nou-
, & qu'ils ne manque-
les massacrer, dès qu'ils
ent de la division qui
regnoit

DES COLONIES EUROPÉENNES. 25
regnois parmi eux. Pour prévenir ce
malheur, pour tirer ses troupes de
l'oïveté dans laquelle elles languis-
soient, & rétablir parmi elles la disci-
pline militaire, il marcha dans l'inté-
rieur du pays, & dans les cantons les
plus fréquentés, tambours battants &
enseignes déployées avec l'élite de ses
troupes, & se rendit aux montagnes
de Cibao, où étoient les mines les
plus riches qu'on eût encore décou-
vertes dans l'île. Il y bâtit un Fort pour
s'assurer de ce poste avantageux, &
tenir le pays en respect, & s'en re-
tourna avec la même pompe & dans
le même ordre; ce qui effraya extrê-
mement les habitans & leur fit perdre
pour jamais l'espérance de pouvoir
résister à des forces qui leur paroif-
soient plus qu'humaines.

Dans cette expédition, Colomb fit
une grande montre de sa Cavalerie.
Les Indiens de l'Amérique n'avoient
jamais vu de chevaux; & ils furent ex-
trêmement effrayés de la vue de ces
animaux & de ceux qui les montoient.
Ils crurent qu'ils ne formoient tous
deux qu'un même animal, & comme
ils étoient nuds & mal armés, ils s'ima-
ginèrent qu'il étoit impossible de résis-

ter à l'impétuosité de leur choc. Les Indiens prenoient la fuite dès qu'ils les voyoient paroître, les rivières les plus profondes & les plus rapides ne leur paroissent point un rempart assez sûr pour les mettre à couvert, ils croyoient que les chevaux avoient des ailes, & que rien n'étoit impossible à des créatures aussi extraordinaires. Mais Colomb ne fit aucun fond sur ces préjugés, quoiqu'il sçut en profiter dans les occasions. Il sçavoit que l'habitude nous familiarise avec les choses les plus terribles, & nous les rend à la fin méprisables. Il s'attacha plus que jamais à cultiver l'affection de ces peuples, il leur témoigna toute sorte d'amitié, & ayant pris deux personnes de leur nation, qui avoient commis quelques actes d'hostilité, comme il étoit sur le point de les faire mourir, il leur pardonna à la sollicitation d'un Prince du pays avec lequel il avoit fait alliance. Il comprit d'un autre côté la nécessité dont il étoit de maintenir une discipline exacte parmi les Espagnols, de les guérir de cette paresse, pour laquelle ils n'ont que trop de penchant, & qui retardoit l'accroissement de sa nouvelle Colonie, en mé-

STOIRE
sité de leur choc. Les
sient la fuite dès qu'ils
arostre, les rivières les
& les plus rapides ne
t point un rempart assez
mettre à couvert, ils
les chevaux avoient des
n n'étoit impossible à des
extraordinaires. Mais
aucun fond sur ces préju-
il sçut en profiter dans
il sçavoit que l'habitude
se avec les choses les
, & nous les rend à la
s. Il s'attacha plus que
er l'affection de ces peu-
moigna toute sorte d'a-
ant pris deux personnes
n, qui avoient commis
s d'hostilité, comme il
point de les faire mourir,
ana à la sollicitation d'un
ys avec lequel il avoit
l comprit d'un autre côté
ont il étoit de maintenir
e exacte parmi les Espa-
guérir de cette paresse,
ils n'ont que trop de
qui retardoit l'accroisse-
ouvelle Colonie, en mé-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 27
me-temps qu'elle fomentoit le mécon-
tentement & la sédition. Ce sage Gou-
verneur observa encore que les Espa-
gnols avoient beaucoup de peine à se
faire à la façon de vivre des Indiens,
malgré la nécessité où ils étoient de s'y
habiter, & qu'il en résultoit de très
grands maux. Pour y remédier, il en-
voya tous les jours des petits partis
pour faire des expéditions dans le pays,
& il en retira deux avantages consi-
dérables. Le premier fut, qu'il habitua
insensiblement ses gens à la manière
de vivre des nationaux, & le second,
qu'il leur apprit à connoître parfaite-
ment le pays, de peur qu'en cas de
guerre les Indiens ne les trouvaient
dépourvus de cette connoissance, la-
quelle est extrêmement nécessaire dans
un pays couvert de bois & de monta-
gnes. Ces occupations toutes grandes
qu'elles étoient, ne lui firent point
perdre de vue son objet principal. Il
s'efforça de guérir les Espagnols des
idées romanesques qu'ils s'étoient fai-
tes des richesses des Indes, & de les
engager à faire valoir leur industrie.
Il leur représenta qu'il n'y a point de
richesses plus sûres & plus solides que
celles qui naissent du travail; & qu'un
B ij

jardin, un champ de bled, un moulin valaient infiniment mieux dans les circonstances où ils étoient, que tout l'or qu'ils espéroient de trouver dans les Indes. En un mot, il travailla à l'établissement de cette Colonie avec la même assiduité, que si elle avoit été son principal objet, en même-temps qu'il méditoit les plus grandes découvertes, & qu'il ne regardoit les choses qu'il avoit faites, & qui étonnoient l'Univers, que comme des arrhes de celles qu'il devoit faire dans la suite.

J'ai dit ci-dessus qu'il avoit touché à l'Île de Cuba. Tout le portoit à croire qu'elle renfermoit de grandes richesses; mais il ignoroit si c'étoit une Île, ou si elle faisoit partie de quelque grand Continent. Voyant que la Colonie étoit solidement établie, il fit les préparatifs nécessaires pour s'en assurer, & pour pousser plus loin des découvertes, qui lui avoient si bien réussi jusqu'alors.



ISTOIRE
amp de bled, un moulin
iment mieux dans les
où ils étoient, que tout
étoient de trouver dans
un mot, il travailla à
de cette Colonie avec
ité, que si elle avoit été
objet, en même-temps
les plus grandes décou-
il ne regardoit les cho-
faites, & qui étoient
e comme des arrhes de
voit faire dans la suite.
dessus qu'il avoit touché
aba. Tout le portoit à
e renfermoit de grandes
mais il ignoroit si c'étoit
si elle faisoit partie de
d Continent. Voyant que
oit solidement établie, il
rautifs nécessaires pour s'en
our pousser plus loia des
qui lui avoient si bien
lors,

CHAPITRE III.

Difficultés qu'on éprouve dans ce voyage. Découverte de la Jamaïque. Colomb retourne à Hispaniola. Révolte des Espagnols. Guerre avec les Indiens du pays. Ils sont conquis. Ils forment le projet de faire périr les Espagnols de faim.

CE voyage fut plus remarquable par les travaux & les fatigues que l'Amiral & ses équipages eurent à essuyer, que par les découvertes qu'il produisit. Comme il s'efforçoit de ranger la côte méridionale de Cuba, il se trouva engagé dans un labyrinthe d'une multitude innombrable d'Iles, dont il en compta cent soixante dans un jour. La plupart étoient agréables & bien peuplées, ce qui donna lieu à notre Navigateur de méditer sur la fertilité de la nature, dans un endroit où l'on croyoit qu'il n'y avoit autre chose qu'un Océan stérile. Colomb, qui se piquoit de reconnaissance, appella ces Iles, qui sont peut-être les plus nombreuses qu'il y ait au monde, le jardin de la Reine,

en l'honneur de la Reine Isabelle sa bienfaitrice. Mais leur nombre, & leur fertilité furent un très foible dédommagement pour les obstacles qu'elles opposèrent à Colomb dans le cours de sa navigation. Une côte entièrement inconnue & environnée de rochers, les bancs de sable, les écueils, des orages soudains & violents, les tourbillons, les tonnerres & les éclairs, si fréquents entre les Tropiques, l'obligèrent à être continuellement sur ses gardes, & le tinrent dans des alarmes continuelles. Toutes ces difficultés retardèrent son voyage, & ayant été jettés en pleine mer, ils essuyèrent le plus grand de tous les malheurs. Les provisions leur manquèrent; & dans cette extrémité, ils furent obligés de se réduire à une portion petite & mauvaise, dans la distribution de laquelle l'Amiral ne fut pas mieux partagé que ses camarades. Epuisé de faim & de fatigue, & l'esprit agité de l'inquiétude inséparable du danger dont il étoit environné, peu s'en fallut que son courage ne l'abandonnât; mais tout l'effet qu'il produisit sur lui, fut de l'obliger de marquer dans son journal, que son intérêt personnel ne l'obligeroit jamais à tenter de sem-

STOIRE
de la Reine Isabelle fa
ais leur nombre, & leur
un très foible dédom-
r les obstacles qu'elles
Colomb dans le cours de
Une côte entièrement
vironnée de rochers, les
les écueils, des orages
olents, les tourbillons,
les éclairs, si fréquents
iques, l'obligerent à être
it sur ses gardes, & le
les alarmes continuelles.
fficultés retardèrent son
yant été jettés en pleine
verent le plus grand de
eurs. Les provisions leur
& dans cette extrémité,
gés de se réduire à une
& mauvaise, dans la
e laquelle l'Amiral ne fut
rtagé que ses camarades.
m & de fatigue, & l'es-
inquiétude inséparable
it il étoit environné, peu
e son courage ne l'aban-
tout l'effet qu'il produisit
l'obliger de marquer dans
que son intérêt personnel
t jamais à tenter de sem-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 31
blables entreprises. Ils découvrirent
heureusement la Jamaïque; où on les
reçut à bras ouverts, & où on leur
fournit de la cassave, du pain & de l'eau.
Ils retournerent de-là à Hispaniola,
extrêmement abbarus par ce contre-
temps, sans avoir pu apprendre autre
chose des habitans du pays, sinon que
Cuba étoit une Ile. Ce contre-temps,
joint aux fatigues & aux dangers du
voyage, jetta Colomb dans une lé-
thargie, qui pensa lui être funeste, &
dont il étoit à peine revenu, lorsqu'ils
arriverent au port d'Isabelle.

Ils trouverent les choses dans une
confusion étrange, la Colonie étoit sur
le point d'être détruite une seconde
fois, comme si sa prospérité ou sa dé-
cadence eussent dépendu de la présence
ou de l'absence de Colomb. A peine
eut-il débarqué, que les Espagnols,
qu'il avoit toutes les peines du monde
à retenir dans leur devoir par sa fer-
meté & sa prudence, refuserent d'ob-
server les réglemens qu'il avoit faits,
se moquerent du gouvernement & de la
discipline, & se répandirent dans l'Ile,
commettant mille désordres, & vivant
à discrétion chez les habitans; aussi
leur haine augmenta-t-elle au point,

qu'ils les auroient inmanquablement massacrés si leurs Princes leur eussent donné ordre de le faire, & il leur auroit été aisé de le faire, vu le désordre où se trouvoit la Colonie. Quatre des principaux Souverains de l'Isle profitèrent de cette circonstance, & se liguerent ensemble pour chasser du pays ces usurpateurs impérieux & hautains. Un seul d'entr'eux nommé Gunacagarry, le même que Colomb avoit pris tant de soin d'obliger, demeura fidele aux Espagnols, & accorda à quelques-uns un azyle dans ses domaines. Les autres Princes avoient déjà commencé les hostilités, & il y en eut un qui tua seize Espagnols, qui dans l'anarchie où ils se trouvoient, furent hors d'état de prendre les mesures nécessaires pour lui résister.

Tel étoit l'état de l'Isle à l'arrivée de Colomb. La première chose qu'il fit, fut de rassembler les fragmens épars de la Colonie, & d'en former un corps; & il y réussit d'autant plus aisément, que le danger dont elle étoit menacée, donnoit plus de poids à son autorité; mais le temps pressoit, & il falloit ne point le perdre. Il résolut d'agir avec les forces qu'il avoit,

STOIRE
ient inmanquablement
urs Princes leur eussent
e le faire, & il leur au-
le faire, vu le désordre
la Colonie. Quatre des
verains de l'Isle profite-
rconstance, & se ligue-
pour chasser du pays ces
périeux & hautains. Un
nommé Gunacagarry,
Colomb avoit pris tant
er, demeura fidele aux
accorda à quelques-uns
ses domaines. Les autres
t déjà commencé les hos-
en eut un qui tua seize
i dans l'anarchie où ils
furent hors d'état de
mesures nécessaires pour
l'état de l'Isle à l'arrivée
a première chose qu'il
assembler les fragmens
olonie, & d'en former
l y réussit d'autant plus
e le danger dont elle
donnoit plus de poids
mais le temps pressoit,
point se perdre. Il réso-
e les forces qu'il avoit,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 33
plutôt que d'attendre que l'union des
Insulaires fût mieux cimentée. & avant
que quelque léger accident relevât leur
courage, & diminuât la terreur qu'ils
avoient des armes Espagnoles. Il mar-
cha donc contre le Roi, qui avoit tué
les seize Espagnols, jugeant sa démar-
che plus juste, outre qu'il étoit moins
disposé à le recevoir que les autres.
Il le vainquit aisément, & envoya plu-
sieurs de ses sujets prisonniers en Es-
pagne. Le second, qu'il avoit résolu
d'attaquer, se trouvant plus en état
de lui tenir tête, il usa de ruse, & s'en
rendit maître par un stratagème qui
ne fait pas beaucoup d'honneur à sa
sincérité, & qui montre beaucoup
plus de foiblesse dans ce barbare in-
fortuné, que de sagacité dans ceux
qui le tromperent.
Les autres Princes ne furent point
intimidés par ces exemples. Leur haine
pour les Espagnols augmenta, & s'ap-
percevant que tout dépendoit d'un
coup de vigueur, ils mirent sur pied
une armée immense, que quelques-
uns disent avoit été de cent mille hom-
mes, & la rangerent en bataille dans
la plus grande pleine du pays. Co-
lomb, quoiqu'inférieur en forces, n'eut
B v

34 HISTOIRE
sita point à l'attaquer. Son armée ne
consistoit qu'en deux cens fantassins,
vingt cavaliers & vingt limiers. Le
dernier corps de cette armée formoit
un spectacle risible, mais qui suffisoit
pour intimider un peuple qui man-
quoit d'armes offensives. Ce ne fut
point une témérité à Colomb, d'atta-
quer des forces si supérieures en nom-
bre; car lorsque des troupes ne sont
pas mieux disciplinées & mieux ar-
mées que celles-ci, leur supériorité n'est
à craindre que pour elles-mêmes. L'é-
vénement justifia sa conduite; la vic-
toire se déclara pour les Espagnols,
& l'on peut dire que leurs chevaux &
leurs chiens y eurent beaucoup de part.
La perte du côté des Indiens fut très
considérable, & dès ce jour là, ils per-
dirent entièrement l'espérance de dé-
loger les Espagnols à force ouverte.
Colomb n'eut pas beaucoup de peine
à réduire l'île; il en fit une province
de l'Espagne, lui imposa un tribut,
bâtit des Forts dans différents endroits
pour en assurer la levée, & ôta par-
là à ce malheureux peuple tout espoir
de recouvrer sa liberté.
Dans cette situation déplorable, ils
demandoient souvent aux Espagnols,

STOIRE. On
attaquer. Son armée ne
n deux cens fantassins,
s & vingt limiers. Le
de cette armée formoit
sible, mais qui suffisoit
r un peuple qui man-
offensives. Ce ne fut
érité à Colomb, d'atta-
s si supérieures en nom-
ue des troupes ne sont
disciplinées & mieux ar-
-ci, leur supériorité n'est
pour elles-mêmes. L'é-
sifia sa conduite; la vic-
ra pour les Espagnols,
ire que leurs chevaux &
eurent beaucoup de part.
té des Indiens fut très
& dès ce jour-là, ils per-
ment l'espérance de dé-
agnols à force ouverte.
pas beaucoup de peine
; il en fit une province
; lui imposa un tribut,
e dans différents endroits
er la levée, & ôta par-
eux peuple tout espoir
sa liberté.
situation déplorable, ils
souvent aux Espagnols,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 35
quand est-ce qu'ils comptoient retour-
ner dans leur pays. Tout petit qu'étoit
le nombre de ces étrangers, les habi-
tans avoient toutes les peines du monde
à leur fournir de quoi subsister. Un
seul Espagnol consommoit plus que
dix Indiens, circonstance qui prouve
le peu de progrès que ce peuple avoit
fait dans l'agriculture, & combien il
étoit peu laborieux, puisque son in-
digence le réduisoit à une frugalité si
extrême, que les Espagnols, qui sont
le peuple le plus sobre de la terre, lui
parurent des gloutons en comparaison
des Indiens. Cette observation, jointe
au désespoir, suggéra aux Indiens le
projet de faire mourir leurs usurpateurs
de faim. En conséquence, ils aban-
donnerent le peu d'agriculture qu'ils
exerçoient, & se retirèrent d'un com-
mun accord dans les contrées les plus
stériles & les plus impraticables de
l'île. Ce stratagème mal concerté,
acheva de les ruiner entièrement. Une
multitude de peuple qui s'étoit retirée
dans les cantons les plus âpres du
pays, n'ayant pour subsister que les
productions naturelles de la terre, fut
bien-tôt réduite à une famine extrême.
Les maladies épidémiques se mirent

de la partie, & ce misérable peuple ; à demi mort de faim, & diminué de plus d'un tiers, fut enfin obligé de renoncer à ce projet, de descendre dans la plaine, & de se soumettre au vainqueur, pour avoir du pain.

Cette conquête, & celles qu'ont faites dans la suite plusieurs nations Européennes, avec aussi peu de justice que de probité, fournissent matière à quantité de réflexions sur les idées que les hommes ont eues de tous temps sur le droit de domination. Peu de gens doutoient dans ce temps-là du pouvoir qu'avoit le Pape, de transporter son droit sur tel pays qu'il lui plaisoit, chez les fideles, parcequ'ils sont soumis à l'église, & chez les infideles, parceque c'étoit une œuvre méritoire de les assujettir. Cette opinion commença à s'évanouir à la Réformation, mais il s'en éleva une autre à sa place d'une aussi dangereuse conséquence ; je veux dire l'idée d'un domaine de grace, qui a pris crédit dans l'esprit de plusieurs personnes, & dont on a senti les effets parmi nous. Les Mahométans font confister leur mérite à étendre leur empire & leur religion par le glaive, & pas un ne doute qu'il ne soit permis d'as-

STOIRE
ce misérable peuple ;
e faim , & diminué de
s , fut enfin obligé de
projet , de descendre
, & de se soumettre au
our avoir du pain.
tête , & celles qu'ont fai-
te plusieurs nations Eu-
c aussi peu de justice que
urnissent matiere à quan-
ons sur les idées que les
ués de tous temps sur le
nation. Peu de gens dou-
ce temps-là du pouvoir
ape , de transporter son
ays qu'il lui plaisoit , chez
arcequ'ils sont soumis à
chez les infideles , parce-
ne œuvre méritoire de les
cette opinion commença à
la Réformation , mais il
e autre à sa place d'une
use conséquence ; je veux
n domaine de grace , qui
dans l'esprit de plusieurs
dont on a senti les effets
es Mahométans sont con-
crite à étendre leur empire
on par le glaive , & pas
qu'il ne soit permis d'as-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 37
sujettir une nation pour des motifs aussi
saints. Les Grecs tenoient que les Bar-
bares étoient naturellement destinés à
être leurs esclaves , & cette opinion
étoit si généralement répandue , qu'A-
ristote lui-même , malgré toute la pé-
nétration , n'a pas fait difficulté de
l'adopter. A la vérité , elle a son prin-
cipe dans la nature humaine , car le
commun des hommes met peu de diffé-
rence entre la capacité & le droit de
gouverner , & ne conçoit pas que la
supériorité des talents , n'exclud point
l'égalité de condition. Ces choses pal-
lient & adouciissent en partie l'horreur
d'une conquête , entreprise avec aussi
peu d'apparence de justice , sur un peu-
ple qui n'avoit d'autre crime à se repro-
cher que sa crédulité & sa trop grande
confiance en des hommes qui ne la mé-
ritoient point. Mais les circonstances
dans lesquelles Colomb se trouvoit ,
les mesures qu'il étoit obligé de gar-
der avec sa Cour , l'humanité avec la-
quelle il en agit avec ce peuple , pour
adoucir la rigueur de sa conquête ,
disculpent en quelque sorte sa conduite ,
vu qu'il ne prit jamais les armes que
dans les cas qu'il y fut forcé. Au con-
traire , la conduite qu'il tint avec les

Espagnols & les Indiens, le soin qu'il eut d'établir les uns sans nuire aux autres, & d'employer toujours les moyens les plus doux, peuvent servir d'exemple à ceux qui se trouvent dans la même situation que lui.

Je ne dois point oublier ici une circonstance dont il est parlé dans l'histoire de cet établissement. Il n'y avoit point alors dans l'Amérique, du moins dans les contrées dont je parle, aucun de ces animaux, dont nous tirons tant de profit. On n'y connoissoit ni les chevaux, ni les bœufs, ni les brebis, ni les cochons. Colomb transporta huit pourceaux dans cette contrée, avec un petit nombre de bêtes à cornes. Ce fut là la souche d'où sortirent, il y a environ deux cens ans, les animaux qui peuplent ce pays, & ils s'y sont tellement multipliés, qu'il y a un siècle qu'on y tue les bœufs, simplement pour en avoir le cuir. Cet exemple prouve qu'un très petit nombre d'animaux peut avoir suffi pour peupler la terre, vû la promptitude avec laquelle ils engendrent.

STOIRE
les Indiens, le soin qu'il
es uns sans nuire aux au-
oyer toujours les moyens
peuvent servir d'exem-
qui se trouvent dans la
n que lui.
point oublier ici une cir-
t, il est parlé dans l'his-
tablissement. Il n'y avoit
dans l'Amérique, du
s contrées dont je parle,
nimaux, dont nous tirons
t. On n'y connoissoit ni
ni les bœufs, ni les bre-
hons. Colomb transporta
ux dans cette contrée,
nombre de bêtes à cor-
la foughe d'où sortirent,
deux cens ans, les ani-
plent ce pays, & ils s'y
t multipliés, qu'il y a au-
y tue les bœufs, simple-
avoir le cuir. Cet exem-
qu'un très petit nombre
eut avoir suffi pour peu-
vú la promptitude avec
gendrent.

CHAPITRE IV.

Plaines contre Colomb. On envoie un homme pour rechercher sa conduite. Il retourne en Espagne & s'y justifie. Il entreprend un troisieme voyage & découvre le Continent de l'Amérique méridionale. Il s'embarque pour Hispaniola.

PENDANT que Colomb réduisoit cette Ile opulente sous l'obéissance de la couronne de Castille, & jettoit les fondemens de la grandeur Espagnole dans l'Amérique, ses ennemis mettoient tout en usage en Espagne pour le ruiner. Quelques-uns de ceux qui avoient eu le plus de part aux derniers troubles, s'enfuirent en Espagne avant qu'il y fût de retour, & là, pour justifier leur conduite, & satisfaire leur animosité, ils l'accuserent de négliger la Colonie, & de tromper leurs Majestés, & les aventuriers qui l'avoient suivi par des fausses espérances de trouver de l'or dans un pays qui en produisoit très peu, & où l'on ne trouvoit rien qui valût la peine d'être rechet-

ché. Ces plaintes produisirent leur effet, & un Officier, plus propre par son caractère à servir d'espion & de délateur que de réformateur des torts, eut ordre de partir pour aller épier sa conduite, procédé aussi contraire à la saine politique, qu'il étoit injuste & ingrat. Dans un pays aussi éloigné de la source de l'autorité, où l'on a un ennemi à la porte & des troupes mutines, il faut ou se fier entièrement à un Commandant, ou le rappeler. Cet homme se comporta de la manière la plus brutale & la plus insolente, comme c'est la coutume de ceux qui n'ayant aucun mérite personnel, s'enorgueillissent de la petite portion d'autorité qu'on leur a confiée. Colomb comprit qu'il ne lui convenoit point de séjourner plus longtemps dans l'Amérique sous des conditions aussi disgracieuses, & que sa présence à la Cour étoit absolument nécessaire pour sa justification. Il se détermina à retourner une seconde fois en Espagne, convaincu qu'une trop longue absence de la Cour, est funeste à ceux qui ont des intérêts à y ménager, & que l'assiduité & la complaisance y trouvent infiniment plus de protecteurs, que les services les plus impor-

HISTOIRE
...tes produisirent leur effet,
...er, plus propre par son
...ervir d'espion & de déla-
...réformateur des torts, eut
...ir pour aller épier sa con-
...lé aussi contraire à la saine
...il étoit injuste & ingrat.
...aussi éloigné de la source
...où l'on a un ennemi à
...es troupes mutines, il faut
...itièrement à un Comman-
...rappeller. Cet homme se
...la maniere la plus brutale
...nsolente, comme c'est la
...ceux qui n'ayant aucun
...nnel, s'enorgueillissent de
...rtion d'autorité qu'on leur
...olomb comprit qu'il ne lui
...oint de séjourner plus long-
...l'Amérique sous des con-
...disgracieuses, & que sa pré-
...Cour étoit absolument né-
...sa justification. Il se déter-
...urner une seconde fois en
...onvaincu qu'une trop lon-
...e de la Cour, est funeste à
...t des intérêts à y ménager,
...uité & la complaisance y
...nfiniment plus de protec-
...les services les plus impor-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 41
cants & les plus solides. Avant que de
partir, il employa le peu d'autorité qui
lui restoit, pour mettre les choses sur
un pied qui pût prévenir les désordres,
qu'il avoit éprouvé être les suites or-
dinaires de son absence. Il bâtit des
Forts dans tous les postes importants
de l'Isle, pour contenir les habitans
dans l'obéissance. Il rétablit le gou-
vernement civil sur un meilleur pied,
& redoubla sa diligence pour découvrir
de nouvelles mines, qui devoient être
les grands agents dans ses affaires, &
il fut assez heureux pour en trouver.

Le sort de ce grand homme étoit que
sa vertu fût continuellement exercée
par des troubles & des détresses. Il fit
route pour l'Espagne par le vingt-deu-
xième degré de latitude, ignorant dans
ce tems-là, la méthode avantageuse de
courir par les latitudes Septentriona-
les, pour trouver les vents de Sud-
Ouest, ce qui fut cause qu'il fit très
peu de chemin. Les vivres lui man-
querent, & les Matelots se virent ré-
duits à six onces de provision par jour.
Dans ces occasions l'Amiral n'étoit
pas mieux traité que le moindre Mate-
lot; cependant dans cette détresse, la
faim ne l'emporta point sur la tendresse

& l'humanité, qui faisoient son caractère distinctif. Il résista aux instances que lui faisoient ses équipages, de jeter à la mer les prisonniers Indiens qu'il avoit à bord, pour diminuer la consommation des vivres. Dans ce voyage, il ne se distingua pas moins par son savoir que par sa magnanimité. Il avoit sur sa flotte neuf Pilotes très expérimentés, & cependant pas un ne sçut lui dire où ils étoient, après avoir perdu depuis un mois entier la dernière terre de vue. Cette longueur de temps leur persuada qu'ils devoient être fort près de l'Europe, & en conséquence ils forçoient de voile pour y arriver plutôt. Mais Colomb, d'après des observations sûres, leur soutint qu'ils n'étoient qu'un peu à l'Occident des Azores, & leur ordonna de faire moins de diligence, de crainte d'échouer. Sa prédiction se trouva vraie, & ils découvrirent le lendemain matin les Azores. Cette circonstance, jointe à quantité d'autres prédictions & de nobles découvertes, font regarder son savoir comme quelque chose de prophétique, & le mettent à cet égard au-dessus des Marins qui l'avoient précédé; & en effet, si l'on considère les

HISTOIRE
é, qui faisoient son caracté-
re. Il résista aux instances
de ses équipages, de jet-
ter les prisonniers Indiens qu'il
avoit, pour diminuer la consom-
mation des vivres. Dans ce voyage, il
gagna pas moins par son sa-
voir sa magnanimité. Il avoit
neuf Pilotes très expéri-
mentés, cependant pas un ne sçut
où ils étoient, après avoir
cherché un mois entier la dernière
fois. Cette longueur de temps
faisoit qu'ils devoient être fort
fatigués, & en conséquence
de voile pour y arriver.
Colomb, d'après des ob-
servations, leur soutint qu'ils
étoient un peu à l'Occident des
lieux qu'on leur ordonna de faire moins
de crainte d'échouer. Sa
raison étoit vraie, & ils dé-
partirent le lendemain matin les
mêmes circonstances, jointes à
d'autres prédictions & de no-
uvelles craintes, font regarder son
avis comme quelque chose de pro-
phétique. On le mettoit à cet égard au-
dessus des autres Marins qui l'avoient pré-
dit, si l'on considère les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 43
occasions qu'il a eues de s'instruire, &
ce qu'il fit pour perfectionner son art,
peut-être trouvera-t-on qu'il égale
tous ceux qui sont venus depuis.

Toutes les accusations qu'on avoit
intentées contre l'Amiral, s'évanoui-
rent presque à l'instant qu'il parut, il
produisit de si bons témoignages de sa
fidélité & de sa bonne conduite, qu'il
fit taire les bruits calomnieux qu'on
avoit répandus sur son compte, & la
quantité d'or & de perles qu'il ap-
porta, détruisit ce qu'on avoit avancé
de la pauvreté des Indes. La Cour fut
pleinement convaincue de l'importan-
ce de la nouvelle Colonie, du mé-
rite de celui qui la gouvernoit, & de
la nécessité dont il étoit de lui four-
nir de prompts secours. Les ennemis
de l'Amiral se turent, mais ne demeu-
rèrent point oisifs; ils continuèrent à
lui susciter mille obstacles, & la chose
ne leur fut pas difficile dans un pays
où tout se fait avec beaucoup de fle-
gme & de lenteur, & où ces formalités
& ces méthodes mécaniques de
traiter les affaires, qui sont peut-être
nécessaires dans le train commun de
la vie, mais ruineuses dans les gran-
des entreprises, sont encore exacte-

ment observées, & même plus que dans aucun autre pays. Il eut toutes les peines du monde à obtenir qu'on envoyât un renfort dans l'île Hispaniola, & plus encore pour qu'on lui permit de tenter une découverte plus importante que celles qu'il avoit faites, & il n'en vint à bout qu'après une infinité de délais & de contre-temps.

Il résolut de faire le Midi des Canaries, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous la ligne équinoxiale, & ensuite de faire route directement au Couchant, jusqu'à ce que l'île Hispaniola se trouvât au Nord-Ouest de l'endroit où il étoit, pour essayer si cette route conduisoit aux Indes, & s'il ne découvroit point quelques nouvelles Iles, ou quelque nouveau Continent. Il fit donc route pour l'île de Cap Verd, & ensuite au Sud-Ouest. En naviguant de la sorte, ils furent enveloppés pendant plusieurs jours d'un brouillard épais, qui leur déroba la lumière du soleil & des étoiles, & après qu'il fut dissipé, la chaleur devint si excessive, que les Matelots n'osoient rester entre les deux ponts. Le soleil dans ce temps-là étant à-peu-près vertical, les pluies abon-

ées, & même plus que
autre pays. Il eut toutes
monde à obtenir qu'on
renfort dans l'île Hispa-
us encore pour qu'on lui
nter une découverte plus
ue celles qu'il avoit fai-
en vint à bout qu'après
de délais & de contre-

de faire le Midi des Cana-
ce qu'il fut arrivé sous la
ctiale, & ensuite de faire
ement au Couchant, jus-
l'île Hispaniola se trouvât
est de l'endroit où il étoit,
si cette route conduisoit
& s'il ne découvroit point
ouvelles Îles, ou quelque
ontinent. Il fit donc route
e Cap Verd, & ensuite au
En naviguant de la sorte,
veloppés pendant plusieurs
brouillard épais, qui leur
umière du soleil & des étoi-
s qu'il fut dissipé, la cha-
si excessive, que les Ma-
ient rester entre les deux
oleil dans ce temps-là étant
vertical, les pluies abon-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 45
dantes, qui tombent dans cette saison
entre les Tropiques, sans abbatre la
chaleur, augmentèrent beaucoup leur
détresse. Il s'éleva à la fin un vent frais,
qui les poussa pendant dix-sept jours
vers le Couchant. L'Amiral, qui n'a-
voit point de second pour le rempla-
cer, se permit à peine un moment de
sommeil; & comme dans ce voyage,
de même que dans les autres qu'il avoit
faits, il portoit seul tout le fardeau, il
fut attaqué de la goutte; mais ni la
lassitude ni la maladie ne furent point
capables de lui faire quitter le tillac,
ni ralentir sa vigilance ordinaire. Ce-
pendant la chaleur avoit gâté les provis-
sions, la plupart des tonneaux avoient
sclaté, & le vin s'étoit aigri dans ceux
qui étoient restés entiers. Ces circons-
tances l'obligèrent à changer la route
qu'il avoit prise vers le Midi, & à
décliner de quelques points vers le
Nord-Ouest, de manière qu'il rencon-
tra les îles Caribes, où il résolut de
radouber ses vaisseaux, & de prendre
des rafraîchissemens, qui le missent en
état de continuer ses découvertes. Mais
à peine eut-il voyagé quelques temps,
qu'un Matelot qui étoit au haut de la
hune, découvrit la terre, C'étoit une

Ile sur la côte de Guyane, qu'on appelle aujourd'hui la Trinité. Après avoir doublé cette Ile & deux autres, situées dans l'embouchure de la grande riviere d'Orenoque *, il fut surpris par un phénomène qu'il n'avoit jamais vu, & qui le mit dans un très grand danger. La riviere d'Orenoque fort grande par elle-même, ayant dans ce temps-là augmenté de dix pieds, à l'occasion des pluies dont je viens de parler, se précipitoit dans l'Océan d'un cours extrêmement rapide, & rencontrant les vagues qui s'élevent dans cet endroit à une hauteur extraordinaire, & se trouvant resserrée par les Iles qui s'y trouvent, formoit avec elles un conflit capable d'effrayer ceux qui, comme Colomb, ignoroient la cause de ce phénomène. Mais ayant poussé plus avant, il s'aperçut qu'il étoit dans l'eau douce, & jugea avec raison qu'il étoit impossible qu'une Ile pût fournir une si grande quantité d'eau, il commença à soupçonner qu'il avoit découvert le Continent. Il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il s'aperçut au sortir de la riviere, que la terre s'étendoit vers l'Occident l'espace de plusieurs lieues. Satisfait en quelque

* Le Pèze Gumilla a donné une Histoire curieuse de l'Orenoque, qui a été traduite en François par M. Eldous.

de Guyane, qu'on ap-
 pelloit l'aujourd'hui la Trinité. Après
 cette Ile & deux autres,
 l'embouchure de la grande
 rivière de la Guyane, il fut surpris par
 un courant qu'il n'avoit jamais vu,
 dans un très grand dan-
 ger d'Orenoque fort grande
 largeur, ayant dans ce temps-
 là de dix pieds, à l'occa-
 sion de la marée dont je viens de par-
 ler, il étoit dans l'Océan d'un
 courant rapide, & rencon-
 tra des vagues qui s'élevent dans cet
 endroit à une hauteur extraordinaire,
 & qui étoit resserrée par les Iles qui
 sont au large, formoit avec elles un
 passage si étroit, qu'il étoit impos-
 sible d'effrayer ceux qui
 y étoient, & qui ignoroient la cause de
 ce danger. Mais ayant poussé plus
 avant, il apperçut qu'il étoit dans
 un passage si étroit, & jugea avec raison
 qu'il étoit impossible qu'une Ile pût
 contenir une si grande quantité d'eau, il
 soupçonna qu'il avoit découvert
 le continent. Il en fut pleine-
 ment persuadé, lorsqu'il s'apperçut
 que la terre s'étendoit à l'Occident l'espace de
 plusieurs lieues. Satisfait en quelque

sorte de la découverte qu'il venoit de
 faire, il céda aux importunités de ses
 équipages, & fit route pour l'île His-
 paniola, favorisé par un bon vent, &
 par les courants, qui se portent du côté
 du Couchant, tout le long de la côte
 Septentrionale de l'Amérique Méridi-
 onale.

Pendant le cours de cette décou-
 verte, l'Amiral toucha à différents
 endroits, & commença avec les habi-
 tants, chez lesquels il trouva une bonne
 quantité d'or & des perles. Contre la
 coutume de plusieurs Navigateurs, qui
 se conduisent dans les lieux où ils arri-
 vent comme s'ils ne devoient jamais
 y retourner, il traita par tout les natu-
 rels du pays avec toute sorte de poli-
 tesse, & leur donna ce qu'ils jugerent
 que valoient leurs marchandises. Il
 échangea avec eux des petites sonnet-
 tes, des morceaux de verre & d'étain,
 & autres bagatelles semblables, pour
 de la poudre d'or & des perles, au
 grand contentement des deux parties,
 qui croyoient se tromper l'une & l'au-
 tre, en quoi certes elles avoient raison,

 CHAPITRE V.

Colomb, en arrivant à Hispaniola, trouve les Espagnols révoltés. Mesures qu'il prend pour les appaiser. Il est supplanté & envoyé en Espagne chargé de chaînes.

IL arriva à Hispaniola le 19 d'Août 1498, épuisé par la maladie & les veilles continuelles qu'il avoit souffertes. Elles augmentèrent, loin de diminuer à mesure qu'il approcha de l'île, parmi cette multitude d'îles & d'écueils qui couvrent ces mers, qui étoient dans ce temps-là peu connues. Ajoutez à cela un courant, qui se portant à l'Ouest vers le Continent, le menaçoit à tout moment de lui faire perdre sa route. Il étoit tellement épuisé de fatigue, que son frere, qu'il avoit laissé à sa place, le reconnut à peine à son retour. Mais il éprouva qu'il avoit aussi peu de repos à attendre sur terre que sur mer.

L'autorité de l'Amiral avoit diminué par l'imprudence qu'on avoit eue d'envoyer l'Officier dont j'ai parlé, pour épier sa conduite, & le brider dans

CHAPITRE V.

arrivants à Hispaniola, trou-
vèrent les Espagnols révoltés. Mesures
prises pour les appaiser. Il est
envoyé en Espagne chargé
de la conduite.

à Hispaniola le 19 d'Août
fut sé par la maladie & les veil-
les qu'il avoit souffertes.
menterent, loin de diminuer
l'approche de l'île, parmi
d'îles & d'écueils qui
mers, qui étoient dans
peu connues. Ajoutez à
arrant, qui se portant à l'Ouest
continent, le menaçoit à tout
lui faire perdre sa route. Il
ment épuisé de fatigue, que
qu'il avoit laissé à sa place,
à peine à son retour. Mais
qu'il avoit aussi peu de re-
ndre sur terre que sur mer.
té de l'Amiral avoit dimi-
imprudenc qu'on avoit eue
l'Officier dont j'ai parlé,
sa conduite, & le brider
dans

DES COLONIES EUROPÉENNES. 49
dans ses démarches avant qu'il quittât
Hispaniola, lequel encourageant les
plaintes & les murmures que l'on fai-
soit contre le Gouverneur, jecta la
semence d'une rebellion, qui éclata
dans la Colonie du moment qu'il l'eut
quittée. Cette rebellion fut infiniment
plus dangereuse que les autres. Les
rebelles avoient élu pour Chef un
nommé François Roland, auquel l'A-
miral avoit confié un poste considéra-
ble; ce qui la rendit plus uniforme &
plus redoutable. Ils avoient de plus
attiré les Indiens dans leur parti, en
leur persuadant qu'ils étoient leurs
protecteurs & les défenseurs de leur
liberté. Pour s'affermir davantage, ils
se séparèrent de la partie de la Colonie
qui étoit demeurée fidèle à son Chef,
& furent s'établir dans un autre can-
ton de l'île, qui servit d'azyle à tous
les fainéans & les séditieux qui jugerent
à propos de s'y rendre, & qui y accou-
roient en foule de toutes parts.

Dans ces circonstances effrayantes,
l'Amiral jugeant que ses forces n'é-
toient point suffisantes pour agir ou-
vertement contre les rebelles, mit tout
en usage pour les affoiblir, & rompre
cette union qui les rendoit si redouta-
bles.

bles. Il commença par publier une amnistie pour tous ceux qui ayant commis quelque crime, viendroient se soumettre volontairement. Ayant encore observé que la plupart avoient envie de retourner en Espagne, il leur fit sçavoir qu'ils pourroient profiter des vaisseaux, qui devoient lui amener du secours. Il n'avoit point dessein de leur tenir parole, mais il en agit ainsi pour les ébranler, sçachant que dans les affaires de cette nature, c'est beaucoup faire que de gagner du temps. Il envoya à la Cour un ample détail des découvertes qu'il avoit faites, avec une montre des richesses qu'elles produisoient; il lui exposa l'état déplorable où se trouvoit la Colonie, la priant de lui envoyer cinquante à soixante hommes sur chaque vaisseau, qu'il promit de remplacer par un égal nombre de rebelles, pour empêcher que la puissance des Espagnols ne diminuât dans ces contrées par le départ de ceux qui les habitoient, & qu'elles ne souffrissent du séjour de ceux qui étoient mal intentionnés pour le bien public. Il demanda encore qu'on lui envoyât quelques Ecclésiastiques & quelques sçavans Jurisconsultes, qui

STOIRE
mença par publier une
tous ceux qui ayant
de crime, viendroient se
ontairement. Ayant en-
que la plupart avoient
turner en Espagne, il leur
ls pourroient profiter des
devoient lui amener du
voit point dessein de leur
mais il en agit ainsi pour
sachant que dans les
de nature, c'est beaucoup
gagner du temps. Il en-
our un ample détail des
qu'il avoit faites, avec
les richesses qu'elles pro-
lui exposa l'état déplo-
trouvoit la Colonie, la
envoyer cinquante à soi-
es sur chaque vaisseau,
de remplacer par un égal
rebelles, pour empêcher
nce des Espagnols ne di-
ces contrées par le départ
es habitoient, & qu'elles
ot du séjour de ceux qui
intentionnés pour le bien
manda encore qu'on lui
quelques Ecclésiastiques &
vans Jurisconsultes, qui

DES COLONIES EUROPÉENNES. 51
pussent établir l'ordre & l'obéissance
parmi ces troupes, & l'y maintenir. Il
entra ensuite en négociation avec les
Chefs de rebelles, leur accorda toutes
leurs demandes, & plaça Roland dans
un poste, qui flattoit son orgueil, sans
augmenter son pouvoir. Il remit par-
là toutes les choses dans l'ordre, sans
user de contrainte ni de violence, &
Roland lui-même, quoique premier
Juge de l'île, fut celui qui contri-
bua le plus à faire rentrer dans l'obéif-
sance, ceux qui s'en étoient écartés.
Une dispute s'étant élevée parmi eux,
Roland n'en fut pas plutôt instruit,
qu'en vertu de l'autorité dont il étoit
revêtu, il fit arrêter quelques-uns des
coupables & les fit exécuter. Cet acte
de sévérité tint tous les autres en crain-
te, rompit tout commerce entre le
Chef & le corps des rebelles, sans que
personne pût l'imputer à l'Amiral.

Il commençoit à respirer & à jouir
du repos qu'il s'étoit procuré par ses
travaux, lorsqu'il fut menacé d'un nou-
vel orage qui se formoit à la Cour
d'Espagne. Ses ennemis s'étant ligués
avec quelques rebelles, qui avoient
passé dans ce royaume, se déchaî-
nèrent de nouveau contre lui. Ils ré-

pandirent sur son compte une infinité de calomnies, ils l'accusèrent de vouloir se rendre souverain du pays; ils l'avoient taxé de cruauté & de tyrannie contre les Indiens d'Hispaniola; & ils l'accusèrent cette fois-ci de se rendre trop populaire, ajoutant qu'il étoit étranger, & qu'il n'avoit pas pour la noblesse Espagnole le respect qui lui étoit dû. Ils se plainquirent des sommes qu'on leur devoit, & dont ils ne pouvoient se faire payer; en un mot, le Roi & la Reine ne paroissoient jamais en public, qu'ils ne fussent étourdis des clameurs de ces prétendus partisans de la Justice. Leurs Majestés lassées de ces plaintes, envoyèrent un Juge qu'ils chargerent d'examiner la conduite de l'Amiral, avec ordre, s'il étoit coupable, de le renvoyer en Espagne, & de se charger du gouvernement, par où ils l'intéresserent à le condamner.

Ce Juge, que étoit extrêmement pauvre, & qui n'avoit d'autre vocation pour cet emploi que son indigence, ne fut pas plutôt arrivé à Hispaniola, qu'il fut loger dans la maison de l'Amiral, qui étoit pour lors absent. Il s'empara de tous ses effets, & l'as-

STOIRE
on compte une infinité
ils l'accuserent de you-
souverain du pays ; ils
de cruauté & de tyrann-
Indiens d'Hispaniola ;
ent cette fois-ci de se
pulaire , ajoutant qu'il
, & qu'il n'avoit pas
Espagnole le respect
l. Ils se plaignirent des
leur devoit , & dont ils
se faire payer ; en un
la Reine ne paroissent
c, qu'ils ne fussent étour-
rs de ces prétendus par-
ustice. Leurs Majestés
blaintes, envoyèrent un
argerent d'examiner la
Amiral, avec ordre, s'il
, de le renvoyer en Es-
se charger du gouver-
ils l'intéressèrent à le
que étoit extrêmement
n'avoit d'autre voca-
emploi que son indi-
pas plutôt arrivé à His-
fut loger dans la maison
ui étoit pour lors absent,
tous ses effets, & l'as-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 53
signa lui & ses freres pour comparoi-
tre devant son tribunal. Il appuya tou-
tes les accusations qu'on intenta con-
tre lui, sans avoir égard au caractère
des accusés, ni au défaut de probabi-
lité des accusations ; les fit arrêter,
les chargea de chaînes, & les fit em-
barquer pour l'Espagne en qualité de
prisonniers d'Etat.

Le Capitaine du vaisseau, touché
de respect pour la vieillesse & le mé-
rite de Colomb, offrit de lui rendre sa
liberté, mais il la refusa. » Le Roi,
» lui dit-il, m'a commandé d'obéir à
» son Gouverneur, & je veux obéir à
» cet ordre, de même que j'ai obéi à
» ceux qu'il m'a donnés par le passé. Je
» ne veux tenir ma liberté que de lui
» seul. Si douze années de travaux &
» de fatigues ; si des dangers continuels
» & des famines fréquentes ; si l'Océan,
» que j'ai franchi le premier & traversé
» cinq fois de suite, pour ajouter un
» nouveau monde à la monarchie Espa-
» gnole ; si une vieillesse infirme &
» prématurée, que je me suis attirée
» par les services que je lui ai rendus,
» méritent ces fers pour récompense, il
» convient que je les porte en Espagne,

& que je les conserve jusqu'à la fin de
ma vie.

Les grands hommes, quoique plus
enclins à pardonner les injures que les
personnes du commun, n'oublient pas
aisément les torts qu'on leur a fait. Col-
omb porta ses fers partout où il fut,
il les tenoit pendus dans sa chambre,
& ordonna même qu'on les mît avec
lui dans le même tombeau.

Le Gouverneur qui lui succéda, seut
tirer un bien meilleur parti de ses ser-
vices; car indépendamment de la con-
fiscation de la plus grande partie des
effets de l'Amiral qu'il s'appropriâ; il
laisa au peuple une liberté sans bor-
nes; de maniere qu'il ruina le Fisc,
& qu'il eût infailliblement ruiné la Co-
lonie sans ressource, si la Cour ne l'eût
rappelé à temps, & n'eût envoyé en
sa place une personne, qui, quoique
plus sensée & plus ferme, n'avoit pas
plus de vertu que lui.



CHAPITRE VI.

*Découvertes d'Americ Vespuce, & autres
aventuriers. Cause de l'amour des
découvertes.*

VERS ce temps-là l'esprit des décou-
vertes commença à faire de grands pro-
grès ; & divers particuliers, tant Es-
pagnols que Portugais, excités par
l'or que Colomb envoyoit de temps à
autre en Europe, firent des armemens
à leurs propres dépens. Le fameux
Americ Vespuce en commandoit un.
Les Cartes que Colomb avoit faites
dans son dernier voyage, étant tom-
bées entre ses mains, il en profita, &
suivit la même route. Comme il avoit
beaucoup de présomption, & qu'il
étoit aussi bon Pilote que bon Géogra-
phe, il trouva le moyen de s'appro-
prier la première découverte du Con-
tinent de l'Amérique, & de lui donner
son nom, qu'elle a conservé depuis,
quoique personne n'ignore celui qui la
découvrit le premier. Je crois que la
raison en est, que le nom d'Amérique
est plus sonore & plus facile à pro-
C iv

noncer que celui de Colombie, dans le dénombrement que l'on fait des différentes divisions du Globe terrestre: matiere triviale, & qui dépend de causes de même nature. Mais la gloire de Colomb a des fondemens plus solides.

Pinzon, qui avoit accompagné l'Amiral dans son premier voyage, équipa une Escadre à ses propres dépens, & fut le premier qui passa la ligne en allant à l'Amérique, & qui entra dans la grande riviere de Marañon ou des Amazones.

Les Portugais, nonobstant le Bref exclusif du Pape, tournerent leurs pensées vers l'Amérique, & découvrirent le Bresil, qui est la partie la plus précieuse de leurs possessions présentes, depuis qu'ils ont perdu ce que l'on regardoit comme leur droit primitif, droit qui ne leur fut jamais si avantageux.

Ce qui anima ces Aventuriers, & qui jette en même-temps une tache sur leur caractere & leurs projets, fut cette insatiable soif de l'or, qui fut le principal mobile de toutes leurs actions. Cette disposition nuisit un millier de fois à leurs affaires, & fut la

STOIRE
lui de Colombie, dans
ent que l'on fait des
visions du Globe terref-
viale, & qui dépend de
ne nature. Mais la gloire
des fondemens plus so-

l'avoit accompagné l'A-
premier voyage, équipa
ses propres dépens, &
qui passa la ligne en
rique, & qui entra dans
ere de Marañon ou des

ais, nonobstant le B. ef
pe, tournerent leurs pen-
érique, & découvrirent
est la partie la plus pré-
s possessions présentes,
nt perdu ce que l'on re-
ne leur droit primitif,
eur fut jamais si avan-

na ces Aventuriers, &
même-temps une tache
ere & leurs projets, fut
soif de l'or, qui fut le
bile de toutes leurs ac-
sposition nuisit un mil-
leurs affaires, & fut la

DES COLONIES EUROPÉENNES. 57
principale cause des défordres & des
révoltes qui arriverent à Hispaniola.
Il est cependant certain que sans ce
motif, qui inspira l'ardeur des décou-
vertes & des Colonies, d'abord dans
l'Espagne & dans le Portugal, & en-
suite dans toutes les parties de l'Eu-
rope, l'Amérique n'eut jamais été
dans l'état où elle est aujourd'hui, &
que ces nations n'eussent jamais eu les
Colonies qui sont aujourd'hui établies
dans différents endroits de cette con-
trée. Il n'y avoit que l'appas du gain,
qui pût porter les hommes à des en-
treprises aussi hazardeuses. Une per-
spective éloignée de commerce, &
l'augmentation des Manufactures, en
multipliant les Colonies, n'eût jamais
produit cet effet. On ne connoit ces
avantages que par le raisonnement,
d'où vient qu'ils font peu d'impression
sur l'esprit. Mais partir avec quelques
bagatelles, & retourner avec une car-
gaison d'or, est un objet que tout le
monde comprend aisément; aussi tout
le monde l'embrassa-t-il avec ardeur.
La théorie du commerce n'entroit pour
rien dans ce temps-là, dans l'éducation
des personnes au-dessus du commun,
& qui se destinent aux lettres. On la

met aujourd'hui au nombre des arts libéraux, & elle fait une des branches les plus considérables de la politique. Le commerce étoit alors dans les mains d'un petit nombre des gens, grand dans ses profits, mais borné par sa nature. On ignoroit ce que c'étoit que balance du commerce; toutes les loix qui y avoient rapport, étoient tout autant de nuages qui l'obscurissoient. Les impôts & les droits que l'on mettoit sur les marchandises, se levoient sans distinction & sans discernement. En Angleterre même, où le peuple raisonne beaucoup mieux & entend mieux le commerce qu'aucune autre nation que ce soit, les idées de ces matières commencerent fort tard, & firent des progrès fort lents. Nos Colonies furent fondées sans égard aux avantages que nous en avons retiré depuis. La Virginie fut fondée des débris d'un armement, destiné pour la conquête d'une toison d'or, qui nous attira pour la première fois dans l'Amérique. Ceux qui fonderent la nouvelle Angleterre, & Maryland, n'eurent d'autre vûe que de procurer un azyle à ceux qui étoient persécutés pour cause de religion. Sans les trésors que

STOIRE

si au nombre des arts
fait une des branches les
plus utiles de la politique. Le
commerce étoit alors dans les mains
d'un nombre des gens, grand
nombre, mais borné par sa
foiblesse, & par ce que c'étoit que
un commerce; toutes les loix
qui étoient en rapport, étoient tout
à fait opposées à ce qui l'offusquoient.
Les droits que l'on mettoit sur
les marchandises, se levoient
à l'aveugle & sans discernement.
On ne s'occupoit même, où le peuple
ne s'occupoit pas mieux & entend
le commerce qu'aucune autre
nation; les idées de ces
choses vinrent fort tard, &
se développèrent fort lentement. Nos Co-
lonies fondées sans égard aux
intérêts de nous en avons retiré
peu de profit. La Virginie fut fondée des dé-
but, destiné pour la
culture de la soie d'or, qui nous
vint pour la première fois dans l'A-
mérique, qui fonderent la nou-
velle Angleterre, & Maryland, n'eurent
autre vue que de procurer un azyle
à ceux qui étoient persécutés pour
leur religion. Sans les trésors que

DES COLONIES EUROPÉENNES. 59
promettoit l'Amérique, elle n'eût four-
ni qu'un commerce languissant, qui
auroit insensiblement habitué les na-
tionaux aux mœurs des Européens, &
leur eût fourni des armes égales; & dans
ce cas, il auroit été presque impossi-
ble d'y fonder des Colonies aussi éten-
dues; tant il est vrai que l'on recueille
souvent plus qu'on n'a semé; & qu'il
faut quelque principe actif pour ani-
mer toutes les entreprises, autrement
elles languissent; pour sages qu'elles
soient.



 CHAPITRE VII.

Colomb est renvoyé absous. Il entreprend un quatrieme voyage. Il decouvre la côte de la Terre Ferme & l'isthme de Darien. Il retourne à Hispaniola. Maniere dont il y est reçu. Il continue la découverte de la côte de la Terre Ferme. Le vent le pousse vers la Jamaïque, où il fait naufrage. Détresse dans laquelle il se trouve. Ses soldats se révoltent, & il les apaise. Il quitte l'île & s'embarque pour l'Espagne. Maniere dont il est reçu. Sa mort.

COLOMB ne fut pas plutôt arrivé en Espagne dans cet état mortifiant, que la Cour désaprouva & blâma hautement la conduite du Gouverneur qu'elle avoit nommé. Leurs Majestés, suivant la coutume ordinaire des hommes, qui agissent sans plan ni principe, le déchargèrent des accusations qu'on lui avoit intentées, s'informant aussi peu de leur validité, que des raisons qui les avoient portées à le condamner. Elles lui promirent de lui faire resti-

LIVRE VII.

oyé absous. Il entreprend
 le voyage. Il découvre la
 terre Ferme & l'isthme
 Il retourne à Hispaniola.
 et il y est reçu. Il conti-
 nue de la côte de la
 terre. Le vent le pousse vers
 l'ouest, où il fait naufrage.
 dans laquelle il se trouve.
 les révoltent, & il les ap-
 prehendé l'île & s'embarque pour
 la Maniere dont il est reçu.

ne fut pas plutôt arrivé
 dans cet état mortifiant,
 qu'il fut approuvé & blâmé hau-
 tement du Gouverneur
 nommé. Leurs Majestés,
 comme ordinaire des hom-
 mes sans plan ni principe,
 et des accusations qu'on
 leur faisoit, s'informant aussi
 de la vérité, que des raisons
 portées à le condamner.
 firent de lui faire resti-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 61
 tuer ses biens & de le récompenser, &
 elles n'eurent pas beaucoup de peine
 à l'engager dans de nouvelles décou-
 vertes. Son ambition étoit d'arriver aux
 Indes orientales, & de faire le tour
 du Globe. C'étoit là le motif qui l'a-
 nimoit, & il crut que rien n'étoit plus
 propre à faire impression sur l'esprit du
 Roi & de la Reine. On eut bien-tôt
 équipé une nouvelle Flotte, & il
 promit de réduire les deux Indes sous
 l'obéissance de leurs Majestés Catho-
 liques.

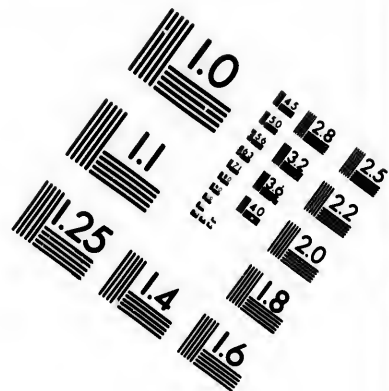
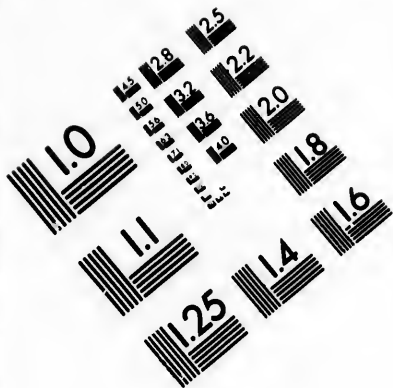
Il s'embarqua pour la quatrième fois
 dans les mois de Mai de l'année 1502.
 Il avoit résolu de se rendre en droiture
 sur la côte de l'Amérique Méridio-
 nale, & de tirer ensuite vers le Nord,
 jusqu'à l'endroit où il avoit oui dire
 confusément, qu'il y avoit un détroit
 (il ignoroit encore si c'étoit un détroit
 ou un isthme), dans l'espoir de se
 rendre par-là dans la grande mer du
 Sud. Après un aussi long voyage que
 celui qu'il venoit de faire à l'Améri-
 que, & la découverte d'un Continent,
 qui n'étoit ni celui de l'Inde, ni celui
 de la Chine, il comprit clairement
 qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur
 les cartes, & qu'il devoit s'en rappor-

ter à ses propres idées. Il revit de nouveau les gisemens de tous les pays que son expérience, ou ses dernières découvertes lui avoient fait connoître; il réfléchit sur l'équilibre & la distribution de la terre & de l'eau, & comparant ces choses ensemble, il en conclut qu'au de-là du Continent qu'il avoit découvert, il devoit y avoir un autre Océan, probablement aussi grand ou même plus grand que celui qu'il avoit traversé; & que si cela étoit, ces Océans devoient avoir quelque communication. Il jugea qu'il devoit être près de ces endroits qu'on a depuis appelé Veragua & Nombre de Dios; mais considérant que ses vaisseaux n'étoient point propres pour ce voyage, il résolut de se rendre à Hispaniola pour en prendre d'autres, & faire quelques nouvelles dispositions. Avant d'entrer dans le Port, il crut devoir donner avis au nouveau Gouverneur Obando, de son arrivée, & des raisons qui l'obligeoient d'y relâcher. Colomb, pendant les voyages & le séjour qu'il fit dans les Indes occidentales, s'attacha à observer la nature de l'air, les saisons, les météores, les pluies & les vents, de même

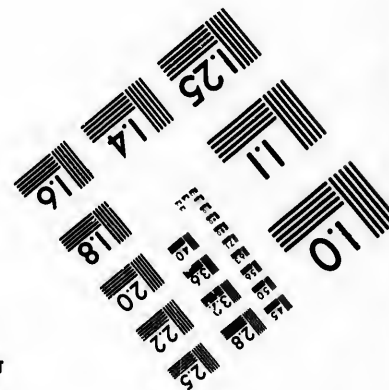
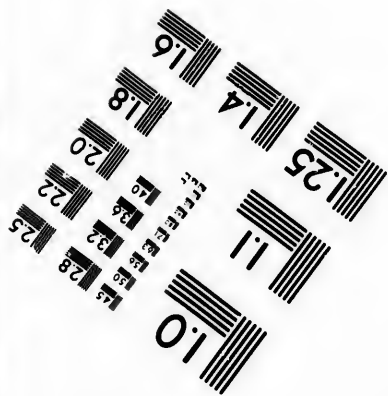
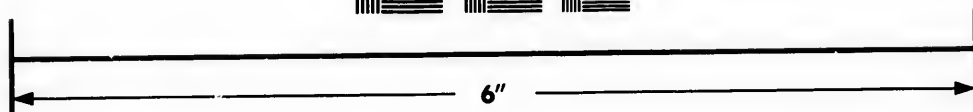
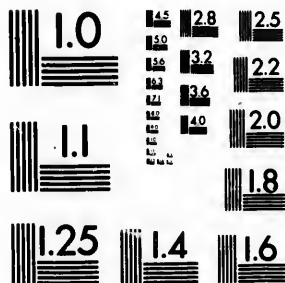
HISTOIRE

les idées. Il revit de nou-
mena de tous les pays
cience, où ses dernières
i avoient fait connoître ;
l'équilibre & la distri-
erre & de l'eau, & com-
hofes ensemble, il en
de-là du Continent qu'il
ert, il devoit y avoir un
probablement aussi grand
is grand que celui qu'il
; & que si cela étoit,
devoient avoir quelque
on. Il jugea qu'il devoit
ces endroits qu'on a de-
Veragua & Nombre de
confidérant que ses vais-
nt point propres pour ce
éfolut de se rendre à His-
en prendre d'autres, &
es nouvelles dispositions.
er dans le Port, il crut
er avis au nouveau Gou-
ndo, de son arrivée, &
qui l'obligeoient d'y relâ-
o, pendant les voyages &
il fit dans les Indes occi-
attacha à observer la na-
, les saisons, les méteo-
es & les vents, de même





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

DES COLONIES EUROPÉENNES. 63

que l'influence qu'ils avoient les uns sur les autres. Il n'avoit pas moins de sagacité, pour tirer des prognostics de ces différents météores ; & jugeant par ses observations qu'il étoit menacé d'un ouragan, ce fut un motif de plus pour relâcher dans ce Port. Ayant appris qu'une Flotte considérable étoit sur le point de faire voile pour l'Europe, il pria le Commandant de différer son départ de quelques jours. Mais sa destinée étoit que l'ingratitude le poursuivit par-tout, & le persécuta sous différentes faces. En effet, le Gouverneur, sans aucune cause, non-seulement refusa son avis sur le départ de la Flotte, mais lui refusa encore la permission d'entrer dans le Port, & de mettre sa vie en sûreté dans une Ile qu'il avoit découverte & conquise. Il n'eut donc d'autre parti à prendre, que de ranger la côte le plus près qu'il lui fut possible. La tempête s'éleva la nuit suivante, mais la Providence favorisant son innocence & secondant sa capacité, le sauva, quoique cet orage fût le plus terrible qu'on eût jamais vu dans ces mers. La Flotte de vingt voiles, qui étoit partie malgré son avis, souffrit le châtement qui étoit dû à sa

témérité. Il n'y eut que quatre vaisseaux qui échapperent, les seize autres périrent. De ce nombre fut celui qui transportoit en Espagne le Gouverneur qui y avoit envoyé Colomb d'une maniere si scandaleuse. Parmi les quatre qui se sauverent, il y en avoit un qui avoit à bord une somme d'or, & tout ce qu'on avoit pû sauver de la fortune de l'Amiral; de maniere que dans le temps qu'il s'affligeoit de ce honteux exemple de l'ingratitude humaine, le ciel paroissoit se déclarer en sa faveur, la condamner & la punir. Ce qu'il avoit prédit au sujet de la tempête, joint à la conduite qu'il tint pendant le temps qu'elle dura, lui acquit une réputation infinie, & l'on peut dire que sa petite Flotte dut son salut à sa conduite & à celle de son frere. Ce dernier étoit un Navigateur & un Philosophe, qui n'étoit inférieur qu'à l'Amiral, qui lui servit beaucoup dans ses affaires, & le soutint dans ses malheurs par sa capacité & la bonté de son cœur.

La tempête passée, il quitta cette Ile où il avoit éprouvé tant d'ingratitude, & ne tarda pas à lui fournir de quoi s'occuper. Il découvrit dans

TOIRE
eut que quatre vais-
perent, les seize autres
nombre fut celui qui
Espagne le Gouver-
it envoyé Colomb d'u-
scandaleuse. Parmi les
uverent, il y en avoit
bord une somme d'or,
on avoit pû sauver de
l'Amiral; de maniere
mps qu'il s'affligeoit de
emple de l'ingratitude
el paroissoit se déclarer
la condamner & la pu-
voit prédit au sujet de
oint à la conduite qu'il
e temps qu'elle dura, lui
uration infinie, & l'on
la petite Flotte dut son
duite & à celle de son
ier étoit un Navigateur
he, qui n'étoit inférieur
, qui lui servit beaucoup
res, & le soutint dans
ar sa capacité & la bonté
e passée, il quitta cette
it éprouvé tant d'ingra-
tarda pas à lui fournir
uper. Il découvrit dans

DES COLONIES EUROPÉENNES. 67
ce voyage toute la côte de la Terre
Ferme jusqu'à l'isthme de Darien, où
il espéroit de trouver un passage dans
la mer du Sud. Il fut trompé à cet égard,
mais il ne le fut point quant à l'autre
partie de son projet; car à chaque pas
qu'il fit, il se convainquit de plus en
plus du mérite des découvertes qu'il
faisoit dans le Continent. Il trouva un
peuple plus civilisé & plus riche que
les Insulaires qu'il venoit de quitter. Il
entra dans un Port, qu'il nomma à
cause de son excellence Porto Bello,
qui est devenu depuis la porte du com-
merce des Espagnols entre les deux
mondes. L'Amiral forma le dessein d'y
fonder une Colonie, sous le comman-
dement de son frere, se proposant de
retourner en Europe, pour y deman-
der les secours nécessaires pour ce: éta-
blissement. Mais l'avarice & l'insolence
de ses gens occasionnerent une révolte
dans le pays, & l'obligerent de renon-
cer à son dessein, sans avoir l'occasion
de faire autre chose que de montrer
son discernement dans le choix de la
situation, & sa bravoure & celle de
son frere, en tirant ses troupes des mal-
heurs dans lesquels leur imprudence
les avoit plongées.

Chassé du pays, & trouvant ses vaisseaux hors d'état de tenter de nouvelles découvertes, il quitta le Continent, après avoir découvert le rivage Oriental de l'isthme de Darien, & toute la côte jusqu'à Gracias de Dios, dans le golfe de Honduras. Il prit ensuite la route d'Hispaniola. Il eut mille difficultés à essuyer dans son voyage. Ses vaisseaux avoient tant de voies d'eau, que les équipages ne pouvoient quitter la pompe d'un seul moment, & manquoient de la subsistance nécessaire pour se refaire de leurs travaux. Pour comble de malheur, il s'éleva une tempête violente, dans laquelle ses vaisseaux se choquerent les uns les autres, & furent fort mal-traités. Il eut le bonheur d'en échapper & de gagner la Jamaïque, où il trouva les secours & les rafraichissements dont il avoit besoin après un si grand nombre de dangers & de détresses.

Mais il eut à en essuyer une autre qui exerça beaucoup son esprit. Les vaisseaux étoient en si mauvais état, qu'il étoit impossible de les radouber. Il ne pouvoit en avoir d'autres, les habitans se méfioient de lui, & ses gens augmentoient tous les jours leurs soup-

pays, & trouvant ses d'état de tenter de nouvelles, il quitta le Contivoir découvert le rivage l'isthme de Darien, & usqu'à Gracias de Dios, de Honduras. Il prit en d'Hispaniola. Il eut mille s'uyer dans son voyage. avoient tant de voies s'équipages ne pouvoient pe d'un seul moment, & de la subsistance nécessaire de leurs travaux. Pour malheur, il s'éleva une tempe, dans laquelle ses vaisseaux querent les uns les autres, mal-traités. Il eut le bonheur de s'échapper & de gagner la où il trouva les secours & les secours dont il avoit besoin si grand nombre de dans les détresses.

Il eut à en essuyer une autre détresse beaucoup son esprit. Les Indiens étoient en si mauvais état, qu'il étoit impossible de les radouber. Il n'avoit en avoir d'autres, les Indiens méfioient de lui, & ses gens étoient tous les jours leurs soup-

çons par leur mauvaise conduite. Dans cette extrémité, il engagea quelques Matelots, dans qui il avoit le plus de confiance, de passer avec un canot à Hispaniola, pour exposer au Gouverneur la situation déplorable à laquelle il étoit réduit, & le prier de lui envoyer des vaisseaux.

L'Amiral resta huit mois dans cette Ile, sans avoir la moindre nouvelle de ses messagers, ni recevoir aucun secours du Gouverneur. Les habitans s'impatientoient du délai des Espagnols, & des efforts qu'ils étoient obligés de faire pour fournir à leur subsistance, efforts d'autant plus onéreux qu'ils étoient dans une pauvreté extrême. Les provisions commencèrent à devenir plus rares, & tout sembloit leur annoncer un malheur prochain; car les Matelots, naturellement revêches, & qui croyent que toute discipline cesse dès qu'ils ont mis pied à terre, se mutinerent. L'Amiral perdit par-là une grande partie de sa force & de son autorité, & les naturels du pays s'en ressentirent, par les désordres que commettoient les mutins; mais il trouva le moyen de la recouvrer, du moins parmi les Indiens. Sçachant qu'il de-

voit y avoir dans peu une éclipse de Lune visible, il en avertit les principaux habitants de l'Île, & leur fit dire par un homme qui entendoit leur langue, que le Dieu qu'il servoit, & qui avoit créé tout ce qui est dans le ciel & sur la terre, irrité du refus qu'ils faisoient de nourrir ses serviteurs, alloit dans peu en tirer vengeance, & qu'ils en verroient dans peu des marques manifestes au ciel; que la Lune, dans la nuit qu'il fixa, paroîtroit de couleur de sang, ce qui présageoit leur entière destruction. Ces barbares méprisèrent d'abord sa prédiction, mais elle ne fut pas plutôt accomplie, qu'ils en furent effrayés. Ils lui apportèrent toutes sortes de provisions, ils se prosternerent à ses genoux, & le supplièrent de la manière la plus pathétique, de vouloir détourner les malheurs dont ils étoient menacés. Il prit leurs provisions, les consola, & leur dit de réparer par leur générosité la faute qu'ils avoient commise.

Il obtint par ce stratagème un secours passager, mais il ne vit aucune espérance de sortir de l'Île, & d'exécuter les projets dont il étoit entièrement occupé. Tous ses équipages

HISTOIRE
dans peu une éclipse de
il en avertit les princ-
s de l'île, & leur fit dire
qui entendoit leur lan-
Dieu qu'il seroit, & qui
nt ce qui est dans le ciel
e, irrité du refus qu'ils
mourrir ses serviteurs, al-
en tirer vengeance, &
oient dans peu des mat-
es au ciel; que la Lune,
qu'il fixa, paroîtroit de
ang, ce qui présageoit
destruction. Ces barbares
'abord sa prédiction, mais
s plutôt accomplie, qu'ils
ayés. Ils lui apportèrent
de provisions, ils le profes-
es genoux, & le supplie-
anière la plus pathétique,
tourner les malheurs dont
enacés. Il prit leurs pro-
consola, & leur dit de ré-
r générosité la faute qu'ils
mise.

par ce stratagème un se-
er, mais il ne vit aucune
sortir de l'île, & d'exé-
jets dont il étoit entière-
é. Tous ses équipages

DES COLONIES EUROPÉENNES. 69
étoient sur le point de se révolter, lors-
qu'on vit entrer dans le Port un vais-
seau que lui envoyoit Obando, Gou-
verneur d'Hispaniola, Mais, comme si
tout eût été concerté non-seulement
pour abandonner, mais encore pour
insulter ce grand homme dans ses mal-
heurs, il se trouva que le Capitaine du
vaisseau étoit l'ennemi mortel de l'A-
miral, & un de ceux qui avoient eu le
plus de part aux révoltes, qui l'avoient si
fort inquiet. Il n'étoit venu, que pour
être témoin de la mauvaise situation
de ses affaires; car il n'eut pas plutôt
débarqué, qu'il défendit aux gens de
son équipage d'avoir le moindre com-
merce avec l'Amiral, ni avec les per-
sonnes de sa suite; & après lui avoir
remis une lettre de compliment, il se
rembarqua, sans même le flatter de l'es-
poir du moindre secours.

Dans cet abandon général, Colomb
ne perdit ni sa fermeté, ni sa présence
d'esprit. L'arrivée du vaisseau fit ren-
trer pour un moment ses troupes dans
l'obéissance; mais elles ne le virent pas
plutôt partir, qu'elles furent sur le
point de secouer le joug, & de se por-
ter aux plus grandes extrémités. L'A-
miral, sans témoigner le moindre mé-

contentement, ni le moindre chagrin; leur dit d'un air content, qu'il attendoit dans peu du secours; & que la raison qui l'empêchoit de profiter de ce vaisseau, étoit qu'il n'étoit pas assez grand pour contenir tous les Espagnols qui étoient avec lui, & qu'il étoit résolu de ne partir qu'avec eux. Ce discours fit impression sur eux, ils furent touchés du soin qu'il prenoit de leur conservation, & attendirent leur sort avec patience. Mais l'Amiral prévoyant qu'il seroit obligé de séjourner longtemps dans l'Île, & que ses affaires iroient de mal en pis, tant qu'il y auroit un réservoir où les mauvaises humeurs de ses gens iroient se ramasser, il profita de l'attachement que quelques-uns lui témoignoiént, pour faire rentrer les autres dans leur devoir, par un acte de résolution & de vigueur. Il envoya son frere, homme brave & intelligent, avec un nombre suffisant de soldats pour traiter avec eux, avec ordre, en cas qu'ils persistassent dans leur opiniâtreté, de les faire rentrer par force dans l'obéissance. Les deux parties eurent une entrevue, mais le Chef de ces mutins, devenu insolent par la licence dans laquelle il avoit

STOIRE
ni le moindre chagrin ;
ir content , qu'il atten-
du secours ; & que la
pêchoit de profiter de
oit qu'il n'étoit pas assez
tenir tous les Espagnols
avec lui , & qu'il étoit
rtir qu'avec eux. Ce dis-
ession sur eux , ils furent
in qu'il prenoit de leur
& attendirent leur sort
Mais l'Amiral prévoyant
bligé de séjourner long-
l'île , & que les affaires
il en pis , tant qu'il y au-
voir où les mauvaises hu-
gens iroient se ramasser ,
l'attachement que quel-
témoignoient , pour faire
tres dans leur devoir , par
solation & de vigueur. Il
frere , homme brave & in-
avec un nombre suffisant de
traiter avec eux , avec
as qu'ils persistassent dans
reté , de les faire rentrer
ans l'obéissance. Les deux
nt une entrevue , mais le
mutins , devenu insolent
ce dans laquelle il avoit

DES COLONIES EUROPÉENNES. 71
vécu , non-seulement rejeta ses offres ,
mais voulut même lui faire violence.
Là-dessus , il fit un signe à ses gens , &
ils tombèrent sur les rebelles avec tant
de résolution & de courage , qu'il y en
eut dix qui furent tués sur la place avec
leur Chef. Les autres surpris d'une at-
taque aussi imprévue , s'enfuirent en
déliordre , & vinrent se soumettre peu
de temps après.

Ce fut ainsi que l'Amiral pacifia
toutes choses avec autant d'esprit que
d'adresse , cédant quelquefois à l'o-
rage , & temporisant lorsqu'il doutoit
de ses forces ; mais lorsqu'il en étoit
assuré , il les employoit toujours avec
vigueur , profitant de tous les incidents ,
même de ceux qui étoient les moins
favorables , épiant tous les changemens
qui arrivent dans la nature , & tous les
mouvemens du cœur humain , pour en
tirer parti dans les occasions. Une des
principales qualités qui forment les
grands hommes , est d'être fertile en
expédients ; l'usage que Colomb fit de
l'éclipse est très ingénieux. Quelques-
uns diront qu'un pareil expédient n'au-
roit point réussi chez des peuples civi-
lisés ; mais il ne suffit pas pour imiter
les grands hommes de suivre leurs tra-

ces, il faut encore imiter leur façon de marcher. Il n'y a point de peuple qui n'ait quelques degrés d'ignorance, de foiblesse & de préjugés, qu'un homme pénétrant ne puisse découvrir, & dont il ne puisse profiter pour réussir dans l'exécution de ses desseins. Une pareille connoissance est la seule qui donne à un homme de la supériorité sur les autres; & quiconque connoit les passions des hommes, & sçait maîtriser les siennes, a tout ce qu'il faut pour les subjuguier & pour s'en rendre maître.

L'Amiral eût passé sa vie dans ce malheureux exil, si un particulier, touché d'estime pour son mérite, & de compassion pour ses malheurs, n'eût envoyé un vaisseau pour l'en tirer. Ce fut avec lui qu'il se rendit à Hispaniola. Le Gouverneur, qui avoit refusé de lui envoyer du secours, le voyant arriver, le reçut avec ces démonstrations d'amitié & de politesse, que les ames basses ont coutume d'employer avec aussi peu de honte que de remors envers ceux qu'ils ont le plus offensés. L'Amiral supporta cete injure, comme il avoit fait toutes les autres; & persuadé qu'il ne lui convenoit point de disputer avec un Gouverneur dans sa propre

STOIRE
ore imiter leur façon de
a point de peuple qui
degrés d'ignorance, de
préjugés, qu'un homme
n'ose découvrir, & dont
s'efforcer pour réussir dans
ses desseins. Une pareille
est la seule qui donne à
la supériorité sur les au-
truiques connoit les passions
& sçait maîtriser les sien-
nes, qu'il faut pour les subju-
guer en rendre maître.
Il eût passé sa vie dans ce
désert, si un particulier,
mérité pour son mérite, & de
pour ses malheurs, n'eût
offert un asile pour l'en tirer. Ce
fut qu'il se rendit à Hispa-
gne, qui avoit refusé
de lui donner du secours, le voyant
s'acquiescer avec ces demonstra-
tions de politesse, que les
Espagnols ont coutume d'employer
pour se faire de honte que de remors
qu'ils ont le plus offensés.
Il porta cete injure, comme
il avoit toutes les autres; & per-
dit ce qui lui convenoit point de
devenir un Gouverneur dans sa
propre

DES COLONIES EUROPÉENNES. 73
propre juridiction, & qu'une pareille
conduite ne lui seroit point honneur,
il fit ses préparatifs pour retourner en
Espagne, où il arriva après avoir es-
suyé les tempêtes les plus affreuses, &
perdu son grand mâc.

Il étoit très âgé, & de plus tour-
menté de la goutte. La Reine sa protec-
trice étoit morte; & le Roi, qui étoit
un Prince extrêmement dissimulé, &
d'un esprit très borné, étoit la seule
personne qui pût adoucir ses malheurs,
& récompenser ses services. Mais il
n'en reçut ni consolation ni récom-
pense; il refusa d'effectuer le contrat
qu'il avoit fait avec lui sous des pré-
textes frivoles, & il passa sa vieillesse,
comme il avoit fait sa jeunesse, à sollici-
ter à la Cour; occupation onéreuse pour
tout homme qui pense, & sur-tout
pour un vieillard qui est à la fin de sa
carrière. Accablé à la fin par le poids
des années, par les fatigues & les con-
tre-temps qu'il avoit essuyés, il mou-
rut avec les mêmes sentimens de piété
qui l'avoient soutenu dans ses malheurs,
sentimens dignes de la grandeur d'ame
& des autres vertus qu'il avoit fait pa-
roître durant le cours de sa vie.

C H A P I T R E V I I I .

Caractere de Colomb, Reflexions sur la conduite de la Cour d'Espagne.

DANS ce que je vais dire des progrès des découvertes & des armes des Espagnols, au lieu de desseins fondés sur la science, & exécutés par des moyens doux & humains; on ne verra qu'une avarice insatiable qui porte les hommes à des actes de cruauté qui font horreur. Le caractere de Colomb differoit entièrement de celui des personnes avec lesquelles il eut à faire, & de celui de la plupart de ceux qui marcherent sur ses traces & continuerent les conquêtes qu'il avoit faites; les uns avec une vigueur & une conduite égales, mais tous avec des vertus fort inférieures aux siennes. Il possédoit à fond toutes les qualités qui forment un grand homme, Aux idées d'un Philosophe pénétrant, & à un système fondé sur elles, & digne d'un grand Roi, il joignoit une fermeté & une patience, qui seules pouvoient en faciliter l'exécution avec une fortune

ce que je vais dire des pro-
couvertes & des armes des
au lieu de desseins fondés
nce, & exécutés par des
eux & humains; on ne verra
arice insatiable qui porte les
des actes de cruauté qui font
le caractère de Colomb diffé-
érement de celui des person-
esquelles il eut à faire, & de
plupart de ceux qui marche-
es traces & continuèrent les
qu'il avoit faites; les uns
vigueur & une conduite éga-
s tous avec des vertus fort
s aux siennes. Il possédoit à
tes les qualités qui forment
homme. Aux idées d'un Phi-
pénétrant, & à un système
elles, & digne d'un grand
joignoit une fermeté & une
, qui seules pouvoient en fa-
exécution avec une fortune

DES COLONIES EUROPÉENNES. 75
aussi bornée que la sienne. Des tempé-
tes continuelles sur mer, des troubles
& des révoltes sur terre, mille vexa-
tions & mille contre-temps, & des ca-
bales à la Cour, furent son lot pen-
dant qu'il vécut; ce furent là les seu-
les récompenses des services qu'il avoit
rendus, services qu'on ne pouvoit ja-
mais reconnoître suffisamment. Son
courage fut à l'épreuve de tous ces
contre-temps, & il surmonta par son
génie tous les obstacles qu'on lui op-
posa, à l'exception de sa paye, qui
est un article que les hommes de sa
trémie entendent fort mal, ce qui fait
qu'ils échouent pour l'ordinaire. Cet
art surprenant, que peu de personnes
possèdent, de faire servir les accidents
qui arrivent à leurs desseins; celui de
regler sa conduite sur les circonstan-
ces, de temporiser, ou d'agir avec
vigueur selon l'occasion, & de ne ja-
mais la laisser échapper lorsqu'elle se
présente; le talent heureux de cacher &
de modérer ses passions; & de savoir
ménager celles des autres; tout cela,
dis-je, concourt à nous donner la plus
haute idée de sa capacité. Et quant à
ses vertus, son désintéressement, sa
fidélité constante pour la Couronne

ingrate qu'il ser voit, son procédé avec les Indiens, l'attention qu'il eut de ne point les offenser, son humanité envers ceux qu'il avoit conquis, & qui lui mérita le glorieux titre de leur pere, son zele à les instruire des vérités de la Religion, l'élevent au rang de ce petit nombre d'hommes, que l'on propose pour exemples, & qui sont l'ornement de l'humanité.

Je prie le lecteur de permettre que je fasse ici une remarque sur la conduite que tint la Cour d'Espagne envers ce grand homme. On a vu jusqu'ici, que cette conduite fut aussi injuste, que contraire aux loix de la saine politique, & je suis fâché qu'on ne puisse tirer aucune instruction d'un événement qui fut, à tous égards aussi heureux que les mesures qu'on prit furent injustes & imprudentes. Mais tout concourut dans ce temps là, à justifier cette mauvaise politique. Il est certain qu'il y a des hommes si entêtés de leurs projets, qu'ils ne s'en départent jamais dès qu'ils y sont une fois engagés; mais les traverses & les contre-temps qu'ils éprouvent pour l'ordinaire, servent de leçon aux autres, & les empêchent d'en former de pareils. Dans ce

voit, son procédé avec
attention qu'il eut de ne
fer, son humanité en-
l avoit conquis, & qui
glorieux titre de leur
à les instruire des véri-
gion, l'élevent au rang
nombre d'hommes, que
pour exemples, & qui
nt de l'humanité.
lecteur de permettre que
remarque sur la conduite
Cour d'Espagne envers
me. On a vu jusqu'ici,
nduite fut aussi injuste,
aux loix de la saine po-
suis fâché qu'on ne puisse
instruction d'un événe-
, à tous égards aussi heu-
s mesures qu'on prit fu-
& imprudentes. Mais tout
ans ce temps là, à justifier
aise politique. Il est certain
hommes si entêtés de leurs
ils ne s'en départent jamais
y sont une fois engagés ;
versés & les contre-temps
uvent pour l'ordinaire, ser-
on aux autres, & les empê-
former de pareils, Dans ce

DES COLONIES EUROPÉENNES. 77

cas ; l'industrie s'endort ; les choses languissent & se corrompent ; car c'est une loi aussi invariable dans la politique que dans la nature, que le défaut de mouvement ne produit point le repos & la stabilité, mais un mouvement d'une autre espece, mouvement invisible & inteflin, qui détruit au lieu de conserver. Les Etats sont soumis à la même loi, & le seul moyen d'empêcher que les choses ne tombent en décadence, est d'aspirer toujours au parfait, & de faire attention à tout projet qui y tend. Je sçai que la plupart de ces projets sont souvent chimériques, & proposés par des gens qui n'ont rien qui prévienne en leur faveur ; mais je sçai aussi, que ces sortes de personnes, vû la nature des choses, ont quelque chose de bizarre & de singulier dans leur caractère, qui fait qu'elles s'exposent & négligent leurs intérêts, pour procurer des avantages aussi douteux pour le public, que pour eux-mêmes.

Il n'est pas moins vrai, que l'encouragement que l'on donne à ces sortes de gens, ouvre la porte à quantité de projets chimériques. Mais le caractère de l'orgueil & de la paresse est de

rejeter toutes les offres, parcequ'il y en a quelques unes de vaines, de même que celui de la foiblesse & de la crédulité, est de les écouter toutes indistinctement. Mais certes, si le jugement doit avoir quelque part dans notre conduite, à plus forte raison doit-on s'en servir pour distinguer le vrai du chimérique, le possible de l'impossible, & pour choisir parmi quantité de choses que propose un visionnaire, celles que l'on juge devoir nous être avantageuses, quoique celui qui les propose n'ait point assez de capacité pour les faire lui-même. Cromwell, partie par les circonstances dans lesquelles il se trouvoit, mais encore plus par son génie & sa disposition, recevoit tous les jours quantité de propositions de cette espece, la plupart chimériques en apparence, & souvent contraires au bon sens; & cependant personne n'ignore le parti qu'il a sçu en tirer.

Colbert passoit une bonne partie de son temps à écouter les projets qu'on lui donnoit pour l'avancement du commerce, la perfection des manufactures, & le progrès des arts. Il n'épargnoit ni peines ni dépenses pour les faire exécuter, & ne manquoit jamais de

es offres, parcequ'il y en
de vaines, de même que
de la crédulité,
toutes indistincte-
tes, si le jugement doit
part dans notre con-
forte raison doit-on s'en
stinguer le vrai du chi-
ossible de l'impossible,
parmi quantité de cho-
se un visionnaire, celles
devoir nous être avan-
que celui qui les propose
sez de capacité pour les
a. Cromwell, partie par
ces dans lesquelles il se
ais encore plus par son
disposition, recevoit tous
ntité de propositions de
, la plupart chimériques
, & souvent contraires
& cependant personne
arti qu'il a sçu en tirer.
soit une bonne partie de
écouter les projets qu'on
pour l'avancement du com-
fection des manufactures,
des arts. Il n'épargnoit
dépenses pour les faire
ne manquoit jamais de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 79
récompenser généreusement ceux qui en
étoient les auteurs. Par ces moyens, la
France fit plus de progrès sous le regne
de Louis XIV, & sous la direction de
ses Ministres, qu'elle n'en avoit fait
sous plusieurs regnes précédents. Les
semences d'industrie qu'on avoit eu
soin de répandre dans le royaume fruc-
tifierent au point, qu'au premier répit
que lui donnerent les calamités publi-
ques dont il étoit affligé, il devint le
plus florissant & le plus puissant de
l'Europe. Au contraire, le caractère
de la Cour d'Espagne a toujours été
d'agir avec beaucoup de lenteur dans
toutes ses entreprises, & de recevoir
avec froideur & dédain tous les projets
qui ne tendoient qu'à son bien. Aussi
en vit-on les effets par rapport à l'A-
mérique; la découverte & la conquête
de ce Continent furent dûes unique-
ment à des particuliers; la Cour n'y
mit rien du sien que des prétentions
& des patentes.



CHAPITRE IX.

Découvertes & conquêtes de Balboa. Velasquez charge Cortez de l'expédition de Mexique. Etat de l'Empire de Mexique. Cortez fait alliance avec les habitans de Tlascala.

UN ancien Peintre, voulant donner une idée du bonheur de Cimon, Général des Athéniens, le peignit endormi, avec la Fortune à côté de lui, qui prenoit des villes avec un filet. Il n'y a jamais eu de Princes auxquels cet emblème ait mieux convenu, qu'à Ferdinand & à Charles V son successeur. Sans former aucun plan dans le cabinet, sans tirer un sol du trésor royal, sans mettre sur pied un seul régiment de leurs troupes; quelques-uns de leurs sujets les mirent en possession du pays le plus vaste & le plus riche, qu'aucun Conquérant ait jamais acquis par sa valeur & sa prudence. Cette conquête ne fut pas moins extraordinaire par les moyens, que par le peu de temps que l'on mit à la faire; car depuis le départ de Colomb, qui

LIVRE IX.

Conquêtes de Balboa. Vercortez de l'expédition. Etat de l'Empire de Cortez fait alliance avec les Incas.

meintre, voulant donner l'honneur de Cimon; Géniens, le peignit en Fortune à côté de lui, & les villes avec un filet. Il fut de Princes auxquels il fut mieux convenu, qu'à Charles V son successeur aucun plan dans le monde, à tirer un sol du trésor de l'Amérique sur pied un seul homme & ses troupes; quelques-uns de ces sujets les mirent en possession de la plus vaste & la plus riche. Le Conquérant ait jamais de la valeur & sa prudence. Cortez ne fut pas moins exact par les moyens, que par les succès que l'on mit à la faire; le départ de Colomb, qui

DES COLONIES EUROPÉENNES. 81

fut l'an 1492, jusqu'à la réduction entière du Chili, qui arriva en 1541, sept grands royaumes habités par plusieurs nations belliqueuses & opulentes, subirent le joug de la domination Espagnole. Car depuis que les découvertes de Colomb eurent excité l'industrie & l'activité des Européens, non-seulement ceux que leur indigence chassoit de leur pays, mais quantité de personnes du premier rang, furent s'établir dans l'Amérique. L'or fut l'aiguillon qui excita tous ces aventuriers, & cela joint à l'esprit romanesque de Chevalerie qui régnoit alors, leur fit braver les plus grands dangers. En effet, il n'y avoit que des Espagnols qui fussent en état de se transporter dans un pays barbare, situé dans la zone torride, & mal sain dans la plupart des endroits. Tout autre peuple moins frugal, moins endurci à la fatigue, & moins patient dans le travail, eût succombé dans cette entreprise.

Vasco Nunez de Balboa étoit un homme d'un extérieur agréable, d'un tempérament robuste, & qui avoit reçu une très bonne éducation. Il possédoit cette espèce de bravoure populaire, nécessaire à un homme qui tente

des entreprises hazardeuses, & où à défaut d'autorité, il faut payer de sa personne. Cet homme attaqua le premier l'île de Cuba, la conquist & l'abandonna. N'y ayant point trouvé les trésors qu'il attendoit, il laissa la glane de ce champ à ceux qui avoient moins d'ambition & plus d'économie. Il poussa plus loin ses découvertes, suivit les traces de Colomb jusqu'à l'isthme de Darien, gagna l'amitié de quelques Caciques, & en assujettit d'autres. Il découvrit le premier la mer du Sud, & comme il avoit autant de talent pour connoître les avantages d'un pays, que pour en faire la découverte, il établit une Colonie sur cette côte, & bâtit la ville de Panama. Mais suivant la destinée de tous ceux qui furent les premiers dans ce nouveau monde, & qui est commune à tous ceux qui s'engagent dans de nouvelles entreprises, il ne vécut pas assez pour jouir du fruit de ses travaux. Il fut supplanté par un homme qui ne connoissoit son mérite que pour l'envier, & qui ne profita des découvertes de ce grand homme, que pour augmenter sa fortune. C'étoit un politique rusé & un fin Courtisan, qui après avoir of-

TOIRE
hasardeuses, & où l'on
il faut payer de sa
omme attaqua le pre-
Cuba, la conquit &
y ayant point trouvé
attendoit, il laissa la
mp à ceux qui avoient
on & plus d'économie.
loin ses découvertes;
s de Colomb jusqu'à
rien, gagna l'amitié de
ques, & en assujettit
ouvrit le premier la mer
omme il avoit autant de
connoître les avantages
pour en faire la décou-
it une Colonie sur cette
la ville de Panama. Mais
tinée de tous ceux qui
miers dans ce nouveau
ui est commune à tous
agent dans de nouvelles
ne vécut pas assez pour
le ses travaux. Il fut sup-
homme qui ne connois-
que pour l'envier, &
des découvertes de ce
, que pour augmenter sa
oit un politique rusé &
an, qui après avoir of-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 83
pensé Balboa dans plusieurs occasions,
fut assez prudent pour n'en point de-
meurer là. Il lui fit trancher la tête
sous une prétendue formalité de justi-
ce, & confisqua tous ses biens.
Quelques temps après l'établisse-
ment de Cuba, Don James Velasquez,
obtint le gouvernement de cette Ile.
C'étoit un homme fort entendu dans
les affaires ordinaires, mais qui s'ima-
ginoit mal à-propos pouvoir agir par
ses députés, dans des circonstances où
un homme peu intelligent ne pouvoit
lui rendre aucun service, & où celui
qui avoit de la capacité, ne pouvoit
en faire usage que pour favoriser ses
propres intérêts. Le Continent de l'A-
mérique étoit dans ce temps-là parfai-
tement connu, & on ne parloit par-
tout que de l'étendue & de l'opulence
de l'Empire du Mexique. Velasquez
forma le projet de réduire une partie
de cette contrée opulente sous son
obéissance. Il choisit Ferdinand Cortez
pour Chef de cette expédition, & l'on
peut dire qu'il ne pouvoit faire un
meilleur choix. Il n'y avoit personne
parmi les Espagnols, qui indépendam-
ment du courage, qui lui étoit com-
mun avec tous les autres, possédât ce

sang froid & cette fermeté nécessaires pour se faire aimer & respecter. Constant dans les desseins qu'il avoit formés, il ne s'en départoit pas aisément, & savoit tourner les moindres incidents à son avantage. Hardi dans ses entreprises, il savoit se tirer des embarras dans lesquels il s'étoit jetté, non point par de bas subterfuges, mais par des actions encore plus hardies. Tel étoit le caractère de celui que Velasquez choisit pour faire des conquêtes sous son nom, sur le bruit de la réputation qu'il avoit déjà acquise.

L'embarquement se fit à Saint-Jacques de Cuba, & Cortez eut ordre de prendre quelque renfort à la Havanne. A peine fut-il parti, que Velasquez conçut de la jalousie contre lui; & sans considérer que Cortez étoit d'un caractère peu porté à une obéissance aveugle, il fut assez imprudent pour vouloir lui ôter le commandement d'une armée, qui lui appartenoit en quelque sorte, vu qu'il avoit beaucoup d'ascendant sur les soldats, & qu'une grande partie de l'armement s'étoit faite à ses dépens. Cortez ayant reçu l'ordre qui lui ôtoit le commandement de l'armée, il ne fut pas long-temps à prendre sa

TOIRE
de fermeté nécessaires
er & respecter. Con-
seins qu'il avoit for-
partoit pas aisément,
r les moindres inci-
tage. Hardi dans ses
savoit se tirer des
squels il s'étoit jetté,
bas subterfuges, mais
encore plus hardies.
aractere de celui que
it pour faire des con-
nom, sur le bruit de
il avoit déjà acquise.
ent se fit à Saint-Jac-
& Cortez eut ordre de
renfort à la Havanne.
l parti, que Velasquez
ousie contre lui; & sans
Cortez étoit d'un carac-
à une obéissance aveu-
z imprudent pour vou-
e commandement d'une
appartenoit en quelque
avoit beaucoup d'ascen-
ldats, & qu'une grande
nement s'étoit faite à ses
z ayant reçu l'ordre qui
commandement de l'armée,
long-temps à prendre sa

DES COLONIES EUROPÉENNES. 85
résolution. Il le communiqua à ses sol-
dats; leur représenta le peu de fonds
qu'il y avoit à faire sur Velasquez, vû
son inconstance & sa légèreté. Il avoit
préparé l'événement de loin. Les sol-
dats déclarerent au député, qu'ils n'é-
toient sujets que du Roi d'Espagne, &
ne reconnoissoient d'autre Général que
Cortez. L'armée & le Général, ainsi
liés par leur désobéissance mutuelle,
firent voile pour le Mexique.

L'Empire du Mexique étoit dans ce
temps-là gouverné par un Prince,
appelé Montezuma, qui étoit le on-
zième, à compter du premier Monar-
que qui conquit le pays. L'Empire
étoit électif, & Montezuma dut son
élection à son mérite. C'étoit un Prince
intelligent & courageux, mais dissimu-
lé, hypocrite & cruel. Cet Empire, qui
étoit fondé sur les conquêtes, s'accrut
par ses victoires. Il subjuga lui-même,
ou par ses Généraux, plusieurs royau-
mes & provinces, dont il rendit quel-
ques-unes tributaires, & les autres qu'il
n'avoit pu entièrement soumettre;
rentrèrent enfin sous son obéissance,
par la crainte qu'elles eurent de son
pouvoir. Ses armées étoient les plus
nombreuses & le mieux disciplinées

qu'il y eût dans cette partie du monde. Telle étoit la situation de l'Empire des Mexicains, lorsque Cortez vint mesurer ses forces avec les leurs, avec une armée composée de cinq cens fantassins & d'environ soixante cavaliers. Il connoissoit le pays & les forces qu'il avoit à combattre. Il n'avoit rien négligé pour s'instruire de sa force & de sa foiblesse dans les divers entretiens qu'il eut à ce sujet avec les Espagnols & les Indiens. Il connoissoit ses alliés, ses ennemis, de même que les intérêts qui les déterminoient à être l'un ou l'autre. Après avoir mûrement pesé toutes ces circonstances, s'apercevant que les espérances dont il se flattoit, étoient mêlées de beaucoup de danger, il rendit sa retraite encore plus dangereuse par sa désobéissance au Gouverneur de Cuba, & même impossible, après avoir débarqué dans le Continent, en faisant brûler ses vaisseaux. Cependant, un motif plus puissant que l'impossibilité de se retirer, l'encouragea à suivre sa pointe. Il espéra que plusieurs de ces Etats, qui s'étoient soumis par force & par la crainte de Montezuma, seroient ravis de tourner le coup qui les menaçoit contre lui, & de profiter de la

cette partie du monde
 la situation de l'Empire
 lorsque Cortez vint
 avec les leurs, avec
 composée de cinq cens fan-
 environ soixante cavaliers.
 le pays & les forces qu'il
 ttre. Il n'avoit rien négligé
 truire de sa force & de
 ans les divers entretiens
 sujet avec les Espagnols
 . Il connoissoit ses alliés,
 de même que les intérêts
 minoient à être l'un ou
 avoir mûrement pesé tou-
 tances, s'apercevant que
 dont il se stattoit, étoient
 beaucoup de danger, il ren-
 e encore plus dangereuse
 assistance au Gouverneur de
 me impossible, après avoir
 ns le Continent, en faisant
 siffieux. Cependant, un
 uissant que l'impossibilité
 l'encouragea à suivre sa
 péra que plusieurs de ces
 étoient soumis par force &
 de Montezuma, seroient
 ner le coup qui les mena-
 u, & de profiter de la

DES COLONIES EUROPÉENNES. 87

venue de ces étrangers formidables,
 pour prendre les armes, & se soustraire
 à la tyrannie sous laquelle ils gémissent
 depuis long-temps, & qui paroît
 toujours la plus dure & la plus insup-
 portable, sans prévoir les suites de
 leur démarche, en quoi des nations
 plus civilisées ont été aussi aveugles
 qu'eux. La chose arriva comme il l'a-
 voit attendu.

Les Zempoales, peuples tributaires
 de Montezuma, n'eurent pas plutôt
 avis des victoires que les Espagnols
 avoient remportées sur plusieurs de
 leurs voisins, qui avoient voulu s'op-
 poser à leurs progrès, qu'ils secoururent
 le joug des Mexicains, se mirent sous
 la protection de Cortez, & la mérite-
 rent par le renfort considérable qu'ils
 lui amenèrent. Montezuma ne tarda
 point à être instruit de cette démarche;
 car, selon la coutume de cet Etat po-
 licé, il avoit des courriers placés de
 maniere, qu'ils l'avertissoient en très
 peu de temps de tout ce qui arrivoit
 dans les provinces les plus reculées de
 son Empire. Les dépêches qu'on lui
 envoyoit, consistoient en des pièces
 de toiles peintes, sur lesquelles étoient
 représentées les différentes circonstan-

ces des affaires dont il avoit besoin d'être instruit. Les figures étoient entremêlées de caracteres, qui suppléoi-ent à ce qui le Peintre n'avoit pu exprimer. Tels étoient les progrès que ce peuple avoit fait dans l'art d'écrire. L'Empereur, quoique parfaitement informé des particularités de cette invasion, & de la défection de ses tributaires, ne se conduisit point comme ses premiers exploits sembloient le promettre. Il prit le plus mauvais parti qu'un grand Prince puisse prendre dans cette occasion, qui fut de temporiser. Il donna à connoître aux Espagnols, par quelques manœuvres puériles dont il se servoit pour les amuser, qu'il ne les regardoit point comme ses amis, & il négligea en même-temps d'agir contre eux, comme il convenoit de le faire contre un ennemi aussi formidable; au moyen de quoi ils firent tous les jours de nouveaux progrès dans son pays. Une pareille conduite encouragea ses ennemis, rendit ses tributaires insolents, & découragea totalement ses sujets & ses alliés; au lieu que les Espagnols, par les victoires qu'ils remporterent sur plusieurs Princes du pays, augmentèrent leur réputation, & don-

HISTOIRE
res dont il avoit besoin
it. Les figures étoient en-
caractères, qui suppléoit
Peintre n'avoit pu expri-
toient les progrès que ce
t fait dans l'art d'écrire.
, quoique parfaitement in-
articularités de cette inva-
la défection de ses tribu-
se conduisit point comme
exploits sembloient le pro-
prit le plus mauvais parti
Prince puisse prendre dans
on, qui fut de temporiser.
connoître aux Espagnols,
es manœuvres puériles dont
t pour les amuser, qu'il ne
it point comme ses amis,
gea en même-temps d'agir
, comme il convenoit de le
e un ennemi aussi formida-
oyen de quoi ils firent tous
nouveaux progrès dans son
pareille conduite encoura-
emis, rendit ses tributaires
& découragea totalement
& ses alliés; au lieu que les
par les victoires qu'ils rem-
ur plusieurs Princes du pays,
ent leur réputation, & don-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 89
nerent lieu de croire qu'ils étoient in-
vincibles. Cortez, en Général expé-
rimenté, profita de l'irrésolution de
Montezuma, & mit tout en usage pour
l'entretenir. Il eut soin de renvoyer les
sujets de Montezuma que ses nouveaux
alliés avoient fait prisonniers, avec des
présents, les chargeant d'assurer leur
maître de son respect & de son estime,
& du désir sincère qu'il avoit de vi-
vre en bonne intelligence avec lui. Il
le fit même prier de vouloir bien lui
accorder une entrevue, pour qu'il pût
conférer avec lui sur quelques affaires
dont il disoit être chargé de la part
de l'Empereur des Romains.

Il y avoit dans ce temps-là sur la
côte & près du golfe du Mexique une
Republique célèbre, nommée Tlascala.
Elle étoit si puissante, qu'on assure
qu'elle pouvoit mettre quatre cens
mille hommes sur pied. Ce peuple
quoique libre & puissant, redoutoit
beaucoup les Mexicains. Cette crainte,
ou peut-être une saine politique, le
déterminerent à s'opposer aux progrès
des Espagnols; mais, à l'exemple de
Montezuma, il n'osa le faire ouverte-
ment, aussi ne réussit-il point. Quel-
ques nations qu'il avoit déterminées

à attaquer les Espagnols, furent battues dans différentes rencontres, avec les troupes que les Tlascalteques avoient envoyées clandestinement à leur secours. S'étant dans la suite déclarés plus ouvertement, & le danger les pressant, ils mirent une grande armée sur pied, qui fut battue par Cortez, dont les troupes étoient moins nombreuses, mais mieux armées & accoutumées à vaincre. Les suites de cette bataille furent que les Tlascalteques firent alliance avec leur conquérant, & ils s'y déterminèrent d'autant plus aisément, que c'étoit contre les Mexicains, & qu'ils espéroient qu'elle auroit un heureux succès. Cortez, qui ne comptoit pas trop sur eux, & qui cependant ne vouloit point se priver entièrement de leur secours, se contenta d'accepter trois mille hommes de leurs troupes, & prit avec eux la route de Mexique.



CHAPITRE X.

Cortez bâtit la Vera-Cruz, & se rend à Mexique. Maniere dont il est reçu par Montezuma. Il fait mettre l'Empereur en prison. Stratagème dont celui-ci se sert pour obtenir sa liberté; quelles en sont les suites.

CORTEZ avant de marcher à Mexique, eut soin de fortifier le principal Port qui étoit sur la côte, pour pouvoit en tirer des secours en cas de malheur, & lui donna le nom de la Vera-Cruz. Cette place est devenue depuis très célèbre par le trafic immense qui s'y fait entre l'Amérique & l'Espagne. Durant la guerre de Tlascala, dans laquelle les Espagnols, reçurent quelques échecs, & eurent tout à appréhender; Montezuma ne fit aucune démarche, & attendit l'événement, dans l'espérance que les Tlascaltèques défendoient les troupes de Cortez à leurs propres dépens; ou, si les Espagnols avoient le dessus, il auroit le mérite de n'avoir exercé aucune hostilité contre eux. Cette conduite artificieuse lui

aliéna l'esprit des deux partis, & il méritoit que cela fût ainsi; car une pareille neutralité, montre la foiblesse de celui qui l'observe, de même que la fausseté de sa politique. Cependant, comme il n'avoit point encore rompu avec les Espagnols, il mit tout en usage pour détourner Cortez du voyage qu'il se proposoit de faire au Mexique, & pour mieux y réussir, il fit une démarche qui lui fit infiniment plus de tort, qu'aucune de celles qu'il eût faites jusqu'alors. Il envoya aux Espagnols un magnifique présent de tout ce que ses Etats fournissoient de plus précieux, mais sur-tout une prodigieuse quantité d'or & de pierres précieuses, offrant de leur en donner davantage, s'ils vouloient s'en retourner dans leur pays. A la vûe de tant de richesses, ceux qui montroient auparavant le plus de répugnance pour l'expédition de Mexique, brûlerent d'envie de s'y rendre, pour se mettre en possession des trésors immenses qu'il renfermoit; & dont ce présent, tout riche qu'il étoit, n'étoit qu'un foible échantillon.

Montezuma ayant échoué dans toutes les mesures qu'il avoit prises, pour

des deux partis, & il
cela fut ainsi; car une
lité, montre la foiblesse
observe, de même que
à politique. Cependant,
voit point encore rompu
nols, il mit tout en usa-
rner Cortez du voyage
oit de faire au Mexique,
y réussir, il fit une dé-
i fit infiniment plus de
ne de celles qu'il eût fai-
Il envoya aux Espa-
gnifique présent de tout
ats fournissoient de plus
s sur-tout une prodigieuse
& de pierres précieuses,
en donner davantage,
s'en retourner dans leur
ûe de tant de richesses,
ontroient auparavant le
gnance pour l'expédition
brûlerent d'envie de s'y
se mettre en possession
menses qu'il renfermoit;
présent, tout riche qu'il
it qu'un foible échan-

a ayant échoué dans tou-
s qu'il avoit prises, pour

éloigner les Espagnols, trouva Cortez
aux portes de Mexique, avant que de
s'être décidé sur la manière dont il de-
voit le recevoir. Il n'étoit plus temps
de lui faire tête. Il prit donc le parti de
dissimuler sa surprise & son chagrin du
mieux qu'il put, & le reçut avec tous
les honneurs qu'un Monarque peut ac-
corder, lorsqu'il veut faire parade de
sa magnificence, & montrer le cas qu'il
fait du mérite d'un homme extraor-
dinaire. Cortez fut logé dans un palais
magnifique & spacieux, bâti à la ma-
nière du pays. Tous les Espagnols fu-
rent logés avec lui, mais il eut la pré-
caution de placer un train d'artillerie
à la porte, pour se mettre à couvert
de toute surprise.

Ainsi posté dans le cœur de cette
grande ville, qui étoit la capitale du
nouveau monde, il fut quelque temps
à se déterminer sur les mesures qu'il
prendroit, pour s'affirmer une conquête
de cette importance. Ayant reçu plus
qu'il ne devoit raisonnablement atten-
dre, il n'avoit aucun sujet de se plain-
dre, ni par conséquent d'agir hostile-
ment avec quelque apparence de justice.
Il fut donc obligé d'attendre quelques-
uns de ces incidents critiques, dont

dépendent les grands événements, & sans lesquels les plus grands génies se trouvent en défaut, & ils ne tarderent point à se présenter.

Deux habitans de Tlascala étant arrivés déguisés au Mexique, lui donnerent avis, qu'un Général de Montezuma avoit attaqué quelques Indiens de ses alliés; que la garnison de la Vera-Cruz étoit sortie pour les secourir; & que quoique les Mexicains eussent été repoussés avec perte, les Espagnols se trouvoient dans un très-grand danger; qu'il y en avoit eu plusieurs blessés, & un de tué, dont Montezuma avoit donné ordre de porter la tête dans toutes les villes & dans tous les villages de leur pays, pour diminuer le respect qu'ils avoient pour les Espagnols, & les désabuser de l'opinion qu'ils avoient, qu'ils étoient immortels.

Cette nouvelle alarma Cortez. Il sçavoit que l'opinion étoit un des plus forts soutiens de sa petite force; que les choses de cette espece n'en restent jamais à leurs commencemens; que Montezuma, malgré les caresses qu'il lui faisoit dans sa capitale, divisoit ses alliés, & harceloit sa garnison; qu'il

ISTOIRE

grands événements, & les plus grands génies se défiaient, & ils ne tarderent à se présenter.

Montezuma de Tlascala étant allé au Mexique, lui donna un Général de Montezuma, qui attaqua quelques Indiens; que la garnison de la ville étoit sortie pour les secourir. Quoique les Mexicains eussent été tués avec perte, les Espagnols n'avoient dans un très grand nombre; qu'il y en avoit eu plusieurs, & un de tué, dont Montezuma donna ordre de porter les dépouilles de toutes les villes & dans les villages de leur pays, pour leur faire respect qu'ils avoient pour eux, & les défabufer de l'opinion qu'ils avoient

de sa nouvelle alarma. Cortez. Il étoit de l'opinion étoit un des plus grands de sa petite force; que cette espèce n'en restoit que dans les commencements; que malgré les caresses qu'il lui faisoit dans sa capitale, il divisoit les Espagnols; qu'il

DES COLONIES EUROPÉENNES. 95
 n'avoit point de temps à perdre, & qu'il ne devoit point laisser éteindre le souvenir de ses premiers exploits. Il prit donc une résolution digne d'un grand homme, dans une circonstance qui demandoit toute sa capacité. Il s'arma du mieux qu'il put, & se rendit avec cinq officiers au palais de Montezuma. Trente Espagnols le suivoient à une certaine distance. Il plaça des gardes sur les principales avenues du palais.

Les gardes de Montezuma avoient coutume de se retirer par respect, toutes les fois que ce Prince avoit quelque conférence avec Cortez. Dans cette occasion, il n'eut pas plutôt été admis à l'audience, qu'il reprocha à l'Empereur les outrages que l'on avoit commis par ses ordres, dans des termes qui marquoient le plus vif ressentiment. L'Empereur défavoua le fait; mais Cortez, après lui avoir dit, qu'il ne le croyoit point capable d'une pareille dissimulation. Passura qu'il étoit entièrement persuadé de son innocence, mais qu'il n'en étoit pas de même de ses gens, & que pour rassurer les Espagnols, il convenoit qu'il leur donnât quelque preuve convaincante

de la confiance qu'il avoit en eux, & qu'il ne pouvoit le faire plus efficacement, qu'en se transportant dans leurs quartiers. Montezuma fut d'autant plus surpris de cette proposition, qu'on ne lui avoit jamais parlé jusqu'alors qu'avec les marques de la plus grande soumission. Sentant cependant que Cortez ne lui auroit point fait une proposition aussi extraordinaire, s'il n'avoit été sur de son fait, & en état de le forcer à obéir, il céda à la nécessité, & le suivit.

Ce fut ainsi que la capitale d'un vaste & puissant Empire, habitée par un peuple innombrable & belliqueux, se rendit sans la moindre résistance à une poignée d'hommes, qui n'étoient venus que pour détruire sa liberté. Ce fut ainsi qu'un des plus grands Princes de la terre, renommé par sa sagesse & par son courage, fut enlevé dans son palais, au milieu de sa ville, en plein midi, & conduit prisonnier sans éclat & sans violence, par six personnes, pour dépendre entièrement de leur volonté.

Le peuple confus & enragé de voir traiter d'une manière aussi indigne, un Prince qu'il avoit toujours respecté
comme

ce qu'il avoit en eux, &
voit le faire plus efficace-
se transportant dans leurs
Montezuma fut d'autant plus
ette proposition, qu'on ne
mais parlé jusqu'alors qu'a-
ues de la plus grande sou-
tant cependant que Cor-
uroit point fait une pro-
i extraordinaire, s'il n'a-
de son fait, & en état de
deir, il céda à la nécessité,

insi que la capitale d'un
stant Empire, habitée par
nnombrable & belliqueux,
ns la moindre résistance à
d'hommes, qui n'étoient
pour détruire sa liberté. Ce
un des plus grands Princes
e, renommé par sa sagesse
courage, fut enlevé dans
au milieu de sa ville, en
& conduit prisonnier sans
s violence, par six person-
lépendre entièrement de leur

ole confus & enragé de voir
ne manière aussi indigne, un
il avoit toujours respecté
comme

comme un Dieu, courut en foule au
quartier des Espagnols, dans la réso-
lution de punir ce sacrilège, & de tirer
son Prince de leurs mains. Cortez, qui
senoit parfaitement les conséquences
de la démarche qu'il venoit de faire,
ne fut point alarmé. Il avoit en main
un engin dont il pouvoit faire tel usage
que bon lui sembloit. Montezuma sor-
tit pour appaiser son peuple; il pas-
sura que c'étoit volontairement qu'il
s'étoit rendu au quartier des Espagnols,
& (ce qui étoit vrai) qu'ils le trait-
toient avec toute sorte de déférence &
de respect.

Ce discours appaisa le peuple, & il
se retira. Mais Montezuma, qui dans
les malheureuses circonstances où il
étoit, se voyoit obligé de devenir lui-
même l'instrument de sa propre capti-
vité, ne pouvoit goûter aucun repos,
quoiqu'il fût au milieu de ses princ-
aux Officiers, & que les Espagnols
lui accordassent tout ce qu'il deman-
doit, à l'exception de la liberté. Après
avoir long-temps réfléchi sur sa situa-
tion, il forma un projet, qui, sans qu'il
semblât y concourir, lui parut capable
d'alarmer ses sujets sur le danger qui
les menaçoit, ou d'obliger les Espa-

gnols à se retirer sur les propositions qu'il leur faisoit, tant elles étoient raisonnables. On lui avoit toujours laissé la liberté de sortir, sous l'escorte d'une garde Espagnole, sous prétexte de lui faire honneur. Il demanda qu'on lui permit d'assembler les Etats de son Empire, afin que de concert avec eux, il pût satisfaire Cortez & ses alliés de la manière la plus ample & la plus étendue. Le Conseil assemblé, Montezuma fit un discours dans lequel il déduisit l'origine de sa nation, les prophéties qui leur annonçoient, qu'il viendroit un peuple de même origine que les Mexicains, à qui son Empire seroit soumis. Il leur dit que ce peuple dont parloient leurs prophéties étoit enfin arrivé, que les Dieux lui avoient destiné l'Empire universel, & qu'il étoit digne de cette haute destinée par ses grandes qualités & par son courage extraordinaire; qu'en conséquence, il se reconnoissoit tributaire de l'Empereur des Romains. Il les exhorta à lui obéir, & finit par leur dire, que lui ayant destiné un présent digne de la grandeur de ce Monarque, il espéroit que chacun d'eux, selon son pouvoir, s'empreseroit de témoigner sa fidélité

ISTOIRE
sur les propositions
tant elles étoient rai-
lui avoit toujours laissé
sortir, sous l'escorte d'une
sole, sous prétexte de lui
Il demanda qu'on lui
sembler les Etats de son
que de concert avec eux,
Cortez & ses alliés de
plus ample & la plus
Conseil assemblé, Monte-
discours dans lequel il dé-
ne de sa nation, les pro-
leur annonçoient, qu'il
peuple de même origine
mexicains, à qui son Empire
Il leur dit que ce peuple
ent leurs prophéties étoit
que les Dieux lui avoient
Empire universel, & qu'il
de cette haute destinée par
qualités & par son courage
te; qu'en conséquence, il
étoit tributaire de l'Empé-
romain. Il les exhorta à lui
init par leur dire, que lui
né un présent digne de la
e ce Monarque, il espéroit
d'eux, selon son pouvoir,
oit de témoigner sa fidélité

DES COLONIES EUROPÉENNES. 99
à ce nouveau maître, son estime pour
le mérite de son Général, & des braves
gens qui l'accompagnoient, pour les
mettre en état de retourner au plutôt
dans leur pays, avec cette opinion de
leurs freres les Mexicains, que méritoient
leur affection pour eux, & leur
obéissance pour leur maître commun.
D'abord l'Assemblée garda un morne
silence; ensuite l'étonnement, l'indi-
gnation & la surprise s'emparerent de
l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils en-
tendirent la résolution de l'Empereur.
A ce silence succéda un cri confus,
mais d'autant plus naturel qu'il n'y
avoit personne qui ne partageât cette
calamité publique. La gloire de leur
Empire ternie, leur religion profanée,
leur liberté perdue, leur Empereur
dégradé, & qui pis est, dégradé vo-
lontairement; pouvoient-ils croire ce
qu'ils venoient d'entendre? Est-ce
Montezuma qui a tenu ce discours?
Cortez avoit ignoré jusqu'alors le des-
sein de l'Empereur; il fut surpris &
saché d'un artifice, dont il comprit
alors clairement le but: mais sa sur-
prise ne l'empêcha point de jouer le
rôle qui lui convenoit. Il répondit à
Montezuma par un discours, dans le-
E ij

quel il établit le droit que les Espagnols avoient sur son Empire, & fit sentir aux Mexicains la nécessité où ils étoient, d'obéir à leur Prince & d'imiter sa conduite. Malgré le désordre qui régnoit dans l'assemblée, les Mexicains retenus par le respect qu'ils avoient pour leur Empereur, & flattés de l'espoir de voir partir les Espagnols, suivirent l'exemple de Montezuma, & rendirent hommage à Cortez, avec cet air morne & sombre naturel à des gens de cœur, qui se voyent obligés de céder à la nécessité. Cortez le recut, & les en remercia, de la même manière qu'un homme remercie son débiteur du paiement qu'il lui fait.

Cortez comprit parfaitement que cet hommage ne l'assuroit de rien; mais il sentit aussi que l'or qui devoit l'accompagner lui seroit extrêmement utile pour effacer les mauvaises impressions que sa désobéissance avoit faites en Espagne. Il étoit en sûreté au Mexique; il étoit maître de la personne de l'Empereur & de sa Capitale, & il venoit d'intimider ses sujets, en faisant arrêter le Général, qui avoit commis des hostilités contre les Espagnols. Il obligea l'Empereur à défavouer sa

STOIRE
le droit que les Espa-
sur son Empire, & fit
Mexicains la nécessité où ils
ir à leur Prince & d'imi-
e. Malgré le désordre qui
assemblée, les Mexicains
e respect qu'ils avoient
pereur; & flattés de l'es-
partir les Espagnols, sui-
mple de Montezuma, &
image à Cortez, avec cet
sombre naturel à des gens
qui se voyent obligés de
nécessité. Cortez le recut,
ercia, de la même maniere
e remercie son débiteur du
il lui fait.
comprit parfaitement que
ne l'assuroit de rien;
aussi que l'or qui devoit
er lui seroit extrêmement
effacer les mauvaises im-
ne sa désobéissance avoit
pagne. Il étoit en sûreté au
étoit maître de la personne
eur & de sa Capitale, & il
imider ses sujets, en faisant
Général, qui avoit commis
és contre les Espagnols. Il
Empereur, à défavouer sa

DES COLONIES EUROPÉENNES. 101
conduite, & à le condamner comme un
traître; & ce malheureux, qui n'avoit
commis d'autre crime que celui d'obéir
à son Souverain légitime, & de défen-
dre ses Etats, fut brûlé vif au milieu
de la place publique de Mexique. Mais
ni cet exemple effrayant, ni l'emprison-
nement de leur Empereur, ni l'obéis-
sance qu'il avoit vouée à l'Empereur
Charles, n'empêcherent point les Me-
xicains de sentir leurs malheurs, & le
danger dont ils étoient menacés. Ils
consultèrent ensemble sur les moyens
de recouvrer leur liberté. Quelques-
uns proposèrent de couper la commu-
nication avec le Continent, & d'enfer-
mer les Espagnols dans leurs quartiers;
car la ville de Mexique est bâtie au mi-
lieu d'un grand lac, & ne communique
avec le Continent que par quatre gran-
des chaussées extrêmement curieuses, &
très solidement bâties. Pendant qu'ils
méditoient sur ce projet, Cortez eut
avis, qu'un Mexicain avoit lâché quel-
ques mots sur la possibilité qu'il y
avoit de détruire une de ces chaussées.
Là-dessus, ce Général vigilant & ex-
périmenté, comprit aussi-tôt le dessein
que l'on avoit formé contre lui. Sans
en faire part à ses troupes, il donna
E iij

ordre de construire deux brigantins, pour assurer sa retraite, au cas qu'il fût obligé de la faire. Il fit observer une discipline exacte dans son armée, & pour se faire respecter des Indiens, il leur défendit d'approcher de ses quartiers pendant que les gens dormiroient, & châtia sévèrement ceux de ses soldats, qui s'endormoient hors du temps & des lieux destinés pour prendre du repos. Cependant, les Espagnols ne faisoient aucun préparatif pour leur départ.

CHAPITRE XI.

Montezuma tente de chasser les Espagnols de Mexique. Arrivée de Narvaez. Il veut ôter le commandement à Cortez. Celui-ci quitte Mexique. Il bat Narvaez & le fait prisonnier. Les Espagnols sont assésés dans Mexique. Cortez fait lever le siège. Montezuma est tué.

MONTEZUMA, ennuyé de sa prison, & s'apercevant que sa pusillanimité le faisoit mépriser de ses sujets, & affoiblissoit de plus en plus son au-

HISTOIRE
construire deux brigantins,
sa retraite, au cas qu'il sût
à faire. Il fit observer une
exacte dans son armée, &
re respecter des Indiens, il
d'approcher de ses quar-
nt que les gens dormiroient,
vérement ceux de ses sol-
endormoient hors du temps
x destinés pour prendre du
endant, les Espagnols ne
acun préparatif pour leur

CHAPITRE XI.

te de chasser les Espa-
le Mexique. Arrivée de Nar-
veut s'ier le commandement de
Celui-ci quitte Mexique. Il
vaez & le fait prisonnier. Les
s sont assiéés dans Mexique.
ait lever le siege. Montezuma
EZUMA, ennuyé de sa pri-
ppercevant que sa pusillani-
soit mépriser de ses sujets,
soit de plus en plus son au-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 103
torité, ne comprit pas plutôt qu'un
action d'éclat réveilleroit le courage
des Mexicains, qu'il reprit sa première
fermeté ; malgré l'état où il étoit,
il fit appeller Cortez, & lui parla en ces
termes : « Cortez, la volonté de mes
» sujets, ma propre dignité, & l'ordre
» de mes Dieux exigent que vous for-
» tiez de mon Empire. Vous savez le
» cas que j'ai fait de votre amitié par
» la conduite que j'ai tenue avec vous.
» Mais après tant de protestations d'ami-
» tié de votre part, & tant de preuves
» que je vous ai données de la mienne,
» puisque vos affaires sont terminées ;
» pourquoi différez-vous de partir ?
» J'ai rendu hommage à votre maître.
» Je suis disposé à lui obéir, je lui ai
» envoyé des présens, ou plutôt un
» tribut, digne de moi & de lui. Votre
» armée est chargée d'or, de cet or que
» vous chérissiez si fort. En veut-elle
» davantage ? Je lui en donnerai. Mais
» après avoir satisfait ses desirs, j'exige
» qu'elle parte aussi-tôt, sinon elle
» éprouvera, malgré l'état où je me
» trouve, & dont je ne veux point
» parler, pour votre honneur & pour
» le mien, que Montezuma a encore
» assez de courage pour défendre son

» honneur, & des amis dans le Mexi-
» que, pour venger les torts que vous
» pourrez lui faire ».

Pendant que Montezuma parloit ain-
si, Cortez apperçut dans sa physiono-
mie un air de fermeté & de résolution
qui ne lui étoit pas ordinaire. C'est
pourquoi, sans attendre que l'interprète
lui expliquât ce que l'Empereur ve-
noit de dire, il donna ordre aux Es-
pagnols de prendre les armes, & de se
tenir prêts à marcher. Sa réponse fut
ferme & résolue, mais cependant de
nature à ne point jeter l'Empereur
dans le désespoir. Il se plaignit des
soupçons que leurs ennemis communs
avoient jetté dans son esprit; il lui
dit qu'il comptoit assez sur son courage
& sur la bravoure de ses troupes, pour
ne rien craindre; mais que puitqu'il
étoit assez malheureux pour ne pou-
voir jouir plus long-temps de l'hon-
neur d'une conversation, dont il fai-
soit tout le cas possible, d'une maniere
compatible avec le repos de l'Empe-
reur, il se retireroit dès qu'il seroit en
état de pouvoir construire les vaisseaux
dont il avoit besoin, ayant été obligé
de brûler ceux qu'il avoit, en débar-
quant sur ses terres. Cette réponse tran-

des amis dans le Mexique
venger les torts que vous
faire.
Montezuma parloit ain-
perçut dans sa physiono-
fermeté & de résolution
étoit pas ordinaire. C'est
s attendre que l'interprète
ce que l'Empereur ve-
il donna ordre aux Es-
prendre les armes, & de se
marcher. Sa réponse fut
olae, mais cependant de
point jeter l'Empereur
espoir. Il se plaignit des
ne leurs ennemis communs
é dans son esprit; il lui
nptoit assez sur son courage
voure de ses troupes, pour
indre; mais que puitqu'il
malheureux pour ne pou-
plus long-temps de l'hon-
conversacion, dont il fai-
cas possible, d'une maniere
avec le repos de l'Empe-
retireroit dès qu'il seroit en
voir construire les vaisseaux
oit besoin, ayant été obligé
ceux qu'il avoit, en débar-
es terres. Cette réponse tran-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 105
quillisa Montezuma; il reprit sa bonne
humeur, lui promit de charger son
armée d'or à son départ, & donna or-
dre de construire les vaisseaux le plus
promptement qu'il seroit possible. Mais
Cortez de son côté ordonna à celui qui
étoit chargé de leur construction, de
la différer & de ne point se hâter. Il
attendoit tous les jours le retour des
messagers qu'il avoit envoyés en Es-
pagne, pour solliciter son pardon &
des nouveaux secours, avec la conti-
nuation du commandement.

Pendant qu'il s'occupoit de ces es-
pérances, & des moyens pour différer
son départ, Sandoval, à qui il avoit
donné le gouvernement de la Vera-
Cruz, lui envoya un exprès, pour lui
donner avis, qu'il étoit arrivé dix-huit
vaisseaux, sur lesquels il y avoit une
armée de huit cens fantassins, & de
deux cens cavaliers, commandée par
un nommé Narvaez, que Velasquez,
Gouverneur de Cuba, & son ancien
ennemi, envoyoit pour lui ôter le
commandement de l'armée, pour le
traiter comme un rebelle, & l'envoyer
chargé de chaînes à Cuba. Le Gou-
verneur fit arrêter les députés que Nar-
vaez avoit envoyés pour le sommer de

se rendre, & les envoya prisonniers à Cortez, avec le détail dont on vient de parler. Jamais le courage & la capacité de ce Général ne furent mis à une plus forte épreuve. D'un côté, il voyoit une armée qui égaloit la sienne par son courage & la manière dont elle étoit armée, mais qui étoit infiniment plus nombreuse, & de plus fortifiée du nom de l'autorité royale. D'un autre côté, abandonnera-t-il les conquêtes qu'il a faites avec tant de dangers & de fatigues, entre les mains de son mortel ennemi, pour subir en récompense le nom & le châtimement d'un traître? Il voyoit peu de jour à un accommodement. La seule pensée de se rendre le faisoit frémir. Il ne lui restoit d'autre ressource, que d'attaquer Narvaez & de le battre. Son courage & sa conduite, des soldats accoutumés à vaincre, & qui lui étoient attachés par les dangers qu'ils avoient courus, & les victoires qu'ils avoient remportées avec lui; sa réputation & le soin que la Providence prenoit de lui, tous lui promettoit la victoire. De plus, le temps pressoit, & il ne convenoit point de le perdre dans des conseils inutiles. Il envoya dire à Sandoval, son Gouver

les envoya prisonniers
le détail dont on vient
mais le courage & la ca-
général ne furent mis à
épreuve. D'un côté, il
née qui égaloit la sienne
& la maniere dont elle
mais qui étoit infiniment
e, & de plus fortifiée
utorité royale. D'un au-
donnera-t-il les con-
faites avec tant de dan-
gues, entre les mains de
emi, pour subir en ré-
om & le châtement d'un
oyoit peu de jour à un
ent. La seule pensée de
aisoit frémir. Il ne lui
ressourcé, que d'attaquer
le le battre. Son courage
e, des soldats accoutus
& qui lui étoient attachés
rs qu'ils avoient courus,
es qu'ils avoient rempor-
; sa réputation & le soin
ence prenoit de lui, tous
t la victoire. De plus, le
& il ne convenoit point
dans des conseils inutiles
e à Sandoval, son Gouver-

verneur à la Vera-Cruz, d'évacuer
cette place; & de le venir joindre avec
les troupes qu'il avoit sous ses ordres.
Il rassembla les siennes, les trouva
attachées à ses intérêts, & prêtes à
tout hazarder pour sa défense. Il laissa
quatre-vingt hommes choisis à Mexi-
que, qu'il recommanda à Montezuma,
les chargeant de ne point le perdre de
vue. Ce fut à cette petite garnison
qu'il osa confier Mexique; & toutes
les espérances qu'il y avoit; mais l'Em-
pereur lui tenoit lieu de garnison, à
cause du respect que ses sujets avoient
pour lui. Avant que de partir, il relâ-
cha les prisonniers que Sandoval lui
avoit envoyés, profitant de la sévé-
rité de cet Officier, pour mieux faire
éclater sa clémence. Il leur fit mille
caresses, les chargea de présents, tant
pour eux, que pour les principaux
Officiers de l'armée de Narvaez; &
ne négligea rien pour s'y faire un parti
par sa générosité. Il envoya proposer
un accommodement au Général, mais
il eut soin d'accompagner ses Ambas-
sadeurs avec le plus de troupes qu'il
put. Ces troupes, y compris le renfort
que Sandoval lui avoit envoyé, ne
montoient pas à trois cens hommes.

& cependant ce fut avec elles, & quelques Indiens confédérés, qu'il osa marcher vers les quartiers de Narvaez.

Celui-ci, enſé de la ſupériorité de ſon armée, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, quoique ſes principaux Officiers le preſſaſſent de le faire, perſuadés que cette querelle ne finiroit que par la ruine de leur parti, ou celle des Eſpagnols dans le Mexique. Cependant Cortez, qui avoit peu de bagage & beaucoup d'activité, avança par des marches forcées. Lorfqu'il fut à quelque diſtance du quartier de l'ennemi, il ſurvint une de ces pluies abondantes, qui ſont ſort ordinaires dans ce pays. Cortez ſachant que les ſurpriſes ne réuſſiſſent jamais mieux que dans le mauvais temps, & que celui-ci nuit infiniment moins à ceux qui agiſſent qu'à ceux qui ſont en repos, & de plus étant parfaitement inſtruit de la diſpoſition de l'armée de Narvaez, diſpoſa ſes troupes de manière que ſans ſe nuire, elles puſſent agir de concert, & leur ordonna, lors qu'elles entroient dans la ville où l'ennemi étoit poſté, de marcher ferrées le long des maiſons, pour ſe garantir du feu de l'artillerie

STOIRE
fut avec elles, & quel-
confédérés, qu'il osa mar-
quartiers de Narvaez. L'
nité de la supériorité de
voulut prêter l'oreille
modement, quoique ses
fficiers le pressassent de
adés que cette querelle
e par la ruine de leur
e des Espagnols dans le
endant Cortez, qui avoit
& beaucoup d'activité,
s marches forcées. Lors-
quelque distance du quar-
mi, il survint une de ces
ntes, qui sont fort ordi-
ce pays. Cortez sachant
rises ne réussissent jamais
ans le mauvais temps, &
nuit infiniment moins à
issent qu'à ceux qui sont
de plus étant parfaite-
de la disposition de l'ar-
vaez, disposa ses troupes
que sans se nuire, elles
de concert, & leur or-
qu'elles entreroient dans
l'ennemi étoit posté, de
ées le long des maisons,
antir du feu de l'artillerie

DES COLONIES EUROPÉENNES. 109
qui enfiloit les rues. Après avoir fait
cette disposition, il se mit en marche
pour aller attaquer le camp des enne-
mis, profitant de l'orage & de l'ob-
scurité de la nuit. Quoique la chose
eût été conduite de la manière la plus
secrete, Narvaez eut avis de sa mar-
che, & s'en moqua. Il ignoroit que la
prudence n'est point incompatible avec
la témérité, & ne pouvant se persua-
der que Cortez osât l'attaquer par un
aussi mauvais temps, il fut se coucher,
sans prendre les précautions nécessai-
res, pour n'être point interrompu dans
son sommeil. La sécurité dans le Géné-
ral, produit ordinairement celle des
troupes qui sont sous ses ordres. Cortez
attaqua la ville par trois différents en-
droits, & ceux qui la défendoient
furent bien-tôt mis en déroute. Les
quartiers de Narvaez furent attaqués
par la division de Cortez, & ses trou-
pes culbutées comme par-tout ailleurs.
Narvaez lui-même fut honteusement
pris dans son lit, & fait prisonnier.
Felicitez-vous, lui dit-il, Seigneur
Cortez, de l'aventure qui me rend
votre prisonnier; à quoi celui-ci ré-
pondit avec un souris d'indignation:
Mon ami, je puis vous jurer sans va-

nité, que je compte cette victoire & votre prise entre les moindres exploits que j'aye fait dans ce nouveau monde.

Au point du jour, les troupes de Narvaez qui avoient été dispersées, commencerent à se rallier, & à appercevoir la foiblesse de ceux qui les avoient battus la nuit précédente. Transportées de honte & de colere, leur premier mouvement fut de tomber sur les vainqueurs, & de recouvrer l'honneur qu'elles avoient perdu: mais lors qu'elles sçurent que leur Général étoit prisonnier, leur artillerie prise, & les meilleurs postes occupés par l'ennemi, & que plusieurs de leurs camarades étoient affectionnés à Cortez, elles prêterent l'oreille à ses propositions, d'autant plus qu'il les accompagna de ces manieres douces & insinuantes, qu'il possédoit à un degré si éminent, & y joignit des preuves d'une générosité sans bornes. Tous s'enrôlerent sous ses drapeaux, & lui promirent de partager sa fortune. Ce fut ainsi que cet accident, qui paroissoit menacer les affaires de Cortez d'une destruction inévitable, les rétablit entièrement. Il en fut redevable à la sagesse de ses mesures, aussi bien qu'à la vigueur &

compte cette victoire & entre les moindres exploits dans ce nouveau monde. Le jour, les troupes de Cortez avoient été dispersées, & à appercevoir de ceux qui les avoient précédentes. Transportées de colere, leur premier fut de tomber sur les vaincus de recouvrer l'honneur qui leur étoit perdu: mais lors que leur Général étoit pri- vationnés à Cortez, elles oreille à ses propositions, & qu'il les accompagna de paroles douces & insinuan- tes, il fut à un degré si éminent, & des preuves d'une géné- rosité. Tous s'enrôlèrent avec eux, & lui promirent de la fortune. Ce fut ainsi que Cortez, qui paroissoit menacer de destruction, se rétablit entièrement. Il fut sage à la sagesse de ses chefs, & à la vigueur de

à l'activité avec lesquelles il se comporta. L'armée de Cortez se trouva composée de plus de mille hommes, indépendamment de la garnison qu'il renvoya à la Vera-Cruz, où il laissa Narvaez prisonnier. Cette victoire, & le renfort qu'elle procura à ce Général, arriverent dans un temps extrêmement critique; car à peine eut-il fait ses préparatifs pour retourner à Mexique, qu'il reçut un exprès avec la nouvelle que ses affaires étoient dans la situation la plus dangereuse. Alvaredo, à qui il avoit laissé le commandement en partant, quoique brave & intelligent, avoit trop de mépris pour les Indiens & trop peu de discernement, pour agir dans les circonstances critiques où il se trouvoit avec ce juste mélange de fermeté & de retenue, par lequel Cortez avoit si fort balancé jusqu'alors les espérances & les craintes des Mexicains, qu'il ne leur fournit jamais l'occasion de connoître leurs forces. Cet homme ayant découvert, ou prétendant avoir découvert, que quelques-uns des principaux de la ville s'étoient assemblés dans le grand temple, pour consulter entr'eux sur les moyens de

chasser les Espagnols, les investit dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins, & fit main basse sur tout ce qui s'y trouva. Cette action cruelle & imprudente, souleva tout le peuple. Outre des maux qu'ils avoient soufferts, & plus encore de ceux qu'ils prévoyoiēt devoir souffrir de la tyrannie de ces usurpateurs, ils entrèrent dans une telle fureur, que la crainte des Espagnols, ni le respect qu'ils avoient pour Montezuma, ne furent point capables de la modérer. Demeureront-ils oisifs, jusqu'à ce qu'on les ait tous égorgés sous différents prétextes? Montezuma, oubliant son emploi & sa dignité, ou hors d'état d'en faire usage, ne peut les protéger. Les Dieux & les hommes leur permettent de se défendre, & ils ont le pouvoir de le faire. Le feu qui s'étoit allumé dans la Capitale, se répandit avec une promptitude extraordinaire dans tout le pays, & tous jurèrent la destruction des Espagnols. Dans cette extrémité, Alvarado montra autant de bravoure, qu'il avoit montré d'imprudencē dans la conduite qu'il avoit tenue. Il redoubla sa vigilance sur l'Empereur; il l'obligea d'employer en sa faveur le peu d'autorité

ISTOIRE
Espagnols, les investit dans
s'y attendoient le moins,
passé sur tout ce qui s'y
action cruelle & impru-
va tout le peuple. Outre
ils avoient soufferts; &
ceux qu'ils prévoyoit
de la tyrannie de ces
ils entrèrent dans une
que la crainte des Espa-
respect qu'ils avoient pour
ne furent point capables
er. Demeureront-ils oisifs,
u'on les ait tous égorgés
s prétextes? Montezuma,
emploi & sa dignité, ou
l'en faire usage, ne peut
Les Dieux & les hommes
ent de se défendre, & ils
oir de le faire. Le feu qui
né dans la Capitale; se
ec une promptitude extra-
ans tout le pays, & tous
destruction des Espagnols.
extrémité, Alvarado mon-
de bravoure, qu'il avoit
prudence dans la conduite
venue. Il redoubla sa vigi-
mpereur; il l'obligea d'em-
à faveur le peu d'autorité

DES COLONIES EUROPÉENNES. 113
qui lui restoit, & se fortifiant aussi-
bien que le temps put le lui permettre,
il soutint l'assaut des Mexicains, & les
repoussa dans plusieurs attaques: mais
leur fureur, loin de se ralentir par les
pertes qu'ils avoient faites, ne fit que
s'enflammer davantage. Ils harcelèrent
les assiégés jour & nuit pour leur cou-
per toute retraite, & brûlerent les
brigantins que Cortez avoit fait cons-
truire.

Cortez, qui avoit été obligé de
partir si rapidement de Mexique, pour
se défendre contre Narvaez, fut con-
traint par la même nécessité de se ren-
dre de Zempoala à cette Capitale,
pour secourir ses troupes, & y soute-
nir ses intérêts. Les Mexicains, sem-
blables à tous les peuples qui ignorent
les regles de l'art militaire, se prive-
rent de l'avantage que cette attaque
pouvoit leur procurer, par leur trop
grande opiniâtreté à la poursuivre. Car
pendant qu'ils pouvoient l'attaque du
quartier des Espagnols, avec toute la
vigueur & la diligence possibles, ils
négligerent de garder les avenues de
la ville, & d'empêcher les secours que
les assiégés pouvoient en recevoir.
Cortez entra dans la ville sans la moins

dre résistance. Il défit à l'instant ceux qui assiegeoient le quartier des Espagnols, & y jeta un secours dont ils avoient un besoin extrême. L'arrivée d'un corps de troupes aussi formidable, tint quelque temps les Mexicains en suspens ; mais en dépit de la faute qu'ils avoient faite, de recevoir les Espagnols dans leur ville, faute qu'ils eurent l'imprudence de commettre une seconde fois, & en dépit du succès des armes Espagnoles, ils résolurent de continuer les hostilités. Mais Cortez ne fut pas plutôt arrivé, que les choses changerent de face. Las de défendre plus long-temps son quartier, il fit plusieurs sorties, & fit un carnage horrible des Mexicains. Cependant, considérant qu'il perdoit infiniment plus qu'eux dans ces sortes d'attaques, eu égard à la modicité de ses forces, il se tint quelque temps enfermé dans son camp, dans l'espoir de les appaiser par l'entremise de Montezuma. Ce malheureux Prince, réduit à la triste nécessité de devenir l'instrument de sa disgrâce, & de l'esclavage de son peuple, se rendit sur le rempart, & mit tout en usage pour engager ses sujets à se retirer. Mais cet expédient n'eut

ISTOIRE
Il défit à l'instant ceux
ent le quartier des Espa-
jeta un secours dont ils
besoin extrême. L'arrivée
troupes aussi formidable,
temps les Mexicains en
als en dépit de la faute
t faite, de recevoir les
ns leur ville, faute qu'ils
udence de commettre une
& en dépit du succès des
oles, ils résolurent de con-
ssilités. Mais Cortez ne
ôt arrivé, que les choses
le face. Las de défendre
emps son quartier, il fit
tries, & fit un carnage
Mexicains. Cependant,
qu'il perdoit infiniment
dans ces sortes d'attaques,
la modicité de ses forces,
quelque temps enfermé dans
ans l'espoir de les appaiser
aise de Montezuma. Ce
Prince, réduit à la triste
devenir l'instrument de sa
de l'esclavage de son peu-
lit sur le rempart, & mit
e pour engager ses sujets à
Mais cet expédient n'eut

DES COLONIES EUROPÉENNES. 115
aucun succès. Les Mexicains, accou-
tumés depuis long-temps à vivre dans
l'indépendance, n'avoient plus pour
leur Prince ce respect, qui alloit jus-
qu'à l'adoration. Ils l'accablèrent de
mille reproches, & lui jetterent plu-
sieurs pierres, dont une l'atteignit à
la tempe, & le fit tomber sans aucun
sentiment. Les Espagnols le transpor-
terent dans son appartement. Il ne vou-
lut jamais souffrir que l'on pensât sa
plaie, mais s'enveloppant la tête dans
son manteau, il se livra en proie à la
honte & au chagrin, & mourut quel-
quel jours après, bien moins de sa
blesure, qui étoit légère, que du cha-
grin & du désespoir qu'il eut d'avoir
perdu l'estime & l'amour de ses sujets.
Quelques auteurs rapportent diverse-
ment la mort de Montezuma, mais le
récit que je viens d'en faire, paroît le
plus vraisemblable.

Ainsi mourut ce grand Prince, p'us
remarquable par les vertus qui l'éleve-
rent au trône, & les qualités qui le
lui firent conserver pendant plusieurs
années, que par sa fermeté & sa sagesse
à le défendre, lorsqu'il fut attaqué par
un ennemi formidable. Tel a été le
sort de plusieurs grands hommes. Lors-

que Luculle & Pompée attaquèrent Tigranes, Roi d'Arménie, il ne fit rien qui fût digne d'un Prince qui avoit vaincu tant de Rois. Pompée lui-même, dégénéra, après avoir joui pendant long-temps, avec beaucoup de gloire, de la puissance qu'il avoit acquise par ses grands exploits. *Se esse magnum oblitus est.* Il est naturel, pendant que nous nous élevons, & que nous luttons contre les difficultés qui s'opposent à notre élévation, que notre esprit se bande, pour ainsi dire, & déploie ses facultés avec plus de force & d'énergie. La nécessité de nos affaires nous oblige à faire usage de nos talents & de notre activité. Mais après que nos desirs sont satisfaits, notre esprit se relâche aisément. Nous avons de la peine à combattre de nouveau pour des choses, dont la possession nous paroît assurée. Nos craintes finissent du moment que nos espérances cessent. La prospérité nous énerve, la crainte nous trouble, & nous devenons indécis & irrésolus; nous aimons mieux temporiser, que de hasarder le pouvoir & la réputation que nous avons acquis. Si Montezuma eût su faire usage de ses forces, il lui en restoit assez malgré

& Pompée attaquèrent
 roi d'Arménie, il ne fit rien
 ne d'un Prince qui avoit
 le Roi. Pompée lui-même,
 après avoir joui pendant
 avec beaucoup de gloire,
 ce qu'il avoit acquise par
 exploits. *Se esse magnum*
 est naturel, pendant que
 élevons, & que nous lut-
 les difficultés qui s'oppo-
 élévation, que notre esprit
 our ainsi dire, & déploie
 avec plus de force & d'é-
 nécessité de nos affaires nous
 re usage de nos talents &
 tivité. Mais après que nos
 satisfaits, notre esprit de
 ément. Nous avons de la
 ombatire de nouveau pour
 , dont la possession nous
 ée. Nos craintes finissent du
 e nos espérances cessent. La
 nous énerve, la crainte nous
 nous devenons indécis &
 nous aimons mieux tempo-
 de hazarder le pouvoir &
 on que nous avons acquis.
 ama eût su faire usage de ses
 lui en restoit assez malgré

DES COLONIES EUROPÉENNES. 117
 les pertes qu'il avoit faites, pour éloi-
 gner Cortez de sa capitale; mais ayant
 pris le parti de temporiser, cet ennemi
 brave & actif porta un coup mortel à
 ses affaires, en s'emparant de sa Capi-
 tale, & quelque-temps après de sa per-
 sonne. Tout le reste ne fut qu'une suite
 d'un plan de conduite aussi imprudent,
 que mal ménagé.

CHAPITRE XII.

*Guatimozin, élu Empereur par les Me-
 xicains. Il assiège les Espagnols dans
 leurs quartiers. Oblige Cortez à quit-
 ter la ville. Le harcele dans sa retraite.
 Bataille d'Otumba. Cortez se retire à
 Tlascala.*

LES Mexicains n'eurent pas plutôt
 appris la mort de l'Empereur, qu'ils
 résolurent unanimement de lui donner
 un successeur. Ils jetterent les yeux sur
 Guatimozin, neveu & gendre de Mon-
 tezuma, & ils ne pouvoient choisir un
 homme plus digne de les commander,
 dans les circonstances présentes. Il
 étoit très bien fait de la personne, d'un
 tempérament fort & robuste, & d'un

courage à l'épreuve des revers les plus rudes. Quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, la réputation de ses premiers exploits lui acquit l'autorité, qui pour l'ordinaire est le partage de la vieillesse, & un génie pénétrant, lui tint lieu d'expérience. Il ne fut pas plutôt monté sur ce trône chanceux, qu'il prit les mesures nécessaires pour détourner les Mexicains de ces attaques tumultueuses & casuelles, & pour les faire agir avec ordre & uniformité. Ils rechercha les causes de leurs premières défaites, & pesant mûrement toutes choses, il comprit que les Indiens, dans l'état où ils se trouvoient, ne pouvoient se promettre aucun succès dans une bataille rangée. Il résolut donc de ménager ses soldats le plus qu'il lui seroit possible, en attendant que le temps & l'expérience leur eussent appris une meilleure méthode de combattre. En conséquence, il fit cesser les attaques, il fit couper les chaussées qui joignoient la ville au Continent, & barricader les rues, résolu de faire périr par la faim un ennemi qu'il ne pouvoit vaincre d'une autre manière. Ces mesures, toutes simples qu'elles nous paroissent, sont d'autant

ISTOIRE
reuve des revers les plus
P'il n'eût que vingt-quatre
tion de les premiers ex
quit l'autorité, qui pour
le partage de la vieil-
gème pénétrant, lui tint
nce. Il ne fut pas plutôt
trône chancelant, qu'il
res nécessaires pour des
Mexicains de ces attaques
& casuelles, & pour les
c ordre & uniformité. Ils
causes de leurs premières
pesant mûrement toutes
comprit que les Indiens,
où ils se trouvoient, ne
e. promettre aucun succès
ataille rangée. Il résolut
énager ses soldats le plus
oit possible, en attendant
s & l'expérience leur euf-
une meilleure méthode de
En conséquence, il fit ces-
es, il fit couper les chauf-
noient la ville au Conti-
rricader les rues, résolu de
par la faim un ennemi qu'il
vaincre d'une autre ma-
mesures, toutes simples
s paroissent, font d'autant

DES COLONIES EUROPÉENNES. 119
plus honneur à la sagacité de Guati-
mozin, que les Mexicains les avoient
jusqu'alors ignorées; & quelles étoient
le fruit de son génie.

Dès ce moment, la méthode de faire
la guerre changea entièrement de face.
Les provisions devenoient de jour en
jour plus rares pour les Espagnols, &
quoiqu'ils tuassent un grand nombre
d'assiégeans dans leurs sorties, la quan-
tité de canaux dont la ville étoit
remplie, les barricades redoublées
qu'on avoit pratiquées dans les rues,
les obligeoient, après avoir fait quel-
ques progrès, de retourner dans leur
quartier par pure lassitude. Les Espa-
gnols, qui avoient jusqu'alors résisté
aux armes des Indiens, ne furent point
à l'épreuve de la famine. Cortez com-
prit qu'il n'y avoit d'autre ressource
pour lui, que de faire une prompte
retraite, il ne pouvoit la faire sans
perdre la plus grande partie des tré-
sors qu'il avoit amassés; mais ce fut
là ce qui l'affligeoit le moins. Il en-
couragea ses troupes, en abandonnant
la part qu'il y avoit. Il leur fit com-
prendre qu'il ne leur convenoit point
de se charger d'un trésor, qu'ils de-
voient regarder comme placé à un

fort intérêt, jusqu'à ce qu'elles fussent en état de le venir réclamer avec des forces suffisantes. Tout étoit disposé pour la retraite, lorsqu'il s'éleva une contestation sur le temps auquel on devoit la faire. Les avis furent partagés; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, l'un & l'autre parti avoit de fortes raisons, lorsqu'un espèce d'Astrologue, qui passoit pour prophète, & qui, comme tel, étoit fort respecté dans l'armée, leur promit un heureux succès, s'ils marchoient cette nuit même. Il est certain que la superstition a un pouvoir surprenant pour déterminer les hommes dans les affaires douteuses; car comme la raison n'est pas toujours en état de choisir le bon parti, on embrasse avidement celui que la superstition dicte, & on le suit sans jamais s'en départir.

Le Général prit le prophète pour guide, & disposa toutes choses pour sa retraite avec beaucoup de jugement. Il fit allumer à l'ordinaire des feux dans les différents endroits de ses quartiers. Il mit à l'avant-garde les soldats les plus braves & les plus aguerris; les prisonniers, l'artillerie, & le gros bagage

HISTOIRE

jusqu'à ce qu'elles fussent
 e venir réclamer avec des
 lantes. Tout étoit disposé
 crainte, lorsqu'il s'éleva une
 a sur le temps auquel on
 aire. Les avis furent parta-
 ns concluoient pour la nuit,
 our le jour, l'un & l'autre
 de fortes raisons, lors-
 ce d'Astrologue, qui pas-
 prophète, & qui, comme
 fort respecté dans l'armée,
 t un heureux succès, s'ils
 cette nuit même. Il est
 la superstition a un pouvoir
 pour déterminer les hom-
 les affaires douteuses; car
 raison n'est pas toujours en
 noisir le bon parti, on em-
 lement celui que la supersti-
 , & on le suit sans jamais
 tir.

général prit le prophète pour
 disposa toutes choses pour sa
 vec beaucoup de jugement.
 mmer à l'ordinaire des feux
 différents endroits de ses quar-
 it à l'avant-garde les soldats
 braves & les plus aguerris;
 niers, l'artillerie, & le gros
 bagage

DES COLONIES EUROPÉENNES. 121

bagage au centre, & lui même se mit
 à l'arrière-garde avec cent soldats choi-
 sis. Les Espagnols marcherent avec
 beaucoup d'ordre & de silence jusqu'au
 premier endroit où l'on avoit rompu
 la digue. On jeta dessus un pont vo-
 lant que Cortez avoit fait construire;
 mais le poids de l'artillerie & des che-
 vaux l'engagea tellement entre les
 pierres qui le soutenoient, qu'il auroit
 été impossible de le transporter aux
 autres ouvertures, comme on l'avoit
 supposé. Mais un danger beaucoup plus
 pressant appella leur attention ailleurs.
 Comme rien n'échappoit à la vigilance
 du nouvel Empereur, il pénétra à l'inf-
 tant le dessein qu'ils avoient de se re-
 tirer, & disposa des deux côtés de la
 chaussée une multitude infinie de ca-
 nots, avec ordre d'observer le plus
 grand silence, & de ne point atta-
 quer, qu'il ne leur en donnât le signal.
 L'obscurité de la nuit favorisoit leur
 projet, & s'apercevant de l'embarras
 où étoient les Espagnols, ils profite-
 rent de cet avantage, & leur tirerent
 quantité de flèches, poussant en mê-
 me-temps un grand cri, qui augmenta
 par le tintamarre effroyable de leurs
 instrumens militaires. Les Espagnols

se comporterent dans cette occasion avec une bravoure extraordinaire. Il est inutile, & même impossible de décrire le carnage qui se fit dans cette horrible nuit. Les Indiens attaquèrent d'abord en bon ordre ; mais les premiers rangs ayant été repoussés, & les canots avançant toujours, le désordre se mit parmi eux, & il y en eut quantité de tués & de noyés. Mais leur fureur ne se ralentit point. Plusieurs milliers d'Indiens qui étoient éloignés, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent dans l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils grimperent sur la chaudière dans l'endroit où elle étoit coupée, & se jetterent sur les Espagnols avec un acharnement qu'il est impossible d'exprimer. Ceux-ci firent un furieux carnage parmi ces misérables nuds & en désordre, ils culbutoient par centaines dans le lac, ils étoient à l'instant remplacés par d'autres, & les Espagnols épuisés de fatigue & de lassitude, étoient sur le point de périr sans ressource, lorsque l'avant-garde faisant un effort vigoureux, rompit les Mexicains, & se servant d'une poutre qui se rencontra là par hazard, ils dé-

ISTOIRE
ent dans cette occasion
vovre extraordinaire. Il
c même impossible de dé-
age qui se fit dans cette
. Les Indiens attaquèrent
on ordre ; mais les pre-
yant été repoussés, & les
ant toujours, le désordre
eux, & il y en eut quan-
& de noyés. Mais leur fu-
lentit point. Plusieurs mil-
ns qui étoient éloignés,
pouvoient souffrir la len-
es, se jetterent dans l'eau,
de leurs armes & de leur
elle, ils grimperent sur la
ns l'endroit où elle étoit
se jetterent sur les Espa-
un acharnement qu'il est
l'exprimer. Ceux-ci firent
carnage parmi ces miséra-
en désordre, ils culbutoi-
es dans le lac, ils étoient à
mplacés par d'autres, & les
épuisés de fatigue & de
étoient sur le point de périr
rce, lorsque l'avant-garde
effort vigoureux, rompit les
, & se servant d'une poutre
ontra là par hazard, ils dé-

DES COLONIES EUROPEENNES. 123
filerent dessus les uns après les autres,
& gagnèrent le Continent. Quelques-
uns disent, qu'après avoir taillé leurs
ennemis en pièces, ils se servirent de
leurs corps pour combler le canal. Cor-
tez passa avec la première troupe, &
la mit en bataille à mesure que les sol-
dats arrivoient, pour faciliter la re-
traite des autres. Etant ensuite retour-
né sur la chaussée, il les encouragea par
sa présence & par son exemple à re-
commencer le combat, & plaçant une
partie de ses gens des deux côtés de
la chaussée, il donna ordre au centre
de défiler. Le jour commençoit à pa-
roître, lorsque toute l'armée se trouva
hors de la ville & en terre ferme. Cor-
tez fit halte à une petite distance, pour
donner le temps à ceux qui étoient disper-
sés, de venir joindre le reste de l'armée.
Les Espagnols furent heureux de ce
que les Mexicains ne suivirent pas leur
avantage, & qu'ils leur donnerent le
temps de respirer. Leur retardement
vint d'un accident inopiné. Le jour ne
leur permit pas plutôt de découvrir le
champ de bataille, dont ils étoient res-
tés les maîtres au prix de leur sang,
qu'ils apperçurent parmi les morts deux
fils de Montezuma, qui étoient avec
F ij

les prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, lesquels avoient été tués par les Mexicains mêmes dans la mêlée de la nuit précédente. A cette vûe, ils demeurèrent quelque temps immobiles & saisis d'horreur. Leurs sentimens de fidélité se réveillèrent; ils frémissent au seul souvenir de la violence, qu'ils avoient commise contre leur Monarque, & d'avoir trempé leurs mains dans le sang de ses fils. Cette vûe les jeta dans une consternation horrible. Ils ne voulurent point ajouter à leur impiété celle de leur refuser les derniers devoirs. Cependant les Espagnols continuèrent leur retraite sans rencontrer le moindre obstacle, mais ce répit fut de courte durée. Tous les alliés des Mexicains ayant pris les armes, & s'étant partagés en plusieurs corps, tombèrent sur l'armée de Cortez, & la harcelèrent sans relâche. Ils l'attaquèrent de tout côtés, lui dressèrent des embuscades, & tentèrent plusieurs fois de la surprendre. Les provisions commencèrent à leur manquer; & ce fut dans cette occasion que Cortez montra une fermeté, une vigilance & un courage, dont on ne trouve aucun exemple dans l'Histoire.

HISTOIRE
ers qui suivoient le bagage.
ols, lesquels avoient été
Mexicains mêmes dans la
nuit précédente. A cette
meurent quelque temps
s saisis d'horreur. Leurs fen-
idélité se réveillèrent; ils
seul souvenir de la vio-
s avoient commise contre
que, & d'avoir trempé
dans le sang de ses fils. Cette
dans une consternation hor-
e voulurent point ajouter à
é celle de leur refuser les
voirs. Cependant les Espa-
nuèrent leur retraite sans
le moindre obstacle, mais
de courte durée. Tous les
Mexicains ayant pris les ar-
étant partagés en plusieurs
berent sur l'armée de Cor-
harcelèrent sans relâche. Ils
nt de tout côtés, lui dressè-
mbuscades, & tenterent plu-
de la surprendre. Les pro-
mencerent à leur manquer;
ans cette occasion que Cor-
une fermeté, une vigilance
urage, dont on ne trouve
mple dans l'Histoire.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 125

Pendant que Cortez étoit ainsi oc-
cupé à se défendre contre les troupes
légeres, qui le harceloient, le princi-
pal corps d'armée des Mexicains prit
une autre route, & se rendit sur trois
colonnes dans une vaste plaine, ap-
pellée la vallée d'Orumba, qui étoit
sur le chemin de Tlascala, dont le
terrain fort vaste, leur donnoit la faci-
lité d'étendre leurs bataillons sans em-
barras. Ils cachèrent leur dessein avec
tout le soin imaginable. Pour endormir
les Espagnols, ils ordonnerent à plu-
sieurs villages de les bien accueillir.
Mais Cortez ne relâcha rien de sa vi-
gilance ordinaire; il ne se laissa point
imposer par les apparences d'amitié
que lui donnoient des gens dont l'inté-
rêt ne permettoit point qu'ils fussent
ses amis; convaincu qu'une surprise,
de quelque espèce qu'elle puisse être,
est toujours nuisible aux affaires d'un
Général, & le ruine de réputation. Il
jugea des sentiments qu'ils avoient pour
lui, par les manieres, les gestes & la
contenance de ceux qu'il rencontra sur
sa route; & s'apercevant que plusieurs
témoignoient une joie & un contente-
ment extraordinaires, il comprit avec
raison que ces démonstrations ne lui

étoient point favorables. A peine avoit-il achevé les dispositions nécessaires pour éviter toute surprise, qu'on découvrit du haut d'une montagne une armée formidable rangée en bon ordre, dont le front occupoit l'espace entier de la vallée d'Otumba, & le fond s'étendoit au-delà de la portée de la vue. Les Espagnols animés, par la supériorité de leurs armes, & par le souvenir des victoires qu'ils avoient remportées; & les Tlascaltèques par la présence de leurs alliés, & par leur haine pour le nom Mexicain, se comporterent avec autant de bravoure que de succès. Les Mexicains ne leur cédoient ni en animosité ni en courage. Mais ce fut Cortez lui-même, qui décida de la fortune de cette journée. Comme il avoit la mémoire extrêmement heureuse, il se ressouvint d'avoir oui dire aux Mexicains, que le sort de leurs batailles dépendoit de celui de l'étendard royal. Il consistoit en un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & orné de quantité de plumes de diverses couleurs. On ne le mettoit en campagne que dans les occasions de la dernière importance, & on ne le confioit qu'au Général, lequel étoit

HISTOIRE
favorables. A peine avoit
les dispositions nécessaires
toute surprise, qu'on dé-
munt d'une montagne une
dable rangée en bon or-
front occupoit l'espace
vallée d'Otumba, & le
oit au-delà de la portée de
Espagnols animés, par la
de leurs armes, & par le
victoires qu'ils avoient
& les Tlascalteques par la
leurs alliés, & par leur
e nom Mexicain, se com-
ec autant de bravoure que
Les Mexicains ne leur cé-
animosité ni en courage.
Cortez lui-même, qui dé-
fortune de cette journée.
avoit la mémoire extrême-
ise, il se ressouvint d'avoir
Mexicains, que le sort de
es dépendoit de celui de
oyal. Il consistoit en un filet
pendant au bout d'une
rné de quantité de plumes
couleurs. On ne le mettoit
ne que dans les occasions de
importance, & on ne le
'au Général, lequel étoit

DES COLONIES EUROPÉENNES. 127
porté sur un siege superbement orné,
élevé au-dessus de tous, sur les épau-
les de ses domestiques dans le centre
de l'armée, pour être témoin de la con-
duite de ses troupes, donner ses ordres,
& les faire exécuter. Cortez, résolu de
faire son principal effort dans l'endroit
le plus éloigné de l'étendard, employa
tous ses fantassins à ce service. Il se mit
à la tête de la cavalerie avec quelques-
uns de ses plus braves Officiers, aux-
quels il fit part de son dessein, & qu'il
encouragea de l'espoir d'une prompte
décision, & donna au grand galop à
l'endroit qui lui parut le plus foible &
le moins éloigné du centre. Après avoir
porté par terre des bataillons entiers;
il arriva au lieu où étoient l'étendard
& l'Empereur, escorté de tous les no-
bles de sa garde. Ce fut dans cet endroit
qu'il trouva le plus de résistance, mais
il l'eut bientôt surmontée, & poussant
son cheval droit au Général des Mexi-
cains, il le renversa d'un coup de lan-
ce, & s'empara de l'étendard. Au mo-
ment que les Indiens virent l'étendard
entre les mains des Espagnols, ils ab-
batirent toutes les autres enseignes, &
s'enfuirent à vauderoute. Ils perdirent
vingt mille hommes, & les Espagnols

128 HISTOIRE
firent un butin considérable. Après
cette victoire, Cortez continua sa mar-
che vers Tlascala ; où il fut parfaite-
ment bien reçu de ses alliés.

CHAPITRE XIII.

*Les Espagnols que l'on avoit envoyés
contre Cortez, se joignent à lui. Il
marche à Mexique. Il découvre une
conspiration que l'on avoit formée con-
tre lui.*

RETOURNONS maintenant à Me-
xique. Les Espagnols ne furent pas
plutôt partis, que Guatimozin fit for-
tifier la ville, de maniere à les empê-
cher d'y rentrer une troisieme fois. Il
trouva qu'il y avoit eu mille Tlascal-
téques de tués dans cette retraite, plus
de deux cens Espagnols, (c'étoit la
plus grande perte qu'ils eussent encore
faite dans l'Amérique) & un grand
nombre de chevaux. Il fit couper les
têtes des Espagnols & celles de leurs
chevaux, qui n'étoient pas moins re-
doutables, & les envoya à toutes les
nations voisines, comme un signe in-
faillible de sa victoire, & une marque

tin considérable. Après
Cortez continua sa mar-
chale ; où il fut parfaite-
ment reçu de ses alliés.

CHAPITRE XIII.

Les Espagnols que l'on avoit envoyés
à Mexico, se joignent à lui. Il
découvre une
ville que l'on avoit formée con-

traints maintenant à Me-
xico. Les Espagnols ne furent pas
si surpris, que Guatimozin fit for-
mer, de manière à les empê-
cher d'entrer une troisième fois. Il
y avoit eu mille Tlascal-
teques dans cette retraite, plus
de mille Espagnols, (c'étoit la
perte qu'ils eussent encore
en Amérique) & un grand
nombre de chevaux. Il fit couper les
chevaux des Espagnols & celles de leurs
alliés n'étoient pas moins re-
çues, & les envoya à toutes les
parties, comme un signe in-
contestable de victoire, & une marque

de victoire qu'il ne vouloit garder aucun mé-
nage avec l'ennemi, & le détruire
sans ressource. Cette démarche lui réus-
sit si bien, que plusieurs nations qui
penchoient pour les Espagnols, chan-
gerent de sentiment, & que d'autres,
qui chanceloient encore, persisterent
dans leur alliance avec les Mexicains.
Cela fut cause que plusieurs aventu-
riers, que la réputation de Cortez
avoit attirés, furent taillés en pièces,
avant d'avoir eu le temps de joindre
l'armée. Mais la négociation que Gua-
timozin avoit le plus à cœur, étoit
celle qu'il avoit entamée avec Tlas-
cala, parce que cette République fai-
soit la principale force de Cortez. Il
chargea ses Ambassadeurs de riches
présents pour les Chefs de la Républi-
que, & leur donna d'excellentes ins-
tructions pour les détacher des Espa-
gnols, & ils y réussirent si bien, qu'ils
gagnerent la plupart des Sénateurs.
Cortez de son côté se ménagea si bien
dans cette rencontre, que cette négo-
ciation qui eût dû leur nuire, tourna
à leur avantage, & que les Tlascalte-
ques persisterent dans leur alliance avec
les Espagnols.

Tant qu'un Général a sous ses or-

dres une armée obéissante & bien unie, il peut former tels projets qu'il lui plaît, & les exécuter à sa volonté; mais il faut une capacité au-dessus du commun pour pouvoir se défendre contre un ennemi étranger, & lutter en même-temps contre une sédition domestique. Les soldats de Narvaez, que Cortez avoit emmenés de Mexique, se souvenant du butin qu'ils y avoient laissé, & ne voyant plus jour d'y retourner, commencèrent à se mutiner, & voulurent retourner à Cuba. La mutinerie gagna le reste des troupes. Cortez mit tout en usage pour les appaiser; mais tous ses soins ne servirent qu'à pallier une maladie, dont la cause subsistoit toujours.

Pendant qu'il luttoit ainsi contre ces difficultés, Jacques Velasquez, son ancien ennemi, regardant l'expédition de Narvaez, comme sûre, envoya un vaisseau pour en apprendre des nouvelles, avec environ trente hommes pour le renforcer. Le Commandant du Port n'eut pas plutôt découvert ce navire, qu'il se rendit à bord. Le Capitaine lui ayant demandé des nouvelles de Narvaez, il lui répondit qu'il étoit en parfaite santé, & que ses affaires

ée obéissante & bien unie,
 mer tels projets qu'il lui
 es exécuter à sa volonté ;
 une capacité au-dessus du
 our pouvoir se défendre
 nemi étranger, & lutter
 emps contre une sédition
 Les soldats de Narvaez,
 avoit emmenés de Mexi-
 uenant du butin qu'ils y
 sé, & ne voyant plus jour
 er, commencèrent à se mu-
 ulurent retourner à Cuba.
 ie gagna le reste des trou-
 mit tout en usage pour les
 mais tous ses soins ne servi-
 allier une maladie, dont la
 toir toujours.
 qu'il luttoit ainsi contre ces
 Jacques Velasquez, son an-
 ni, regardant l'expédition
 z, comme sûre, envoya un
 our en apprendre des nou-
 ec environ trente hommes
 nforcer. Le Commandant du
 pas plutôt découvert ce na-
 se rendit à bord. Le Capi-
 yant demandé des nouvelles
 z, il lui répondit qu'il étoit
 santé, & que ses affaires

DES COLONIES EUROPÉENNES. 131
 étoient dans le meilleur état du monde. Il sçut si bien circonstancier les choses, que les Espagnols, ravis d'admiration pour le Conquérant, & pour la conduite qu'il avoit tenue, mirent pied à terre avec la plus grande confiance, dans le dessein d'aller le joindre.

A-peu-près vers le même-temps, le Gouverneur de la Jamaïque, qui n'étoit pas plus affectonné à Cortez, envoya trois vaisseaux avec un petit corps de troupes, dans l'espoir de lui arracher une partie de ses conquêtes. Ces vaisseaux furent dispersés par la tempête, & souffrirent beaucoup; mais ce qu'il y eut de singulier fut, que quoiqu'ils fussent séparés, ils prirent unanimement la résolution de se soustraire aux ordres de leur Commandant, & d'aller joindre Cortez, dès qu'ils auroient mis pied à terre. De sorte, que ses ennemis le secoururent trois fois, par les mêmes moyens dont ils s'étoient servis pour ruiner ses affaires. Ces accidens, quoique très favorables à Cortez, ne furent certainement point l'effet de son invention. Il y a une espèce de bonne fortune nécessaire pour former un héros, pour faire éclater sa prudence & son courage, & lui don-

ner cette confiance & cette supériorité que rien autre ne peut donner, mais qui fait toujours une partie principale d'un caractère héroïque. Sans cela, il est impossible à un homme, quelques qualités qu'il ait d'ailleurs, de réussir dans ses entreprises. Le bonheur de Cortez ne parut jamais mieux que dans cette occasion; car outre les secours dont je viens de parler, & auxquels ils ne s'attendoit sûrement point, il arriva peu de temps après des vaisseaux d'Espagne, avec un secours d'hommes & de provisions. Il reçut par la même voie une lettre, par laquelle l'Empereur approuvoit sa conduite, & lui confirmoit le commandement de l'armée.

Fortifié de ces secours, Cortez céda aux importunités de ceux de ses soldats, qui avoient le plus d'envie de se retirer; & quoiqu'il diminuât considérablement son armée par cette démarche, il préféra la discipline au nombre, sachant qu'il y a très peu à compter sur des soldats mécontents, & qui ne combattent que par force, & que leur lâcheté & leur mutinerie suffisent pour corrompre une armée entière. Après le départ des mutins, il trouva

STOIRE.
nce & cette supériorité
ne peut donner, mais
rs une partie principale
héroïque. Sans cela, il
à un homme, quelques
it d'ailleurs, de réussir
prises. Le bonheur de
t jamais mieux que dans
; car outre les secours
de parler, & auxquels
loit sûrement point, il
emps après des vaisseaux
ec un secours d'hommes
ns. Il reçut par la même
re, par laquelle l'Empe-
oit sa conduite, & lui
commandement de l'ar-

ces secours, Cortez céda
ités de ceux de ses sol-
oient le plus d'envie de
quoiqu'il diminuât confi-
son armée par cette dé-
féra la discipline au nom-
qu'il y a très peu à com-
oldats mécontents, & qui
nt que par force, & que
& leur mutinerie suffisent
pre une armée entière.
art des mutins, il trouva

DES COLONIES EUROPÉENNES. 133
qu'il avoit encore plus de neuf cens
fantassins, quatre-vingt-six cavaliers,
& dix-huit pièces de canon. Avec ce
corps de troupes, & le secours d'un
corps de Tlascaltèques, & des alliés
de diverses nations, que l'admiration
& la crainte de Cortez, ou leur haine
pour les Mexicains, avoient engagés
sous ses drapeaux, il se prépara à atta-
quer une seconde fois Mexique, qui
étoit le principal objet de ses entre-
prises. La ville étoit si avantageuse-
ment située, & si bien fortifiée, qu'il
comprit qu'il ne pourroit s'en rendre
maître, qu'autant qu'il pourroit agir
en forces sur le lac. Pour lui ôter tout
espoir de secours, il résolut de faire
construire douze brigantins, & de faire
porter les pièces de ces vaisseaux, de
manière qu'on pût les assembler lorf-
qu'il seroit arrivé sur les bords du lac.
Ses Indiens se chargerent de les porter
sur leurs épaules. Sa marche à Mexi-
que fut bien moins une marche ordi-
naire, qu'une suite continuelle d'em-
buscades & de combats contre des ar-
mées nombreuses, & avec des circon-
stances qu'il seroit trop long de rap-
porter. Il en sortit avec honneur, quoi-
que l'on puisse dire sans exagération

que ses ennemis lui disputèrent chaque pied de terrain, depuis Tlascala jusqu'à Mexico.

On découvrit enfin cette ville, laquelle étoit bâtie au milieu d'un grand lac, & environnée d'une multitude d'autres, extrêmement peuplées, sur lesquelles elle sembloit dominer, & qui toutes étoient soumises à sa puissance. Les Espagnols, qui la regardoient comme la fin de leur carrière, ranimèrent leur courage, & oublièrent les peines & les travaux qu'ils avoient essuyés dans leur marche; les Tlascalteques ne témoignoiént pas moins d'ardeur; mais elle se tourna bien-tôt en une espèce de fureur, de sorte que le Général, par ses menaces & par ses cris, eut toutes les peines du monde à la modérer, & à les empêcher de courir en désordre au combat. Avant que d'attaquer Mexico, il employa quelque-temps à réduire toutes les villes voisines, dont cette capitale pouvoit tirer du secours. Il fit couper les aqueducs qui fournissoient de l'eau à la ville, celle du lac étant saumâtre, & fit lancer ses brigantins à l'eau, pour empêcher les secours qu'elle eût pu recevoir du lac.

lui disputèrent chaque
 , depuis Tlascala jus-

it enfin cette ville, la-
 tie au milieu d'un grand
 onnée d'une multitude
 èmement peuplées, sur
 embloit dominer, & qui
 soumises à sa puissance.
 s, qui la regardoient
 de leur carrière, rani-
 surage, & oublièrent les
 travaux qu'ils avoient
 leur marche; les Tlascal-
 oignoient pas moins d'ar-
 lle se tourna bien-tôt en
 e fureur, de sorte que le
 r ses menaces & par ses
 tes les peines du monde
 , & à les empêcher de
 ordre au combat. Avant
 er Mexique, il employa
 s à réduire toutes les vil-
 dont cette capitale pou-
 secours. Il fit couper les
 fournissoient de l'eau à la
 du lac étant saumâtre, &
 brigantins à l'eau, pour
 s secours qu'elle eût pu
 lac.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 135

Dans le temps qu'il étoit occupé de
 ces soins, un vieux soldat Espagnol
 lui découvrit une conspiration d'une
 nature très dangereuse. Un simple sol-
 dat, nommé Antoine de Vilesana,
 homme hardi & déterminé, forma avec
 quelques-uns de ses camarades le des-
 sein de tuer Cortez & tous ses Conseil-
 lers, de passer ensuite à la Vera-Cruz
 & de-là à Cuba, dans l'espoir d'obte-
 nir son pardon, par la manière dont il
 feroit valoir ce service à Jacques Ve-
 lasquez. Ils furent portés à cette réso-
 lution par le souvenir des fatigues &
 des dangers qu'ils avoient essuyés, &
 par la crainte de ceux dont ils étoient
 menacés, sans considérer qu'ils ne fe-
 roient que les augmenter par cette ac-
 tion criminelle. Plusieurs personnes de
 marque étoient entrées dans cette con-
 spiration, & elle étoit si fort avancée,
 qu'on étoit convenu du temps & de la
 manière de le tuer, de même que de la
 personne à qui on devoit déférer le
 commandement de l'armée. Cortez ne
 fut pas plutôt informé de ce dessein,
 que sans en faire part à personne, &
 sans perdre un moment de temps, il
 partit accompagné de quatre ou cinq
 de ses premiers Capitaines, & se ren-

dit au logis de Vilefana, qui, surpris de le voir, donna à connoître son crime par le trouble qui parut sur son visage. Le Général, après l'avoir fait mettre aux fers, fit signe que tout le monde se retirât, l'examina sur toutes les particularités de l'affaire, sur les noms & le nombre de ses complices. Vilefana avoua tout, & pour justifier sa démarche, produisit l'acte du traité, signé de tous les conjurés. Cortez le lut, & ne fut pas peu surpris d'y trouver les noms de quelques personnes qu'il honoroit de sa confiance. Il dissimula cependant son chagrin, & fit pendre Vilefana à la porte de sa tente en présence de toute l'armée. Il ne communiqua à aucun de ses amis le papier qu'il avoit en main; il fit assembler ses Capitaines & tous ses soldats, leur exposa l'horrible projet qu'on avoit formé contre sa vie, ajoutant qu'il s'estimoit heureux d'ignorer si ce crime enveloppoit quelques complices, quoique l'empressement de Vilefana à déchirer un papier qu'il portoit dans son sein, ne lui permit pas d'en douter. Qu'il venoit de faire punir le coupable, & que quoiqu'il fût résolu de châtier avec la dernière sévérité les atten-

HISTOIRE
de Vilefana, qui, surpris
onna à connoître son crime
e qui parut sur son visage.
après l'avoir fait mettre
signe que tout le monde
examina sur toutes les par-
l'affaire, sur les noms &
le ses complices. Vilefana
& pour justifier sa démar-
fit l'acte du traité, signé
conjurés. Cortez le lut, &
peu surpris d'y trouver les
quelques personnes qu'il ho-
à confiance. Il dissimula
son chagrin, & fit pendre
à porte de sa tente en pré-
tate l'armée. Il ne commu-
cun de ses amis le papier
en main, il fit assembler
es & tous ses soldats, leur
rrible projet qu'on avoit
re sa vie, ajoutant qu'il
eureux d'ignorer si ce crime
quelques complices, quoi-
issement de Vilefana à dé-
apier qu'il portoit dans son
i permit pas d'en douter.
it de faire punir le coup-
quoiqu'il fût résolu de châ-
a dernière sévérité les atten-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 137
tats que l'on formeroit contre sa vie
& son autorité, il agiroit cependant
de maniere que personne n'eût sujet de
se plaindre, & qu'au cas qu'il eût fait
tort à quelqu'un, il étoit prêt à lui don-
ner une satisfaction entière. En agissant
de la sorte, Cortez eut l'avantage de
connoître ceux qui étoient bien inten-
tionnés pour lui, & de leur laisser
ignorer la découverte qu'il avoit faite,
& de plus il leur donna les moyens de
la prévenir, par leur empressement à
remplir leur devoir. Il choisit alors
douze soldats pour sa garde, sous un
Commandant qui étoit toujours auprès
de sa personne.

A peine Cortez eut-il étouffé cette
conspiration, dont il se servit pour
augmenter une autorité qu'on avoit
voulü affaiblir, qu'il survint un autre
incident à-peu-près semblable, dont il
se tira avec la même prudence & avec
le même courage. Le Général des Tlaf-
caltéques envieux de sa gloire, & qui
peut-être craignoit les suites de la des-
truction des Mexicains, quoiqu'enne-
mis de sa République, engagea un
nombre considérable de ses soldats à
déserter le camp des Espagnols. Cortez
donna ordre sur le champ de les pour-

suivre. Ce Général avoit été autrefois ennemi de Cortez, & l'avoit toujours déservi dans les conseils de sa nation ; mais lorsqu'il vit qu'elle prenoit ses intérêts, il changea de conduite, & s'attacha entièrement à lui. Il venoit de le trahir une seconde fois, & par conséquent il ne méritoit plus aucune confiance. Cortez donna ordre à ceux qu'il avoit envoyés de le faire mourir. Les Tlascaltèques qui l'avoient suivi, revinrent avec les Espagnols. Cortez sçut si bien ménager cette affaire, que les Tlascaltèques, ni leur République, ni le pere même de ce Général ne se plainrent point de sa mort.



ISTOIRE
Général avoit été autrefois
Cortez, & l'avoit toujours
les conseils de sa nation
il vit qu'elle prenoit ses
changea de conduite, &
tièrement à lui. Il venoit
une seconde fois, & par
il ne méritoit plus aucune
Cortez donna ordre à ceux
envoyés de le faire mou-
tlascaltèques qui l'avoient
nrent avec les Espagnols.
t si bien ménager cette af-
les Tlascaltèques, ni leur
e, ni le pere même de ce
se plainirent point de sa

CHAPITRE XIV.

Siège de Mexique. Les Mexicains refusent les conditions qu'on leur offre. Les Espagnols sont repoussés par un stratagème de Guatimozin. Il en employe un second. Il est fait prisonnier. La ville se rend. Guatimozin est mis à la torture. Cortez est supplanté dans son Gouvernement. Réflexions sur les cruautés que commirent les Espagnols.

Ces troubles domestiques apaisés, le Général Espagnol employa tout ce qu'il avoit de prudence & de courage contre ses ennemis déclarés. On arrivoit à la ville par trois grandes chaussées, qui étoient défendues du côté du Continent par trois autres villes qui lui servoient de fauxbourgs. Ces chaussées étoient défendues dans toute leur longueur par un nombre infini de fossés & de barricades. Cortez fit attaquer par trois différents endroits, ces villes & les chaussées qu'elles défendoient. Les brigantins ne demeurèrent point oisifs. Pendant tout le cours de ce siège, les Mexicains ne se distinguèrent pas



moins par leur bravoure, que par l'adresse avec laquelle ils repousserent les attaques des Espagnols, & les assaillirent à leur tour. Il n'y eut point de ruse ni de stratagème qu'on ne mit en usage; mais les Espagnols, conduits par l'invincible Cortez, poussèrent leurs avantages si loin, qu'après avoir fait un carnage affreux de leurs ennemis, il se rendirent maîtres des postes qui assureroient les chaussées du côté du Continent, & balayerent si bien le lac qu'aucun canot n'osa s'y montrer.

Cortez remporta ces avantages, mais il s'aperçut qu'ils lui coûtoient cher. Il réfléchit que rien ne terniroit plus sa gloire que de détruire une ville si belle & si opulente, & de l'inonder du sang de ses malheureux habitants; & se ressouvénant de quoi étoit capable un peuple qui combattoit pour sa vie, ses biens & sa religion, il résolut de profiter des avantages qu'il venoit de remporter, pour proposer un accommodement aux assiégés. Il ne leur demanda autre chose, sinon de reconnaître la souveraineté de l'Empereur des Romains, dont le droit lui avoit été cédé par Montezuma, & étoit appuyé par les prophéties les plus au-

bravoure, que par l'a-
 quelle ils repousserent les
 Espagnols, & les assailli-
 our. Il n'y eut point de
 aragème qu'on ne mit en
 les Espagnols, conduits
 ble Cortez, poussèrent
 ges si loin, qu'après avoir
 age affreux de leurs enne-
 endirent maîtres des postes
 ot les chaussées du côté du
 & balayerent si bien le lac
 not n'osa s'y montrer.
 mporta ces avantages, mais
 qu'ils lui coûtoient cher.
 que rien ne terniroit plus
 e de détruire une ville si
 ppulente, & de l'inonder
 ses malheureux habitants;
 venant de quoi étoit capa-
 ble qui combattoit pour sa
 ens & sa religion, il résolut
 des avantages qu'il venoit
 er, pour proposer un accom-
 aux assiegés. Il ne leur de-
 re chose, sinon de recon-
 souveraineté de l'Empereur
 ns, dont le droit lui avoit
 ar. Montezuma, & étoit ap-
 les prophéties les plus au-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 141
 thentiques de la nation, avec des otages
 qui pussent répondre de l'accomplisse-
 ment de sa parole.

Guatimoz n, qui avoit fait pour sau-
 ver son pays tout ce que lui dictoient
 son courage & son sçavoir militaire,
 voyant l'inutilité des moyens qu'il
 avoit employés, quoique rempli de ce
 noble orgueil, qui sied si bien à un
 Monarque, résolut de le sauver par
 une voie plus douce & plus sûre, en
 acquiesçant à l'accommodement qu'on
 lui proposoit. Mais les Prêtres, qui
 avoient beaucoup de crédit dans le
 conseil, craignant de perdre leur pou-
 voir, ou guidés par un zèle aveugle,
 menacerent de la vengeance de leurs
 Dieux tous ceux qui proposeroient de
 se soumettre, & promirent une victoire
 assurée à ceux qui combattoient pour
 la défense de leur religion. Leur dis-
 cours eut tant de force, que tous les
 membres du Conseil revinrent à leur
 avis, malgré l'Empereur, & résolurent
 de ne prêter l'oreille à aucun accom-
 modement. Guatimozin, qui cédoit au
 sentiment général avec regret, & qui
 provoyoit les suites funestes de cette
 résolution, résolut de mourir avec le
 même courage qu'il avoit toujours.

» vécu. » Eh bien, leur dit-il, puisque
» vous êtes résolu à tout hasarder,
» préparez-vous à agir d'une manière
» digne de la résolution que vous ve-
» nez de prendre. Je ne manquerai
» jamais ni à ce que je vous dois, ni
» à ce que je me dois à moi-même.
» C'est-là tout ce que j'ai à vous dire.
» Je répondrai dorénavant aux deman-
» des que la nécessité vous contrain-
» dra de me faire, avec orgueil &
» cruauté, & je punirai de mort qui-
» conque sera assez hardi pour parler
» de la paix, quelque misère que l'on
» souffre dans la ville, sans en excep-
» ter les Prêtres mêmes, qui doivent
» soutenir plus constamment que les
» autres les oracles de leurs Dieux ».

Après avoir ainsi parlé, il sortit du conseil, & ordonna aux Mexicains de prendre les armes. Cortez de son côté, n'eut pas plutôt appris que ses propositions avoient été rejetées, qu'il ne songea plus qu'à les faire valoir par la force, & ordonna d'attaquer Mexique par les trois chaussées à la fois, à dessein de porter le fer & le feu dans le cœur de cette ville. Il commanda lui-même la principale attaque. Les Mexicains avoient taillé une partie de la chaussée

HISTOIRE
en, leur dit-il, puisque
résolu à tout hasarder,
vous à agir d'une manière
résolution que vous ven-
drez. Je ne manquerai
ce que je vous dois, ni
me dois à moi-même.
ce que j'ai à vous dire.
d'ici dorénavant aux devoirs
nécessité vous contrain-
dra, avec orgueil &
je punirai de mort qui-
sera assez hardi pour parler
quelque misère que l'on
a la ville, sans en excep-
ter mêmes, qui doivent
vous constamment que les
vraies de leurs Dieux.
Après ainsi parlé, il sortit du
camp & ordonna aux Mexicains de
se rendre. Cortez de son côté,
dût appris que ses propo-
sitions étoient rejetées, qu'il ne
put les faire valoir par la
force, donna d'attaquer Mexico
par la chaussée à la fois, à dessein
de fermer & le feu dans le cœur
de la ville. Il commanda lui-même
à l'attaque. Les Mexicains
occupèrent une partie de la chaussée

DES COLONIES EUROPÉENNES. 143
de soixante pieds de longueur, &
avoient fortifié son bord du côté de
la ville avec des madriers, & des gros-
ses planches bien jointes & bien che-
villées. Il donna ordre aux brigantins,
qui étoient à côté de la chaussée, de
soutenir l'attaque, & pointant son ca-
non contre le retranchement, il fit un
feu si prodigieux, qu'il le fut bien-tôt
démoli, & que ceux qui le défendoient
furent obligés de l'abandonner. Cortez,
protégé du feu de son artillerie, & de
ses brigantins, passa le fossé, & se hâta
de gagner l'autre bord, après avoir
laissé un de ses Capitaines avec un
détachement pour le combler, pour
s'assurer une retraite en cas de besoin.
Il attaqua ensuite les barricades des
Mexicains, lesquels se défendirent avec
beaucoup de courage. Le combat fut
des plus opiniâtres & des plus san-
glants, on gagna leurs tranchées, mais
le danger devint encore plus grand
lorsqu'ils furent arrivés aux maisons,
& qu'ils eurent à se défendre des dards,
des flèches, des pierres & de l'eau
bouillante, qu'on faisoit pleuvoir des
terrasses & des fenêtres. Ils trouverent
un corps de troupes, composé de l'é-
lite des Mexicains, qui soutint vaillam-

ment les premières attaques. Pendant cette escarmouche, le Capitaine que Cortez avoit chargé de combler le fossé, appréhendant que cet emploi ne fût trop bas, lorsque ses Compagnons étoient aux mains, s'avança indiscretement avec son détachement, & abandonna l'ouvrage dont on l'avoit chargé.

Guatimozin, à qui rien n'échappoit, n'aperçut pas plutôt ce mouvement, qu'il résolut d'en profiter. Il donna ordre à ceux qui faisoient face aux Espagnols de plier; car comme la nuit approchoit, il jugea qu'il convenoit de leur laisser gagner du terrain, afin de les charger lorsqu'ils se retireroient. Le Général Espagnol s'aperçut de ce mouvement, & en découvrit aussitôt la cause. Il vit que la brèche de la chaussée étoit abandonnée, que la nuit approchoit, & qu'il n'y avoit pas apparence qu'il pût établir un logement dans la ville. Il commença donc sa retraite dans le meilleur ordre qu'il put, faisant abbatre & brûler les maisons, pour qu'on ne s'en servit point dans l'attaque suivante, pour incommoder les assaillans. La retraite étoit à peine commencée, que les oreilles furent frappées par le son lugubre d'un instrument

HISTOIRE
mieres attaques. Pendant
ouche, le Capitaine que
chargé de combler le
pendant que cet emploi ne
lorsque les Compagnons
mains, s'avança indiscre-
son détachement, & aban-
rage dont on l'avoit chargé.
zin, à qui rien n'échappoit ;
pas plutôt ce mouvement,
t d'en profiter. Il donna
x qui faisoient face aux Ef-
plier ; car comme la nuit
il jugea qu'il convenoit
ier gagner du terrain, afin
ger lorsqu'ils se retireroient.
Espagnol s'aperçut de ce
t, & en découvrit aussi-tôt
Il vit que la brèche de la
oit abandonnée, que la nuit
, & qu'il n'y avoit pas ap-
il pût établir un logement
ille. Il commença donc sa
ans le meilleur ordre qu'il
ut abbatre & brûler les mai-
r qu'on ne s'en servit point
que suivante, pour incom-
assaillans. La retraite étoit à
nnencée, que les oreilles fu-
ées par le son lugubre d'un
instrument

DES COLONIES EUROPÉENNES. 145
instrument qu'ils appelloient la trom-
pette sacrée, parcequ'il n'étoit permis
de la sonner qu'aux seuls sacrificateurs,
lorsqu'ils annonçoient la guerre, &
animoient le cœur des soldats de la
part de leurs Dieux. Le son de cet in-
strument étoit lugubre, fort & continu,
& propre à inspirer la fureur & le mé-
pris de la mort. Dès ce moment il
s'éleva un cri horrible, dont tous les
environs retentirent, & il fut suivi
d'une attaque, dans laquelle l'arrière-
garde des Espagnols fut entièrement
défaite, après avoir soutenu un com-
bat long & sanglant. On n'entendit
plus les ordres. Les cris du Général
étoient étouffés par le bruit & le tu-
multe du combat. Les Tlascaltèques,
qui étoient à la première ligne, se
jetterent précipitamment dans le fossé ;
quelques-uns firent une résistance inu-
tile ; d'autres voulurent gagner les bri-
gantins ; mais les Mexicains qui étoient
sur le rivage, dans les canots, où qui
s'étoient jettés à la nage, les attra-
quoient de tous côtés, les massacroient,
ou les étouffoient dans le lac, avec des
cris horribles, & un acharnement pres-
que inconcevable. Cortez se retira sur
ses brigantins avec quelques-uns de ses
Tome I. Partie I. **G**

soldats, blessé & presqu'en déroute. Mille Tlascaltèques & quantité d'Espagnols furent tués sur la chaussée, & à peine en revint-il un qui ne fût blessé ou maltraité. Pour comble de malheur, les Mexicains enleverent quarante Espagnols vivans, pour les sacrifier à leurs idoles. Les autres attaques ne furent pas plus heureuses, mais la perte fut moins considérable. L'officier dont l'imprudence avoit occasionné ce malheur, se présenta à Cortez, avec toutes les marques d'une profonde douleur, reconnut son crime, & offrit de le laver de son sang; mais le Général, quoiqu'extrêmement rigide à l'égard de la discipline, ne jugea pas à-propos de décourager l'armée par des exemples de sévérité.

La nuit vint dans ces entrefaites; mais sans procurer aucun repos aux Espagnols; son obscurité ne pouvant leur cacher ni le triomphe des Mexicains, ni le sort de leurs amis. Ils voyoient toute la ville remplie de torches, ils entendoient le son de leurs instrumens militaires en différens chœurs, dont le désaccord avoit quelque chose d'affreux. La ville étoit si éclairée, qu'ils distinguoient l'afiluen-

é & presqu'en déroute
 réqués & quantité d'Es-
 t tués sur la chaussée, &
 tint-il un qui ne fût blessé
 Pour comble de malheur,
 s enleverent quarante Es-
 ans, pour les sacrifier à
 Les autres attaques ne
 us heureuses, mais la per-
 s considérable. L'officier
 dence avoit occasionné ce
 présenta à Cortez, avec
 rques d'une profonde dou-
 out son crime, & offrit de
 son sang; mais le Général,
 ément rigide à l'égard
 line, ne jugea pas à-pro-
 courager l'armée par des
 e sévérité.

vint dans ces entrefaites;
 procurer aucun repos aux
 son obscurité ne pouvant
 ni le triomphe des Mexi-
 le sort de leurs amis. Ils
 toute la ville remplie de
 ils entendoient le son de
 umens militaires en différens
 ont le désaccord avoit quel-
 d'affreux. La ville étoit si
 qu'ils distinguoient l'asluen;

ce du peuple, & les préparatifs que
 l'on faisoit pour sacrifier les prison-
 niers à leurs faux Dieux. Dans ces
 circonstances affligeantes, & qui péné-
 troient le cœur de Cortez, il fit paroî-
 tre à l'extérieur une grande tranquil-
 lité; il encouragea ses soldats, leur fit
 espérer une prompte revanche, & se
 donna tous les soins possibles, pour
 qu'ils ne fussent point pris au dépourvu.
 Cette attention étoit nécessaire; car
 un peu avant le jour, les Mexicains
 enflés de la victoire qu'ils avoient rem-
 portée, & de la protection de ces Dieux
 qu'ils croyoient s'être rendus propi-
 ces par le sang humain dont ils avoient
 arrosé leurs autels, & animés par le
 son de la trompette sacrée, firent une
 sortie, & attaquèrent les quartiers des
 Espagnols, qui les repoussèrent & en
 firent un carnage horrible.

Guatimozin ne perdit point courage.
 Il disposa tout pour un nouvel assaut,
 & fit réparer ses ouvrages, pour re-
 pousser ceux qu'on pourroit lui don-
 ner. Il joignit l'artifice à la force, &
 fit courir le bruit que Cortez avoit
 été tué. Il envoya dans toutes les vil-
 les voisines, les têtes des Espagnols
 que l'on avoit sacrifiés, publiant que le

Dieu de la guerre, adouci par le sang de ses ennemis, s'étoit ouvertement déclaré en faveur des Mexicains, avoit menacé de sa vengeance ceux qui leur résistoient, & avoit annoncé que ces Espagnols seroient détruits dans huit jours. Le crédit de cet Oracle chez les Indiens, les huit jours marqués si précisément pour le terme de son accomplissement, lui donnerent un air de vérité; car la fausseté se plaît dans les équivoques, & la vérité dans la précision avec laquelle on annonce une chose. Quoiqu'il en soit, ce stratagème produisit un tel effet, que plusieurs tribus d'Indiens, qui étoient sur le point de se joindre à Cortez, embrasèrent le parti des Mexicains, & que les plus prudents demeurèrent dans l'inaction. Guatinozin avoit dans le camp des Espagnols des émissaires, qui épouvanterent les Indiens leurs alliés par cette prophétie. Les alliés de Tlascala étoient même sur le point de les abandonner; mais Cortez imagina un expédient fort sage pour le rendre inutile. Il suspendit pendant huit jours ses opérations contre la ville, pour montrer la fausseté de cet Oracle, & empêcher qu'à l'avenir on ne

ISTOIRE
uerre, adouci par le sang
nis, s'étoit ouvertement
veur des Mexicains, avoit
vengeance ceux qui leur
& avoit annoncé que ice
roient détruits dans huit
édit de cet Oracle chez
les huit jours marqués si
pour le terme de son ac-
nt, lui donnerent un air
car la fausseté se plaît dans
es, & la vérité dans la pré-
laquelle on annonce une
qu'il en soit, ce stratagème
tel effet, que plusieurs
diens, qui étoient sur le
joindre à Cortez, embras-
rti des Mexicains, & que
udents demeurèrent dans
Guatimozin avoit dans le
Espagnols des émissaires,
anterent les Indiens leurs
cette prophétie. Les alliés
étoient même sur le point
donner; mais Cortez ima-
pédient fort sage pour le
tile. Il suspendit pendant
es opérations contre la ville,
rer la fausseté de cet Ora-
pêcher qu'à l'avenir on ne

DES COLONIES EUROPÉENNES. 149
l'employât plus comme un instrument,
pour en imposer à la crédulité de ses
alliés. Il engagea les Tlascaltèques à
différer leur départ, & fit fortifier son
camp avec tout le soin possible.

Guatimozin, comprenant que l'effet
de son stratagème diminuoit de jour en
jour, attaqua plusieurs fois les quar-
tiers des Espagnols, mais il fut tou-
jours repoussé avec perte. Cortez étoit
toujours sur ses gardes, & ses troupes
étoient postées de maniere, à ne point
craindre les attaques des Indiens. Les
huit jours expirèrent enfin, & avec
eux la frayeur des Indiens considé-
rés; & le stratagème tourna si bien à
la honte de leur auteur, qu'au bout
de quelque temps, Cortez se trouva
à la tête de deux cens mille hommes.
C'étoit la dernière espérance des Me-
xicains, & dès ce moment, l'Etat alla
de plus en plus en décadence. La ville
fut de nouveau attaquée avec beau-
coup de vigueur, & succomba bien-
tôt à la mortalité, à la fatigue & à la
faim. Les Mexicains reconnurent l'as-
cendant de l'étoile de Cortez. Les Es-
pagnols étant entrés dans la ville, les
assiégés se défendirent de rue en rue,
& retarderent beaucoup leurs progrès,

par la quantité de dards & de pierres qu'ils faisoient pleuvoir sur eux du haut des maisons. Guatimozin fit tout ce qui dépendoit de lui pour justifier le choix que les Mexicains avoient fait de sa personne, pour l'élever sur le trône; il se conduisit comme un homme qui est résolu de mourir en Roi. Mais lorsqu'il vit les Espagnols établis, ses troupes à demi mortes de faim; épuisées par la fatigue, & la ville hors d'état de défense, il résolut de l'abandonner, d'accepter les propositions des Espagnols, & de se conserver pour une meilleure occasion. En conséquence, il renouvela le traité avec les Espagnols, & profita de la suspension d'armes pour s'embarquer avec sa famille & ceux de ses gentilhommes qui lui étoient le plus affidés sur quelques pirogues, dans le dessein de gagner le Continent, mais Cortez en ayant eu avis, disposa sa Flotte de manière qu'il fut pris, & mis hors d'état de se défendre. Il monta sur le vaisseau du Commandant avec beaucoup de sang froid & de dignité, sans témoigner ni crainte ni surprise, & ne demanda d'autre grace, sinon que l'on fit attention à l'honneur de l'Impératrice & des fem-

HISTOIRE
é de dards & de pierres
pleuvoir sur eux du haut
Guatimozin fit tout ce
de lui pour justifier le
s Mexicains avoient fait
ne, pour l'élever sur le
conduisit comme un hom-
solu de mourir en Roi.
vit les Espagnols éta-
es à demi mortes de faim;
a fatigue, & la ville hors
nse, il résolut de l'aban-
cepter les propositions des
& de se conserver pour
occasion. En conséquen-
vella le traité avec les Es-
profita de la suspension
s'embarquer avec sa fa-
de ses gentilhommes qui
e plus affidés sur quelques
ns le dessein de gagner le
mais Cortez en ayant eu
sa Flotte de maniere qu'il
nis hors d'état de se défen-
a sur le vaisseau du Com-
ec beaucoup de sang froid
, sans témoigner ni crainte
, & ne demanda d'autre
que l'on fit attention à
l'Impératrice & des fem-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 151
mes de sa suite. S'apercevant que le
Capitaine Espagnol étoit en peine de
ce que les autres pirogues feroient, il
lui dit : » Ne vous inquietez point de
» ces gens de ma suite, ils viendront
» tous mourir aux pieds de leur Prin-
» ce ». Le Capitaine, admirant sa constance & la fidélité de ses sujets, le conduisit chez Cortez. Les ruines de la ville de Mexique furent livrées aux Espagnols, & avec elle périrent cet Empire & la liberté de toutes les nations Indiennes, qui composoient ce vaste pays qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle Espagne.

Le lecteur sera sans doute bien aise de savoir quelles furent les destinées du Général Indien & du Général Espagnol dans cette guerre, & je vais le satisfaire. Pendant quelque temps le traitement que l'on fit à Guatimozin, fut tel que le méritoit un Prince brave & infortuné, qui tombe entre les mains de gens qui ne jugent point de sa vertu par sa fortune; & cela dura tant que Cortez eut assez d'autorité pour le protéger. Mais l'avarice insatiable de ses troupes, qui avilissoit leur courage en même temps qu'elle l'animoit, peu satisfaites du pillage de cette ville opu-

lente, s'imagina qu'elle renfermoit des trésors cachés, dont l'Empereur seul avoit connoissance, & qui excédoient ceux dont ils étoient déjà en possession. Ils employèrent plusieurs fois les prières & les menaces, pour obliger l'Empereur à les leur découvrir; mais voyant qu'ils ne pouvoient y réussir, quelques scélérats, à la tête desquels étoient Jean de Alderete, dont il convient de faire passer le nom à la postérité, pour rendre son infamie éternelle, le firent, & le firent rôtir à petit feu, pour l'obliger à découvrir ses trésors. Mais leur scélératesse ne produisit aucun effet, & il leur fut impossible de lui arracher le moindre aveu. Il supporta ces cruels tourmens avec une fermeté d'ame inébranlable, & ne laissa échapper aucune parole qui marquât la moindre foiblesse. Quelques-uns de ses principaux Conseillers supportèrent les mêmes tourmens avec une constance égale. Un de ces malheureux, vaincu par la violence de la douleur, poussa un cris plaintif & douloureux, en jettant un regard languissant sur son Prince. » Croyez-vous, » lui dit Guatimozin, que je sois couché sur un lit de rose? Cette ré-

HISTOIRE

ina qu'elle renfermoit des
s, dont l'Empereur seul
ffiance, & qui excédoient
étoient déjà en possession.
ent plusieurs fois les prie-
naces, pour obliger l'Em-
s leur découvrir; mais
s ne pouvoient y réussir,
lérats, à la tête desquels
de Alderete, dont il con-
re passer le nom à la pos-
rendre son infamie éter-
sirent, & le firent rôtir à
pour l'obliger à découvrir
Mais leur scélérateffe ne
eun effet, & il leur fut
le lui arracher le moindre
porta ces cruels tourmens
meté d'ame inébranlable,
chapper aucune parole qui
moindre foiblesse. Quelques-
rincipaux Conseillers sup-
es mêmes tourmens avec
ce égale. Un de ces mal-
incu par la violence de la
ussa un cris plaintif & dou-
jettant un regard languif-
Prince. » Croyez - vous,
atimozin, que je sois cou-
n lit de rose? Cette ré-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 153

pense lui ferma la bouche, il étouffa
les murmures qui auroient pû ébranler
ses Compagnons, ou troubler la tran-
quillité d'ame de Guatimozin, & ex-
pira dans cet acte d'obéissance pour son
Souverain. Cette scélérateffe fut com-
mise à l'insçu de Cortez. Il n'en eut pas
plutôt avis, qu'il fondit sur ces infam-
es bourreaux, & leur arracha leur
proie, à demi mutilée, pour les empê-
cher de pousser leur rage plus loin.
Mais ce répit fut de courte durée. Ce
Prince intérieurement persuadé de sa
propre dignité, & indigné des mauvais
 traitemens qu'on lui faisoit, s'efforça
de soulever ses sujets, ou fut soupçonné
de vouloir le faire, & Cortez obligé
de faire céder ses sentimens d'humani-
té aux loix cruelles de la politique,
le fit exécuter à mort.

Quant à Cortez, ni les succès qu'il
avoit eus, ni les richesses immenses
qu'il envoya en Espagne, ne purent le
garantir de la rage de ses ennemis, &
ils firent si bien, qu'il se vit à la fin
dépouillé du gouvernement d'un pays
qu'il avoit conquis avec tant de dan-
gers & de fatigues. Il mourut en Es-
pagne, après avoir obtenu un titre &
quelques autres récompenses de l'Em-

pereur Charles V, à qui il avoit procuré un Empire, & il fut transporté à Mexique, où on l'enterra, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son testament. La politique de la Cour d'Espagne dans ce temps-là, étoit, de donner de grands encouragements & des concessions immenses à tous les aventuriers qui se présentoiént; mais après qu'ils avoient fait quelque découverte, ou quelque conquête importante, elle les rappelloit; & envoyoit une autre personne pour recueillir le fruit de leurs travaux. Cette politique étoit certainement bonne, par rapport à un objet, je veux dire, la sûreté du pays conquis; mais, comme toutes les politiques injustes, elle péchoit à un autre égard. Les nouveaux Gouverneurs qu'elle envoyoit, avides & affamés d'argent, qui regardoient à peine les Indiens comme des hommes, en massacrerent un grand nombre, & les épuisant par des travaux insupportables, pour s'enrichir plutôt, ils dépeuplèrent le pays de manière, qu'ils priverent l'Espagne des avantages quelle eût pu retirer d'une conquête aussi étendue. Cortez lui-même, ne fut pas exempt du reproche de cruauté; & l'évêque de Chiapá, que l'on en-

V, à qui il avoit promis, & il fut transporté à son l'enterra; ainsi qu'il étoit par son testament. La Cour d'Espagne dans ce cas, de donner de grands secours & des concessions immenses à des aventuriers qui se précipitèrent après qu'ils avoient fait un serment, ou quelque convention, elle les rappelloit; elle envoie une autre personne pour vérifier de leurs travaux. Cette commission certainement bonne, & d'un objet, je veux dire, de peuples conquis; mais, comme elle étoit injuste, elle périt à son égard. Les nouveaux venus qu'elle envoyoit, avides de gain, qui regardoient à eux-mêmes comme des hommes, & non un grand nombre, & par des travaux insupportables s'enrichir plutôt, ils dépouillèrent le pays de manière, qu'ils ne restèrent en Espagne des avantages à retirer d'une conquête. Cortez lui-même, ne fut pas reproché de cruauté; mais le Chiapà, que l'on en-

voya pour examiner sa conduite, & écouter les plaintes des habitans, ne lui a pas été favorable. Il l'accuse d'avoir fait périr quatre millions d'ames dans la Nouvelle Espagne. Il est certain, soit par sa connivence ou non, que partie par la nécessité de la guerre, & partie par l'avarice & l'insolence des conquérans, il périt un grand nombre d'Indiens; mais il paroît d'un autre côté, que l'évêque de Chiapà, quoique fort honnête homme d'ailleurs, étoit ennemi de Cortez, & l'accusé mal à-propos, d'autant plus que les autres Historiens ne sont point d'accord avec lui sur cet article. Je suis d'ailleurs persuadé, qu'il faut beaucoup rabattre de ce qu'on dit du nombre des habitans de ces contrées. Je crois bien qu'elles étoient infiniment plus peuplées que les contrées incultes & sauvages de l'Amérique Septentrionale ou Méridionale; mais j'ai peine à croire qu'elles fussent aussi peuplées qu'on le prétend, si l'on peut compter sur les regles, d'après lesquelles on établit son jugement dans ces sortes de matières, ni par conséquent, qu'elles eussent pu souffrir d'aussi grandes pertes en si peu de temps, sans avoir été

entièrement dépeuplées, ce qui certainement n'a point été.

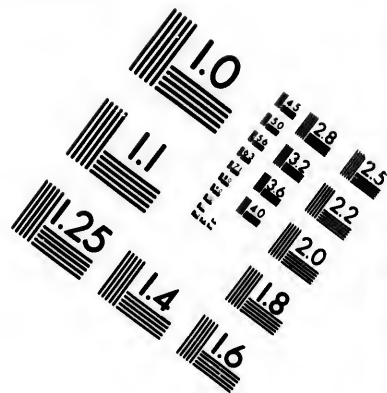
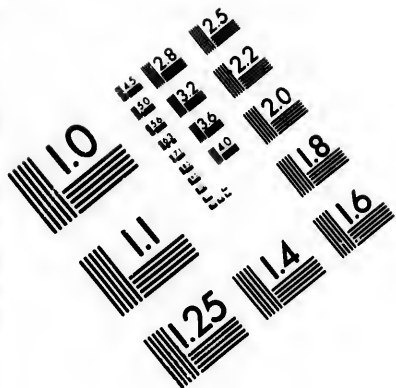
Puisque j'en suis sur le chapitre de ces cruautés, & qu'on en parle si souvent, je ne puis m'empêcher d'observer, que ce qu'on en dit, n'est nullement fondé sur aucun calcul, mais débité au hazard & par forme de déclamation, à dessein de noircir davantage la réputation de ces premiers aventuriers Espagnols. Mais ils étoient assez méchans, pour n'avoir pas besoin d'exagérer leurs portraits. La vérité est, qu'il périt un grand nombre d'Indiens, & peut-être autant qu'on le prétend, mais ce ne fut qu'au bout d'un certain nombre d'années, & qu'après qu'on les eut réduits à travailler aux mines, & à d'autres ouvrages laborieux, que les Américains sont hors d'état de supporter par la nature de leur tempérament, & qu'on les eut abbatu par un esclavage dur & contraire à la saine politique, & qui est le plus grand ennemi de la population.

C'est encore un bruit commun que ces cruautés, du moins pour la plus grande partie, furent commises par un motif de religion, & à l'instigation des prêtres; mais cela n'est pas. Ce

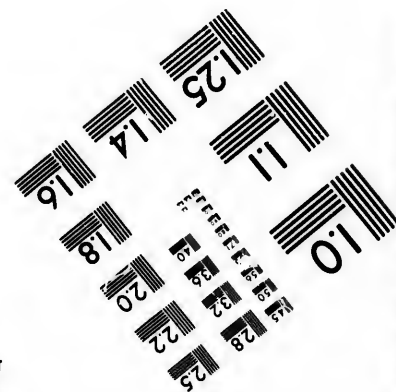
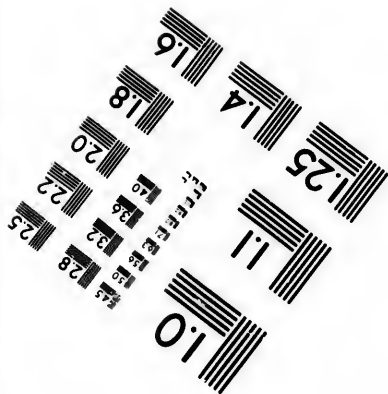
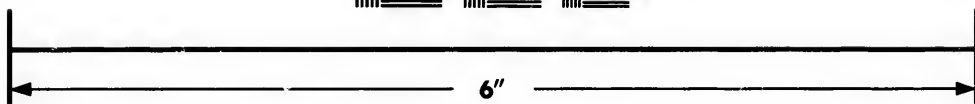
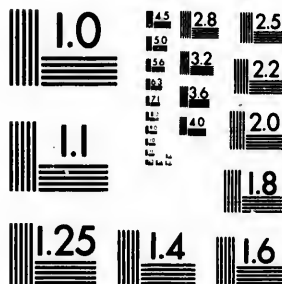
HISTOIRE

dépeuplées, ce qui certain-
point été.
en suis sur le chapitre de
, & qu'on en parle si sou-
puis m'empêcher d'obser-
qu'on en dit, n'est nulle-
sur aucun calcul, mais dé-
ard & par forme de décla-
dessein de noircir davantage
on de ces premiers aventu-
nols. Mais ils étoient assez
pour n'avoir pas besoin
leurs portraits. La vérité
écrivit un grand nombre d'In-
peut-être autant qu'on le
mais ce ne fut qu'au bout d'un
nombre d'années, & qu'après
eurent réduits à travailler aux
d'autres ouvrages laborieux,
Américains sont hors d'état de
par la nature de leur tempé-
ce qu'on les eut abbatu par
un dur & contraire à la saine
& qui est le plus grand enne-
mi de la population.
encore un bruit commun que
ces, du moins pour la plus
partie, furent commises par un
abus de religion, & à l'instigation
des Jésuites; mais cela n'est pas. Ce





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

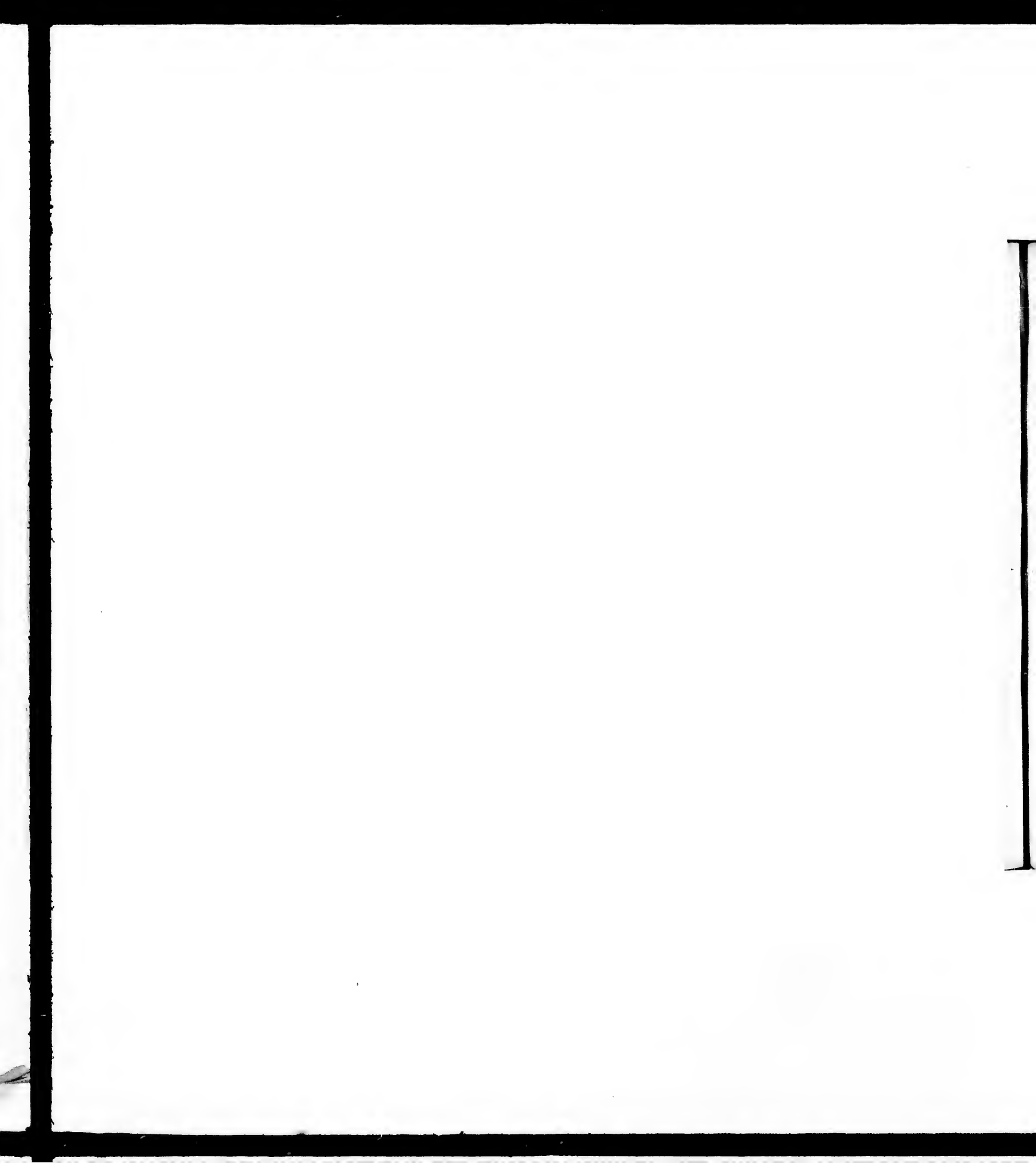
**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983



DES COLONIES EUROPÉENNES. 157
malheureux peuple n'eut d'autre refuge que l'humanité qui restoit encore dans le Clergé, & l'ascendant qu'il conser-voit sur les Espagnols, quoique le Clergé qui suivit ces aventuriers, ne fût pas plus zélé pour sa religion que le reste du Clergé d'Espagne, & qu'il fût assez ignorant, & assez peu instruit des principes de la religion qu'il professoit, & qu'il connût assez peu le cœur humain, pour se vanter qu'un seul prêtre avoit baptisé plusieurs milliers d'Indiens en un jour, sans qu'aucun miracle eût contribué à leur conversion, & qu'ils menoiens la meilleure du monde, quoiqu'elle fût des plus communes. Mais il est faux qu'ils ayent commis aucun meurtre, ni qu'ils ayent engagé les Espagnols à massacrer aucun Indien, & ce qu'on débite là-dessus, n'est fondé sur aucune preuve.



CHAPITRE XV.

Pizarro & Almagro forment le dessein de conquérir le Pérou. Leurs caractères. Etat de l'Empire du Pérou. L'Ynca Atabalipa est fait prisonnier.

A PRES le Mexique dont je viens de parler, il n'y avoit qu'un seul pays dans l'Amérique, qui méritât en quelque sorte le nom de royaume civilisé, & c'étoit le Pérou. Dans les dernières années de la guerre du Mexique, les Espagnols ouïrent parler de la réputation & des richesses de cette contrée. Après que Pedraria eut été nommé Gouverneur des conquêtes de Balboa, ses Lieutenants s'emparèrent de cette vaste contrée que l'on appelle aujourd'hui la Terre Ferme, & y commirent des cruautés dignes du Chef qui les avoit envoyés. Parmi tous les aventuriers qui agirent par ses ordres, il n'y en a point eu de plus fameux que ceux dont je vais parler.

Il semble que la destinée, avoit résolu que tout se passât dans ce nouveau monde d'une manière extraordi-

LIVRE XV.

Almagro forment le dessein de conquérir le Pérou. Leurs caractères de l'Empire du Pérou. L'Ynca est fait prisonnier.

le Mexique dont je viens de parler n'y avoit qu'un seul pays qui méritât en quel-
nom de royaume civilisé, le Pérou. Dans les dernières années de la guerre du Mexique, les Espagnols eurent à parler de la réputation de richesses de cette contrée. Pizarro eut été nommé par les conquêtes de Balboa, avant s'emparer de cette terre que l'on appelle aujourd'hui terre Ferme, & y commirent les crimes dignes du Chef qui les ordonna. Parmi tous les aventuriers qui se firent par ses ordres, il n'y en eut de plus fameux que ceux qui ne savaient pas parler.

le que la destinée, avoit résolu de se passer dans ce nouveau monde d'une manière extraordi-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 159
naire. Trois bourgeois de Panama, quoique d'un âge extrêmement avancé, entreprirent de conquérir le Pérou, pays qu'ils ne connoissoient que par ouï dire, mais dont on leur avoit vanté la richesse, l'étendue & la puissance. Ces trois aventuriers étoient François Pizarro, Almagro, & Ferdinand Lucques, prêtre extrêmement renommé par son opulence. Lucques célébra la Messe, ils se prêterent mutuellement serment de fidélité, l'hoslie fut partagée en trois parties, Lucques en prit une, & donna les deux autres à ses confédérés. L'expédition qui suivit cette confédération, fut accompagnée de difficultés inconcevables, & n'eut presque aucun succès. Pizarro, qui la commandoit mit deux ans à se rendre de Panama, à l'extrémité Septentrionale du Pérou, voyage que l'on fait aujourd'hui dans deux semaines, parce que l'on connoît les vents & les courants. Il débarqua, & trouva que le pays étoit aussi riche qu'on le lui avoit dit, mais qu'il auroit beaucoup de peine à s'en emparer. Il ne l'éprouva que trop tôt, par l'imprudence qu'il eut d'attaquer les habitans, aussi-tôt après avoir mis pied à terre, & de leur faire

connoître par-là ses mauvaises intentions. Les difficultés qu'il rencontra, & la résistance à laquelle il donna lieu par sa mauvaise conduite, l'obligerent de s'en retourner, sans avoir rien fait qui mérite la peine d'être rapporté. Mais ni la longueur du temps, ni la grandeur de la dépense, ne purent le détourner, ni lui, ni ses associés d'une entreprise qu'ils avoient si fort à cœur. Ils résolurent d'un commun accord, que Pizarro iroit en Espagne, pour obtenir de la Cour une exemption du Gouvernement de Pedraria, & la concession de tous les pays qu'ils conqueroient. Pizarro, qui, quoique le moins riche, étoit l'ame de l'entreprise, devoit être Gouverneur en chef, & posséder en propre deux cens lieues de pays le long de la côte; Almagro, *Adelantado*, ou Lieutenant de Roi; & Lucques, qui étoit prêtre, le premier Evêque, & le protecteur des Indiens. Les autres profits de l'entreprise, devoient être également partagés. Mais comme cette entreprise étoit dictée par l'avarice, on eut peu d'égard pour la bonne foi. Pizarro n'agit que pour lui seul en Espagne; & obtint pour lui seul la propriété du pays, le gou-

HISTOIRE

par-là ses mauvaises intentions, les difficultés qu'il rencontra, la peine à laquelle il donna lieu par sa conduite, l'obligerent à retourner, sans avoir rien fait, sans la peine d'être rapporté. La longueur du temps, ni la dépense, ne purent le vaincre, ni lui, ni ses associés d'une part, ni ceux qu'ils avoient si fort à cœur. Ils furent d'un commun accord, de retourner en Espagne, pour obtenir de la Cour une exemption du service de Pedraria, & la conquête de tous les pays qu'ils conquerront. Pizarro, qui, quoique le moins digne de l'ame de l'entreprise, fut Gouverneur en chef, & posséda propre deux cens lieues de long de la côte; Almagro, ou Lieutenant de Roi; et Vasco, qui étoit prêtre, le procureur, & le protecteur des Indes, & les autres profits de l'entreprise, furent également partagés. Mais cette entreprise étoit dictée par l'avarice, on eut peu d'égard pour l'honneur. Pizarro n'agit que pour son intérêt en Espagne, & obtint pour sa propriété du pays, le gou-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 161

vernement, la lieutenance, en un mot, tout ce qu'un laïque pouvoit obtenir. Almagro fut oublié, & Lucques fut réduit à son évêché occidental.

Il ne fut pas plutôt de retour, que ce trait de mauvaise foi de sa part, pensa ruiner toutes leurs affaires; mais Pizarro, qui sçavoit aussi-bien reculer qu'avancer, céda à Almagro tout ce qu'il pouvoit raisonnablement désirer, de manière que l'embarquement se fit, mais il ne montoit qu'à cent quatre-vingt hommes.

Avant de passer outre, il convient de dire un mot des personnes qui eurent la conduite de cette grande entreprise. François Pizarro étoit fils naturel d'un Gentilhomme de très bonne famille. Il reçut une éducation proportionnée à sa naissance, car il ne sçavoit pas lire; mais il possédoit au souverain degré cette connoissance des affaires, que l'on acquiert dans le commerce du monde, lors sur-tout qu'on est obligé de subsister par sa propre industrie. Endurci à la fatigue, adroit dans les affaires, ne fixant jamais son cœur à une partie de ses desseins, lorsque le tout étoit en danger, d'une sagacité pénétrante, fourbe, hardi, dissimulé

& cruel. Almagro possédoit assez de cette bravoure desespérée, & de cette force de corps & d'esprit, si nécessaire dans les desseins de cette espèce. Ils différoient peu par leur naissance. Pizarro étoit un batard, & Almagro un enfant trouvé. Pizarro ne devoit rien à l'éducation; Almagro devoit tout à ses talents naturels. Mais Almagro, élevé dès son enfance dans le camp, avoit toutes les qualités d'un bon soldat; il étoit patient, sobre & laborieux, exempt de l'avarice & de la dissimulation de Pizarro, franc, généreux, & sa cruauté, la maladie ordinaire des aventuriers qui furent chercher fortune dans cette partie du monde, s'adoucit beaucoup par le commerce qu'il eut avec une femme Indienne, laquelle modéra insensiblement la sévérité d'un veteran accoutumé au sang, & lui inspira quelque compassion pour ses malheureux compatriotes.

L'Empire du Pérou étoit gouverné par une race de Rois, appelés *Yncas*, dont celui qui régnoit alors étoit le douzième. Le premier de cette race, qui se nommoit Mango Capac, étoit un Prince d'un grand génie, & doué de cet enthousiasme, qui met un

HISTOIRE

Almagro possédoit assez de pure desespérée, & de cette force & d'esprit, si nécessaire aux desseins de cette espèce. Ils furent peu par leur naissance. Pizarro un bâtard, & Almagro un bâtard. Pizarro ne devoit rien à son père; Almagro devoit tout à ses parents naturels. Mais Almagro, dès son enfance dans le camp, eut les qualités d'un bon soldat: patient, sobre & laborieux, sans l'avarice & de la dissimulation. Pizarro, franc, généreux, & sans la maladie ordinaire des Espagnols qui furent chercher fortune dans toutes les parties du monde, s'adoucit par le commerce qu'il eut avec une femme Indienne, laquelle adoucit insensiblement la sévérité d'un caractère accoutumé au sang, & lui inspira une compassion pour ses malheureux compatriotes.

Le royaume du Pérou étoit gouverné par une race de Rois, appelés Incas, dont celui qui régnoit alors étoit Huascar. Le premier de cette race se nommoit Mango Capac, Prince d'un grand génie, & d'un grand enthousiasme, qui met un

DES COLONIES EUROPÉENNES. 163

homme en état d'opérer de grands changemens, & de s'ériger en Législateur d'une nation qui commence à se former. S'étant aperçu que les habitans du Pérou étoient naturellement superstitieux, & avoient une vénération toute particulière pour le soleil, il prétendit qu'il descendoit de ce luminaire, & qu'il étoit revêtu de son autorité, pour venir affermir son culte sur la terre. Ce peuple crédule ayant ajouté foi à son discours, il s'empara d'un vaste territoire, & en conquit un autre par les armes; mais il n'employa l'artifice & la force que pour de bonnes fins. Il réunit & civilisa un peuple barbare, qui vivoit dans les champs à la façon des brutes; il lui donna des loix & des arts, adoucit leurs mœurs par l'établissement d'une religion bienfaisante & remplie d'humanité, de manière qu'il n'y avoit aucun endroit dans l'Amérique où l'Agriculture & les arts fussent si bien cultivés, & où le peuple fût plus humain & plus industrieux. Les Yncas, comme descendus d'une origine aussi sacrée, étoient respectés comme des Dieux. Il n'y avoit aucun pays, même sans en excepter l'Asie, où l'on

fût plus soumis à l'autorité royale ; mais cette obéissance ne tenoit en rien de l'esclavage. Quant au caractère des Péruviens, il paroît qu'ils ressembloient beaucoup aux anciens Egyptiens. Etablis comme eux dans un climat pur & serein, ils se distinguoient sur tous les autres Indiens par leur industrie & leur sagacité, cultivant les arts, sans les porter jamais à leur perfection ; superstitieux, & d'un caractère peu propre à la guerre.

L'Ynca Guaiana Capac, ayant conquis la province de Quito, qui fait aujourd'hui partie du Pérou Espagnol, pour s'en assurer la possession, épou'a la fille du Roi du pays. Il en eut un fils appelé Athualpa, ou Atabalipa. Il avoit eu de son premier mariage un fils nommé Huescar, qui hérita de ses autres domaines. A sa mort, Huescar, son aîné, prétendit hériter de tous ses domaines, tant de ceux qu'il avoit acquis, que de ceux dont il avoit hérité de ses ancêtres. Atabalipa, son cadet, sans y rien prétendre, voulut garder Quito, comme lui appartenant par le double titre de fils du conquérant, & de celle à qui ce royaume appartenoit, outre qu'il lui avoit été

HISTOIRE

omis à l'autorité royale ;
obéissance ne tenoit en rien
ge. Quant au caractère des
il paroît qu'ils ressembloient
ux anciens Egyptiens. Eta-
e eux dans un climat pur &
se distinguoient sur tous les
ens par leur industrie & leur
cultivant les arts, sans les
ais à leur perfection ; superfi-
d'un caractère peu propre

Guaiana Capac, ayant con-
ovince de Quito, qui fait
i partie du Pérou Espagnol,
assurer la possession, épou'a
Roi du pays. Il en eut un
é Athualpa, ou Atabalipa.
u de son premier mariage un
é Huefcar, qui hérita de ses
naines. A sa mort, Huefcar,
prétendit hériter de tous
nes, tant de ceux qu'il avoit
ue de ceux dont il avoit hé-
es ancêtres. Atabalipa, son
ns y rien prétendre, voulut
uito, comme lui appartenant
ouble titre de fils du conqué-
de celle à qui ce royaume
oit, outre qu'il lui avoit été

DES COLONIES EUROPÉENNES. 165

legué par le défunt Ynca. La dispute
s'échauffa, & dégénéra en une guerre
civile, dans laquelle, après différents
revers de fortune, la victoire se déclara
pour Atabalipa, lequel non-seulement
battit son frere, & s'empara de ses do-
maines, mais le prit prisonnier, & le
fit enfermer dans le château de Cusco.
Tel étoit l'état des affaires, lorsque
les Espagnols arrivèrent dans le Pé-
rou. Ils s'y signalerent par quantité
d'exploits, dont la renommée se répandit
bien-tôt dans le pays, & y causa
une alarme générale. Comme c'est l'or-
dinaire dans les rumeurs effrayantes,
il s'éleva de nouvelles superstitions,
& les anciennes se réveillerent pour
augmenter le trouble & la confusion.
Il y avoit chez les Péruviens une tra-
dition, qu'un de leurs anciens Princes
avoit eu un songe, dont il avoit or-
donné que l'on conservât le souvenir.
Il crut voir un homme habillé depuis
la tête jusqu'aux pieds, lequel avoit
une grande barbe, & conduisoit un
animal, tel qu'on n'en avoit jamais vu ;
& que les Dieux lui avoient en même-
temps déclaré, que cet homme gou-
verneroit le pays. Pizarro avoit envoyé
à Atabalipa un Cavalier Espagnol pour

traiter avec lui. Ayant été obligé de mettre pied à terre, on ne l'eut pas plutôt vu conduire son cheval par la bride, que le songe se trouva vérifié, le bruit s'en répandit dans les provinces les plus éloignées avec une rapidité extraordinaire, & plongea toute la nation dans une frayeur extrême.

Atabalipa, nouvellement établi sur un trône précaire, fut extrêmement alarmé de cet événement; car un nouveau Monarque a tout à craindre de ce qui peut remuer l'esprit d'un peuple, qui n'est point encore affermi dans l'obéissance qu'il doit à son Souverain. Il résolut, s'il étoit possible, d'empêcher que ses ennemis ne tirassent avantage de l'arrivée de ces étrangers, en les attachant à ses intérêts par tous les moyens imaginables. Il reçut les Ambassadeurs que Pizarro lui avoit envoyés avec les plus grandes marques d'honneur, quoiqu'il goûtât aussi peu leur discours, qu'ils goûtoient le sien. Il fut lui-même recevoir Pizarro, accompagné d'une nombreuse suite de domestiques, auxquels il défendit de faire la moindre insulte à ces étrangers, vu que c'étoient ceux dont son prédécesseur avoit annoncé la venue,

HISTOIRE

lui. Ayant été obligé de
à terre, on ne l'eut pas plu-
duire son cheval par la bri-
songe se trouva vérifié, le
épandit dans les provinces
oignées avec une rapidité
aire, & plongea toute la
s une frayeur extrême.
pa, nouvellement établi sur
précaire, fut extrêmement
cet événement; car un nou-
arque a tout à craindre de ce
émuér l'esprit d'un peuple,
point encore affermi dans
e qu'il doit à son Souve-
blut, s'il étoit possible, d'em-
e ses ennemis ne tirassent
le l'arrivée de ces étrangers,
chant à ses intérêts par tous
ns imaginables. Il reçut les
eurs que Pizarro lui avoit
avec les plus grandes mar-
nneur, quoiqu'il goûtât aussi
discours, qu'ils goûtoient le
t lui-même recevoir Pizarro,
gné d'une nombreuse suite de
ues, auxquels il défendit de
moindre insulte à ces étran-
que c'étoient ceux dont son
eur avoit annoncé la venue,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 167

& qu'ils étoient comme lui fils du so-
leil. Pizarro, qui étoit venu le join-
dre avec d'autres vûes, le convainquit
bien-tôt, qu'il lui convenoit d'user
d'une autre précaution. Leur entrevûe
se fit près d'un Temple célèbre, où les
Espagnols étoient rangés en ordre de
bataille, & avoient mis un parti en
embuscade. Cette circonstance ne per-
mettoit point de douter du dessein de
Pizarro. Le premier qui s'adressa à
l'Ynca, fut un religieux, nommé le
Pere Vincent, lequel n'eut pas de honte
de dégrader son caractère, en deve-
nant l'instrument d'un crime. Il s'a-
vança, avec un crucifix dans les mains,
& commença assez mal à-propos à
s'étendre sur la naissance & les mira-
cles de Jésus-Christ, l'exhortant à em-
brasser le christianisme, sous peine de
damnation éternelle. Il lui parla en-
suite avec la même éloquence de l'Em-
pereur des Romains, le pressant de re-
connoître son autorité, & le mena-
çant, en cas qu'il refusât de le faire,
que Dieu endureiroit son cœur, comme
il avoit endurci celui de Pharaon, &
le châtieroit des mêmes plaies, dont il
avoit châtié l'Egypte. L'Ynca, quoi-
qu'extrêmement surpris de son discours,

se comporta avec autant de décence que de gravité, & lui dit, qu'il croyoit que lui & ses compagnons étoient véritablement les fils du soleil, se recommanda lui & ses sujets à leur protection, ajoutant qu'il ne doutoit point qu'ils ne se conduisissent comme il convenoit de le faire à des descendants d'une Divinité aussi bienfaisante.

Pendant ces discours, les soldats Espagnols, qui étoient venus au Pérou pour tout autre motif que celui d'entendre des sermons, ayant aperçu une quantité considérable d'or dans le Temple voisin, se laisserent entraîner à leur zèle, & y entrèrent pour le piller. Les prêtres voulurent les en empêcher, sur quoi on en vint aux mains, ce qui effraya si fort notre Apôtre, qu'il laissa tomber son crucifix & son bréviaire, & s'enfuit sans oser regarder son prélat. Les Espagnols, qui étoient occupés du pillage, le voyant fuir, soit qu'ils s'imaginassent que les idolâtres avoient fait quelque violence à leur prêtre, ou qu'ils crussent que c'étoit un signal que Pizarro leur faisoit de donner, mirent l'épée à la main, attaquèrent les gardes & les domestiques de l'Ynca, qui n'osoient se défendre,

pour

HISTOIRE

porta avec autant de décence
 gravité, & lui dit, qu'il croyoit
 & ses compagnons étoient vé-
 ment les fils du soleil, se recom-
 mendi & ses sujets à leur protec-
 tion, toutant qu'il ne doutoit point
 qu'ils ne se conduisissent comme il con-
 venoit de le faire à des descendants d'u-
 nité aussi bienfaisante.
 Dans ces discours, les soldats Es-
 pagnols, qui étoient venus au Pérou
 pour autre motif que celui d'en-
 tendre les sermons, ayant apperçu une
 quantité considérable d'or dans le Tem-
 ple, se laisserent entraîner à leur
 avidité, & y entreterent pour le piller. Les
 Indiens voulurent les en empêcher, sur-
 tout quand ils en vint aux mains, ce qui es-
 tait fort contraire à l'Apôtre, qu'il laissa
 son crucifix & son bréviaire, &
 ne se fit sans oser regarder son présen-
 t. Les Espagnols, qui étoient oc-
 cupés du pillage, le voyant fuir, soit
 qu'ils s'imaginassent que les idolâtres
 n'ont fait quelque violence à leur
 religion, ou qu'ils crussent que c'étoit
 par un dessein que Pizarro leur faisoit de
 se rendre, mirent l'épée à la main, atta-
 quèrent les gardes & les domestiques
 du Prince, qui n'osoient se défendre,
 pour

DES COLONIES EUROPÉENNES. 169

pour ne point contrevenir à l'ordre de
 leur Souverain, & en tuerent cinq
 mille; (c'étoit à-peu-près le nombre
 auquel les Indiens se montoient), les-
 quels combattoient, sans aucun soin
 de leur vie; & s'empressoient de join-
 dre la litiere de l'Empereur, pour
 mourir à ses pieds; & cela avec tant
 d'empressement, qu'à mesure que ses
 gardes étoient tués, d'autres venoient
 aussitôt prendre leur place, pour par-
 tager leur destinée. L'Ynca fut enfin
 pris lui-même & fait prisonnier, par
 un acte de trahison sans exemple, & exé-
 cuté avec une barbarie qu'aucun mo-
 tif ne peut justifier. Le pillage de son
 camp, dont la richesse surpassoit tout
 ce que les Européens avoient vu
 jusqu'alors, fut leur récompense.

Ce Prince infortuné ne se laissa point
 abatre à sa captivité. Voyant que sa
 liberté avoit été sacrifiée à l'avarice
 des Espagnols, il se flatta de la recou-
 vrer en les prenant par leur foible. Il
 commença à traiter avec eux de sa ran-
 çon, & leur offrit des sommes, qui
 les déterminèrent bien-tôt à accepter
 ses offres. Non-seulement on leur livra
 les ornemens & les meubles que ses
 prédécesseurs avoient acquis pendant

plusieurs siècles, mais encore les trésors qui étoient consacrés dans les temples, pour sauver celui qui étoit le soutien du royaume & de la religion. Sur ces entrefaites, trois Espagnols qu'on avoit envoyés à Cusco, pour veiller sur les ouvrages qu'on y faisoit faire, s'abouchèrent avec Huéscar. Celui-ci, connoissant aussi-tôt leur foible, & l'usage que son frere en avoit fait, se plaignit hautement de l'injure qu'on lui avoit faite, pria les Espagnols de le protéger & de prendre sa défense, leur promettant trois fois plus que ce qu'Atabalipa étoit convenu de leur donner pour sa rançon. Il reçut une réponse très favorable. Cependant les Espagnols traiterent l'Ynca avec toute sorte de politesse, & permirent à ses domestiques de le voir, à condition qu'ils ne feroient aucune mention de sa liberté. Il n'eut pas plutôt appris la négociation qu'Huéscar avoit entamée avec les Espagnols, & l'arrivée d'Almagro, lequel leur amenoit un renfort, qu'il tomba dans de grandes appréhensions. Pour les faire cesser, il donna aussi-tôt ordre que l'on fit mourir Huéscar.

D'un autre côté l'arrivée d'Almagro,

es, mais encore les tré-
sors confacrés dans les tem-
ples pour sauver celui qui étoit le
sauveur du royaume & de la religion.
Ces tréfors, trois Espagnols
sont envoyés à Cusco, pour
les ouvrages qu'on y faisoit
travailler avec Huéscar. Ce-
lui-ci, voyant aussi-tôt leur foible,
comme son frere en avoit fait,
pour éviter autement de l'injure qu'on
lui avoit faite, pria les Espagnols de
se défendre, & de prendre sa défense,
étant trois fois plus que ce
qu'il étoit convenu de leur
payer sa rançon. Il reçut une
réponse favorable. Cependant les
Espagnols traitèrent l'Ynca avec toute
politesse, & permirent à ses
amis de le voir, à condition
qu'il n'eût aucune mention de
ce qu'il n'eut pas plutôt appris la
trahison qu'Huéscar avoit entamée
avec les Espagnols, & l'arrivée d'Al-
magro, que leur amenoit un ren-
fort. Pour les faire cesser, il
donna l'ordre que l'on fît mou-
voir le côté l'arrivée d'Almagro,

n'embarassa pas peu Pizarro. Ce Gé-
néral, ayant appris que celui-ci avoit
faisi l'Ynca & tous ses tréfors, & ayant
déjà éprouvé sa mauvaise foi, résolut
du consentement de ses principaux
Officiers, de lui abandonner la part
qu'il y avoit, & d'aller chercher for-
tune ailleurs. Pendant qu'ils agitoient
cette affaire, son Secrétaire, qui ne
s'aimoit point, avertit Pizarro de son
dessein. Celui-ci, sentant combien cette
démarche nuiroit à son entreprise, vû
la modicité de ses forces, dans un
pays éloigné de tout secours, & où il
s'étoit fait abhorrer par l'action détes-
table qu'il venoit de commettre, com-
prit que le seul moyen de rétablir ses
affaires, étoit de dissiper les soupçons
d'Almagro. Pour cet effet, il com-
mença par sacrifier son Secrétaire, en
avertissant Almagro de sa trahison.
Ensuite, quoique l'or fût le grand ob-
jet de ses entreprises, il résolut d'en
abandonner une partie, pour sauver
l'autre. Il promit de partager égale-
ment le butin avec Almagro, sans faire
aucune distinction des soldats dans la
distribution qui en seroit faite. Cette
conduite produisit une entière récon-
ciliation entre eux, laquelle fut bien-

tôt suivie de la rançon de l'Ynca. Mais cet immense trésor, qui étoit l'objet capital de leurs travaux & des crimes qu'ils avoient commis, ne fut pas plutôt entre leurs mains, que peu s'en fallut qu'il ne ruinât entièrement leurs affaires. On prétend, & la chose est assez vraisemblable, qu'il excédoit la somme d'un million, cinq cens mille livres sterlings, somme très considérable dans le siècle où nous sommes, & prodigieuse pour ce temps-là. Lorsqu'on vint à la partager, il se trouva; après qu'on eut prélevé le quint pour l'Empereur, & la part des Commandans & des Officiers, que chaque soldat eut plus de deux mille livres sterlings. Cette fortune passoit leur espérance, mais les soldats étoient épuisés de fatigues, & la plupart demandèrent à se retirer, pour pouvoir jouir en repos de leur bien. Une pareille proposition ne s'accordoit point avec les vues ambitieuses des Généraux. Almagro étoit sur le point d'employer la voie de la rigueur pour les forcer à obéir, mais Pizarro l'en empêcha. » Laissez les aller, lui dit-il, ils ne » sçauront nous rendre un plus grand » service; au lieu de poltrons & de

I S T O I R E
la rançon de l'Ynca. Mais
créfor, qui étoit l'objet
s travaux & des crimes
t commis, ne fut pas plu-
rs mains, que peu s'en
e ruinât entièrement leurs
prétend, & la chose est
blable, qu'il excédoit la
million, cinq cens mille
gs, somme très considé-
sicle où nous sommes,
e pour ce temps-là. Lors-
la partager, il se trouva;
eut prélevé le quint pour
& la part des Comman-
Officiers, que chaque sol-
de deux mille livres ster-
fortune passoit leur espé-
les soldats étoient épuisés
& la plupart demandèrent
pour pouvoir jouir en re-
bien. Une pareille propo-
s'accordoit point avec les
euses des Généraux. Alma-
r le point d'employer la
rigueur pour les forcer à
s Pizarro l'en empêcha,
s aller, lui dit-il, ils ne
nous rendre un plus grand
au lieu de poltrons & de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 173
» mutins que nous aurions ici, ils
» nous tiendront lieu chez eux d'offi-
» ciers de recrue; car lorsqu'on verra
» la fortune qu'ils ont faite avec aussi
» peu de mérite, il se présentera bien-
» tôt des hommes pour prendre leur
» place. Là-dessus on permit aux sol-
dats de se retirer, & il y en eut quan-
tité qui partirent. La prophétie de
Pizarro se trouva vraie en son temps,
& leur armée ne manqua jamais de
recrues.

C H A P I T R E X V I.

*L'Ynca est assassiné. Pizarro & Almagro
se brouillent & se réconcilient. Expé-
dition d'Almagro dans le Chili. Les
Péruviens recommencent la guerre, &
assiègent Cusco. Almagro y retourne &
les bat. Il se brouille de nouveau avec
Pizarro. Il est battu & puni de mort.*

C E P E N D A N T l'infortuné Ataba-
lipa, dont la grandeur de la rançon
ne servit qu'à convaincre les Espa-
gnols, de la nécessité de ne jamais le
relâcher, se servit de sa captivité,
pour connoître le génie & les mœurs

de ce peuple. Parmi tous les talents qu'il remarqua en eux, rien ne le surprit davantage que leur façon de lire & d'écrire. La chose lui parut incompréhensible, quoiqu'il en vît clairement l'usage. Il ne sçavoit s'il devoit la regarder comme un talent naturel, ou comme une acquisition de l'art. Pour le découvrir, il pria un jour un soldat d'écrire le nom de Dieu sur son ongle: il s'en fut dans toute l'armée, priant les soldats de lui expliquer ce que cela vouloit dire, ce qu'ils firent à son grand étonnement. Il le montra enfin à Pizarro, celui-ci rougit, & ne sçut que lui répondre, ce qui lui fit comprendre, que ce n'étoit point un don naturel, mais un effet de l'éducation, & que Pizarro n'en avoit reçu aucune, de quoi il le railla beaucoup. Ce procédé mortifia beaucoup le Général, & le chagrin qu'il en conçut; joint à sa cruauté naturelle, lui fit hâter le sort qu'il avoit préparé depuis longtemps à son malheureux prisonnier. Pour que rien ne manquât à la hardiesse & à l'atrocité de leur barbarie, ils observèrent à son égard toutes les formalités qu'on a coutume d'observer dans une justice réglée.

HISTOIRE

e. Parmi tous les talents qu'il en eux, rien ne le surprit que leur façon de lire & la chose lui parut incompréhensible quoiqu'il en vît clairement ne sçavoit s'il devoit la nommer un talent naturel, ou une acquisition de l'art. Pour sçavoir, il pria un jour un soldat de lui expliquer ce qu'il vouloit dire, ce qu'ils firent avec un étonnement. Il le montra à Pizarro, celui-ci rougit, & ne put lui répondre, ce qui lui fit croire, que ce n'étoit point un talent naturel, mais un effet de l'éducation que Pizarro n'en avoit reçu de quoi il le railla beaucoup. Ce dédain mortifia beaucoup le Général le chagrin qu'il en conçut ; la cruauté naturelle, lui fit hâter qu'il avoit préparé depuis long-temps son malheureux prisonnier. Rien ne manqua à la hardiesse & à la cruauté de leur barbarie, ils obtinrent à son égard toutes les formalités de la coutume d'observer dans les colonies réglées.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 175

Voici quels étoient les principaux chefs de l'accusation. 1°. Atabalipa est idolâtre. 2°. Il a quantité de concubines. 3°. Il dissipe les revenus du royaume, & leve des taxes sur ses sujets depuis l'arrivée des Espagnols. 4°. Il a fait assassiner son frere Huescar. On nomma un Procureur général, pour poursuivre l'accusation, & un Avocat, qu'on prit parmi les Espagnols, pour défendre sa cause. En vain, la partie la plus nombreuse & la mieux intentionnée de l'armée protesta-t-elle contre cette procédure, & interjeta-t-elle appel à la Cour d'Espagne; en vain alléqua-t-elle l'incompétence de Pizarro pour condamner un Souverain étranger, de même que l'absurdité des crimes dont on le chargeoit. Ce fut au tribunal de ces Juges, & avec l'Avocat qu'on lui avoit donné pour le défendre, que l'Ynca fut condamné à être brûlé vif. Pour compléter cette violation & ce mépris de toutes les loix divines & humaines, le même pere Vincent, qui s'étoit si fort signalé dans la première occasion, eut ordre de se rendre auprès de lui, pour l'exhorter & l'instruire dans ses derniers moments. Le principal argument dont

il se servit pour le convertir au Christianisme, fut que s'il embrassoit la foi, au lieu de le brûler viv, on se contenteroit de l'étrangler. Ce Prince se soumit à recevoir le baptême, & fut aussitôt étranglé dans sa prison. Pizarro, pour couronner sa cruauté & son infamie, lui fit faire des obsèques magnifiques, & prit le deuil, comme s'il eût été véritablement affligé de sa mort.

On n'eut pas plutôt appris la mort de l'Ynca, que la principale noblesse de Cusco, établit pour Roi le frere d'Huescar; Pizarro nomma le fils d'Atalalipa, pour occuper le trône; & deux Généraux Péruviens usurperent la souveraineté pour eux. Ce fut ainsi que cette malheureuse contrée, fut déchirée tout à la fois par des étrangers, & par une guerre civile. Cependant, dans cette malheureuse situation, les Péruviens remporterent quelques avantages considérables sur les Espagnols, & leur firent plusieurs prisonniers, du nombre desquels étoit le Procureur général, qu'ils firent mourir sans aucune formalité, comme il le méritoit. Ayant appris que les autres prisonniers avoient protesté contre la mort de leur Empereur, ils les renvoyerent généreu-

ur le convertir au Christ
que s'il embrassoit la foi,
brûler viv, on se conten-
gler. Ce Prince se sou-
le baptême, & fut aussi
dans sa prison. Pizarro,
er sa cruauté & son infa-
ire des obsèques magnifi-
le deuil, comme s'il eût
ment affligé de sa mort.

pas plutôt appris la mort
que la principale noblesse
établit pour Roi le frere
Pizarro nomma le fils d'A-
ur occuper le trône; &
ux Péruviens usurperent
té pour eux. Ce fut ainsi
heureuse contrée, fut dé-
la fois par des étrangers,
uerre civile. Cependant,
malheureuse situation, les
mporterent quelques avan-
rables sur les Espagnols,
plusieurs prisonniers, du
quels étoit le Procureur
ils firent mourir sans au-
té, comme il le méritoit.
que les autres prisonniers
esté contre la mort de leur
s les renvoyerent générau-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 177

sement. Ces avantages remportés par
les Péruviens, obligerent les Espagnols
à entrer en négociation; car Pizarro
faisoit la paix ou la guerre, selon que
ses affaires l'exigeoient. Il profita de
cet intervalle pour établir les Espa-
gnols dans le pays, & pour jeter les
fondemens de la fameuse ville de Lima.
Mais lorsqu'il se sentit assez fort, il
recommença la guerre avec les Indiens,
& après bien des difficultés, se rendit
maître de Cusco, qui étoit dans ce
temps-là la capitale de l'Empire.

Mais pendant qu'il s'établissoit ainsi
par-tout, par la violence & par la
fraude, toute la fabrique de ses desseins
fut ébranlée, à l'occasion d'une dispute
qui s'éleva entre lui & son collègue
Almagro. Ces deux Généraux ne s'ai-
moient ni ne se respectoient; car ce
n'est point la ressemblance, mais la
bonté des mœurs qui engendre l'ami-
tié. Il est vrai que le besoin les obli-
gea pendant quelque temps à garder
les apparences, mais connoissant tous
deux leurs mauvaises intentions, ils
n'épioient que l'occasion d'empiéter
l'un sur l'autre. On venoit de recevoir
des nouveaux renforts, & des nouvel-
les concessions d'Espagne. Pizarro ob-

tint deux cens lieues de pays le long de la côte , au midi de son premier gouvernement. Almagro en obtint deux cens de plus au midi de Pizarro. Jugeant , ou prétendant juger , que la riche & importante ville de Cusco n'étoit point comprise dans la concession de Pizarro , il ne voulut plus le reconnoître pour son supérieur , & prétendit avoir cette ville , comme lui appartenant en propre. Le frere de Pizarro , qui y commandoit en son lieu & place , refusa de la lui remettre. Almagro s'opiniâtra à la vouloir , & ils étoient sur le point de décider cette dispute à la pointe de l'épée , lorsque Pizarro , en ayant eu avis , partit de Lima , où il étoit pour lors , & malgré sa maladie , se rendit à Cusco avec une diligence incroyable. Il dit à son collègue qu'il étoit en état de soutenir son droit par les armes ; mais qu'il aimoit mieux employer la raison pour le convaincre ; que les liaisons qui subsistoient entr'eux , & leurs besoins communs , l'empêcheroient toujours d'en venir à des partis violents ; qui , quoiqu'ils pussent être favorables à l'un ou à l'autre , le seroient encore plus à leur ennemi commun. Il lui prouva que

s lieux de pays le long
 au midi de son premier
 Almagro en obtint deux
 au midi de Pizarro. Ju-
 rétant juger, que la
 importante ville de Cusco
 comprise dans la concef-
 ro, il ne voulut plus le
 pour son supérieur, &
 ir cette ville, comme lui
 en propre. Le frere de
 y commandoit en son lieu
 usa de la lui remettre. Al-
 iâtra à la vouloir, & ils
 e point de décider cette
 pointe de l'épée, lorsque
 ayant eu avis, partit de
 étoit pour lors, & malgré
 e rendit à Cusco avec une
 croyable. Il dit à son col-
 étoit en état de soutenir
 les armes; mais qu'il ai-
 employer la raison pour le
 que les liaisons qui subsis-
 ux, & leurs besoins com-
 pêcheroient toujours d'en
 partis violents; qui, quoi-
 t être favorables à l'un ou
 feroient encore plus à leur
 amun. Il lui prouva que

Cusco étoit compris dans son gouver-
 nement, & l'assura, que quoiqu'il fût
 résolu à défendre son droit de toute sa
 force, il étoit également disposé à em-
 ployer cette force, son bien, son con-
 seil, en un mot, tout ce qui dépendoit
 de lui, pour mettre Almagro en pos-
 session de ce qui lui appartenoit légitimement; que son gouvernement étoit
 plus au midi que Cusco, & ne le cédoit
 point au sien, tant par ses richesses, que
 par la facilité d'en faire la conquête.

L'arrivée de Pizarro, la dextérité
 avec laquelle il se conduisit, & le mé-
 lange judicieux de fermeté & de flexibi-
 lité dont il usa, firent une telle impres-
 sion sur Almagro, qu'il se réconcilia
 de nouveau avec lui; & joignant à ses
 troupes autant de celles de Pizarro
 qu'il jugea nécessaires, il pénétra avec
 beaucoup de danger & de difficulté
 dans le Chili, où il perdit un grand
 nombre de ses soldats, en traversant
 des montagnes d'une hauteur immense,
 & couvertes en tout temps de neige.
 Cependant, il réussit en partie dans
 son entreprise, ayant conquis la plus
 grande & la meilleure partie du pays.

Il y avoit certainement dans les
 quatre cens lieux de pays que Pizarro

avoit obtenues, assez de terrain pour satisfaire son ambition, quelque grande qu'elle fût; il pouvoit même sans se nuire, en abandonner une partie, pour s'assurer la possession du reste; mais sa cupidité l'aveugla au point de lui faire diviser ses forces, & d'envoyer Almagro à une expédition, dans un pays éloigné & sauvage, & cependant il crut avoir fait un trait d'une fine politique. Il ne fut pas long-temps à se convaincre du contraire. L'Ynca n'eut pas plutôt appris que les troupes Espagnoles s'étoient séparées, qu'il demanda permission au frere de Pizarro; pour lors Commandant de Cusco, d'assister à une fête solemnelle, que sa nation célébroit à quelque distance de la ville. Cette fête étoit une espèce d'assemblée des Etats du royaume. L'Ynca ayant obtenu la permission qu'il demandoit, profita de cette occasion pour représenter à ses sujets, de la maniere la plus pathétique, la misere dans laquelle la nation étoit réduite; l'établissement des Espagnols, les villes qu'ils avoient bâties, la garnison qu'ils tenoient à Cusco, & la garde qu'ils avoient mise auprès de sa personne. Qu'il étoit résolu pour l'a-

assez de terrain pour
ambition, quelque grande
pouvoit même sans se
donner une partie, pour
possession du reste; mais sa
regla au point de lui faire
es, & d'envoyer Alma-
pédition, dans un pays
uvage, & cependant il
un trait d'une fine poli-
fut pas long-temps à se
contraire. L'Ynca n'eut
pris que les troupes Es-
oient séparées, qu'il de-
sion au frere de Pizarro;
mandant de Cusco, d'af-
te solennelle, que sa na-
t à quelque distance de
te fête étoit une espèce
des Etats du royaume.
nt obtenu la permission
loit, profita de cette oc-
représenter à ses sujets,
re la plus pathétique, la
laquelle la nation étoit
ablissement des Espagnols,
ils avoient bâties, la gar-
tenoient à Cusco, & la
avoient mise auprès de sa
u'il étoit résolu pour l'a-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 181

pour d'eux de hazarder sa vie, & tout
ce qu'il avoit de plus cher; qu'ils ne
pouvoient choisir un temps plus favo-
rable pour agir, puisque leurs ennemis
s'étoient séparés, pour aller chercher
d'autres royaumes, & satisfaire une
ambition que rien ne pouvoit assouvir.
L'assemblée étant entrée unanimement
dans les mêmes sentiments, on fit sou-
lever tout le pays, & les Espagnols
qui étoient restés au Pérou, ne purent
empêcher que l'Ynca ne vint assiéger
Cusco, avec une armée de deux cens
mille hommes. La garnison de Ferdi-
nand Pizarro n'étoit composée que de
soixante-dix hommes, mais elle se dé-
fendit avec tant de bravoure; & ména-
gea si bien son artillerie & ses forties,
que les Péruviens, qui n'entendoient
rien aux sièges, ne purent la forcer.

Almagro ayant eu avis du danger
auquel Cusco étoit exposé, & de la
révolte générale des Péruviens, aban-
donna ses nouvelles conquêtes, pour
sauver celles qu'il avoit déjà faites, &
n'eut pas moins à souffrir de la chaleur
& de la sécheresse, qu'il avoit souffert
du froid. A son approche, les Indiens
leverent le siège, & il fut reçu avec
une joie universelle de Ferdinand Pi-

zarro & de la garnison, que la longueur du siège avoit épuisée.

Almagro, fatigué d'une marche aussi longue & aussi laborieuse, & fâché d'être obligé dans le déclin de sa vie de courir après de nouvelles conquêtes, tandis que Pizarro restoit tranquille, & jouissoit seul du fruit de leurs communs travaux, résolut de faire revivre ses prétentions sur Cusco. Il y avoit une espèce de droit, depuis qu'il en avoit fait lever le siège, & des forces suffisantes pour le soutenir. Ferdinand & Gonzales, tous deux freres de Pizarro, ayant voulu lui résister, furent mis en prison, & le reste de l'armée se joignit à lui, ou subit le même sort.

Pizarro, qui ignoroit l'arrivée d'Almagro, & la démarche qu'il avoit faite, leva une armée pour aller au secours de Cusco; mais il trouva en y arrivant, qu'il avoit affaire à un ennemi d'une autre espèce que les Indiens. Almagro, après avoir essayé en vain de corrompre sa fidélité, l'attaqua & la mit en déroute. Après cet avantage, ses amis lui représentèrent qu'il devoit profiter de sa bonne fortune, & travailler à s'établir de maniere qu'il n'eût plus rien à craindre. Ils lui conseillèrent de

HISTOIRE

de la garnison, que la longue siège avoit épuisée. Pizarro, fatigué d'une marche aussi laborieuse, & fâché d'être dans le déclin de sa vie de ces de nouvelles conquêtes, Pizarro restoit tranquille, ne seul du fruit de leurs combats, résolut de faire revivre les tentatives sur Cusco. Il y avoit un droit, depuis qu'il en avoit levé le siège, & des forces pour le soutenir. Ferdinand & les, tous deux freres de Pizarro, tant voulu lui résister, furent vaincus, & le reste de l'armée se rendit à lui, ou subit le même sort. Pizarro, qui ignoroit l'arrivée d'Almagro, & la démarche qu'il avoit faite, avoit armée pour aller au secours de Cusco, mais il trouva en y arrivant, l'affaire à un ennemi d'une autre espèce que les Indiens. Almagro, avoit essayé en vain de corrompre la fidélité, l'attaqua & la mit en déroute. Après cet avantage, ses amis lui conseillèrent qu'il devoit profiter de sa bonne fortune, & travailler à se rendre de maniere qu'il n'eût plus rien à craindre. Ils lui conseillèrent de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 183

faire mourir les prisonniers qu'il avoit faits sur Pizarro, & de marcher en droiture à Lima, pour se saisir de son rival, sur la reconciliation duquel il ne devoit point compter, & qui, tant qu'il seroit le maître de la côte, ne manqueroit jamais de moyens, de lui faire sentir le poids de son inimitié. Almagro eut assez d'humanité pour rejeter la premiere partie de ce conseil, & assez de foiblesse, pour ne point écouter la dernière. Il craignoit, en entrant en armes dans le gouvernement d'un autre, de passer pour rebelle, & pour éviter ce nom, il s'exposoit au châtement que méritent ceux qui se rendent coupables de ce crime. Il ne faisoit pas attention qu'après avoir trempé dans une guerre civile, il devoit soutenir la démarche qu'il avoit faite, jusqu'à ce qu'il eût obtenu son but; que la conquête seule pouvoit décider de leur droit, & que celui qui est le plus fort, est toujours sûr d'avoir raison, quelque tort qu'il puisse avoir d'ailleurs. Pendant qu'il délibéroit sur la route qu'il devoit tenir, Gonzales Pizarro se sauva avec une centaine de soldats, qui étoient attachés à ses intérêts.

L'intérêt de Pizarro, qui étoit hors d'état de continuer la guerre, & qui pouvoit à tout moment recevoir un renfort, étoit de ne point porter les choses à l'extrémité; & celui d'Almagro, de les terminer promptement. Tout dépend de ſçavoir ménager le temps, & c'eſt ce que peu de perſonnes ſçavent faire. Pizarro eut recours à la négociation; il promit beaucoup, offrit un Port de mer, & convint de ſoumettre la déciſion de leurs différens à l'autorité royale; mais il demanda pour préliminaire, que ſon frere Ferdinand fût élargi. Almagro n'ignoroit point la mauvaiſe foi de ſon compétiteur; & cependant il fut aſſez foible pour abandonner le ſeul gage qu'il eût de la ſûreté de ſa promeſſe. Gonzales ne fut pas plutôt en liberté, qu'il mena un renfort à ſon frere; & Pizarro, qui ne manquoit point de capacité, ſe prépara à agir avec vigueur. Le traité fut oublié.

Le pays qui tenoit pour Almagro, étoit ſéparé de celui de Pizarro, par de hautes montagnes, qu'on ne pouvoit traverser qu'à l'aide de quelques défilés, roides & dangereux. Les amis d'Almagro lui confeillèrent de s'en en-

ISTOIRE

de Pizarro, qui étoit hors
 continuer la guerre, & qui
 tout moment recevoir un
 it de ne point porter les
 extrémité; & celui d'Alma-
 terminer promptement.
 d de sçavoir ménager le
 est ce que peu de personnes
 e. Pizarro eut recours à la
 ; il promit beaucoup,
 ort de mer, & convint de
 décision de leurs différens
 royale; mais il demanda
 inaire, que son frere Fer-
 largi. Almagro n'ignoroit
 uvaïse foi de son compéti-
 pendant il fut assez foible
 onner le seul gage qu'il
 reté de sa promesse. Gon-
 pas plutôt en liberté, qu'il
 enfort à son frere; & Pi-
 ne manquoit point de capa-
 para à agir avec vigueur.
 t oublié.

qui tenoit pour Almagro,
 de celui de Pizarro, par
 montagnes, qu'on ne pou-
 er qu'à l'aide de quelques
 des & dangereux. Les amis
 lui conseillèrent de s'en em-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 185

parer le premier; mais il étoit si infa-
 tué de sa fausse sécurité, qu'il refusa
 d'envoyer des troupes, pour occuper
 ces postes importants, de maniere que
 l'ennemi s'en faisoit sans la moindre
 opposition. Il avoit encore une res-
 source, & elle étoit fort bonne. La
 ville de Cusco étoit bien fortifiée, dé-
 fendue par une bonne garnison, & l'en-
 nemi n'avoit pas assez de provisions
 pour en faire le siège. Mais comme il
 avoit auparavant ruiné ses affaires, pour
 avoir trop temporisé, il les détruisit
 cette fois entièrement, par trop de
 précipitation & de témérité. Il ne ré-
 fléchit point aux avantages de sa situa-
 tion, & résolut, malgré le sentiment
 de tous ses Officiers, de hazarder sa
 fortune dans une bataille; se fiant sur
 sa supériorité, & méprisant un ennemi
 dont il croyoit les troupes hors d'état
 de service; mais il éprouva trop tard,
 qu'elles étoient composées de vétérans
 braves, & parfaitement bien discipli-
 nés. Le combat fut des plus vifs & des
 plus opiniâtres; & Almagro & ses
 troupes se comporterent d'une maniere
 qui ne démentit point leurs premiers
 exploits; mais après un combat opi-
 niâtre, elles furent entièrement défai-

tes. Almagro lui-même fut fait prisonnier, & devint, à l'âge de soixante-treize ans, la victime d'un emportement qu'on pardonneroit à peine à un jeune soldat; mais qui est très blamable dans un vieux Général expérimenté, qui ayant établi sa réputation, ne doit agir que conformément à l'expérience qu'il a acquise, & aux circonstances de l'affaire, dans laquelle il se trouve engagé.

Pizarro étant maître d'un rival qui lui avoit causé de si vives alarmes, résolut de ne lui faire aucune grace. En dépit de l'âge d'Almagro, dont il devoit avoir d'autant plus de pitié, qu'il n'en avoit rien à craindre; de la vie militaire qu'ils avoient menée ensemble; de leurs dangers & de leurs triomphes; des sentimens de reconnaissance qu'il devoit avoir pour cet infortuné vieillard, qui avoit contribué à sa grandeur; enfin de l'humanité dont il avoit usé envers son frere, circonstance dont Almagro le fit souvenir, pour l'engager à le laisser mourir paisiblement dans son lit, Pizarro fut sourd à tout; excepté à sa politique barbare, qui lui faisoit sacrifier toutes les vertus à la sûreté de ses plus bas desseins. Al-

HISTOIRE

lui-même fut fait prison-
nier, à l'âge de soixante-
sept ans, victime d'un emporte-
ment qui est très blamable
dans un Général expérimenté,
qui a mérité sa réputation, ne doit
être formellement à l'expérience
de sa vie, & aux circonstances
dans laquelle il se trouve

tant maître d'un rival qui
a usé de si vives alarmes,
de ne lui faire aucune grace.
L'âge d'Almagro, dont il
est d'autant plus de pitié,
ne devoit rien à craindre; de la
part de ceux qu'ils avoient menée en-
ferme dans leurs dangers & de leurs
sentimens de reconnois-
sance devoit avoir pour cet infor-
tuné, qui avoit contribué à
leur salut; enfin de l'humanité dont
il se devoit envers son frere, circon-
stancede Almagro le fit souvenir,
de ne pas laisser mourir pai-
siblement sur son lit, Pizarro fut sourd
à sa politique barbare,
il devoit sacrifier toutes les vertus
de son frere aux plus bas desseins. Al-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 187

Almagro fut jugé dans les formes, con-
damné & étranglé dans sa prison. Il
fut ensuite décapité publiquement sur
un échaffaut, & son corps resta long-
temps sans sépulture. Un esclave négre
l'enterra en cachette. Malgré la com-
passion que causa cette exécution bar-
bare, le peuple ne put s'empêcher de
se rappeler la triste destinée d'Ataba-
lipa, & la part qu'Almagro avoit eue
à sa mort.

CHAPITRE XVII.

*L'armée des Péruviens se débande. Conf-
piration contre Pizarro. Il est as-
sassiné.*

DURANT les troubles de cette guerre
civile, l'Ynca prit une résolution ex-
traordinaire. Il congédia ses troupes,
& se retira dans les montagnes. Tant
que nous serons en armes, dit-il, la
crainte unira les Espagnols, mais nous
ne serons pas plutôt dispersés, qu'ils
se détruiront les uns les autres. Cette
résolution, à ne l'envisager que d'un
côté, a quelque chose de grand & d'hé-
roïque, mais elle ne paroît plus telle,

lorsqu'on la regarde sous un autre point de vûe. Lorsqu'un Prince abandonne ses Etats, le peuple, qui a besoin d'être gouverné, peut confier les ruines du gouvernement à son ennemi. Il est extrêmement difficile de rassembler une armée, lorsqu'elle est une fois dispersée; & d'ailleurs, il est faux qu'une guerre civile détruise toujours ceux qui y sont engagés. Cette démarche étoit digne d'un Barbare qui ignoroit la politique, & l'événement en fit voir la fausseté.

Ce fut un malheur pour les Péruviens d'être divisés entre eux, lorsque les Espagnols entrèrent dans leur pays; mais il fut encore plus grand, lorsque les Espagnols étant venus à se brouiller, ils se mêlèrent de leurs querelles. Almagro & Pizarro avoient des armées d'Indiens, ce qui accoutuma ces peuples à leur obéir, & les attacha à leurs intérêts. Cela joint au défaut d'un plan regulier de défense de la part de leur Empereur & de ses Généraux, fut cause que Pizarro s'empara sans peine de cet Empire, eu égard à la grandeur de l'entreprise. Cette conquête donna à Pizarro la connoissance de plusieurs autres contrées fort riches, dont il

garde sous un autre point
qu'un Prince abandonne
un peuple, qui a besoin d'être
pour confier les ruines du
à son ennemi. Il est ex-
trêmement difficile de rassembler une
ville elle est une fois disper-
sés, il est faux qu'une
détruite toujours ceux
engagés. Cette démarche
d'un Barbare qui ignoroit
l'événement en fit voir

malheur pour les Péruviens
entre eux, lorsque les
trèrent dans leur pays;
encore plus grand, lorsque
étant venus à se brouil-
lèrent de leurs querelles.
Pizarro avoient des armées
qui accoutuma ces peu-
ples, & les attacha à leurs
joint au défaut d'un plan
défense de la part de leur
de ses Généraux, fut cause
s'empara sans peine de
eu égard à la grandeur
de. Cette conquête donna
connoissance de plusieurs
peuples fort riches, dont il

DES COLONIES EUROPÉENNES. 189
pouvoit également s'emparer. Il suivit
les traces d'Almagro dans le Chili, &
soumit une grande partie de cette con-
trée. Orellana, un de ses Commandans,
passa les Andes, & descendit jusqu'à
l'embouchure de la rivière des Ama-
zones, voyage immense, mais auquel
il dut la connoissance d'un pays riche
& délicieux; mais comme il est plat,
& qu'il n'y a point de mines, les Es-
pagnols le négligerent alors, comme
ils l'ont négligé depuis.

La mort d'Almagro, & l'influence
qu'elle eut sur la conduite de Pizarro,
prouvent combien il est nécessaire pour
un grand homme, d'avoir quelqu'un
qui le tienne en bride en s'opposant
aux démarches qu'il veut faire; une
pareille opposition tient sa prudence en
haleine, & l'engage à veiller sur ses
passions & à les reprimer. Non content
d'un territoire de plus de huit cents
lieues de long, & d'une largeur im-
mense, de richesses, que personne au-
tre que les Rois de ce pays n'avoit ja-
mais possédées, d'une juridiction pres-
que égale à celle d'un Souverain, &
d'une sécurité absolue, par l'extinction
de la seule personne qui pouvoit la
lui disputer, soit par une jalousie, sou-

vent inséparable de la plus haute fortune, ou par l'effet d'un orgueil, qui ne peut souffrir l'apparence d'un rival, il résolut de perdre entièrement tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec Almagro, sans s'informer du temps où il convient d'arrêter la faignée, & sans réfléchir que la sévérité que l'on exerce sur un petit nombre de personnes, produit la crainte & l'obéissance, mais que les menaces d'une destruction générale, ne produisent que le désespoir & des résolutions désespérées. Non content d'avoir fait mourir un grand nombre de personnes, il publia un édit, par lequel il défendoit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de recevoir chez lui aucun partisan d'Almagro, & de l'assister dans ses besoins. Ce parti étoit encore nombreux, quoiqu'errant & fugitif dans le pays. Ses Chefs voyant que Pizarro étoit implacable, formèrent le complot de l'assassiner. Ils avoient quantité de partisans dans la ville, & ils se tinrent cachés, jusqu'à ce que leur complot eût acquis sa maturité. Pizarro fut informé de leur dessein, & ne leur laissa point ignorer qu'il le sçavoit. Alarmés de cette nouvelle, & voyant que leur

ISTOIRE

able de la plus haute for-
 r l'effet d'un orgueil, qui
 rir l'apparence d'un rival,
 à perdre entièrement tous
 voient eu quelque liaison
 gro, sans s'informer du
 convient d'arrêter la fai-
 ns réfléchir que la sévérité
 erce sur un petit nombre
 es, produit la crainte &
 , mais que les menaces d'u-
 on générale, ne produisent
 espoir & des résolutions dé-
 on content d'avoir fait mou-
 nd nombre de personnes, il
 édit, par lequel il défendoit
 ce fût, sous peine de la vie,
 ir chez lui aucun partisan
), & de l'assister dans ses be-
 parti étoit encore nombreux,
 rant & fugitif dans le pays.
 s voyant que Pizarro étoit
 e, formèrent le complot de
 . Ils avoient quantité de par-
 s la ville, & ils se tinrent
 jusqu'à ce que leur complot
 s sa maturité. Pizarro fut in-
 leur dessein, & ne leur laissa
 orer qu'il le sçavoit. Alarmés
 nouvelle, & voyant que leur

DES COLONIES EUROPÉENNES. 191

mort étoit inévitable, douze des prin-
 cipaux conjurés, coururent les rues
 en plein midi, l'épée nue à la main,
 criant, vive le Roi, & que le traître
 meure, & ayant traversé la grande
 place de Lima, ils se rendirent au pa-
 lais de Pizarro, où leurs complices
 vinrent les joindre. Le peuple saisi de
 cet étonnement, qu'inspirent pour l'or-
 dinaire les entreprises hardies & sou-
 daines, ne fit aucune opposition. Les
 conjurés s'emparèrent des avenues, &
 Pizarro, que son courage n'abandonna
 que lorsqu'il se vit enveloppé de ses
 ennemis, mourut percé de coups,
 après avoir vendu chèrement sa vie.

Ainsi mourut Pizarro, par un évé-
 nement qui mérite d'être transmis à la
 postérité. Ce grand Conquérant fut
 massacré en plein midi par quelques
 fugitifs, dans la ville qu'il avoit lui-
 même bâtie, dans son Palais, & au
 milieu de ses gardes. Les Péruviens
 eurent la satisfaction de voir le second
 de leurs Conquérants, terminer ses
 jours par le même glaive, dont on
 s'étoit servi contre eux.



 CHAPITRE XVIII.

Le fils d'Almagro est nommé Gouverneur. Arrivée du nouveau Vicerai, Vaca di Castro. Il fait mourir le jeune Almagro. Il dissipe les factions, & rétablit la paix dans la province. Il est rappelé. Gonzales Pizarro excite une révolte, & usurpe le gouvernement. Pierre de la Gasca nommé Vicerai. Il bat les troupes de Pizarro & le fait mourir.

APRES que Pizarro se fut perdu par les fausses & cruelles démarches qu'il avoit faites pour se mettre en sûreté, les partisans d'Almagro, enorgueillis de leurs succès, s'étant renforcés, s'emparèrent de la ville, & proclamèrent pour Gouverneur le fils naturel du vieux Almagro. Ce jeune homme n'avoit pas encore vingt ans, mais son courage & sa capacité méritoient qu'on lui confiât cet emploi, dans une circonstance aussi critique. Mais quoique les partisans de son pere eussent réussi au-delà de leurs espérances, par un effet de la consternation que leur démarche

LIVRE XVIII.

Almagro est nommé Gouverneur du nouveau Viceroy ; Il fait mourir le jeune Pizarro, & dissipe les factions, & met le pais dans la province. Il excite Gonzales Pizarro à se révolter, & usurpe le gouvernement de la Gasca nommé Vice-roi, & rassemble les troupes de Pizarro & de son frere.

que Pizarro se fut perdu par ses cruelles démarches qu'il fit pour se mettre en sûreté, & d'Almagro, enorgueillis de leurs succès, s'étant renforcés, sortirent de la ville, & proclamèrent pour Gouverneur le fils naturel d'Almagro. Ce jeune homme n'avoit encore vingt ans, mais son père avoit vu sa capacité méritoient qu'on le lui donnât cet emploi, dans une circonstance aussi critique. Mais quoique les succès de son pere eussent réuni leurs espérances, par un événement qui causa la consternation que leur démarche

DES COLONIES EUROPÉENNES. 193
démarche avoit causée, & de la haine que Pizarro s'étoit généralement attirée par sa cruauté ; cependant, la plus grande partie des Espagnols ne voulut point acquiescer à cette nomination irrégulière. Les mieux intentionnés déclarerent, que sans vouloir se mêler des querelles des deux partis, ils étoient résolus d'attendre les ordres de l'Empereur, qu'ils ne pouvoient tarder, & qu'ils agiroient en conséquence.

Les choses étoient dans cet état ; lorsque le nouveau Gouverneur Vaca di Castro arriva. Cet homme étoit de très bonne famille, & avoit embrassé la profession d'Avocat ; mais s'étant plus attaché aux regles rigides du droit & de la justice, que n'ont coutume de le faire les gens de pratique, il n'acquiesça point toute la réputation que sa capacité étoit en état de lui procurer. Ce qui l'avoit éloigné du barreau, fut cela même qui le fit connoître & estimer de l'Empereur Charles V, lequel avoit trop de discernement, pour n'être pas frappé d'un caractère aussi singulier que celui d'un homme qui étoit Avocat, sans en exercer la profession, & qui fréquentoit la Cour, sans faire le métier de courtisan. C'est pourquoi

fans aucune sollicitation de sa part ; fans aucune recommandation d'un Ministre, ou d'un favori, cet homme uni & fans ostentation, se vit placé par sa seule vertu dans le poste le plus important auquel un homme pût aspirer. Etant arrivé dans les Indes, il ne démentit point son premier caractère. Il se conduisit comme un homme qui ne cherche ni à s'attirer des amis, ni à avancer sa fortune, mais à s'acquitter de son devoir, n'ayant égard dans la distribution de ses faveurs, qu'au seul mérite de ceux auxquels il les accordoit. Il ne mettoit aucune différence entre l'Indien & l'Espagnol, lorsqu'il étoit question de rendre justice. Il ne flattoit, ni ne menaçoit personne, & vivant avec toute la modestie d'un simple particulier, il sçavoit soutenir dans les occasions la dignité d'un Gouverneur.

A peine eut-il débarqué, que le jeune Almagro lui envoya une députation, pour justifier sa conduite, & lui proposer un accommodement; mais Castro lui fit dire, qu'il venoit revêtu de l'autorité de l'Empereur, pour lui rendre justice, de même qu'à tout le monde; qu'il ne s'en plaindroit point,

sollicitation de sa part ;
 recommandation d'un Mi-
 nistré favori, cet homme uni-
 quement, se vit placé par
 dans le poste le plus
 quel un homme pût as-
 arrivé dans les Indes, il
 point son premier carac-
 tère, conduisit comme un homme
 ne ni à s'attirer des amis,
 sa fortune, mais à s'ac-
 son devoir, n'ayant égard
 à la réputation de ses faveurs,
 mérité de ceux auxquels il
 . Il ne mettoit aucune dif-
 férence entre l'Indien & l'Espagnol,
 sans question de rendre jus-
 tice, ni ne menaçoit
 de vivre avec toute la mo-
 dicité d'un simple particulier, il sça-
 voit dans les occasions la di-
 gnité d'un Gouverneur.

Alors, lorsqu'il débarqué, que le
 Gouverneur lui envoya une dépu-
 tation pour justifier sa conduite, &
 offrir un accommodement; mais
 il dit, qu'il venoit revêtu
 de l'ordre de l'Empereur, pour lui
 faire justice, de même qu'à tout le
 monde, il ne s'en plaindroit point,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 195
 s'il étoit bon sujet, & que s'il ne l'é-
 toit point, il devoit s'attendre à être
 châtié, & qu'il ne connoissoit point
 d'autres termes d'accommodement. Ce
 langage parut nouveau aux Gouver-
 neurs du nouveau Monde, qui avoient
 presque oublié qu'ils eussent un supé-
 rieur. Là-dessus Almagro résolut de
 tenter le sort des armes, plutôt que de
 se soumettre, sans s'assurer au moins
 le gouvernement que son pere lui avoit
 laissé. Castro, de son côté, jugeant
 qu'il ne convenoit point à un Souve-
 rain de capituler avec ses sujets, se mit
 à la tête de ses troupes, lesquelles
 étoient composées de ceux qui avoient
 refusé d'obéir à Almagro, & lui li-
 vra bataille. Elle fut des plus sanglan-
 tes, mais la victoire se déclara pour
 lui.

Plusieurs Officiers d'Almagro, dans
 l'espérance d'obtenir leur pardon, l'aban-
 donnerent dans le fort du combat, &
 passèrent de son côté; mais Castro,
 qui ne croyoit point que leur trahi-
 son envers leur Chef, dût être regardée
 comme un service envers la Couronne,
 les fit tous exécuter à différentes repri-
 ses. Parmi ceux qui souffrirent la mort,
 aucun ne fut aussi regretté qu'Alma-
 I ij

gro. Il montra dans ce combat autant de courage, qu'il avoit montré d'humanité & d'honneur dans les autres occasions. Il fut pris & décapité.

La sévérité de ce procédé fit trembler tout le monde, sans rendre le Gouverneur plus odieux. On sçavoit que la passion, ni l'intérêt n'y avoient aucune part. Ils regarderent ces exécutions comme des jugemens du ciel, qui nous afflige lorsqu'il lui plaît, sans qu'on ait lieu de se plaindre ni de murmurer. Il n'accorda aucune grace aux partisans de Pizarro, lesquels faisoient beaucoup valoir le service qu'ils venoient de lui rendre, & murmuroient qu'il ne le récompensât pas mieux. Il leur dit, qu'il sçavoit fort bien distinguer ce qu'on faisoit par un esprit de parti, de ce qu'on faisoit par un principe de fidélité pour son Souverain; qu'ils devoient s'estimer heureux, qu'il oubliât ce qu'ils avoient fait, en considération de ce qu'ils venoient de faire. En un mot, il se conduisit avec tant de fermeté, qu'il soumit entièrement les Espagnols, & les obligea à traiter les Indiens, comme des sujets & comme des créatures raisonnables. Il contraignit le Clergé à remplir les

HISTOIRE
entra dans ce combat autant
e, qu'il avoit montré d'hu-
d'honneur dans les autres oc-
fut pris & décapité.
érité de ce procédé fit trem-
le monde, sans rendre le
eur plus odieux. On sçavoit
ssion, ni l'intérêt n'y avoient
art. Ils regarderent ces exé-
omme des jugemens du ciel ;
afflige lorsqu'il lui plaît, sans
it lieu de se plaindre ni de
r. Il n'accorda aucune grace
ifans de Pizarro, lesquels fai-
aucoup valoir le service qu'ils
e de lui rendre, & murmuroient
le récompensât pas mieux. Il
, qu'il sçavoit fort bien distin-
qu'on faisoit par un esprit de
le ce qu'on faisoit par un prin-
fidelité pour son Souverain ;
devoient s'estimer heureux,
ubliât ce qu'ils avoient fait, en
ration de ce qu'ils venoient de
n un mot, il se conduisit avec
fermeté, qu'il soumit entière-
les Espagnols, & les obligea à
les Indiens, comme des sujets
me des créatures raisonnables.
traignit le Clergé à remplir les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 197
devoirs de sa charge, & à travailler
plutôt à convertir les Indiens, qu'à
amasser des richesses. Il regla tout ce
qui concernoit l'administration de la
justice, de la maniere la plus exacte.
Il bâtit plusieurs villes, y fonda des
écoles & des collèges, & mit les re-
venus royaux sur un si bon pied, que
la conquête de Pérou, qui auparavant
n'avoit servi qu'à satisfaire l'avarice &
la cupidité d'un petit nombre de par-
ticuliers, devint un avantage pour le
public. Mais pendant qu'il restoit dans
sa premiere pauvreté, nonobstant les
confiscations qu'il faisoit tous les jours,
& qu'il faisoit des remises considéra-
bles au trésor royal, les Ministres ne
recevoient aucun présent. Cela les dé-
termina à nommer un nombre de Ju-
ges, dont l'autorité pût contre-balan-
cer celle de Castro. Ils vinrent à bout
de leur dessein. Il s'éleva quantité de
disputes, la Colonie commença à chan-
celer, on porta de tous côtés des plain-
tes à la Cour, on interjeta des appels,
& les présens y plurent de tous côtés.
Mais ce qui satisfaisoit les Courtisans
pour le moment, eut bien-tôt tari les
sources de ces générosités. Dans la
confusion qu'occasionnerent ce conflict

de juridictions, & les différents systèmes de ceux qui n'avoient que leurs intérêts en vûe; il ne fut pas difficile à Gonzales, frere du fameux Pizarro, de profiter du mécontentement général, & de se mettre à la tête d'un parti.

Il ne s'agissoit plus d'une dispute entre les Gouverneurs, sur l'étendue de leur juridiction. Gonzales Pizarro ne rendoit à l'Empereur qu'une obéissance de pure formalité. Il se fortifia de jour en jour, & cela au point, de faire décapiter un Viceroy qu'on avoit envoyé pour le brider. Il y avoit dans ce temps-là une Flotte dans la mer du Sud, & ayant eu l'adresse de gagner l'Amiral qui la commandoit, il fut en état de tenir en crainte la côte du Mexique, & d'empêcher les secours qu'on pouvoit envoyer contre lui. Il ne désespéra même pas d'engager les Espagnols, qui y étoient d'entrer dans sa révolte. La Cour justement alarmée de ses progrès, ayant éprouvé le danger qu'il y avoit, d'envoyer à l'Amérique des gens qui n'avoient d'autre recommandation que leurs importunités & leurs cabales, & sachant qu'elle s'étoit bien trouvée de celles qui n'avoient pour elles que leur mérite, jetta

ons, & les différens systé-
 qui n'avoient que leurs
 tés; il ne fut pas difficile
 frere du fameux Pizarro,
 du mécontentement géné-
 mettre à la tête d'un parti.
 gissoit plus d'une dispute
 ouverneurs, sur l'étendue
 diction. Gonzales Pizarro
 l'Empereur qu'une obéis-
 re formalité. Il se fortifia
 our, & cela au point, de
 ter un Viceroi qu'on avoit
 le brider. Il y avoit dans
 à une Flotte dans la mer
 ayant eu l'adresse de gagner
 i la commandoit, il fut en
 ir en crainte la côte du
 & d'empêcher les secours
 oit envoyer contre lui. Il
 même pas d'engager les
 qui y étoient d'entrer dans
 la Cour justement alarmée
 ès, ayant éprouvé le dan-
 avoit, d'envoyer à l'Amé-
 gens qui n'avoient d'autre
 ation que leurs importuni-
 cabales, & sçachant qu'elle
 trouvée de celles qui n'a-
 elles que leur mérite, jetta

les yeux sur un Licentié en théologie,
 appelé Pierre de la Gasca, lequel ne
 différoit de Castro, qu'en ce qu'il
 étoit d'un caractère plus doux & plus
 insinuant, mais qui possédoit comme
 lui, le même amour pour la justice,
 la même grandeur d'ame, & le même
 désintéressement. Cette douceur de ca-
 ractere convenoit aux circonstances
 présentes, de même que la sévérité de
 Castro, à celles où il s'étoit trouvé;
 car comme la révolte étoit devenue
 générale, il ne pouvoit compter que
 sur les amis qu'il se feroit. Quoique
 revêtu de la plus ample autorité, il
 n'avoit ni troupes, ni argent pour la
 faire valoir; de sorte que le succès de
 l'expédition, dépendoit entièrement
 de sa capacité.

Etant arrivé à Mexique, il déclara
 qu'il venoit avec des sentimens de
 paix; que son dessein n'étoit point
 d'user de sévérité, mais de guérir par
 des moyens doux, les mauvais effets
 de celles dont ont avoit usé par le
 passé. Il écrivit même à Pizarro une
 lettre très obligeante, lui conseillant
 de se soumettre, & lui offrant le par-
 don pour lui & pour ses associés. Il
 prit cependant des mesures plus vi-

goureuses, & partie par son adresse; partie par la réputation de probité qu'il s'étoit acquise, il leva de grandes sommes d'argent, & quelques centaines d'hommes. Pizarro, enflé de ses succès, reçut l'Ambassadeur avec beaucoup de hauteur, & lui envoya sa réponse, qui étoit aussi celle de ses associés, par l'Amiral. Elle contenoit en substance, qu'il ne se démettroit point de son gouvernement, & qu'ils ne reconnoïtroient jamais d'autre Gouverneur que lui. L'Amiral avoit ordre d'employer la voie des présents, & au cas qu'elle ne réussit point, de mettre le feu à la ville de Panama, & de lui amener le nouveau Viceroi prisonnier. Pendant ces conférences, l'affaire prit une toute autre tournure, & l'Amiral, au lieu de conduire Gasca prisonnier au Pérou, l'y transporta avec toutes ses forces, rentra dans l'obéissance qu'il lui devoit, & persuada à tous ses adhérens, de demeurer fideles à leur Souverain. Le Viceroi ne démentit point la conduite qu'il avoit tenue au Mexique, il fit publier partout la paix & le pardon, & s'étant mis à la tête d'une puissante armée, il s'empara des villes de Lima & de

partie par son adresse ;
 sa réputation de probité
 acquise, il leva de gran-
 argent, & quelques cen-
 mes. Pizarro, enflé de ses
 l'Ambassadeur avec beau-
 teur, & lui envoya sa
 étoit aussi celle de ses
 l'Amiral. Elle contenoit
 qu'il ne se démettroit
 gouvernement, & qu'ils
 oient jamais d'autre Gou-
 lui. L'Amiral avoit ordre
 la voie des présents, &
 ne réussit point, de met-
 la ville de Panama, & de
 e nouveau Viceroy prison-
 ces conférences, l'affaire
 e autre tournure, & l'A-
 eu de conduire Gasca pri-
 érou, l'y transporta avec
 rces, rentra dans l'obéif-
 lui devoit, & persuada à
 érans, de demeurer fideles
 erain. Le Viceroy ne dé-
 t la conduite qu'il avoit
 exique, il fit publier par-
 x & le pardon, & s'étant
 e d'une puissante armée,
 des villes de Lima & de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 201
 Cusco, & les détacha du parti de
 Pizarro, lequel se voyant obligé d'é-
 vacuer les places fortes dont il étoit en
 possession, hazarda une bataille, dans
 laquelle il fut fait prisonnier. Il fut
 aussi-tôt condamné & exécuté, avec
 tous ceux qui avoient eu le plus de
 part à sa rebellion.

Telle fut la destinée de tous ceux
 qui avoient contribué à la conquête
 du Pérou. Almagro fut décapité, &
 son fils eut le même sort; Pizarro fut
 massacré dans son propre Palais; son
 frere Ferdinand, retenu prisonnier
 pendant vingt-trois ans; & son autre
 frere Gonzales, ainsi qu'on l'a vû, fut
 puni comme traître. Le nouveau Gou-
 verneur, après avoir appaisé sa pro-
 vince, par la voie de la rigueur, se
 servit de celle de la douceur, pour
 remédier à ses désordres, & pour ache-
 ver ce que Castro avoit été obligé
 de laisser imparfait. Il établit le gou-
 vernement civil, & militaire, & les
 mines sur un pied, que cette province
 est devenue dans la suite l'objet de la
 cupidité des Vicerois qui lui ont suc-
 cédé. Il versa plus de deux millions
 dans le trésor royal, acquitta toutes
 ses dettes, & s'en retourna en Espa-

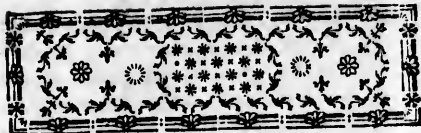
gne aussi pauvre que lorsqu'il en sortit:

La conquête des deux grands Empires du Pérou & du Mexique, est presque la seule chose qui intéresse dans l'Histoire de l'Amérique. Quelques escarmouches avec un peuple sauvage, quelques voyages & quelques découvertes qui se ressemblent en tout, & qui ne diffèrent que par les noms & les situations des lieux, ne valent pas la peine de remplir plusieurs volumes; & sont des objets aussi peu curieux qu'instructifs. Cependant, lorsque je traiterai des établissemens des Européens, je n'oublierai rien dans l'Histoire que j'en donnerai, de tout ce qui peut instruire & amuser le lecteur.

Fin de la première Partie.

HISTOIRE
vre que lorsqu'il en sortit:
ête des deux grands Em-
rou & du Mexique, est
le chose qui intéresse dans
e l'Amérique. Quelques
s avec un peuple sauvage,
yages & quelques décou-
e ressemblent en tout, &
rent que par les noms &
s des lieux, ne valent pas
remplir plusieurs volumes;
objets aussi peu curieux
. Cependant, lorsque je
établissmens des Euro-
oublierai rien dans l'His-
n donnerai, de tout ce qui
e & amuser le lecteur.

de la premiere Partie.



HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE.
SECONDE PARTIE.
DES MŒURS DES AMÉRIQUAINS.

CHAPITRE I.

Portrait des Américains. Leur habillement & leur façon de vivre. Leur langue, leur hospitalité, leur caractère. Leur religion & leur superstition. Leur médecine.

LES Aborigènes de l'Amérique;
dans toute l'étendue des deux vastes
Continents qu'ils habitent, & parmi
le nombre infini de nations & de tri-
bus dans lesquelles ils sont divisés;
Tome I. Partie II. I vj

diffèrent très peu les uns des autres par les mœurs & leurs coutumes, & forment tous un portrait extrêmement frappant de l'antiquité la plus reculée. Quiconque considère les Américains de notre temps, non-seulement étudie les mœurs d'une nation qui subsiste aujourd'hui, mais encore en quelque sorte les antiquités de toutes les nations; ce qui peut répandre beaucoup de lumière sur plusieurs passages des anciens Auteurs, tant sacrés que profanes. Le sçavant Lafitau a écrit là-dessus avec beaucoup de succès, & son ouvrage mérite d'être plus lû en Angleterre, qu'il ne l'est communément.

Les Américains ont la taille fort haute & plus dégagée que ne l'ont la plupart des autres nations: ils sont extrêmement forts, mais plus propres à supporter la fatigue, que des travaux serviles, qui les épuisent en peu de temps. Leur force est celle d'un animal de proie, plutôt que d'une bête de charge. Ils ont le corps & la tête plate, ce qui est l'effet de l'art; ils ont les traits réguliers & l'air féroce; les cheveux longs, noirs, droits, & aussi forts que du crin; mais point de barbe. Ils ont la peau d'un rouge foncé,

I S T O I R E

peu les uns des autres par leurs coutumes, & for-
 un portrait extrêmement
 l'antiquité la plus reculée.
 considère les Américains
 ps, non-seulement étudie
 une nation qui subsiste au-
 ais encore en quelque sorte
 de toutes les nations; ce
 andre beaucoup de lumiere
 passages des anciens Au-
 sacrés que profanes. Le
 tau à écrit là-dessus avec
 e succès, & son ouvrage
 e plus lû en Angleterre,
 communément.

Américains ont la taille fort
 s dégagée que ne l'ont la
 autres nations: ils sont ex-
 ports, mais plus propres à
 fatigue, que des travaux
 i les épuisent en peu de
 force est celle d'un ani-
 e, plutôt que d'une bête
 ils ont le corps & la tête
 ui est l'effet de l'art; ils
 s réguliers & l'air féroce;
 longs, noirs, droits, &
 ue du crin; mais point de
 t la peau d'un rouge foncé,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 209

ce qui est une couleur qu'ils aiment
 beaucoup, & qu'ils ont soin d'entreti-
 nir, en s'oignant avec de la graisse d'ours.

La première fois que les Européens
 aborderent dans l'Amérique, ils trou-
 verent le peuple entièrement nud, à la
 réserve des parties que les nations les
 plus incultes ont coutume de cacher.
 Depuis ils se servent pour les cou-
 vrir, d'une étoffe grossière qu'ils ache-
 tent de nous. Leur vie est entièrement
 uniforme, laborieuse, pauvre, & lan-
 guissante; & toute leur éducation, dès
 leur plus tendre enfance, ne tend qu'à
 habituer leur corps à ce genre de vie,
 & leur esprit à infliger, & à supporter
 les plus grands maux. Ils n'ont d'autre
 occupation que la chasse & la guerre.
 Ils laissent l'agriculture aux femmes.
 Après que la saison de la chasse est
 passée, ce qui est un exercice qu'ils
 supportent avec beaucoup de patience,
 & dans lequel ils sont fort adroits, &
 qu'ils ont consommé leurs provisions,
 ils passent le reste de leur temps dans
 une parfaite indolence. Ils dorment la
 moitié du jour dans leurs cabanes, ils
 s'amuseut & folâtroent avec leurs amis,
 & n'observent ni modération ni bien-
 séance dans leur boire & dans leur

manger. Ils ne connoissoient point autrefois les liqueurs spiritueuses ; mais aujourd'hui , il n'y a rien qu'ils ne fassent pour en avoir. C'est-là l'unique but qu'ils se proposent dans tous les Traités qu'ils font avec nous ; & c'est ce qui leur cause des maux indicibles ; car dès qu'ils ont une fois commencé à boire, ils ne gardent plus aucune mesure, mais continuent de s'enyvrer aussi long-temps qu'ils ont de quoi avoir des liqueurs. Dans cet état, ils s'endorment en plein air, ce qui leur cause quantité de maladies qui les consomment. Ils se noyent dans les rivières & dans les marais ; ils tombent dans le feu ; ils se querellent, & se tuent souvent les uns les autres ; en un mot, l'ivresse, qui chez nous est plutôt un vice moral, qu'un vice destructif, est pour ce peuple barbare, qui n'a point le talent de réprimer les passions, une calamité publique. Ceux d'entr'eux qui savent s'en garantir, & le nombre en est petit, jouissent du fruit de leur tempérance, & parviennent à un âge très avancé. Les défordres qu'un luxe compliqué a introduit & entretient en Europe, sont inconnus parmi eux.

HISTOIRE
ne connoissoient point au-
cunes liqueurs spiritueuses ; mais
il n'y a rien qu'ils ne
en avoir. C'est-là l'unique
qu'ils proposent dans tous les
cas qu'ils font avec nous ; & c'est
la cause des maux indicibles ;
ils ont une fois commencé
ils ne gardent plus aucune
raison ; ils continuent de s'enivrer
pendant les temps qu'ils ont de quoi
faire des liqueurs. Dans cet état, ils
sortent en plein air, ce qui leur
occasionne une multitude de maladies qui les
tue. Ils se noyent dans les ri-
vières dans les marais ; ils tombent
malades ; ils se querellent, & se
battent les uns les autres ; en un
mot, l'effe, qui chez nous est plu-
sôt un vice moral, qu'un vice destruc-
teur pour ce peuple barbare, qui
n'a point le talent de réprimer les
passions par une calamité publique. Ceux
qui sçavent s'en garantir, qui
ont le courage en est petit, jouissent du
fruit de leur tempérance, & parvien-
nent à un âge très avancé. Les défor-
mations de luxe compliqué a intro-
duit en Europe, sont in-
connues parmi eux,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 207

Le caractère des Indiens est frappant.
Ils sont graves jusqu'à paroître mélancoliques dans leurs occupations sérieuses, fort réservés avec ceux qu'ils fréquentent, très respectueux pour les vieillards, d'un tempérament froid & circonspect, qui fait qu'ils ne se hâtent jamais de parler, avant que d'avoir mûrement réfléchi sur ce qu'ils ont à dire, & qu'ils ne soient assurés que celui qui leur parle n'a plus rien à leur proposer. De-là vient qu'ils ne peuvent souffrir la coutume qu'ont les Européens de parler tous à la fois, & de s'interrompre. Rien n'est plus édifiant que la manière dont ils se comportent dans leurs Conseils & dans leurs Assemblées. Chacun y parle à son tour, selon son âge, sa sagesse, ou les services qu'il a rendus à sa patrie. Pas un mot, pas le moindre chuchotement, pas le moindre bruit, pendant qu'il parle. Nul reproche indécent, nul applaudissement déplacé. Les jeunes gens sont attentifs aux instructions que leur donnent les vieillards. Ils leur enseignent l'histoire de leur nation, ils enflamment leur courage par des chansons, faites à la louange de ceux de leurs ancêtres qui se sont signalés par

quelque exploit militaire ; ils leur apprennent en quoi consistent les intérêts de leur pays , & les moyens de les soutenir.

Il n'y a point de peuple chez qui les loix de l'hospitalité soient plus respectées , ni observées avec plus de générosité & de bienveillance. Leurs maisons , leurs provisions , même leurs femmes , quelque jeunes qu'elles soient , sont au service de leurs hôtes. Ils n'ont pas moins d'humanité & de bienveillance pour leurs compatriotes. Quelqu'un a-t-il fait une mauvaise chasse ? a-t-il eu une mauvaise récolte ? a-t-il perdu sa maison par un incendie ? Tout l'effet que ce malheur produit est , qu'il le met à même d'éprouver la bienveillance & la générosité de ses compatriotes , qui lui font part de tout ce qu'ils ont ; & qui pour cet effet ont tout en commun. Mais les Américains ont une haine implacable pour les ennemis de leur patrie , & pour ceux qui leur ont fait quelque injure personnelle. Ils déguisent leurs sentiments , ils feignent de se réconcilier ; jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger par trahison ou par surprise. Ni la longueur du temps , ni l'éloignement

oit militaire ; ils leur ap-
 quoy consistent les intérêts
 , & les moyens de les

point de peuple chez qui
 hospitalité soient plus res-
 observées avec plus de gé-
 e bienveillance. Leurs mai-
 provisions , même leurs
 que jeunes qu'elles soient,
 ce de leurs hôtes. Ils n'ont
 humanité & de bienveil-
 leurs compatriotes. Quel-
 fait une mauvaise chasse ?
 e mauvaise récolte ? a-t-il
 son par un incendie ? Tout
 e malheur produit est , qu'il
 me d'éprouver la bienveil-
 générosité de ses compa-
 lui font part de tout ce
 & qui pour cet effet ont
 mun. Mais les Américains
 ne implacable pour les en-
 ur patrie , & pour ceux qui
 ait quelque injure person-
 égnaient leurs sentiments ,
 de se réconcilier ; jusqu'à
 ouvent l'occasion de se ven-
 nison ou par surprise. Ni la
 du temps , ni l'éloignement

des lieux , ne peuvent appaiser leur
 ressentiment , ni mettre leurs ennemis
 à couvert. Un Américain gravit les
 plus hautes montagnes , pénètre dans les
 forêts les plus impraticables , traverse
 les plus affreux déserts pendant plusieurs
 centaines de miles , supportant l'in-
 tempérie des saisons , la fatigue de l'ex-
 pédition , les extrémités de la faim &
 de la soif , avec une patience , & une
 gaieté inconcevables , dans l'espoir de
 surprendre son ennemi , sur lequel il
 exerce les cruautés les plus horribles ,
 jusqu'à se repaître de sa chair. Voilà
 jusqu'où les Indiens poussent leur ami-
 tié ou leur haine ; & tel est en général
 le caractère des ames fortes & coura-
 geuses , mais qui n'ont reçu aucune
 éducation.

Malgré cette férocité , il n'y a point
 de peuple qui soit plus maître de sa
 colere , ni qui sçache mieux la dissimu-
 ler. On accoutume les Indiens dès leur
 enfance à supporter la raillerie , les bro-
 cards , les coups , & les injures avec
 patience , ou du moins sans émotion.
 C'est - là un des principaux objets de
 leur éducation. Rien ne leur paroît plus
 indigne d'un homme de bon sens & de
 courage , que de se fâcher & de se met-

tre en colere. Ils sont si convaincus de cette vérité, qu'il est rare qu'ils se querellent, à moins qu'ils ne soient pris de vin ou de liqueur, quand même on leur diroit les choses les plus choquantes. Mais la nature humaine est telle, que comme il n'y a point de vertu qu'on ne puisse enter sur les passions les plus vicieuses, de même il n'y a point de bonne qualité qui ne puisse dégénérer en vice. C'est - là la raison pour laquelle les passions des Américains, lors quelles sont une fois mises en mouvement, sont au - dessus de ce qu'on peut imaginer de plus furieux & de plus à craindre; les crimes les plus noirs & les plus atroces ne leur coûtent plus rien.

Les peuples qui ne subsistent que de la chasse, qui vivent sous des huttes, & qui changent souvent de demeure, sont rarement religieux. Les Américains n'ont presque point de temples. On prétend, à la vérité, qu'il y en avoit, & même de magnifiques chez les Mexicains & chez les Péruviens; mais c'étoient des peuples civilisés, eu égard à ceux dont je parle; il n'y a point de comparaison à faire entre eux & les Indiens de nos jours. Quelques-

HISTOIRE

colere. Ils font si convaincus de vérité, qu'il est rare qu'ils se sentent, à moins qu'ils ne soient en vin ou de liqueur, quand même il leur diroit les choses les plus choissies. Mais la nature humaine est telle que comme il n'y a point de vin qu'on ne puisse enter sur les plus vicieuses, de même il n'y a point de bonne qualité qui ne dégénère en vice. C'est - là la cause pour laquelle les passions des Indiens, lors quelles sont une fois en mouvement, sont au - dessus de ce qu'on peut imaginer de plus excessif & de plus à craindre; les crimes des plus noirs & les plus atroces ne leur coûtent plus rien. Les Indiens peuples qui ne subsistent que de la chasse, qui vivent sous des huttes, ne changent souvent de demeure, & sont rarement religieux. Les Américains n'ont presque point de temples. On prétend, à la vérité, qu'il y en a, & même de magnifiques chez les Mexicains & chez les Péruviens; mais c'étoient des peuples civilisés, eu égard à ceux dont je parle; il n'y a rien de comparaison à faire entre eux & les Indiens de nos jours. Quelques-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 211

uns paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. D'autres pensent un peu mieux; ils admettent un Être suprême, éternel & incorruptible, qui gouverne tout l'Univers. Ils s'en tiennent à cette connoissance, qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, mais ils ne lui rendent aucun culte. Il y a cependant quelques peuples dans l'Amérique, qui rendent une espèce d'hommage au Soleil & à la Lune, & qui admettent des Êtres invisibles, qui se mêlent continuellement de leurs affaires; ils parlent beaucoup des Démons, des Nymphes, des Fées, & autres choses équivalentes. Ils ont aussi des cérémonies, qui marquent quelque espèce de culte plus régulier; car ils offrent les prémices de leurs fruits; ils observent certaines cérémonies dans le temps de la pleine Lune, & ont dans leurs fêtes quantité de choses qui montrent qu'ils ont eu autrefois une religion, mais qu'ils ne connoissent que par tradition, & dont ils se mettent peu en peine de savoir la raison. Quoique sans religion, ils ne laissent pas que d'être extrêmement superstitieux; comme c'est l'ordinaire de ceux dont la subsistance dépend entièrement du hazard. Grands

observateurs des présages & des songes; avides de lire dans l'avenir, ils ont une infinité de devins, d'augures & de magiciens, qu'ils ont soin de consulter sur leurs affaires, sur leur santé, leurs guerres, leur chasse. Leur médecine consiste dans une espèce de magie, dont leurs Prêtres seuls sont dépositaires. Les malades sont naturellement enclins à la superstition, & les secours qu'ils peuvent attendre des hommes, sont si foibles, qu'ils n'est pas étonnant que dans tous les pays & dans tous les temps, les peuples, dans cette fâcheuse circonstance, ayent mis leur confiance dans la Providence & se soient flattés d'un secours surnaturel.

Leurs Médecins ne connoissent qu'un seul remède, pour telle espèce de maladie que ce puisse être. Ils enferment le malade dans une petite cabane, au milieu de laquelle est une pierre rouge au feu, sur laquelle ils versent continuellement de l'eau, jusqu'à ce que le malade soit tout en sueur, après quoi ils le plongent dans la rivière la plus prochaine; ce qu'ils répètent aussi souvent qu'ils le jugent nécessaire, & par cette méthode ils opèrent quelquefois des cures extraordinaires. Mais il

I S T O I R E
des présages & des songes;
e dans l'avenir, ils ont
de devins, d'augures &
, qu'ils ont soin de con-
rs affaires, sur leur santé,
, leur chasse. Leur mé-
te dans une espèce de ma-
rs Prêtres seuls sont dépo-
malades sont naturellement
superstition, & les secours
nt attendre des hommes,
s, qu'ils n'est pas étonnant
us les pays & dans tous
les peuples, dans cette fa-
onstance, ayent mis leur
dans la Providence & se
s d'un secours surnaturel.
édecins ne connoissent qu'un
, pour telle espèce de ma-
puisse être. Ils enferment
ans une petite cabané, au
aquelle est une pierre rou-
sur laquelle ils versent con-
t de l'eau, jusqu'à ce que le
t tout en sueur, après quoi
gent dans la rivière la plus
ce qu'ils repètent aussi sou-
le jugent nécessaire, & par
ode ils opèrent quelque-
ures extraordinaires. Mais il

DES COLONIES EUROPÉENNES. 213.
arrive souvent aussi, que le malade
meurt dans l'opération, sur-tout dans
les maladies que les Européens ont ap-
portées dans le pays, entr'autres dans
la petite vérole, qui fait chez eux des
ravages affreux, ce que j'attribue en
partie à cette méthode. Ils connoissent
aussi quelques spécifiques d'une effica-
cité surprenante, mais dont ils attri-
buent la vertu aux cérémonies magi-
ques avec lesquelles ils les administrent.

C H A P I T R E II.

*Gouvernement des Américains. Leurs
assemblées. Leurs Orateurs. Leurs fê-
tes. Maniere dont ils rendent la
justice.*

LAMOUR de la liberté, est la pas-
sion dominante des Américains. Ils
lui sacrifient toutes choses. C'est pour
elle qu'ils supportent patiemment les
besoins & les miseres de la vie, & leur
éducation ne tend qu'à fortifier cet
amour dans eux. On leur laisse une li-
berté entière, on ignore ce que c'est
que de les battre, & encore moins de
les gronder. Ils prétendent que la rai-

son seule suffit pour diriger la conduite de leurs enfans, lorsqu'ils ont atteint l'âge de la connoître, & qu'avant ce temps-là, ils ne sçauroient commettre de grandes fautes. Mais que les châtimens peuvent abbatre cet esprit libre & martial, qui fait la gloire de leur nation, en les obligeant à n'agir que par des motifs bas & serviles. Après même qu'ils ont atteint l'âge de raison, ils ne connoissent ni commandement, ni dépendance, ni subordination; on évite même d'employer des raisons trop fortes pour les porter à agir, parceque cela marque une espèce de supériorité & de violence que l'on veut faire à leur volonté.

Par le même principe, ils ne connoissent d'autre châtiment que la mort. Ils ignorent ce que c'est que les amendes pécuniaires, parcequ'ils ne peuvent les exiger d'un homme libre, & la mort qu'ils infligent quelquefois, est plutôt une conséquence d'une espèce de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte de puissance judiciaire exercé sur un sujet, ou sur un citoyen. Ce penchant pour la liberté est général, & quoique quelques tribus de l'Amérique ayent un Chef, auquel nous don-

STOIRE

pour diriger la conduite
ns, lorsqu'ils ont atteint
onnoître, & qu'avant ce
ne sçauroient commettre
utes. Mais que les châti-
e abbatre cet esprit libre
qui fait la gloire de leur
es obligeant à n'agir que
s bas & serviles. Après
ont atteint l'âge de rai-
onnoissent ni commande-
pendance, ni subordina-
te même d'employer des
fortes pour les porter à
e cela marque une espèce
é & de violence que l'on
leur volonté.

ne principe, ils ne connois-
châtiment que la mort. Ils
que c'est que les amendes
parcequ'ils ne peuvent les
homme libre, & la mort
ent quelquefois, est plutôt
ence d'une espèce de guer-
n ennemi commun, qu'un
ance judiciaire exercé sur
u sur un citoyen. Ce pen-
la liberté est général, &
elques tribus de l'Améri-
un Chef, auquel nous don-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 215

nous le nom de Roi, son pouvoir est
plutôt persuasif que coercif, & on le
respecte plutôt comme un pere. qu'on
ne le craint comme un Monarque. Il
n'a ni gardes, ni prisons, ni Officiers
de justice. Les autres formes, que l'on
peut considérer comme une espèce
d'aristocratie, n'ont pas plus d'autorité.
Cette dernière espèce de gouverne-
ment est la plus ordinaire dans l'Amé-
rique septentrionale. Chez quelques
tribus, il y a une espèce de noblesse,
qui met ceux qui la possèdent, lors-
qu'ils ont atteint l'âge de raison, en
droit d'opiner dans les conseils de leurs
nations; tous les autres en sont exclus.
Mais parmi les cinq Nations, ou chez
les Iroquois, qui est la République la
plus célèbre de l'Amérique septentrio-
nale, & chez quelques autres nations,
ils n'exigent d'autres qualités dans
leurs Chefs, que l'âge, l'expérience,
& la capacité. Il y a néanmoins dans
chaque tribu quelques familles parti-
culières, pour lesquelles ils ont beau-
coup de respect, & qu'elles considèrent
en quelque sorte comme leurs Chefs;
à moins qu'elles ne se soient rendues
indignes de ce rang; de même qu'il
y a dans chaque tribu quelques per-

sonnes, qui ont une prééminence sur les autres, à cause de leur nombre, ou de leur bravoure; mais comme elles ne l'exigent point avec orgueil & avec insolence, & qu'elles ne la maintiennent point par la tyrannie, aussi ne la leur dispute-t-on jamais, lorsqu'elle leur est légitimement due.

Leur Grand Conseil est composé de ces Chefs de tribus & de familles, & de ceux que leur capacité a élevés au même degré de considération. Il se tient dans une maison, qu'ils ont dans chaque ville pour cet effet, où ils reçoivent les Ambassadeurs, leur donnent réponse, chantent leurs chansons de guerre, qu'ils ont apprises par tradition, ou font commémoration des morts. Ces Conseils sont publics. Ils y proposent les affaires qui concernent l'Etat, qui ont déjà été digérées dans les Conseils secrets, où il n'est permis qu'aux Chefs d'assister. C'est-là que leurs Orateurs déploient leur éloquence, & la connoissance qu'ils ont des affaires publiques; ce sont là les Ambassadeurs & les Commissaires qu'ils nomment pour faire la paix, ou contracter une alliance avec les autres nations. Le principal talent de ces Orateurs

HISTOIRE

ont une prééminence sur à cause de leur nombre , ou oure ; mais comme elles ne oint avec orgueil & avec & qu'elles ne la maintien- par la tyrannie, aussi ne la - t - on jamais, lorsqu'elle itimentement due.

and Conseil est composé de e tribus & de familles, & e leur capacité a élevés au ré de considération. Il se une maison, qu'ils ont dans le pour cet effet, où ils re- s Ambassadeurs, leur don- se, chantent leurs chansons qu'ils ont apprises par tra- u font commémoration des s Conseils sont publics. Ils nt les affaires qui concernent ui ont déjà été digérées dans ls secrets, où il n'est permis efs d'assister. C'est - là que eurs déploient leur éloquen- connoissance qu'ils ont des bliques ; ce sont là les Am- & les Commissaires qu'ils pour faire la paix, ou con- ne alliance avec les autres Le principal talent de ces Orateurs

DES COLONIES EUROPÉENNES. 217

Orateurs consiste à donner une tournure favorable à leurs affaires, & à exprimer leurs pensées d'une manière figurée, & avec une force dont les Européens sont incapables, avec des gestes forcés, mais naturels & expressifs.

Lorsqu'ils ont à traiter de quelque affaire de conséquence, ils célèbrent une fête, à laquelle toute la nation assiste. Ils ont de moindres fêtes pour les affaires peu importantes, auxquelles on n'invite que ceux qui y sont intéressés. Dans ces sortes de fêtes, la loi est de ne rien laisser; de sorte que lorsqu'ils ne peuvent tout manger, ils jettent ce qui reste dans le feu, qu'ils regardent comme une chose sacrée, ce qui donne lieu de croire, que ces fêtes ne consistoient anciennement que dans des sacrifices. Avant que la fête commence, celui qui tient le premier rang, entonne une chanson, dont le sujet est pris de quelque histoire fabuleuse ou véritable de leur nation, qui renferme les principaux événemens qui sont arrivés, & tout ce qui peut leur faire honneur, ou servir à leur instruction. Ils ont aussi des danses guerrières, dont ils accompagnent ces chansons, & il

ne se passe point d'affaires, qu'elles ne soient accompagnées de ces chansons & de ces danses. Tout se passe chez eux avec beaucoup de cérémonie, & cela est absolument nécessaire chez un peuple barbare pour prévenir la confusion, outre qu'elles servent à fixer ces événements dans leur mémoire.

Pour l'aider, ils se servent de petits coquillages, ou de grains de chapelet, de différentes couleurs, dont la signification varie, selon leur couleur & la manière dont ils sont arrangés. A la fin de chaque matière qu'ils agitent, lorsqu'ils traitent avec une nation étrangère, ils donnent un de ces chapelets, & sans cette cérémonie, l'affaire passe pour indécise. On conserve avec soin ces espèces de chapelets dans chaque ville, comme des monumens publics, & ils y ont recours, lorsqu'ils ont quelque contestation avec leurs voisins. Comme la matière dont ils les font, est devenue extrêmement rare depuis quelques années, à cause de la grande consommation qui s'en est faite, ils donnent souvent des fourrures pour ces *Wampums*, c'est ainsi qu'ils appellent ces petits coquillages ou grains, & reçoivent en retour des

HISTOIRE
point d'affaires, qu'elles ne
accompagnées de ces chansons
santes. Tout se passe chez
beaucoup de cérémonie, &
lument nécessaire chez un
aire pour prévenir la con-
re qu'elles servent à fixer
cas dans leur mémoire.
der, ils se servent de petits
, ou de grains de chape-
férentes couleurs, dont la
n varie, selon leur couleur
ere dont ils sont arrangés.
e chaque matiere qu'ils agi-
u'ils traitent avec une na-
gere, ils donnent un de ces
& sans cette cérémonie,
sse pour indécise. On con-
soin ces espèces de chape-
chaque ville, comme des mo-
bibles, & ils y ont recours,
nt quelque contestation avec
ns. Comme la matiere dont
, est devenue extrêmement
is quelques années, à cause
nde consommation qui s'en
ls donnent souvent des four-
ces *Wampums*, c'est ainsi
cellent ces petits coquillages
, & reçoivent en retour des

DES COLONIES EUROPÉENNES. 219
présents d'un prix plus considérable ;
car ils n'ajoutent aucune foi à ce que
leur disent nos Députés, à moins qu'ils
n'accompagnent leurs propositions de
quelque présent.

Ce même Conseil de leurs anciens,
qui regle tout ce qui concerne la po-
lice extérieure de l'Etat, est également
chargé de tout ce qui tend à mainte-
nir la paix. Leurs procès sont en petit
nombre, & promptement décidés,
n'ayant ni assez de moyens ni assez de
ruse pour les faire traîner en longueur.
C'est devant ce même tribunal que
l'on porte les affaires criminelles, lors-
qu'elles sont de nature à intéresser tou-
te la nation. Dans les cas ordinaires,
le crime est ou vengé, ou mis en
compromis par les parties intéressées.
Lorsqu'il s'agit d'un meurtre, les pa-
rents du mort, s'en vangent sur celui
qui l'a commis. Ils tuent souvent le
meurtrier, & dans le cas où cela ar-
rive, les parens de celui-ci, se regardent
comme offensés, & se croient
aussi en droit d'en tirer vengeance,
que s'ils n'y avoient pas donné lieu
les premiers. Mais en général, ces affai-
res se terminent à l'amiable. L'aggre-
sieur s'absente; ses amis envoient faire

un compliment de condoléance à ceux du défunt ; ils leur offrent un présent qu'ils refusent rarement ; les chefs de la famille viennent ensuite , qui le délivrent avec beaucoup de formalité , l'accompagnant d'un discours fort éloquent. Ce présent consiste dans environ soixante articles , dont chacun est pour effacer une partie de l'offense , & calmer le chagrin de la partie lésée. Ils disent en donnant le premier , » j'ar-
» rache par ce premier présent la hache
» de la plaie , & la fais tomber des
» mains de celui qui est prêt de ven-
» ger l'injure « ; avec le second , » j'es-
» suie le sang de cette plaie , & ainsi
» de suite , détruisant l'un après l'au-
» tre les mauvais effets du meurtre « . Cette entrevue se termine à l'ordinaire par un festin , accompagné de chansons & de danses. Lorsque le meurtre est commis par une personne de la même famille , ou cabane , celle-ci a seule le droit d'en juger sans appel , & de décider s'il faut punir le coupable de mort , ou lui pardonner , ou l'obliger à donner un dédommagement envers la veuve ou les enfans du défunt. Pendant tous ce temps-là , la nation ne s'en mêle point , ne fait aucun usage de sa

ent de condoléance à ceux
 ils leur offrent un présent
 rarement ; les chefs de
 ennent ensuite, qui le dé-
 beaucoup de formalité,
 ant d'un discours fort élo-
 résent consiste dans envi-
 articles, dont chacun est
 une partie de l'offense,
 chagrin de la partie lésée.
 donnant le premier, » j'ar-
 ce premier présent la hache
 ie, & la fais tomber des
 celui qui est prêt de ven-
 e » ; avec le second, » j'es-
 ng de cette plaie, & ainsi
 détruisant l'un après l'au-
 mauvais effets du meurtre ».
 vie se termine à l'ordinaire
 in, accompagné de chan-
 danfes. Lorsque le meurtre
 par une personne de la mé-
 ou cabane, celle-ci a seule
 en juger sans appel, & de
 il faut punir le coupable de
 lui pardonner, ou l'obliger
 n dédommagement envers la
 les enfans du défunt. Pendant
 emps-là, la nation ne s'en
 ut, ne fait aucun usage de sa

force, ni ne déploie sa puissance, si ce
 n'est dans des occasions signalées. Elle
 reprend alors toute son autorité. Cha-
 cun s'empresse d'exécuter les ordres du
 Sénat. Ce peuple ignore ce que c'est
 que déloyauté & trahison. Plutôt gou-
 verné par ses mœurs que par les loix,
 l'exemple, l'éducation, la pratique
 constante de leurs cérémonies, le ren-
 dent affectionné pour son pays, & lui
 inspirent le respect le plus religieux
 pour les constitutions & les coutumes
 de ses ancêtres. On se passe aisément
 de loix & d'une puissance coercive,
 dans une société bornée, où chacun a
 les yeux sur son voisin, & n'a d'autre
 objet que de resserrer les liens naturels
 qui tendent à la cimenter. L'amour
 entre les parens, si rare parmi nous,
 est une vertu nationale chez les Amé-
 ricains, laquelle influe sur les parti-
 culiers. On voit chez eux des exem-
 ples d'amitié, qui l'emportent sur ceux
 de l'antiquité fabuleuse ; & lorsque ces
 fortes d'amitiés commencent à se for-
 mer, les familles s'en félicitent, comme
 d'une acquisition qui les assure d'un
 secours mutuel, & qui promet à leur
 nation les plus grands honneurs, &
 les plus grands avantages.

 CHAPITRE III.

Deuil des Américains. La fête des morts. Portrait des femmes Américaines. Leurs occupations. Leurs mariages & leurs divorces.

UN Américain meurt-il, soit de mort naturelle, ou à la guerre? Toute la ville (*) à laquelle il appartient en porte le deuil. Dans ces sortes d'occasions toutes les affaires cessent, quelques importantes qu'elles soient, les divertissemens ne sont plus permis, jusqu'à ce qu'on ait rendu au défunt les derniers devoirs; ce qui se fait toujours avec beaucoup de solennité. On lave le corps, on l'oint, on le peint, pour diminuer en quelque sorte l'horreur que sa vûe est capable d'inspirer. Les femmes déplorent sa perte avec des cris & des hurlemens affreux, entremêlés de chants à la louange du

(*) Les villes sont très petites, & il les habite rarement, après que la saison de la chasse est passée, si ce n'est qu'une guerre, ou des affaires d'Etat ne les y obligent.

LIVRE III.

*Américains. La fête des
portraits des femmes Améri-
cains. Leurs occupations. Leurs ma-
riages. Leurs divorces.*

Américain meurt-il, soit de
maladie, ou à la guerre? Toute
la famille à laquelle il appartient en
général. Dans ces sortes d'occa-
sions les affaires cessent, quel-
ques-unes qu'elles soient, les
dances ne sont plus permises, jus-
qu'à ce qu'on ait rendu au défunt les
devoirs; ce qui se fait tou-
jours avec beaucoup de solennité. On
dresse un tombeau, on le peint,
on y met en quelque sorte l'hor-
reur, & on est capable d'inspirer.
Les amis déplorent sa perte avec
des hurlemens affreux, en-
tre lesquels on chante à la louange du

Américain sont très petites, & il les habite
jusqu'à ce que la saison de la chasse est passée,
ou d'une guerre, ou des affaires d'Etat ne
sont pas terminées.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 223
défunt & de ses ancêtres. Les hommes
gardent un peu plus de modération.
Tout le village accompagne le corps,
& on l'enterre avec ses plus beaux ha-
bits. On met à côté de lui son arc, ses
flèches, & tout ce qu'il a de plus ai-
mé pendant sa vie, avec des provisions
pour le voyage qu'il va faire; car ils
croient l'immortalité de l'ame, mais
ils ont là-dessus des idées extrêmement
grossières. On indique dans cette occa-
sion, de même que dans toutes les
autres solennités, un jour de jeûne.
Les funérailles achevées, les plus pro-
ches parents du défunt s'enferment
dans leurs huttes pendant un temps con-
sidérable, pour se livrer à leur chagrin.
On n'omet dans cette occasion ni les
complimens de condoléance, ni les
présens. Au bout de quelque temps,
ils retournent au tombeau, pour y re-
nouveler leurs pleurs; ils couvrent
de nouveaux habits ce qui reste du
corps, & recommencent les cérémo-
nies des premières funérailles.

Entre tous les exemples que je pour-
rais citer de leur respect pour leurs
amis qui sont décédés, il n'y en a point
de plus frappant, que ce qu'ils appel-
lent la fête des morts ou des ames. Le

jour pour cette cérémonie est fixé dans le Conseil des anciens, lesquels ordonnent les préparatifs nécessaires, pour que tout se passe avec beaucoup d'ordre & de magnificence. C'est dans cette occasion qu'ils étalent toutes les richesses du pays, & qu'ils font le plus d'usage de leur industrie. On invite le peuple voisin à venir prendre part à la fête, & à être témoin de la solennité. On va déterrer ceux qui ont été ensevelis hors des villages, & on porte leurs ossemens dans un charnier commun. Il est aisé de se figurer l'horreur que doit causer un pareil spectacle; & je ne puis le peindre d'une manière plus vive que l'a fait Lafitau.

» Il est constant, dit-il, que l'ouverture de ces tombeaux, étale les scènes les plus frappantes que l'on puisse s'imaginer; c'est-là que l'on voit ce portrait humiliant de la misère humaine dans différentes images de la mort, où elle semble avoir pris plaisir à se peindre sous des milliers de formes plus horribles les unes que les autres dans les différents cadavres, selon le degré de corruption dans lequel ils sont, ou la manière dont elle les a affectés. Les

HISTOIRE

cette cérémonie est fixé dans
des anciens, lesquels ordon-
né préparatifs nécessaires, pour
se passe avec beaucoup d'or-
ne magnificence. C'est dans
l'occasion qu'ils étalent toutes les
richesses du pays, & qu'ils font le plus
de leur industrie. On invite le
monarque à venir prendre part à la
cérémonie, & à être témoin de la solem-
nité. On y fait venir ceux qui ont été en-
fermés dans les villages, & on porte
les cadavres dans un charnier com-
mode, & on est aisé de se figurer l'horreur
de causer un pareil spectacle; &
on se le peint d'une manière
qui que l'a fait Lafitau.

Il est constant, dit-il, que l'ou-
verture de ces tombeaux, étale les
scènes les plus frappantes que l'on
peut s'imaginer; c'est-là que l'on
voit le portrait humiliant de la mi-
serable humaine dans différentes ima-
ges de la mort, où elle semble avoir
voulu se peindre sous des mil-
lions de formes plus horribles les unes
qu'elles autres dans les différents
degrés, selon le degré de corrup-
tion dans lequel ils sont, ou la
cause dont elle les a affectés. Les

DES COLONIES EUROPÉENNES. 225

» uns paroissent flétris & desséchés ;
» d'autres ont les os couverts d'une es-
» péce de parchemin ; d'autres paroif-
» soient desséchés ou fumés , sans au-
» cune apparence de pourriture ; quel-
» ques - uns ne font que commencer à
» se corrompre , tandis que d'autres
» fourmillent de vers , & sont plongés
» dans la corruption. Je ne sçai ce
» qui frappe le plus , ou l'horreur de
» ce spectacle , ou les sentimens de
» pitié & de tendresse que ces pauvres
» gens témoignent pour leurs amis. Rien
» n'est plus admirable que la manière
» dont ils s'acquittent de ce triste de-
» voir. Ils ramassent jusqu'aux plus
» petits os ; ils manient ces cadavres
» dégoûtants , en enlèvent les vers , &
» les portent sur leur dos pendant plu-
» sieurs heures de marche , sans être dé-
» goûtés par la puanteur insupportable
» qu'ils exhalent , & sans éprouver d'au-
» tre émotion , que celle que leur cause
» le regret d'avoir perdu des personnes
» qui leur étoient si chères pendant
» leur vie , & dont ils ne cessent de
» déplorer la mort .

Cette étrange fête est la plus solem-
nelle qu'ils ayent , non-seulement à
cause de la quantité de naturels & d'é-

trangers qui s'y rendent, & des obseques pompeuses qu'ils font à leurs morts, qu'ils revêtent des plus beaux habits qu'ils puissent trouver, & qu'ils exposent pendant quelque temps en public ; mais encore, à cause des différens jeux qu'ils célèbrent dans cette occasion, à l'imitation de ceux que les Grecs & les Romains célébroient dans ces sortes de rencontres.

Voilà comment les Américains s'efforcent d'adoucir les misères de la vie, par les honneurs qu'ils rendent aux morts ; & ils les rendent d'autant plus ponctuellement, que chacun s'attend d'en recevoir de pareils à son tour. Quoique parmi ces nations sauvages, cette coutume porte avec elle les marques de la férocité de leur caractère, il est cependant certain que ces honneurs qu'ils rendent aux morts, le chagrin qu'ils ont de leur absence, & le soin qu'ils prennent d'en renouveler le souvenir, sont d'excellents moyens pour inspirer des sentimens d'humanité. Si ces sortes de cérémonies n'ont pas lieu chez les nations civilisées ; c'est qu'on y supplée par d'autres moyens ; mais toujours est-il certain que ces honneurs qu'on rend

STOIRE.
y rendent, & des obse-
es qu'ils font à leurs
revêtent des plus beaux
issent trouver, & qu'ils
tant quelque temps en
encore, à cause des dif-
u'ils célèbrent dans cette
imitation de ceux que les
Romains célébroient dans
rencontres.
nment les Américains
adoucir les misères de la
honneurs qu'ils rendent
& ils les rendent d'au-
onctuellement, que cha-
d'en recevoir de pareils à
quoique parmi ces nations
cette coutume porte avec
ques de la férocité de leur
est cependant certain que
s qu'ils rendent aux morts,
u'ils ont de leur absence,
u'ils prennent d'en renou-
uvenir, sont d'excellents
ar inspirer des sentiments
Si ces sortes de cérémo-
as lieu chez les nations ci-
est qu'on y supplée par
oyens; mais toujours est-il
ces honneurs qu'on rend

DES COLONIES EUROPÉENNES. 227
aux morts, sont aussi anciens qu'univer-
sels.

Quoique les femmes de l'Amérique,
soient chargées de la partie la plus labo-
rieuse de l'économie, il s'en faut beau-
coup qu'elles soient aussi esclaves qu'on
se le figure, & elles ne sont point su-
jettes à cette subordination, qui a lieu
dans les pays où elles sont le plus res-
pectées. Au contraire, tous les hon-
neurs dont la nation jouit, sont pour
elles. Elles ont aussi leurs Conseils; &
elles ont part dans toutes les délibéra-
tions qui concernent l'Etat, & elles
ne se distinguent pas moins à cet égard
que les hommes. La polygamie est en
usage chez quelques nations, mais elle
n'est pas générale. La plupart se con-
tentent d'une seule femme, mais ils
peuvent la quitter pour les mêmes cau-
ses qui avoient lieu chez les Juifs, les
Grecs, & les Romains. Le mariage a
lieu chez toutes les nations de l'Amé-
rique, & on y observe quantité de cé-
rémonies, dont la principale est que
l'épouse présente à son futur un plat
rempli du froment qu'elle a recueilli.

Elles sont aussi chastes après le ma-
riage, qu'elles étoient incontinentes
avant que d'être engagées dans ses

liens. Le châtimeut de l'adultere, de même que celui de la personne avec qui elle l'a commis, est entièrement réservé au mari, & souvent très sévère, vû qu'il est juge & partie intéressée. Leurs mariages sont peu féconds, les femmes ayant rarement plus de deux ou trois enfans; mais elles accouchent plus aisément que les Européennes, ce qui fait que leur fruit est plus fort & plus vigoureux. Il y a tout lieu de croire, que la vie laborieuse que mènent les deux sexes, n'est point favorable à la procréation; à quoi l'on peut ajouter que l'usage où sont les filles de se faire avorter, en quoi elles sont fort expertes, les rend dans la suite moins fécondes. C'est une des causes de la dépopulation de l'Amérique, & s'il leur arrive de souffrir quelques pertes, soit par les maladies épidémiques, ou par la guerre, il faut un temps infini pour les réparer.



iment de l'adultere, de
 lui de la personne avec
 commis, est entièrement
 ri, & souvent très sévé-
 est juge & partie intéref-
 riages sont peu féconds,
 vant rarement plus de deux
 ns; mais elles accouchent
 que les Européennes, ce
 leur fruit est plus fort &
 ux. Il y a tout lieu de
 a vie laborieuse que me-
 x sexes, n'est point favo-
 création; à quoi l'on peut
 l'usage où sont les filles
 porter, en quoi elles sont
 , les rend dans la suite
 des. C'est une des causes
 ulation de l'Amérique, &
 e de souffrir quelques per-
 les maladies épidémiques,
 ierre, il faut un temps in-
 réparer.

 CHAPITRE IV.

*Préparatifs de guerre des Indiens. Chan-
 sons & danses. Maniere dont ils se
 mettent en campagne. Méthode dont
 ils se servent pour découvrir l'ennemi,
 & pour l'attaquer. Cruautés qu'ils
 exercent sur leurs prisonniers.*

LES Américains ne connoissent
 presque d'autre occupation que la guer-
 re, ou les exercices qui y ont rapport.
 C'est dans cela qu'ils font consister toute
 leur gloire, & un homme n'est confi-
 déré, qu'autant qu'il augmente la force
 de son pays par le nombre de prison-
 niers qu'il fait, & qu'il orne sa cabane
 des cranes de ceux qu'il a tués. Lors-
 que les Anciens ont résolu de faire la
 guerre, ils ne déclarent pas toujours
 la nation qu'ils ont dessein d'attaquer,
 pour que leur ennemi se tienne moins
 sur ses gardes, & qu'ils puissent le pren-
 dre au dépourvu. Il font plus, il lais-
 sent souvent passer plusieurs années,
 sans commettre aucun acte d'hostilité,
 pour que sa vigilance s'endorme, &
 qu'il se méfie moins du danger qui le



menace. Le principal Capitaine somme la jeunesse de comparoître au jour marqué, on met la chaudiere de la guerre sur le feu, les chansons & les danfes commencent, on envoie le Calumet à tous les villages de la même nation, & à tous ses alliés; le feu s'allume, on n'entend de tous côtés que des chansons guerrieres, & des hurlemens affreux dans tout le pays. Les femmes se mettent de la partie, elles déplorent la perte de ceux qui ont péri dans les combats, ou qui sont morts de maladie, elles demandent à grands cris qu'on les remplace par des prisonniers, elles piquent les jeunes gens d'honneur & enflamment leur courage, ce qu'elles savent faire avec un talent merveilleux.

Après avoir ainsi animé la fureur de la nation, le Capitaine prépare un festin, dont le seul mets consiste dans de la chair de chien. Tous ceux qui doivent y assister, reçoivent des billets, qui sont tous autant de promesses qu'ils font, d'être fideles les uns aux autres, & d'obéir à leur Chef. On ne force personne à prendre les armes, mais après qu'ils ont accepté ce billet, ils sont censés engagés, & leur désertion est

ISTOIRE

principal Capitaine somme
e comparoitre au jour mar-
la chaudiere de la guerre
es chansons & les danfes
, on envoie le Calumet
llages de la même nation,
alliés; le feu s'allume, on
tous côtés que des chan-
res, & des hurlemens af-
tout le pays. Les femmes
de la partie, elles déplo-
e de ceux qui ont péri dans
, ou qui sont morts de ma-
demandent à grands cris
mplace par des prisonniers,
ut les jeunes gens d'honneur
ent leur courage, ce qu'el-
faire avec un talent mer-

voir ainsi animé la fureur de
le Capitaine prépare un fes-
le seul mets consiste dans de
e chien. Tous ceux qui doi-
ster, reçoivent des billets,
us autant de promesses qu'ils
e fideles les uns aux autres;
à leur Chef. On ne force per-
endre les armes, mais après
accepté ce billet, ils sont
gagés, & leur défection est

DES COLONIES EUROPÉENNES. 231

punie de mort. Tous les guerriers qui
composent cette assemblée, se noircif-
sent le visage avec du charbon, dont
la couleur entremêlée de taches & de
traits de vermillon, leur donne un air
affreux. Ils ont soin de tresser leurs
cheveux d'une maniere bizarre, & de
les entremêler de plumes de différentes
couleurs. Dans cette assemblée, qui
sert de préparatif pour l'expédition mili-
taire qu'ils vont entreprendre, le Gé-
néral entonne la chanson de la guerre,
après quoi élevant sa voix le plus qu'il
peut, il adresse une espèce de priere
au Dieu de la guerre, que les Améri-
quains appellent *Areskoui*. « Je te prie;
» lui dit-il, de favoriser mon entre-
» prise & de protéger ma famille: je
» demande la même grace aux esprits
» & aux bons & mauvais génies. Vous
» tous, qui êtes dans le Ciel, sur la
» terre, ou sous la terre, détruisez nos
» ennemis, & faites que moi & mes
» compagnons, retournions sains &
» saufs dans notre patrie ». Tous les
guerriers répondent à cette priere par
des cris & des acclamations. Le Géné-
ral recommence sa chanson, frappe de
sa massué les pieds droits qui soutien-
nent sa cabane, & commence la danse

de la guerre, que ses soldats accompagnent de leurs cris, pendant tout le temps qu'elle dure.

Le jour du départ étant arrivé, ils prennent congé de leurs amis; ils échangent avec eux les hardes & les meubles qu'ils ont; leurs femmes & leurs parentes prennent le devant, & les accompagnent à quelque distance de la ville. Tous ces guerriers, revêtus de leurs plus beaux habits, se mettent en marche à la file les uns des autres, car ils ne savent ce que c'est que de marcher par rang. Ils sont précédés de leur Chef, qui chante la chanson de mort, & tous gardent un profond silence. Ayant joint leurs femmes, ils quittent leurs habits, en prennent de mauvais, & accompagnent leur Chef, là où il lui plaît de les mener.

Les motifs qui les portent à faire la guerre, sont rarement les mêmes que les nôtres. Ils ne se proposent d'autre but que la gloire qui suit la victoire, ou l'avantage qu'elle leur procure d'augmenter le nombre de leurs prisonniers; ou de les immoler à leur fureur brutale. Il est rare qu'ils prennent la peine de colorer leurs guerres de quelque apparence de justice. Il est assez ordi-

que ses soldats accompa-
gnés de cris, pendant tout le
combat dure.

Après le départ étant arrivé, ils
se séparent de leurs amis; ils
marchent avec eux les hardes & les
armes qu'ils ont; leurs femmes & les
enfants marchent devant, & s'éloignent
à quelque distance d'eux. Tous ces guerriers, revêtus
de beaux habits, se mettent
à la file les uns des autres, &
il arrive ce que c'est que de
marcher en rang. Ils sont précédés de
quelqu'un qui chante la chanson de
leur pays, & gardent un profond silen-
ce. Ils emmènent leurs femmes, ils quit-
tent leurs habits, en prennent de mau-
vais, & accompagnent leur Chef, à
qui ils ont fait de les mener.

Ces gens qui les portent à faire la
guerre, ne sont rarement les mêmes que
ceux qui ne se proposent d'autre
gloire que de s'être vu la victoire,
car qu'elle leur procure d'un
grand nombre de leurs prisonniers;
ils immolent à leur fureur bra-
vante qu'ils prennent la peine
de leurs guerres de quelque
sorte de justice. Il est assez ordi-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 233

naire aux jeunes gens, dans le sein de
la plus profonde paix, de faire des fes-
tins & des danses guerrières. Ils tom-
bent tantôt sur une nation, tantôt sur
une autre, surprennent leurs chasseurs,
leur enlèvent le crane, ou les emmen-
ent prisonniers chez eux. Leurs Sé-
nateurs feignent d'ignorer leur con-
duite, & même l'encouragent, parce
qu'elle sert à entretenir leur humeur
militaire, les endurecissent aux veilles & à
la fatigue, & leur donne de bonne heu-
re du goût pour la guerre.

Les qualités militaires nécessaires
aux Indiens sont, la vigilance & l'at-
tention à éviter les surprises & à pren-
dre l'ennemi au dépourvu, la patience
& la force, pour supporter les travaux
& les fatigues inséparables de la guer-
re. Les nations de l'Amérique sont ex-
trêmement éloignées les unes des au-
tres, & séparées par des déserts affreux;
couverts de forêts épaisses, qu'ils sont
obligés de traverser, avant de rencon-
trer un ennemi, dont il semble que
l'éloignement devoit les mettre à cou-
vert. Mais malgré le secret que garde
le parti qui se met le premier en mou-
vement, l'ennemi en a souvent con-
noissance, se prépare à l'attaque, &

profite autant qu'il peut de l'inattention & du défaut de vigilance de son adversaire. Voici en quoi consiste chez eux tout l'art de la guerre. Ils combattent rarement en rase campagne, si ce n'est dans des occasions extraordinaires. Ce n'est pas qu'ils ne soient très braves, mais c'est qu'ils méprisent cette méthode, comme indigne d'un homme de cœur, & comme une affaire, où la fortune a infiniment plus de part que la prudence. Les principales choses qui servent à leur faire découvrir leurs ennemis, sont la fumée de leurs feux, qu'ils sentent à une distance presque incroyable, & leurs traces, qu'ils distinguent & qu'ils reconnoissent avec une sagacité qui tient du prodige. En les voyant, ils vous disent fort bien le nombre d'hommes qui ont passé, & depuis quel temps ils sont passés. Cela va si loin, qu'ils distinguent les différentes nations, par les différentes empreintes de leurs pieds, & qu'ils les apperçoivent, là où nous autres Européens n'en verrions aucune. Un homme, qui s'attache à une seule chose, & qui s'y est long-temps exercé, fait des progrès presque incroyables.

Mais comme leurs adversaires ont

HISTOIRE

ant qu'il peut de l'inatten-
défaut de vigilance de son
Voici en quoi consiste chez
art de la guerre. Ils com-
ement en rase campagne,
dans des occasions extraor-
ne n'est pas qu'ils ne soient
, mais c'est qu'ils méprisent
ode, comme indigne d'un
cœur, & comme une affai-
fortune a infiniment plus de
prudence. Les principales
servent à leur faire décou-
ennemis, sont la fumée de
, qu'ils sentent à une dis-
que incroyable, & leurs tra-
distinguent & qu'ils recon-
avec une sagacité qui tient
ge. En les voyant, ils vous
t bien le nombre d'hommes
passé, & depuis quel temps
passés. Cela va si loin, qu'ils
nt les différentes nations, par
ntes empreintes de leurs pieds,
les apperçoivent, là où nous
ropéens n'en verrions aucune.
ne, qui s'attache à une seule
qui s'y est long-temps exercé,
progrès presque incroyables.
comme leurs adversaires ont

DES COLONIES EUROPÉENNES. 235

la même connoissance, & savent aussi
bien qu'eux en tirer avantage, il faut
nécessairement que le plus rusé l'em-
porte. Ils n'allument point de feu
pour se chauffer ni pour aprêter leurs
victuailles, & n'ont pour toute nour-
riture que de la farine paîtrie avec de
l'eau. Ils restent couchés tout le jour,
& ne marchent que la nuit. Comme ils
marchent par files, celui qui ferme
la marche, a soin d'effacer les traces
de tous ceux qui le précèdent. Rencon-
trent-ils une riviere, ils la passent à
gué pour suivre leur ennemi. Campent-
ils, ils envoient des batteurs d'estrade
pour reconnoître le pays, de même
que les endroits où ils soupçonnent
qu'il peut être caché. Il arrive souvent,
pendant que toute la nation est em-
ployée à la chasse, qu'ils entrent dans
un village, massacrent les vieillards,
les femmes & les enfans, ou les em-
menent prisonniers, selon qu'ils sont
en force, & qu'ils jugent qu'ils peuvent
être utiles à leur nation.

Ils taillent souvent en pièces les
petits partis qu'ils trouvent à la chasse;
mais lorsqu'ils rencontrent un grand
corps d'ennemis, ils se couchent à plat
par terre, parmi les feuilles des arbres,

dont on a peine à les distinguer, à cause de la couleur dont ils ont soin de peindre leurs corps. Ils laissent ordinairement passer le premier détachement, après quoi se levant en poussant un grand cri, qu'ils appellent le cri de guerre, ils font pleuvoir sur lui une grêle de coups de mousquets, car il y a long-temps qu'ils ne se servent plus de flèches. Le parti attaqué répond par un autre cri, & à l'instant, chaque Indien se met à couvert d'un arbre, & fait feu sur son ennemi, dès l'instant qu'il s'apperçoit qu'il se leve pour faire une seconde décharge.

Après avoir combattu pendant quelque temps de la maniere que je viens de dire, le parti qui croit avoir de l'avantage, s'avance avec une petite hache à la main, que les Indiens manient avec beaucoup de dextérité; ils redoublent leurs cris, menacent leurs ennemis, & s'encouragent les uns les autres, par un récit exagéré des exploits qu'ils ont fait. Dès qu'ils en sont une fois aux mains, le combat est bien-tôt décidé, & les vainqueurs assouvissent leur férocité, en commettant mille indignités sur les corps de ceux qu'ils ont tués; ils les mordent, leur arra-

HISTOIRE

ine à les distinguer, à cause
r dont ils ont soin de pein-
ps. Ils laissent ordinaire-
le premier détachement,
se levant en poussant un
qu'ils appellent le cri de
font pleuvoir sur lui une
ps de mousquets, car il y
s qu'ils ne se servent plus
Le parti attaqué répond
e cri, & à l'instant, chaque
et à couvert d'un arbre, &
son ennemi, dès l'instant
rçoit qu'il se leve pour faire
e décharge.

oir combattu pendant quel-
de la maniere que je viens
e parti qui croit avoir de
s'avance avec une petite
main, que les Indiens ma-
beaucoup de dextérité; ils
leurs cris, menagent leurs
& s'encouragent les uns les
un récit exagéré des exploits
fait. Dès qu'ils en font une
ains, le combat est bien-tôt
les vainqueurs assouvissent
té, en commettant mille in-
sur les corps de ceux qu'ils
ils les mordent, leur arra-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 237
chent le crane, & se veautrent dans
leur sang, comme des bêtes féroces.

Le sort des prisonniers est des plus
déplorable. Ils ne leur font aucun mal,
tant qu'ils sont en marche pour s'en
retourner chez eux; mais ils ne sont
pas plutôt arrivés sur leur territoire,
ou sur celui de leurs alliés, que tous
les habitans des villages accourent en
foule, & s'empresent de montrer leur
attachement pour leurs amis, par le
traitement barbare qu'ils font aux pri-
sonniers, de maniere qu'ils arrivent
au lieu de leur destination, couverts
de plaies & de meurtrissures. Les vain-
queurs entrent dans la ville en triom-
phe. Le Capitaine de guerre va trouver
les Chefs, & leur rend compte à haute
voix, des particularités de l'expédi-
tion, du dommage que l'ennemi a souf-
fert, & de la perte qu'il a faite lui-
même. Cela fait, l'Orateur public, inf-
truit le peuple de ce qui s'est passé.
Avant que de se livrer à la joie qui ac-
compagne la victoire, ils déplorent
ceux de leurs amis qui sont morts dans
le combat. Leurs parents sont ceux qui
témoignent le plus de chagrin. Mais
par un de ces étranges retours de l'es-
prit humain, à qui l'habitude fait pren-

dre toute sorte de tournure, au premier signal de réjouissance, leurs larmes cessent dans un moment, & ils se livrent à la joie la plus effrénée.

Pendant tout ce temps-là, on ne décide rien sur le sort des prisonniers, jusqu'à ce que les Anciens se soient assemblés, & en aient fait la distribution. C'est la coutume de faire présent d'un esclave à chacune des maisons qui ont perdu un parent ou un ami, dans quoi l'on se règle sur la grandeur de la perte qu'elle a faite. Celui qui est le maître du captif, le conduit jusqu'à la porte de la maison, & le remet entre les mains du propriétaire avec un ceinturon de *Wampum*, pour montrer qu'il s'est acquitté de ce qu'il avoit promis, en allant à cette expédition, qui étoit de remplacer le citoyen que l'on perdrait. Les parents examinent quelque temps le présent qu'on leur fait, & selon qu'ils le jugent nécessaire ou inutile, ou que sa physionomie leur plaît ou leur déplaît, qu'ils ont plus ou moins d'humanité, ou qu'ils sont plus ou moins affligés de la perte qu'ils ont faite, ou ils le reçoivent, ou le condamnent à la mort. Pour lors, il n'est plus permis à qui que ce soit de lui sau-

HISTOIRE

forte de tournure, au premier
éjouissance, leurs larmes cessent
un moment, & ils se livrent
à plus effrenée.

En tout ce temps-là, on ne
s'occupe sur le sort des prisonniers,
que les Anciens se soient
, & en ayant fait la distribu-
tion la coutume de faire présent
à chacune des maisons qui
ont un parent ou un ami, dans
laquelle se règle sur la grandeur de la
part que celle a faite. Celui qui est le
plus captif, le conduit jusqu'à la
maison, & le remet entre
les mains du propriétaire avec un cein-
turon de *Wampum*, pour montrer qu'il
a tenu sa parole de ce qu'il avoit promis,
à cette expédition, qui étoit
de placer le citoyen que l'on per-
doit. Les parents examinent quelque
fois le présent qu'on leur fait, &
s'ils le jugent nécessaire ou inu-
tile, ils en changent la physionomie leur plaît
ou déplaît, qu'ils ont plus ou moins
de pitié, ou qu'ils sont plus ou
moins affligés de la perte qu'ils ont
ou qu'ils le reçoivent, ou le con-
duisent à la mort. Pour lors, il n'est
permis à qui que ce soit de lui sau-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 239

ver la vie. La nation s'assemble, com-
me s'il s'agissoit d'une grande solem-
nité. On dresse un échaffaud, & l'on at-
tache le prisonnier à un poteau. A l'in-
stant il entonne sa chanson de mort, &
se prépare à supporter les cruautés qu'on
va lui faire souffrir, avec un courage
indomptable. Ses ennemis, de leur côté,
s'apprêtent à mettre sa constance à l'é-
preuve, & à lui faire éprouver les
tourmens les plus affreux, que la mé-
chanceté des hommes soit capable d'i-
maginer. Ils commencent par les extré-
mités, & approchent insensiblement
du tronc. L'un lui arrache les ongles
les uns après les autres jusqu'à la racine;
l'autre, lui mord le doigt, & en em-
porte la chair; un troisième, lui met
le doigt ainsi mutilé dans la noix d'u-
ne pipe rougie au feu, & en hume la
fumée, comme il feroit celle du tabac.
Ils lui écrasent ensuite les doigts & les
orteils entre deux pierres, lui coupent
les jointures, lui percent les chairs, &
mettent dans les plaies des morceaux
de fer rougis, qu'ils ont soin de re-
muer en tous sens. Ils lui arrachent les
chairs, ainsi rôties & mutilées avec les
dents, la devorent avec avidité, & se
barbouillent le visage de son sang,

avec une fureur & un acharnement inconcevable. Après lui avoir enlevé la chair, ils lui tordent les nerfs & les tendons avec une baguette de fer, & les lui arrachent, tandis que d'autres lui allongent les membres, & leur font prendre les postures qu'ils jugent les plus propres à le tourmenter. Ce supplice dure souvent cinq à six heures. Ils le détachent ensuite pour prendre haleine, pour imaginer de nouveaux tourments, & donner le tems au patient de reprendre ses forces; mais il arrive souvent, qu'épuisé par les souffrances qu'il a endurées, il tombe dans un si profond sommeil, qu'on est obligé de lui appliquer le feu pour le réveiller, & renouveler ses tourments.

Ils le rattachent au poteau, pour recommencer leurs cruautés. Ils lui piquent les chairs avec des meches faites d'un bois qui s'enflamme aisément, mais dont le feu est fort lent. Ils lui enfoncent des roseaux tranchants dans toutes les parties du corps; lui arrachent les dents avec des pinces, lui crevent les yeux, & enfin, après lui avoir brûlé les chairs jusqu'aux os à petit feu, après l'avoir mutilé de façon, que tout son corps n'est plus qu'une

HISTOIRE

reur & un acharnement in-
Après lui avoir enlevé la
lui tordent les nerfs & les
ec une baguette de fer, &
achent, tandis que d'autres
nt les membres, & leur font
s postures qu'ils jugent les
es à le tourmenter. Ce sup-
souvent cinq à six heures.
achent ensuite pour prendre
our imaginer de nouveaux
& donner le tems au patient
dre ses forces; mais il arrive
qu'épuisé par les souffrances
durées, il tombe dans un si-
ommeil, qu'on est obligé de
quer le feu pour le réveiller,
teller ses tourments.

rattachent au poteau, pour
ner leurs cruautés. Ils lui pi-
chairs avec des meches faites
s qui s'enflamme aisément,
t le feu est fort lent. Ils lui
t des roseaux trechants dans
s parties du corps; lui arra-
s dents avec des pinces, lui
les yeux, & enfin, après lui
tulé les chairs jusqu'aux os à
après l'avoir mutilé de fa-
que tout son corps n'est plus
qu'une

DES COLONIES EUROPÉENNES. 241

qu'une plaie, & défiguré le visage au
point de ne pouvoir plus le reconnoi-
tre, lui avoir enlevé le péricrane, lui
avoir couvert le têt de charbons ar-
dens, ou avoir versé dessus de l'eau
bouillante; ils délient pour la seconde
fois ce malheureux, lequel n'y voyant
plus, & ne pouvant plus se tenir sur
ses jambes, de douleur & de lassitude,
& assailli de tous côtés à coups de pier-
res & de massues, bronche à chaque
pas qu'il fait, tombe dans le feu, se
releve, & court çà & là, jusqu'à ce
que quelqu'un des Chefs, soit par
compassion, ou lassé de sa cruauté,
l'acheve avec un coup de massue ou
de poignard. On met ensuite son corps
dans une chaudiere, & on le mange
avec des grandes réjouissances.

Les femmes oubliant l'humanité aussi-
bien que leur sexe, & transformées en
quelque chose de pire que des furies,
jouent aussi leur rôle, & même l'em-
portent sur les hommes par leur cruau-
té. Les principaux habitans restent assis
autour de l'échaffaud, fument leurs pi-
pes, & regardent cet affreux spectacle,
sans témoigner la moindre émotion. Ce
qu'il y a de plus extraordinaire est;

Tome I. Partie II.

L

que le patient lui-même, dans les petits intervalles que ses bourreaux lui laissent, fume aussi, témoigne la plus grande indifférence pour les maux qu'il souffre, & s'entretient avec eux de choses indifférentes. En un mot, pendant tout le temps de l'exécution, ils semblent disputer entr'eux à qui l'emportera, eux, à lui faire souffrir les plus cruels tourmens, & lui à les supporter avec courage & avec constance. Il ne laisse échapper aucun gémissement ni aucun soupir, pas la moindre contorsion, ni la moindre altération sur son visage. Il conserve sa tranquillité au milieu des tourmens qu'il endure, il raconte ses exploits, les cruautés qu'il a exercées sur leurs compatriotes, & les menace de la vengeance qui doit suivre sa mort; & quoique ses reproches ne servent qu'à les irriter davantage, il les pousse jusqu'à leur reprocher leur ignorance dans l'art de le tourmenter, leur enseignant la manière dont ils doivent s'y prendre pour le faire souffrir davantage. Les femmes ne montrent pas moins de courage que les hommes dans ces sortes d'occasions, & il est aussi difficile à un Indien de

HISTOIRE

lui-même, dans les pe-
 es que ses bourreaux lui
 e aussi, témoigne la plus
 érence pour les maux qu'il
 s'entretient avec eux de
 érentes. En un mot, pen-
 temps de l'exécution, ils
 puter entr'eux à qui l'em-
 x, à lui faire souffrir les
 ourmens, & lui à les sup-
 courage & avec constance.
 échapper aucun gémisse-
 un soupir, pas la moindre
 ni la moindre altération
 ge. Il conserve sa tranquil-
 teu des tourmens qu'il en-
 onte ses exploits, les cruau-
 exercées sur leurs compa-
 les menace de la vengeance
 ivre sa mort; & quoique
 es ne servent qu'à les irriter
 , il les pousse jusqu'à leur
 leur ignorance dans l'art de
 ter, leur enseignant la ma-
 ils doivent s'y prendre pour
 offrir davantage. Les femmes
 nt pas moins de courage que
 s dans ces fortes d'occasions,
 aussi difficile à un Indien de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 243

se comporter autrement, qu'il le fe-
 roit à un Européen d'endurer ce qu'il
 souffre avec la même constance.

Si j'ai insisté sur ces exemples de
 cruauté, qui dégradent si fort la na-
 ture humaine, c'est parce que tous ceux
 qui parlent des mœurs de ce peuple,
 ne les ont point oubliés, & que cela
 m'a paru nécessaire pour faire connoi-
 tre à fond son caractère. Cela sert en-
 core à montrer jusqu'à quel point de
 cruauté les hommes sont capables de se
 porter, lorsqu'ils n'ont pas soin de
 réprimer leurs passions, à nous faire
 connoître les avantages d'une religion
 qui nous inspire pour nos ennemis une
 compassion, qui n'est ni connue, ni
 pratiquée dans les autres; de même que
 ceux du commerce, des arts & des
 belles lettres; car si d'un côté ils ont
 affoibli quelques vertus naturelles en
 introduisant le luxe, ils ont de l'autre
 diminué nos vices, & adouci la féro-
 cité des hommes, sans énerver leur
 courage.

D'un autre côté, la constance que
 montrent les Indiens dans les affreux
 tourmens que je viens de dire, prouve
 ce que peuvent l'éducation & le désir
 effrené de la gloire, puisqu'elles lui

font imiter, & même surpasser ce que la philosophie, ou la religion sont capables d'effectuer.

Les prisonniers qui ont le bonheur de plaire à ceux auxquels ils sont présentés, éprouvent un sort entièrement opposé à celui des premiers. Ils sont adoptés dans la famille, & y tiennent lieu du pere, du fils, ou du mari, qu'elle a perdu, & ne ressentent d'autre effet de leur captivité, sinon qu'ils ne peuvent plus retourner chez eux. Ils seroient punis de mort, s'ils tentoient de le faire. Les Indiens n'ont d'autre but dans leurs guerres, que de faire des prisonniers, & de réparer les pertes que leur nation a souffertes; & de-là vient qu'un Général qui perd beaucoup de monde, fût-il victorieux, est très-mal reçu chez lui, parce qu'il n'a pas rempli le but de son expédition. Aussi ont-ils soin de conserver leurs soldats, & de n'attaquer leurs ennemis que lorsqu'ils sont sûrs de le vaincre, ou par leur supériorité, ou par l'avantage de leur poste.

Les cranes de leurs ennemis leur servent de trophées. Ils en ornent leurs maisons, & elles sont estimées à proportion que ces dépouilles sont nom-

I S T O I R E
et même surpasser ce que
, ou la religion font ca-
tuer.
niers qui ont le bonheur
ux auxquels ils sont pré-
vent un fort entièrement
ui des premiers. Ils sont
la famille, & y tiennent
, du fils, ou du mari,
, & ne ressentent d'au-
ur captivité, sinon qu'ils
plus retourner chez eux.
punis de mort, s'ils ten-
faire. Les Indiens n'ont
dans leurs guerres, que de
sonniers, & de réparer les
ur nation a souffertes; &
qu'un Général qui perd
monde, fût-il victorieux,
reçu chez lui, parce qu'il
pli le but de son expédi-
nt-ils soin de conserver leurs
le n'attaquer leurs ennemis
ils sont sûrs de le vaincre,
supériorité, ou par l'avan-
r poste.
es de leurs ennemis leur
rophées. Ils en ornent leurs
elles sont estimées à pro-
e ces dépouilles sont nom-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 245
breuses. Ils ont des jours de fête mar-
qués, dans lesquels les jeunes gens
reçoivent un nouveau titre d'honneur
de leurs Chefs; & ces titres sont pro-
portionnés à leurs talents, & à la na-
ture de leurs exploits, dont ces cranes
sont autant de marques évidentes. C'est-
là l'unique récompense qu'ils reçoivent
des dangers qu'ils ont courus,
& des fatigues qu'ils ont essuyées, & qui
sont inconcevables. Il leur suffit que
leurs Chefs leur donnent un nom, par-
ce que ces Chefs sont eux-mêmes des
gens de mérit, & qui savent l'ap-
précier, & que ce nom les fait respec-
ter de leurs compatriotes & redouter
de leurs ennemis. Il y a dans les mœurs
de ce peuple barbare quantité d'autres
choses propres à flatter la curiosité,
& à fournir des réflexions instructives;
mais celles que je viens de rapporter
m'ont paru les plus frappantes, & con-
venir le mieux à un ouvrage dans le-
quel je n'ai d'autre but que de donner
une idée générale de l'Amérique. Il
me reste maintenant à parler de nos
Colonies, de leur commerce & de leurs
productions. Je commencerai par cel-
les des Espagnols, qui ont été décou-
vertes les premières, & qui sont les
L iij

plus étendues, & celles auxquelles les autres Européens sont le plus intéressés, quoiqu'ils ne puissent y trafiquer. Viendront ensuite celles des Portugais & des François, & enfin celles des Anglois, qu'il nous importe le plus de connoître.

Fin de la seconde partie.

HISTOIRE
, & celles auxquelles les
gens sont le plus intéres-
sés ne puissent y trafiquer.
suivre celles des Portugais
ois, & enfin celles des
l nous importe le plus de

de la seconde partie.

247



HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE.
TROISIEME PARTIE.
AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

CHAPITRE I.

Description générale de l'Amérique.

APRES avoir décrit avec autant de
brieveté que le sujet a pu le permettre,
les mœurs des premiers habitans de
l'Amérique, & les aventures les plus
remarquables de ceux qui l'ont décou-
verte & qui en ont fait la conquête,
il me reste à examiner en détail les
avantages que les Européens en ont

Tome I. Partie III. L iv

retiré, de même que les vûes, les intérêts & les caractères de ceux qui possèdent aujourd'hui la plus grande partie de cette vaste région.

L'Amérique s'étend depuis le pôle Arctique, jusqu'au cinquante-septieme degré de latitude Méridionale, ce qui fait un espace de huit mille de longueur; elle voit l'un & l'autre hémisphère; elle a deux étés & deux hivers; & jouit de toute la variété des climats que le globe fournit, & est baignée par les deux grands Océans. A l'Orient, par l'Océan Atlantique, qui la sépare de l'Europe & de l'Afrique; à l'Occident par la grande mer du Sud, qui la sépare de l'Asie. Ces deux mers lui ouvrent le commerce des trois autres parties du monde. Elle est composée de deux vastes Continents, dont l'un est au Nord & l'autre au Sud, & qui sont joints par le grand royaume du Mexique, qui forme une espèce d'isthme de quinze cens milles de long, & dont la largeur à Darien est si petite, que l'on peut communiquer sans peine de l'un à l'autre Océan. Il y a dans le golfe formé par cet isthme & les deux Continents, une multitude innombrable d'Iles, la plupart fertiles,

même que les vûes, les
caractères de ceux qui
aujourd'hui la plus grande
de vaste région.

se s'étend depuis le pôle
qu'au cinquante-septième
de Méridionale, ce qui
de huit mille de lon-
voit l'un & l'autre hémif-
deux étés & deux hivers ;
oute la variété des climats
e fournit, & est baignée
grands Océans. A l'O-
Océan Atlantique, qui
l'Europe & de l'Afrique ;
par la grande mer du Sud,
de l'Asie. Ces deux mers
e commerce des trois au-
du monde. Elle est com-
x vastes Continents, dont
Nord & l'autre au Sud, &
ots par le grand royaume
e, qui forme une espèce
quinze cens milles de long,
argeur à Darien est si pe-
n peut communiquer sans
n à l'autre Océan. Il y a
e formé par cet isthme &
ontinents, une multitude
d'Iles, la plupart fertiles,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 249
& capables d'être cultivées avec beau-
coup de succès.

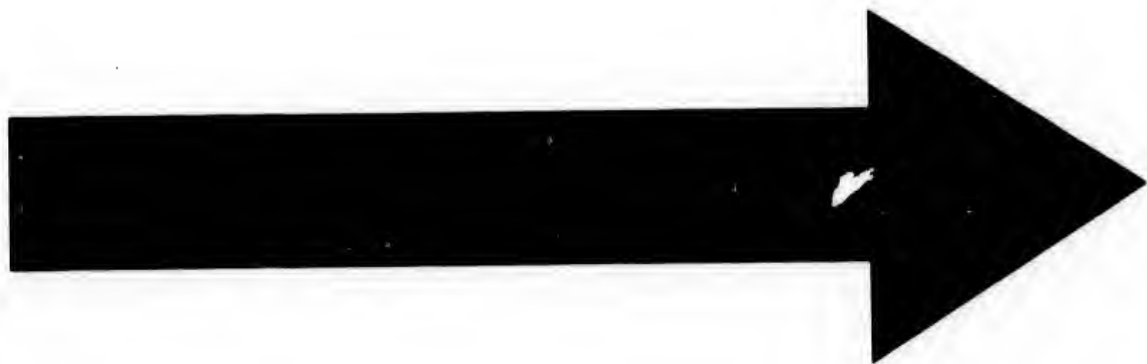
L'Amérique en général n'est point
montagneuse, & cependant on y trouve
les plus hautes montagnes qui soient
dans l'Univers. Les Andes, ou les Cor-
dilleres s'étendent du Nord au Sud,
le long de l'Océan Pacifique. Quoi-
qu'elles soient pour la plupart dans la
Zone Torride, elles sont continuele-
ment couvertes de neiges, & renfer-
ment dans leurs entrailles des trésors
inépuisables. Il y a dans la province
de Sainte - Marthe, dans l'Amérique
Méridionale, de hautes montagnes,
qui communiquent avec les premières.
On n'en connoit point d'autres dans
l'Amérique Septentrionale, que cette
longue chaîne qui est au-delà de nos
établissements, que nous appellons
Apalaches ou Allegeney ; si tant est
qu'on puisse donner ce nom à un ter-
rein, qui d'un côté a une pente confi-
dérable, & qui de l'autre est presque
de niveau avec le reste du pays.

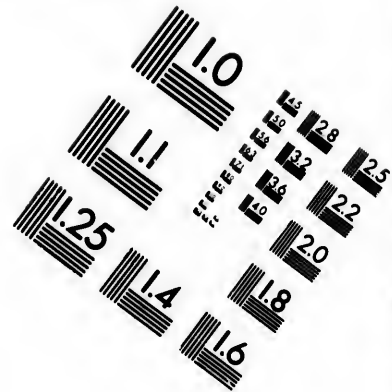
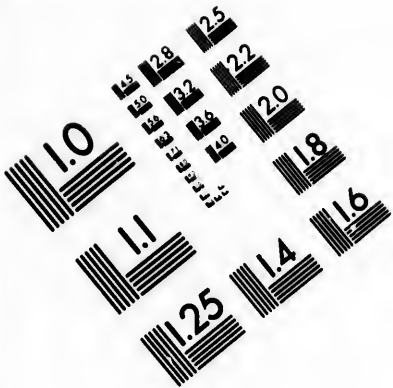
Il n'y a point de pays au monde
mieux arrosé que l'Amérique, tant
pour la commodité du commerce, que
pour la communication des différentes

contrées qu'elle renferme. Au Nord ; le grand fleuve de Mississipi, dont les sources sont inconnues , parcourt un pays immense du Nord au Sud, & reçoit les vastes tributs de l'Ohio, de l'Ouabache ; & d'autres rivières immenses , qui ne le cèdent en rien au Rhin, ni au Danube, qui sont navigables jusques près de leurs sources, & s'étendent jusques dans les contrées les plus reculées de ce Continent. Près des sources de ces rivières, sont cinq grands lacs , ou plutôt cinq grandes mers d'eau douce, qui communiquent entr'elles & avec l'Océan, par le fleuve de Saint - Laurent, qui les traverse. Cela est si commode pour le commerce, qu'on ne peut qu'en retirer des avantages considérables, si jamais le pays limitrophe vient à être habité par un peuple industrieux & civilisé. Le côté Oriental de l'Amérique septentrionale, qui nous appartient , outre les rivières d'Hudson, de Delaware, de Susquehanna ; & de Patowmack , en fournit plusieurs autres, dont la navigation est très commode. La plupart de nos établissemens sont entrecoupés d'un si grand nombre de rivières & de cri-

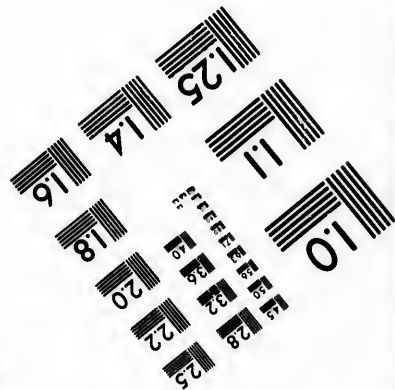
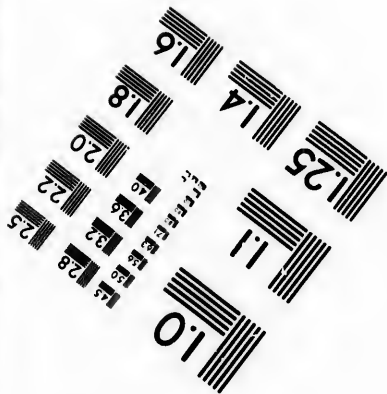
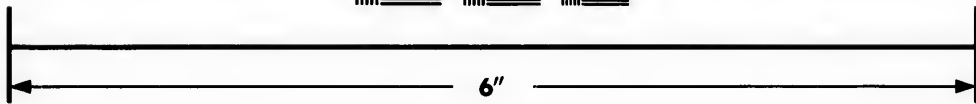
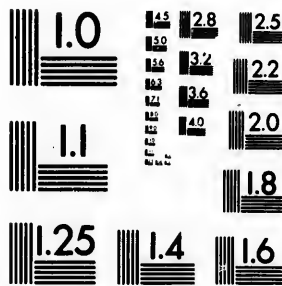
HISTOIRE

elle renferme. Au Nord,
ve de Mississipi, dont les
inconnues, parcourt un
se du Nord au Sud, &
stes tributs de l'Ohio, de
& d'autres rivieres im-
ne le cédent en rien au
Danube, qui sont navi-
ues près de leurs sources,
t jusques dans les contrées
alées de ce Continent. Près
de ces rivieres, sont cinq
, ou plutôt cinq grandes
douce, qui communiquent
avec l'Océan, par le fleuve
aurent, qui les traverse.
ommode pour le commerce,
ut qu'en retirer des avan-
érables, si jamais le pays
vient à être habité par un
strieux & civilisé. Le côté
l'Amérique septentrionale,
partient, outre les rivieres
de Delaware, de Susque-
de Patowmack, en fournit
tres, dont la navigation est
ode. La plupart de nos éta-
sont entrecoupés d'un si
bre de rivieres & de cri-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

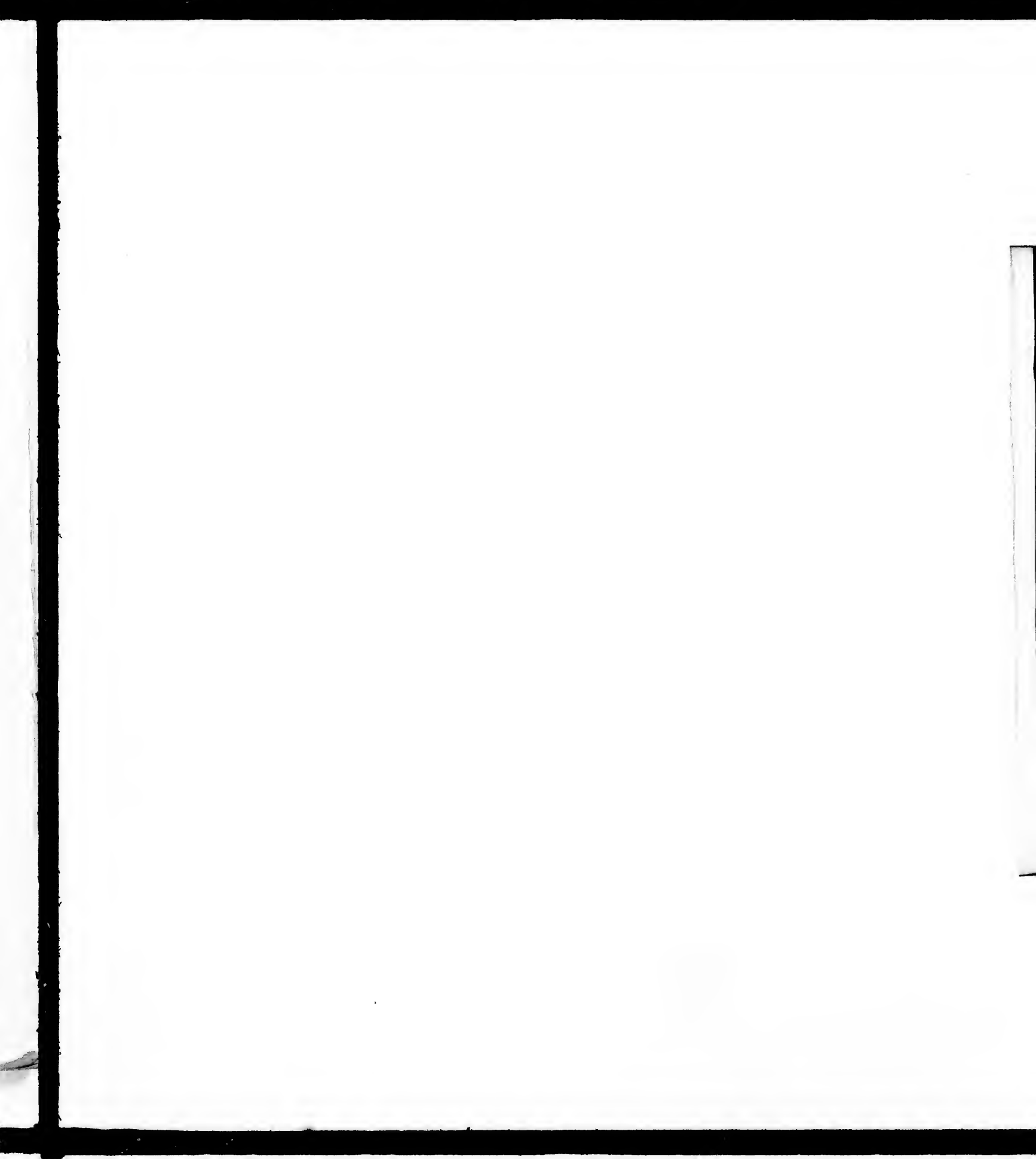
**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983



ques, que les Colons peuvent se vanter sans exagération, d'avoir chacun un Port à sa porte.

L'Amérique Méridionale, est infiniment plus heureuse à cet égard, s'il m'est permis d'user de cette expression. Elle contient les deux plus grandes rivières qui soient au monde, sçavoir celle des Amazones, & celle de la Plata. La première prend sa source dans le Pérou, près de la mer du Sud, prend son cours de l'Est à l'Ouest, & traverse presque tout le Continent de l'Amérique Méridionale, étant navigable par-tout, & recevant dans son sein un nombre de rivières si prodigieux, que M. de la Condamine prétend qu'il est presque impossible de trouver son principal lit. Celle de la Plata, prend la sienne dans le cœur du pays, & prenant son cours au Sud-Est, verse dans l'Océan une si grande quantité d'eau, qu'elle l'adoucit à plusieurs lieues de la côte. Je ne dis rien ici de l'Orénoque, qui peut passer pour la plus grande rivière de l'Amérique. Dans l'impossibilité où je suis de décrire le sol & les productions d'une si grande variété de climats dans un Traité général, je me réserve à en parler

en détail dans leur lieu & place.

L'Amérique est possédée par quatre nations. Les Espagnols, qui l'ont découverte les premiers, en ont la plus grande & la plus riche partie. Ils possèdent toute cette partie de l'Amérique Septentrionale, qui compose l'isthme du Mexique, & ce qui est au-delà vers la riviere de Mississipi à l'Est, l'Océan Pacifique à l'Ouest & au Nord-Ouest, & toute l'Amérique Méridionale, à l'exception du Brésil, qui est situé entre l'embouchure de la riviere des Amazones, & celle de la Plata, le long de l'Océan Atlantique, & qui appartient aux Portugais. Le reste de l'Amérique Septentrionale, est partagé entre les Anglois & les François. Les Anglois possèdent tous les pays qui entourent la Baie d'Hudson, & tout ce qui se trouve à l'Orient, jusqu'au trentieme degré de latitude Septentrionale. La France occupe le pays compris entre celui-ci & les établissemens Espagnols à l'Ouest, avec lesquels elle communique par les embouchures du Mississipi, de la Mobile, & du fleuve de Saint-Laurent, qui sont les seules portes de la navigation dans cette vaste contrée. Tou-

HISTOIRE
ns leur lieu & place.
que est possédée par qua-
Les Espagnols, qui l'ont
es premiers, en ont la plus
plus riche partie. Ils pos-
cette partie de l'Améri-
trionale, qui compose l'is-
exique, & ce qui est au-
riviere de Mississipi à l'Est,
acifique à l'Ouest & au
est, & toute l'Amérique
e, à l'exception du Brésil,
é entre l'embouchure de la
Amazones, & celle de la
ng de l'Océan Atlantique,
artient aux Portugais. Le
Amérique Septentrionale,
entre les Anglois & les
es Anglois possèdent tous
i entourent la Baie d'Hud-
it ce qui se trouve à l'O-
u'au trentieme degré de la-
entrionale. La France occu-
compris entre celui-ci &
ments Espagnols à l'Ouest,
els elle communique par les
es du Mississipi, de la Mo-
fleuve de Saint-Laurent,
s seules portes de la navi-
cette vaste contrée. Top-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 253
tes les Iles situées entre les deux Con-
tinentes, sont partagées entre les Espa-
gnols, les François, & les Anglois.
Les Hollandois possèdent trois ou qua-
tre petites Iles, qui dans d'autres
mains, seroient de peu de conséquence.
Les Danois en ont une ou deux, mais
qui méritent à peine d'être comprises
parmi les possessions de l'Amérique.

CHAPITRE II.

*Climat & sol de la Nouvelle Espagne
Ses Animaux & Végétaux*

LORDRE que je me propose d'ob-
server en traitant des Colonies Espa-
gnoles, est, de décrire d'abord leur
situation, leur climat, & la nature de
leur sol, & ensuite les denrées & les
marchandises dont elles commercent,
leur maniere de les manufacturer, d'en
faire trafic entr'eux, & avec les nations
étrangeres. Je dirai ensuite quelque
chose du génie & du caractère de leurs
habitans, de leurs coutumes, & de
leur gouvernement civil & militaire,
autant que j'en ai connoissance, & qu'ils
peuvent intéresser l'attention du lec-

teur. Pour ce qui est de la division exacte des provinces, du cours des rivières, des distances des lieux, des dimensions des Ports, &c. comme il est aisé de s'en instruire par le moyen des plans & des cartes, il seroit ridicule d'en faire mention dans un ouvrage tel que celui-ci, dans lequel je me propose de décrire tout ce qui peut donner une juste idée de l'Amérique, & de sacrifier des choses importantes à la description de celles dont on peut s'instruire ailleurs, en cas qu'on s'y intéresse, & qui seroit ennuyeuse pour ceux qui n'y prennent aucune part.

Le premier pays que les Espagnols ont possédé dans le Continent de l'Amérique, est le Mexique, & il fait encore aujourd'hui leur principal établissement, soit que l'on considère le nombre de ses habitans, ses richesses naturelles, & l'étendue de son trafic. Comme il est presque entièrement situé dans la Zone Torride, il est excessivement chaud, & très mal sain du côté de l'Est, où le terrain est bas, marécageux, & inondé dans les saisons pluvieuses. Cette côte n'a rien d'agréable par elle-même, étant couverte de forêts impénétrables, d'un aspect dé-

HISTOIRE

qui est de la division exacte des provinces, du cours des rivières, des lieux, des dimensions &c. comme il est aisé de s'en rendre par le moyen des plans & des cartes, seroit ridicule d'en faire mention dans un ouvrage tel que celui-ci, & si je me propose de décrire ce pays, je ne puis donner une juste idée de sa situation, & de sacrifier des choses importantes à la description de ce pays, on ne peut s'instruire ailleurs, & on ne s'y intéresse, & qui seroit inutile pour ceux qui n'y prennent aucun intérêt.

Le premier pays que les Espagnols ont découvert dans le Continent de l'Amérique est le Mexique, & il fait aujourd'hui leur principal établissement, soit que l'on considère le nombre de ses habitans, ses richesses, & l'étendue de son trafic. Ce pays est presque entièrement situé dans la Zone Torride, il est excessivement chaud, & très mal sain du côté du Nord, où le terrain est bas, marécageux, & inondé dans les saisons pluvieuses. Cette côte n'a rien d'agréable en elle-même, étant couverte de montagnes impénétrables, d'un aspect dé-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 255

agréable, qui s'étendent bien avant dans la mer. L'intérieur du pays est beaucoup plus beau, & l'air beaucoup plus sain. Le terrain produit quantité de fruits & de plantes, & fourniroit même toutes sortes de grains, si le nombre & l'industrie des habitans, étoient proportionnés à la bonté du sol. Le terrain qui est à l'Occident, est moins bas que du côté de l'Orient, il est de meilleure qualité, & rempli de plantations.

Il y a tout lieu de croire que si les Espagnols laissent la côte Orientale dans l'état de désolation où elle se trouve, c'est parce qu'ils jugent qu'une frontière déserte & mal saine, fournit une meilleure défense contre les armées Européennes, que ne le feroient les fortifications & les troupes réglées, qu'on ne peut entretenir qu'avec des frais immenses, ou que ne le feroient les habitans eux-mêmes, qui naturellement poltrons & efféminés, le deviennent encore plus par la manière dont on les traite. En effet, il seroit presque impossible de faire sur cette côte un établissement avantageux sans avoir à lutter contre des difficultés sans nombre; & quant aux irrup-

tions, elles sont impraticables, vu la nature du pays. En général, il y a peu de pays sous le même aspect du ciel, & où l'on trouve en plus grande abondance les choses nécessaires à la vie; mais, de même que tous les pays situés sous le Tropicque, il est infiniment plus abondant en fruits qu'en grains. On y trouve quantité de grenades, d'oranges, de limons, de citrons, de figues, de noix de coco. La vigne & le poirier demandent un climat plus tempéré.

Le nombre de leurs bêtes à cornes est infini. On assure que quelques particuliers ont jusqu'à quarante mille pièces de bétail, la plupart sauvages, dont le cuir & le suif leur rapportent un profit considérable, mais dont ils ne peuvent conserver la chair, à cause de la chaleur excessive du climat. Ils ont aussi quantité de pourceaux, dont le lard est fort recherché dans le pays, parce qu'il tient lieu de beurre aux habitants. Il y a quantité de moutons dans le Mexique, mais je ne sache pas que leur laine soit d'une grande considération dans leur commerce, & il n'y a même pas apparence qu'elle soit de bonne qualité, étant rare qu'elle

HISTOIRE

sont impraticables, vu la
pays. En général, il y a peu
as le même aspect du ciel,
nature ait été plus favorable,
rouve en plus grande abon-
choses nécessaires à la vie ;
même que tous les pays situés
pique, il est infiniment plus
en fruits qu'en grains. On y
ntité de grenades, d'oran-
ons, de citrons, de figues,
coco. La vigne & le poirier
un climat plus tempéré.

bre de leurs bêtes à cornes
On assure que quelques par-
nt jusqu'à quarante mille pié-
ail, la plupart sauvages, dont
le suif leur rapportent un
sidérable, mais dont ils ne
onserver la chair, à cause de
excessive du climat. Ils ont
ntité de pourceaux, dont le
ort recherché dans le pays,
il tient lieu de beurre aux ha-
il y a quantité de moutons
Mexique, mais je ne sache pas
laine soit d'une grande con-
n dans leur commerce, & il
même pas apparence qu'elle
onne qualité, étant rare qu'elle

DES COLONIES EUROPÉENNES. 257

soit bonne entre les Tropiques ; j'en
excepte celle du Pérou, où les mou-
tons sont d'une espèce différente que
dans le reste de l'Amérique, parce que
son climat diffère de celui de tous les
autres pays situés dans la Zone Tor-
ride. Le coton y est très bon & très
abondant, aussi en fabrique-t on beau-
coup, les étoffes qu'on en fait étant
très légères & propres au climat. Il
n'y a que les gens riches qui se ser-
vent de linge & des draps d'Europe.
Il y a quelques provinces qui produi-
sent de la soie, mais elle n'est pas assez
abondante pour l'exporter chez l'étran-
ger. Ce n'est pas que le pays n'y soit
très propre & ne pût produire quan-
tité d'autres choses précieuses, mais
c'est qu'on néglige de la cultiver. L'or
& l'argent, qui sont la gloire du pays,
attirent seuls toute l'attention des ha-
bitans ; c'est pour eux seuls que les
Espagnols estiment leurs Colonies, &
que la Cour les protège, & c'est ce
qui fait que j'insisterai davantage sur
ces articles. Je parlerai ensuite des
denrées & des marchandises qu'on ex-
porte chez l'étranger, telles que la co-
chenille, l'indigo & le cacao, dont on
fait le chocolat. Quant au sucre, au

tabac & à l'indigo ; quoique aucun pays du monde n'en produise d'aussi bons que le Mexique , & que le Campêche soit en quelque sorte particulier à cette contrée , néanmoins comme on les cultive & manufacture dans d'autres endroits , & que les Anglois sont particulièrement intéressés dans le commerce des deux derniers , je me réserve à en parler à l'article des Colonies Angloises.

CHAPITRE III.

Mines d'or & d'argent. Maniere dont on purifie ces métaux. Reflexions sur la génération des métaux. Quantité d'or & d'argent que l'on tire des Indes Espagnoles.

ON ne sçait point encore positivement si l'on trouve des mines d'or & d'argent dans toutes les provinces de la Nouvelle Espagne , ou seulement dans quelques unes. On convient seulement que les principales mines d'or sont à Veraguà & dans la Nouvelle Grenade , qui confinent avec Darien & la Terre Ferme. Celles d'argent ,

HISTOIRE

l'indigo ; quoique aucun monde n'en produise d'aussi Mexique , & que le Cam- en quelque sorte particulier trée , néanmoins comme on & manufacture dans d'autres & que les Anglois font par- ent intéressés dans le com- deux derniers , je me réserve er à l'article des Colonies

CHAPITRE III.

Or & d'argent. Maniere dont se font ces métaux. Réflexions sur l'usage des métaux. Quantité d'argent que l'on tire des Indes.

ne sait point encore positive- on trouve des mines d'or & dans toutes les provinces de l'Inde Espagne , ou seulement quelques unes. On convient seu- lement que les principales mines d'or sont au Pérou & dans la Nouvelle Espagne , qui confinent avec Darien & la terre Ferme. Celles d'argent,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 259

qui sont les plus riches & les plus nombreuses , se trouvent dans plusieurs contrées , mais particulièrement dans la province de Mexique. Mais toutes ces mines , soit d'or ou d'argent , se trouvent toujours dans les cantons les plus montagneux & les plus stériles ; la nature récompensant souvent d'un côté , ce qui manque de l'autre.

On trouve l'or , ou dans le sable des rivières , dans son état naturel & en petits grains , ou bien on le tire de la terre dans le même état par petits morceaux , presque entièrement métallique , & d'une pureté passable ; ou bien enfin , on le trouve de même que les mines des autres métaux dans une masse opaque , composée de terre , de soufre , & d'autres métaux. Dans cet état , il est de toutes sortes de couleurs ; rouge , blanc , noirâtre , si bien qu'on le prendroit pour toute autre chose. Quelquefois , il fait partie de l'ornement de quelques pierres , dont les couleurs sont extrêmement vives , & entremêlées de filets de ce métal , dans sa pureté naturelle. Le lapis lazuli contient toujours quelque peu d'or ; mais ces apparences sont souvent trompeuses , & jettent les gens dans des dé-

pensées qui les ruinent , car dans plusieurs pierres, ces veines si brillantes ne sont souvent qu'une marcassite, que l'on trouve aussi dans les mines, & qui contient de l'or réel. Mais l'or, de quelque manière qu'on le trouve, soit naturel ou en mine, est toujours mêlé de quelque autre métal, particulièrement d'argent, ou de cuivre.

On observera, que quoique les mines d'or renferment le plus précieux de tous les métaux, elles trompent les espérances, & ruinent la fortune de ceux qui les font exploiter, quoique leur exploitation & l'affinage du métal, soient infiniment moins dispendieux que ceux des métaux inférieurs. La raison en est que la veine varie beaucoup, étant tantôt abondante, pleine & riche, tantôt elle diminue par une gradation insensible, & se perd quelquefois entièrement. Mais les extrémités des veines sont souvent extrêmement riches, ce qui fait qu'on les appelle la bourse de la veine; & lorsqu'un mineur est assez heureux pour trouver une de ces bourses, sa fortune est aussi-tôt faite.

Après avoir tiré la mine, on la brise avec un moulin pareil à celui

HISTOIRE

les ruinent, car dans plusieurs, ces veines si brillantes ne contiennent qu'une marcassite, que l'on trouve aussi dans les mines, & qui n'est que de l'or réel. Mais l'or, de la même manière qu'on le trouve, soit dans la mine, est toujours mêlé avec un autre métal, particulièrement l'argent, ou de cuivre.

On s'en servira, que quoique les mines contiennent le plus précieux des métaux, elles trompent les mineurs, & ruinent la fortune de ceux qui les font exploiter, quoique la culture & l'affinage du métal coûtent infiniment moins qu'à ceux des métaux inférieurs. On en est en est que la veine varie de richesse, étant tantôt abondante, tantôt elle diminue par une évaporation insensible, & se perd quelquefois entièrement. Mais les expériences des veines sont souvent exécutées riches, ce qui fait qu'on les trouve dans la bourse de la veine; & lorsqu'un mineur est assez heureux pour découvrir une de ces bourses, sa fortune est bientôt faite.

Dès qu'on a tiré la mine, on la broie avec un moulin pareil à celui

DES COLONIES EUROPÉENNES. 261

dont on se sert pour broyer les pommes, & dont la meule se meut dans un canal de pierre circulaire. Après avoir ainsi brisé la mine, & avoir séparé l'or de la masse impure avec lequel il est mêlé, on y ajoute une quantité suffisante de vis-à-vis d'argent. Ce minéral est celui de tous les corps qui attire l'or avec le plus de force, celui-ci rompt les liens qui le retiennent dans la mine, & s'attache à la substance qui lui est homogène. On fait ensuite entrer l'eau dans le canal, laquelle étant extrêmement rapide, & trouvant une ouverture pratiquée pour cet effet, emporte la terre, & l'or & le mercure se précipitent au fond du vaisseau par leur propre poids. On met cet amalgame ou pâte dans un morceau de toile, que l'on presse pour faire sortir le mercure. Pour rendre cette séparation plus parfaite, on fait fondre le métal, & la chaleur du feu fait évaporer ce qui y reste de mercure, en forme de fumée.

Dans plusieurs endroits de l'Amérique, on emploie une autre méthode pour amasser l'or & le purifier. Lorsqu'on est assuré par des signes indubitables, qu'il y a de l'or dans le lit

d'une petite riviere, on dirige son courant dans les angles rentrants qu'elle a formés, remuant & fouillant la terre, pour que l'eau l'entraîne plus aisément. Après qu'on a ainsi lavé la surface, & qu'on est arrivé à une espèce de terre glaise, qui est le réservoir de l'or, on fait reprendre à l'eau son premier cours, on enleve la terre, & on la porte dans un petit bassin, fait à-peu-près comme un soufflet de forgeron. On y fait entrer un petit courant d'eau extrêmement rapide, pour emporter la matiere étrangere, remuant la masse avec un crochet de fer, qui dissout la terre, & enleve les pierres qui s'y trouvent, & qu'on a soin de jeter, pour qu'elles ne bouchent point le passage. Par ce moyen, l'or se trouvant séparé des parties terrestres avec lesquelles il étoit mêlé, se précipite au fond, mais si chargé d'un sable noir & pesant, qu'on a de la peine à l'appercevoir, à moins que les grains ne soient fort gros. Pour le séparer de ce sable, on le met dans un plateau de bois, au fond duquel il y a un petit trou d'environ six lignes de diametre. On le remplit d'eau, on remue pendant quelque temps le sable avec les mains, le

HISTOIRE

de riviere, on dirige son cours
les angles rentrants qu'elle a
remuant & fouillant la terre,
l'eau l'entraîne plus aisément.
on a ainsi lavé la surface,
est arrivé à une espèce de
e, qui est le réservoir de l'or,
prendre à l'eau son premier
enleve la terre, & on la
s un petit bassin, fait à-peu-
ne un soufflet de forgeron.
entrer un petit courant d'eau
ent rapide, pour emporter la
trangere, remuant la masse
crochet de fer, qui dissout la
enleve les pierres qui s'y trou-
qu'on a soin de jeter, pour
ne bouchent point le passage.
oyen, l'or se trouvant séparé
des terrestres avec lesquelles il
é, se précipite au fond, mais
d'un sable noir & pesant,
de la peine à l'appercevoir,
que les grains ne soient fort
ur le séparer de ce sable, on
dans un plateau de bois, au
quel il y a un petit trou d'en-
x lignes de diametre. On le
l'eau, on remue pendant quel-
s le sable avec les mains, le

DES COLONIES EUROPÉENNES. 263

sable fort par-dessus les bords, & laisse
l'or au fond dans toute sa pureté natu-
relle, sous la forme de petits grains.
Voilà comment on raffine l'or sans feu
& sans mercure, simplement par le
lavage; ce qui a fait donner aux en-
droits où cela se pratique le nom de
Lavaderos. Il y a plusieurs autres mé-
thodes d'extraire & de purifier ce pré-
cieux métal, mais ce sont là les plus
ordinaires dont les Espagnols se servent
dans les Indes.

Quoique l'argent tienne le second
rang après l'or, il est cependant d'une
bien plus grande importance dans le
commerce des Espagnols, parce que
les mines en fournissent une beaucoup
plus grande quantité. On le trouve,
de même que tous les autres métaux,
dans la terre, sous différentes formes.
Les mines varient si fort, qu'il faut
beaucoup d'expérience, pour connoî-
tre au premier coup d'œil l'espèce de
métal que chacune contient. J'ai vû
des échantillons, dans lesquels l'argent
étoit entortillé autour d'une pierre
blanche, & pénétoit dans ses inter-
stices, de la même maniere que les
racines des arbres pénétrent dans les
rochers, & s'entortillent autour. Les

unes sont de couleur de cendre, les autres tachetées de rouge & de bleu, quelques-unes de couleur changeante, & plusieurs presque noires, & d'une forme approchante de celle du cristal. Je ne sache point qu'on le trouve en grains ou dans le sable, & dans sa pureté naturelle, comme l'or.

La maniere dont on raffine l'argent; ne diffère point essentiellement de celle dont on se sert pour l'or. On les purifie tous deux de même, en les séparant de la terre avec laquelle ils sont mêlés; en les amalgamant avec le mercure, & les séparant de ce dernier par le moyen d'un linge & de l'évaporation. Mais le procédé dont on se sert pour purifier l'argent, est infiniment plus difficile; parce que ce métal est plus intimement uni avec les matieres heterogenes qui sont dans les mines, & que le mercure l'attire avec moins de force; de sorte que cette amalgamation demande beaucoup de soins & de temps, avant que d'être parfaite. On y ajoute aussi une quantité de sel marin. On ne sçauroit avoir de l'argent par le simple lavage.

Les Chymistes ont parlé fort au long de la production de l'or, de l'argent &

HISTOIRE

de couleur de cendre, les
betées de rouge & de bleu,
unes de couleur changeante,
s presque noires, & d'une
rochante de celle du cristal.
e point qu'on le trouve en
dans le sable, & dans sa
urelle, comme l'or.
iere dont on raffine l'argent;
point essentiellement de celle
e sert pour l'or. On les puri-
eux de même, en les sépa-
u terre avec laquelle ils sont
en les amalgamant avec le
& les séparant de ce dernier
yen d'un linge & de l'évapo-
ais le procédé dont on se sert
ifier l'argent, est infiniment
cile; parce que ce métal est
nement uni avec les matieres
es qui sont dans les mines,
mercure l'attire avec moins
; de sorte que cette amalga-
emande beaucoup de soins &
s, avant que d'être parfaite.
oute aussi une quantité de sel
On ne sçauroit avoir de l'ar-
le simple lavage.
hymistes ont parlé fort au long
oduction de l'or, de l'argent
&

DES COLONIES EUROPÉENNES. 265
& des autres métaux dans la terre; du
fel, du soufre, & du mercure qui les
composent, & de la maniere dont ces
substances doivent s'unir & s'altérer,
pour former les différentes espèces de
métaux & de minéraux. Quelques-uns
ont recours au soleil, comme au grand
agent qui a le plus de part dans ce
procédé, sur-tout, par rapport à l'or
& à l'argent, comme les plus dignes
de son attention. D'autres à des feux
fouerrains, ou à une chaleur centrale,
mais on peut dire que ce qu'ils ont
avancé là-dessus, n'est point satisfai-
fant. Ils n'ont jamais pu en unissant ces
matieres, qu'ils prétendent constituer
les métaux, ni en se servant du feu,
qui est leur plus grand agent, faire un
métal de ce qui ne l'étoit point au-
paravant. Ils n'ont jamais pu trouver
les parties qui entrent dans la forma-
tion des métaux, au point d'assigner
le principe auquel ils doivent leur gé-
nération. Il y en a quelques-uns, com-
me l'or, dont ils ne peuvent absolu-
ment faire l'analyse, quelque art qu'ils
emploient pour cet effet; encore qu'ils
le définissent un composé de mercure
& de soufre extrêmement subtils.

Mais c'est à eux à nous dire, com-
Tome I. Partie III. M

ment ils le sçavent, puisqu'on n'a pu jusques ici extraire ni l'un ni l'autre de l'or, quelque procédé qu'on ait employé pour cet effet. Il y a tout lieu de croire qu'il y a dans la nature quelque principe plastique, peut-être même quelque chose d'analogue au principe féminal des plantes & des animaux, quel qu'il soit, qui ne ressemble à aucun corps connu, & qui n'est composé d'aucune combinaison de corps connus, mais assez puissant par lui-même, pour combiner & varier telle partie de la masse commune de matière, susceptible de son opération, qu'il attire, & dont il forme une plante, un animal, un minéral ou un métal, de telle ou telle nature, suivant la nature originelle de la semence. Que l'on analyse une plante tant que l'on voudra, & qu'on la mette pour ainsi dire à la torture : on trouvera qu'elle contient différentes matières, de la terre, de l'eau, une huile, un sel, un esprit, & peut-être dans les trois derniers, quelque chose de spécifique, & qui diffère des autres plantes. Mais ni la même quantité de matière similaire, ni ces matières mêmes, ne formeront jamais une plante semblable à l'origi-

ISTOIRE
avent, puisqu'on n'a pu
extraire ni l'un ni l'autre
que procédé qu'on ait em-
ployé et effec. Il y a tout lieu
de croire qu'il y a dans la nature quel-
que chose de plastique, peut-être même
de d'analogue au principe
des plantes & des animaux,
qui ne ressemble à
rien de connu, & qui n'est com-
me une combinaison de corps
très assez puissant par lui-
même à combiner & varier telle
masse commune de matière,
selon son opération; qu'il at-
teint il forme une plante, un
minéral ou un métal, de
selon la nature, suivant la nature
de la semence. Que l'on ana-
lyse tant que l'on voudra,
on ne peut mettre pour ainsi dire à la
preuve qu'elle contient
de différentes matières, de la terre, de
l'huile, un sel, un esprit,
et dans les trois derniers,
de la dose de spécifique, & qui
diffèrent dans d'autres plantes. Mais ni la
quantité de matière similaire,
ou les mêmes, ne formeront
une plante semblable à l'origi-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 267
nal, ni même quelque chose qui en
s'approche, parce que la vertu féminale
manque, & qu'il est peut-être impos-
sible de la découvrir. Quant aux autres
matières, elles ne sont que les parties
grossières de la plante; quoiqu'elles
n'aient aucune activité, elles sont ce-
pendant les matériaux, avec lesquels
& sur lesquels le principe féminal agit,
pour organiser la masse, développer
les branches, faire pousser les bou-
tons, meurir le fruit, en un mot, pour
faire toutes fonctions d'une plante par-
faite. On peut en dire autant des ani-
maux; & pourquoi n'en seroit-il pas
de même des minéraux, quoique leur
organisation soit plus grossière? Pour-
quoi n'auroient-ils pas de même un
principe féminal, qui opérant par lui-
même, & d'une manière qui lui est
connue, sur les éléments de l'air, de
la terre, l'eau, l'huile & le sel, est ca-
pable de produire du fer, du cuivre;
de l'or, de l'argent, & tels autres mé-
taux? Le défaut de ce principe nous
empêchera toujours de produire un
métal avec d'autres choses que des in-
grédients métalliques, quand même
nous employerions les choses qui res-
semblent à ce que les métaux donnent

par l'analyse, & dans les mêmes quantités qu'on les trouve. Je suis bien éloigné, au reste, de croire que les pierres & les métaux végètent exactement comme les plantes. Il est certain qu'on en trouve souvent dans les mines où il n'y en avoit plus, & qu'ils croissent; mais je n'oserois avancer qu'ils convertissent la matiere hétérogene qui augmente leur volume, en leur propre substance, d'une maniere analogue aux plantes. Je conviens; & j'ai été témoin moi-même qu'on a trouvé de l'argent, qui pénétroit dans les interstices des pierres, de même que le lierre, & les autres plantes parasites; cependant comme on tire un métal qui lui ressemble, & qui ne lui est de tout point inférieur, de mines dont l'apparence est tout-à-fait différente, & que c'est là la voie la plus ordinaire, il y a tout lieu de croire que les métaux ne croissent pas tous de la même maniere.

Pour éviter les répétitions, je trouve à-propos de traiter dans cet article de l'or & de l'argent, vû qu'ils naissent tous deux dans le Mexique, & le dernier en plus grande quantité que l'autre, quoiqu'on en trouve aussi dans tous les autres établissemens des Espagnols.

HISTOIRE

, & dans les mêmes quantités, on trouve. Je suis bien éloigné de croire que les pierres précieuses végètent exactement comme les plantes. Il est certain qu'on trouve souvent dans les mines où l'on croit qu'il y a de l'or, plus de fer, & qu'ils croissent; je serois avancer qu'ils convertissent une matière hétérogène qui augmente de volume, en leur propre matière d'une manière analogue aux végétaux; & j'ai été témoin qu'on a trouvé de l'argent, non seulement dans les interstices des rochers, mais même que le lierre, & les autres plantes parasites; cependant on tire un métal qui lui ressemble, qui ne lui est de tout point différent de mines dont l'apparence est différente, & que c'est la plus ordinaire, il y a lieu de croire que les métaux ne se trouvent pas tous de la même manière. Pour éviter les répétitions, je trouve le plus à propos de traiter dans cet article de l'argent, vu qu'ils naissent dans le Mexique, & le dans une grande quantité que l'autre, & qu'on en trouve aussi dans tous les établissements des Espagnols.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 269

On vante beaucoup, & avec raison, la quantité prodigieuse d'or & d'argent que produisent les mines du Mexique, vu que cette province, de même que les autres Colonies Espagnoles dans l'Amérique, fournissent en quelque sorte de l'argent à tout le monde, & produisent infiniment plus d'or, que n'en contient tout le reste du globe. Un Auteur fort judicieux, qui vient de nous donner un recueil de voyages, dit, que les revenus du Mexique doivent tout au moins monter à vingt-quatre millions de livres sterling. Il se fonde sur la remise que font les Evêques du dixième de leurs revenus, qu'ils n'évaluent certainement pas bien haut, & qu'il fait monter à un million & demi de livres sterling. Il prétend que c'est-là le quart des revenus du Clergé, & que ces revenus sont environ le quart de ceux du royaume, qui sur ce pied, montent à vingt-quatre millions de livres sterling. Il se sert d'une autre méthode pour évaluer la richesse de cette province, sçavoir le quint que l'on paye au Roi de l'or & de l'argent que produisent les mines. Il observe que dans l'année 1730, ce quint se monta à un million de marcs

d'argent, sur le pied de huit onces par marc ; desorte qu'en évaluant chaque once d'argent à cinq shelins, il s'enfuivroit que les habitans tirent dix millions de leurs mines. Quant à moi, sans vouloir dépriser ici la sincérité & le discernement de cet écrivain, j'ose dire, que les mémoires dont il s'est servi pour faire son calcul, sont absolument faux. S'il est vrai que la Nouvelle Espagne tire annuellement dix millions de ses mines d'or & d'argent, il s'enfuit que le Pérou, qui passe pour aussi riche en argent que le Mexique, même depuis le declin des mines du Potosi, doit aussi fournir la même somme. Il y a dans le nouveau Mexique quantité de mines d'argent fort riches ; mais pour ne point outrer la chose, je suppose que cette province produise deux millions, ce qui n'est certainement pas trop, eu égard au produit de la Nouvelle Espagne. Il n'y a pas beaucoup de mines d'argent dans le Chili, mais ses mines d'or sont les plus riches qui soient au monde. En comparant donc la richesse de cette province avec celle des autres, elle ne peut fournir moins de deux millions, en y ajoutant ce que produit la Terre

HISTOIRE

r le pied de huit onces par
 rte qu'en évaluant chaque
 nt à cinq shelins, il s'en-
 les habitans tirent dix mil-
 urs mines. Quant à moi,
 r dépriser ici la sincérité &
 ent de cet écrivain, j'ose
 les mémoires dont il s'est
 faire son calcul, sont abso-
 t. S'il est vrai que la Nou-
 gne tire annuellement dix
 ses mines d'or & d'argent,
 ue le Pérou, qui passe pour
 en argent que le Mexique,
 uis le declin des mines du
 t aussi fournir la même som-
 dans le nouveau Mexique
 e mines d'argent fort riches;
 ne point outrer la chose, je
 e cette province produise
 ons, ce qui n'est certaine-
 rop, eu égard au produit de
 lle Espagne. Il n'y a pas
 de mines d'argent dans le
 ais ses mines d'or sont les
 s qui soient au monde. En
 donc la richesse de cette
 vec celle des autres, elle ne
 ir moins de deux millions,
 tant ce que produit la Terre

DES COLONIES EUROPÉENNES. 271

Ferme; de sorte que l'or & l'argent
 qu'on tire des Colonies Espagnoles,
 doivent monter tout au moins à ving-
 quatre millions de livres sterlings par
 an. Uztariz, dans sa fameuse disserta-
 tion sur le commerce d'Espagne, Au-
 teur qui étoit certainement bien infor-
 mé, & dans une matière, où il étoit
 de son intérêt de profiter de cette im-
 portation, prétend qu'il n'entre tous
 les ans en Espagne que quinze mil-
 lion de piastres en or & en argent, ce
 qui est certainement fort au-dessous
 de quatre millions de livres sterlings.
 Mais comme il y a lieu de croire que
 l'on détourne une partie considérable
 de cette somme, je veux supposer
 qu'elle se monte à quatre millions. Je
 mets un million de plus pour le com-
 merce d'Acapulco, ce qui est certaine-
 ment beaucoup. Il y a encore la con-
 trebande que font les Anglois, les
 François & les Hollandois, qui se
 monte à une somme considérable, &
 que je suppose être de deux millions.
 Voilà donc sept millions qui sortent
 tous les ans du pays; de sorte que,
 toute déduction faite, il reste encore
 dix-sept millions clair & net. Si cela
 est, les richesses de l'Amérique Espa-
 M iv

gnole ne doivent-elles pas augmenter en peu de temps à un point qui passe toute probabilité ? Puisque depuis l'année 1730, jusqu'à celle où nous sommes, il y a un espace de vingt-six ans, & qu'il n'y a pas lieu de croire que les mines aient été épuisées dans ce temps-là. Que si depuis 1724, qu'Uztariz écrivoit, il a passé plus d'argent en Europe, qu'il n'en passoit dans ce temps-là, c'est probablement parce que les mines sont devenues plus abondantes. Si donc l'on multiplie la somme annuelle qui reste dans l'Amérique Espagnole, qui est de dix-sept millions, par vingt-six, qui est le nombre d'années qui se sont écoulées depuis qu'on a fait ce calcul, le produit donnera quatre cens quarante-deux millions en vingt-six ans. Si l'on remonte un peu plus haut, à quelle somme cela ne doit-il pas s'être monté depuis le commencement du dernier siècle, que les mines d'argent étoient aussi abondantes qu'elles le sont aujourd'hui, & quelques-unes encore plus. Depuis l'année 1600, jusqu'à celle où nous sommes, on auroit amassé dans les Colonies Espagnoles six cens cinquante-deux millions de livres ster-

HISTOIRE

doivent-elles pas augmenter
temps à un point qui passe
abilité ? Puisque depuis l'an
jusqu'à celle où nous som-
a un espace de vingt-six
u'il n'y a pas lieu de croire
nes ayant été épuisées dans
là. Que si depuis 1724,
écrivait, il a passé plus
n Europe, qu'il n'en passoit
emps-là, c'est probablement
les mines sont devenues plus
s. Si donc l'on multiplie la
nuelle qui reste dans l'Amé-
agnole, qui est de dix-sept
par vingt-six, qui est le
années qui se sont écoulées
on a fait ce calcul, le pro-
era quatre cens quarante-deux
n vingt-six ans. Si l'on re-
n peu plus haut, à quelle
ela ne doit-il pas s'être monté
commencement du dernier
ie les mines d'argent étoient
ndantes qu'elles le sont au-
, & quelques-unes encore
puis l'année 1600, jusqu'à
nous sommes, on auroit amassé
Colonies Espagnoles six cens
e-deux millions de livres ster-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 279

lings ; outre les épargnes des années
précédentes, qui ont dû être très con-
sidérables. Faites tel rabais qu'il vous
plaira ; supposés que les Eglises se sont
enrichies jusqu'à la profusion ; que les
particuliers ont leurs batteries de cui-
sine en or & en argent, comme on
prétend que quelques-uns les ont dans
certains endroits ; ajoutez-y l'or &
l'argent que l'on porte sur soi, on aura
toujours de la peine à croire, que l'on
trouve de si grandes richesses dans l'A-
mérique Espagnole, où la plus grande
partie du peuple est esclave, ou dans
un état approchant de l'esclavage, &
où il y a peu d'Espagnols opulents, la
plûpart de ceux qui ont fait fortune,
se hâtant de retourner en Europe pour
en jouir. Au reste, il est bien difficile
d'apprécier la richesse de ce pays, &
les trésors immenses qu'il produit ; ils
sont fort grands sans doute, mais moins
qu'on ne nous les représente.



CHAPITRE IV.

De la Cochenille & du Cacao.

LA Cochenille, dont les Espagnols font une exportation considérable chez l'étranger, sert à teindre en écarlate, en pourpre & en cramoisi. Après avoir long - temps disputé sur la nature de cette drogue curieuse, on paroît convenir aujourd'hui qu'elle n'est autre chose qu'un insecte, de l'espèce de ceux qui s'attachent à la noix de galle. Cet animal s'attache à différentes plantes, mais il n'y en a qu'une qui lui communique les qualités, qui le font rechercher dans la médecine & les manufactures. Cette plante est appelée *Opuntia* par les Botanistes. Elle est entièrement composée de feuilles ovales, épaisses, succulentes, jointes bout-à-bout, lesquelles forment de côté & d'autre différentes ramifications. Sa fleur est large & son fruit a la figure d'une figue. Il est rempli d'un suc cramoisi, auquel la Cochenille doit sa couleur.

Lorsque les saisons pluvieuses sont

Cochenille, dont les Espagnols
 font un commerce considérable chez
 eux, sert à teindre en écarlate,
 & en cramoisi. Après avoir
 eu beaucoup disputé sur la nature de
 cette Cochenille, on paroît con-
 venir aujourd'hui qu'elle n'est autre
 qu'un insecte, de l'espèce de
 ceux qui s'attachent à la noix de galle.
 Elle s'attache à différentes plan-
 tes, mais il n'y en a qu'une qui lui
 donne les qualités, qui le font
 utile dans la médecine & les ma-
 ladies. Cette plante est appelée
 par les Botanistes. Elle est en-
 tièrement composée de feuilles ovales,
 succulentes, jointes bout-à-
 bout, & de petites ramifications. Sa
 tige est grosse & son fruit a la figure
 d'une noix. Il est rempli d'un suc cra-
 moisi, lequel la Cochenille doit sa
 couleur. Dans les saisons pluvieuses sont

DES COLONIES EUROPÉENNES. 275
 arrivées, ceux qui cultivent cette
 plante, coupent les sommités qui sont
 les plus chargées de ces insectes, les-
 quels n'ont pas encore atteint leur
 grosseur, & les mettent à l'abri du mau-
 vais temps & des injures de l'air. Ces
 branches, quoique séparées du tronc
 de la plante, conservent long-temps
 leur fraîcheur, ce qui met non-seule-
 ment cet insecte en état de subsister
 pendant les saisons pluvieuses, mais
 encore de croître, & de faire ses petits,
 dès que le mauvais temps est passé. On
 les sème alors, & on les pose sur les
 plantes qui leur sont propres, dans de
 petits nids, faits avec de la mousse.
 Ils ne sentent pas plutôt la fraîcheur
 vivifiante de l'air, qu'ils font leurs
 petits au bout de trois ou quatre jours.
 Ces petits, qui ne sont pas plus gros
 qu'une mite, se répandent de tous
 côtés avec une vitesse surprenante, de
 manière que toute la plantation en est
 bien-tôt remplie; mais ce qu'il y a
 de singulier est, que cet animal, qui
 est si vif dans son enfance, perd en-
 tièrement son activité, s'attache à la
 partie la moins exposée, & la plus suc-
 culente de la feuille, & y reste tant
 qu'il vit, sans se mouvoir, ni sans per-
 dre

cer la feuille, suçant la substance qu'elle contient avec une petite trompe que la nature lui a donnée pour cet effet.

Ce qui n'est pas moins remarquable que la façon de vivre de cet animal, est la nature du mâle, qui ne paroît point appartenir à la même espèce; car loin de rester en place, il a des aîles, & est, comme le papillon, dans un mouvement continuel. Il est plus petit que la Cochenille, vit avec elles, & leur marche dessus, sans que ceux qui soignent cet insecte, se doutent qu'il soit une créature de la même espèce, quoiqu'ils soient persuadés que c'est lui qui rend la Cochenille féconde. Mais ce n'est que de la femelle dont on se sert pour teindre.

Les Indiens font quatre récoltes par année, qui sont autant de générations de cet animal. Ceux qui sont soigneux, détachent ces insectes les uns après les autres, avec une espèce de pinceau, & les ramassent à mesure qu'ils tombent; mais souvent ils brossent la plante avec si peu de soin, que les fragmens qui s'en détachent, se mêlent avec les Cochenilles, & que celles-ci se mêlent pêle mêle, les vieilles avec

HISTOIRE

elle, suçant la substance
vient avec une petite trompe
pour lui a donnée pour cet

'est pas moins remarquable
n de vivre de cet animal,
re du mâle, qui ne paroît
tenir à la même espèce; car
ter en place, il a des aîles,
omme le papillon, dans un
t continuel. Il est plus pe-
Cochenille, vit avec elles,
rche dessus, sans que ceux
nt cet insecte, se doutent
une créature de la même ef-
iqu'ils soient persuadés que
i rend la Cochenille féconde.
'est que de la femelle dont
pour teindre.

liens font quatre récoltes par
i font autant de générations
mal. Ceux qui sont soigneux,
ces insectes les uns après les
vec une espèce de pinceau,
massent à mesure qu'ils tom-
mais souvent ils brossent la
vec si peu de soin, que les
qui s'en détachent, se mêlent
Cochenilles, & que celles-ci
pêle mêle, les vieilles avec

DES COLONIES EUROPÉENNES. 277

les jeunes, ce qui diminue beaucoup
leur prix. Mais ce qui fait la principale
bonté de cette drogue, est la maniere
de tuer & de faire sécher les Coche-
nilles, ce que l'on fait de trois façons
différentes. La premiere, est de trem-
per le baquet où elles sont dans de
l'eau bouillante, & de les faire sécher
ensuite au soleil, ce que les Espagnols
appellent *Renegrada*. La seconde, est
de les faire sécher au four, où elles
prennent une couleur grisâtre, veinée
de pourpre, ce qui leur fait donner le
nom de *Jaspées*. La troisieme, qui est
celle que les Indiens pratiquent, est
de les faire sécher sur des pierres plat-
tes avec leurs gâteaux de maïs. Elle
est la plus mauvaise de toutes, parce
qu'elles se séchent trop, ou qu'elles se
brûlent, & ils disent alors qu'elles sont
noires, *Negra*.

Cette drogue a une qualité d'au-
tant plus extraordinaire, qu'elle ap-
partient au regne animal, & à l'espèce
la plus périssable, & c'est, qu'elle ne
se gâte jamais. Sans autre soin que ce-
lui de l'enfermer dans une boëte, on
l'a gardée jusqu'à cent ans, sans qu'elle
ait rien perdu de sa vertu pour la mé-
decine & pour la teinture. C'est un

des meilleurs cordiaux & des meilleurs fudorifiques que l'on connoisse dans la médecine. Cette propriété, jointe à la rareté dont elle est, vû qu'elle ne croît que dans cette contrée, fait qu'elle est une branche des plus essentielle du commerce, & qu'on l'estime autant que l'or & l'argent; à cause de la promptitude & de la sûreté de son débit. On compte qu'il en sort toutes les années neuf cens mille livres pesant du pays.

Le Cacao, ou le Cacao, dont on fait le Chocolat, fait un article considérable dans l'Histoire naturelle, & le commerce de la Nouvelle Espagne. Il croît sur un arbre de hauteur moyenne, dont le bois est spongieux & poreux, & l'écorce unie & de couleur de cannelle. La fleur croît en grappes entre la tige & le bois en forme de rose, mais petite & sans odeur. Le fruit, qui renferme le cacao, consiste en une espèce de gouffe, à-peu-près de la figure & de la grosseur du concombre. Il contient une pulpe extrêmement rafraîchissante & d'un goût acide, qui remplit les interstices des noix, avant qu'elles soient meures; mais après qu'elles ont acquis leur maturité, on a soin de les emballer les plus serrées,

HISTOIRE
cordiaux & des meilleurs
que l'on connoisse dans la
cette propriété, jointe à la
elle est, vû qu'elle ne croît
cette contrée, fait qu'elle est
des plus essentielle du com-
qu'on l'estime autant que
nt, à cause de la prompti-
la sûreté de son débit. On
en sort toutes les années
ille livres pesant du pays.
no, ou le Cacao, dont on
olat, fait un article confi-
s l'Histoire naturelle, & le
de la Nouvelle Espagne. Il
arbre de hauteur moyenne,
est spongieux & poreux,
unie & de couleur de ca-
leur croît en grappes entre
le bois en forme de rose,
& sans odeur. Le fruit,
ng le cacao, consiste en une
ouffe, à-peu-près de la figu-
la grosseur du concombre.
t une pulpe extrêmement
nte & d'un goût acide, qui
interstices des noix, avant
oient meures; mais après
t acquis leur maturité, on
les emballer les plus serrées,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 279
& avec le plus d'ordre que l'on peut.
Elles ont une coque fort dure, au-de-
dans de laquelle, est la substance hui-
leuse qui sert à faire le Chocolat. Ce
fruit, à la différence de nos fruits Eu-
ropéens, qui croissent sur les petites
branches, ne vient que sur les grosses,
principalement dans l'endroit des noeuds.
Il n'en vient aucun sur les petites, ce
qui est une espèce de végétation qui;
bien qu'inconnue chez nous, est com-
mune à plusieurs autres plantes qui
croissent sous les Tropiques. Le Cacao-
tier est extrêmement délicat, il craint
également le vent, le froid, le chaud,
& ne fleurit qu'à l'ombre; d'où vient
que dans les plantations de Cacao-
tiers, on a soin de planter un palmier;
pour chaque plant de Cacaotier. Je
ne dirai rien de l'usage de ce fruit, par-
ce que tout le monde le connoît, &
que personne n'ignore ses vertus. Mal-
gré la quantité que les Européens en
tirent, il ne laisse pas que de s'en faire
une consommation prodigieuse dans le
pays, & il s'en fait un commerce im-
mense dans le Mexique & la Terre
Ferme, où il s'en trouve d'excellent.
Le profit qu'on en tire est si grand,
que l'on prétend qu'il y a tel jardin

de Cacaotiers , qui rapporte jusqu'à vingt mille piaſtres par an. Je crois que cela est exagéré, mais cela prouve le profit immense que produit cette denrée. Elle fait la principale nourriture des habitans, elle est saine, nourrissante, & telle qu'il convient au climat. On confond souvent ce fruit avec la noix de coco, qui est une espèce toute différente.

CHAPITRE V.

Commerce de Mexique. Description de cette ville. Foires d'Acapulco & de la Vera-Cruz. Flotte & vaisseaux de Registre.

ON peut considérer le commerce du Mexique, comme composé de trois grandes branches, par lesquelles il communique avec tout l'Univers; son commerce avec l'Europe, par la Vera-Cruz; avec les Indes Orientales par la voie d'Acapulco; & celui de la mer du Sud, par le même Port. Il y a donc trois places dans la Nouvelle Espagne qui peuvent intéresser un

HISTOIRE

iers, qui rapporte jusqu'à
e piastres par an. Je crois
est exagéré, mais cela prouve
immense que produit cette
le fait la principale nourri-
habitans, elle est saine, nour-
& telle qu'il convient au cli-
fond souvent ce fruit avec
e coco, qui est une espèce
trente.

CHAPITRE V.

*de Mexique. Description de
le. Foires d'Acapulco & de la
Cruz. Flotte & vaisseaux de*

ut considérer le commerce du
, comme composé de trois
branches, par lesquelles il
que avec tout l'Univers; son
e avec l'Europe, par la Vera-
avec les Indes Orientales par
l'Acapulco; & celui de la mer
, par le même Port. Il y a
sis places dans la Nouvelle
qui peuvent intéresser un

DES COLONIES EUROPÉENNES. 281
étranger, sçavoir la Vera-Cruz, Aca-
pulco & Mexique.

Mexique, la capitale du royaume,
la résidence du Viceroy, le siège de la
première audience, ou Chambre de jus-
tice, & de l'Archevêque, est sans con-
tredit une des villes les plus riches &
des plus florissantes, non-seulement de
l'Amérique, mais de tout l'Univers.
Quoiqu'elle ne soit point un Port de
mer, & qu'elle ne communique avec
la mer par aucune rivière navigable,
elle fait un commerce prodigieux, &
est elle-même le centre de celui qui se
fait entre l'Amérique & l'Europe d'u-
ne part, & entre l'Amérique & les
Indes Orientales de l'autre. C'est-là
que les principaux Marchands résident,
que la plupart des affaires s'expédient,
& que les marchandises qui passent
d'Acapulco à la Vera-Cruz, ou de la
Vera-Cruz à Acapulco, pour l'usage
des Philippines, & en grande partie
pour celui du Pérou & de Lima, pas-
sent par cette ville, & occupent un
nombre prodigieux de chevaux & de
mulets. C'est-là où l'on porte tout l'or
& l'argent, pour les convertir en espé-
ces monnoyées; c'est-là que l'on dé-
pose le quint du Roi, & c'est-là enfin

où l'on fabrique cette quantité prodigieuse d'ustensiles & d'ornemens de toute espèce, que l'on envoie tous les ans en Europe. Tout y annonce la magnificence & la richesse. Les boutiques brillent de toutes parts de l'or, de l'argent & des bijoux qui y sont exposés. On est frappé d'admiration, en réfléchissant sur les trésors immenses qui sont renfermés dans de grandes caisses empilées les unes sur les autres jusqu'au plancher, en attendant l'occasion de les envoyer en Espagne. On prétend que les Nègresses qui suivent les carosses de leurs maîtresses, portent des bracelets d'or, des colliers de perles, des pendants d'oreilles de diamants, & que les Nègres sont entièrement couverts de broderie. On ne peut dire précisément le nombre d'habitants qu'il y a dans cette ville; il doit certainement être considérable, & quelques-uns le font monter à soixante-dix mille ou quatre-vingt mille âmes. La ville est régulièrement bâtie, quoique les maisons y soient basses; elle renferme quantité de Monasteres richement fondés, & un grand nombre d'Eglises; dont la richesse passe toute imagination, mais dont l'Ar-

HISTOIRE

rique cette quantité prodigieuse de bijoux & d'ornemens de toute sorte, que l'on envoie tous les ans en Europe. Tout y annonce la prospérité & la richesse. Les boutiques de toutes parts de l'or, de l'argent & des bijoux qui y sont exposés, ont attiré d'admiration, et font voir sur les trésors immenses renfermés dans de grandes armoires, les unes sur les autres, et qui attendent l'occasion de passer en Espagne. On voit que les Nègres qui suivent leurs maîtresses, portent des bracelets d'or, des colliers, des pendants d'oreilles de perles, & que les Nègres sont entièrement couverts de broderie. On ne voit pas précisément le nombre d'habitants qu'il y a dans cette ville; il est néanmoins à croire qu'il est certainement très considérable, & que les habitants le font monter à soixante ou quatre-vingt mille âmes. La ville est régulièrement bâtie, quoiqu'elle n'est que de basses maisons, elle a une grande quantité de Monastères richement fondés, & un grand nombre de collèges, dont la richesse passe l'imagination, mais dont l'Ar-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 283
chitecture est des plus pitoyables.

Le Port le plus proche de cette ville est Acapulco, sur la mer du Sud, à plus de deux cens milles de la Capitale. Son Port est un des plus profonds, des plus sûrs & des plus commodes qu'il y ait dans la mer du Sud; on peut même dire qu'il est le seul bon Port que l'on trouve sur la côte Occidentale de la Nouvelle Espagne. Son entrée est défendue par un assez bon château; mais la ville est mal bâtie; & fait une très pauvre figure, excepté dans les temps des foires, qu'elle change d'apparence, & devient un des marchés les plus considérables qui soient au monde. Vers le mois de Décembre, le grand Gallion, qui fait toute la communication qu'il y a entre l'Amérique & les Philippines; après un voyage de cinq mois, & un trajet de trois mille lieues, pendant lequel il ne voit d'autre terre que les petites Iles des Larrons, arrive dans ce Port, chargé des marchandises les plus riches de l'Orient, de gérofle, de poivre, de canelle, de muscade, de macis, de squine, de porcelaine du Japon, de toiles de coton, unies & peintes, de différentes sortes de mouf-

selines, d'étoffes de soie, de pierres précieuses, de drogues rares, & de poudre d'or. Il arrive vers le même temps un vaisseau de Lima, dont la cargaison est de deux millions de piastres, indépendamment du vis-argent, du cacao, des drogues & autres marchandises de prix, qu'il échange pour celles des Indes Orientales. Il s'y rend plusieurs autres vaisseaux de différents endroits du Chili & du Pérou; & outre le trafic des marchandises des Philippines, il s'y fait un échange considérable des denrées de ces contrées, & des différentes marchandises d'Europe. La foire dure quelquefois trente jours. Dès que les marchandises sont débitées, le Gallion repart pour les Philippines, chargé d'argent, de marchandises d'Europe & de différentes denrées de l'Amérique. Je parle ici, comme s'il n'y avoit qu'un seul vaisseau qui fit le commerce des Philippines, sçavoir le Gallion, dont le port est d'environ douze cens tonneaux. Mais il y en a un autre qui l'escorte pour l'ordinaire, & qui lui nuit infiniment, par la quantité de marchandises dont il est chargé. Le Gallion a souvent plus de mille hommes à bord,

HISTOIRE

étroffes de soie, de pierres
de drogues rares, & de pou-
arrive vers le même temps
de Lima, dont la cargai-
deux millions de piastrés,
nement du vis-argent, du
s drogues & autres marchan-
rix, qu'il échange pour cel-
des Orientales. Il s'y rend
autres vaisseaux de différents
du Chili & du Pérou; & ou-
c des marchandises des Phi-
il s'y fait un échange consi-
es denrées de ces contrées,
fférentes marchandises d'Eu-
soire dure quelquefois trente
ès que les marchandises sont
le Gallion repart pour les
es, chargé d'argent, de mar-
d'Europe & de différentes
de l'Amérique. Je parle ici,
il n'y avoit qu'un seul vais-
fit le commerce des Philippi-
voir le Gallion, dont le port
viron douze cens tonneaux.
y en a un autre qui l'escorte
rdinaire, & qui lui nuit infi-
par la quantité de marchandi-
il est chargé. Le Gallion a
plus de mille hommes à bord,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 285

qui sont intéressés à sa cargaison,
ou simples passagers. Il n'y a point de
commerce où l'on fasse de plus grands
profits. Le Capitaine du vaisseau, les
Pilotes, les Contre-maitres, & même
les simples Matelots, gagnent dans un
seul voyage, ce qui suffiroit pour faire
la fortune d'un honnête-homme. L'Au-
teur du voyage du Lord Anson dit
que les * Jésuites entretiennent leurs
Missions des profits qu'ils font sur cette
cargaison. Si cela est, le gain qu'ils
font doit être très considérable, & ne
peut qu'augmenter la puissance d'une
société, qui s'est déjà rendue célèbre
par ses richesses & son crédit.

* On verra
le contraire
dans l'His-
toire de la
Californie
que l'on im-
prime actuel-
lement à
Paris.

Quoique ce commerce soit très con-
sidérable par lui-même, & se fasse di-
rectement entre les domaines du Roi
d'Espagne, on ne s'apperçoit cepen-
dant pas qu'il les enrichisse beaucoup;
la plus grande partie des marchandi-
ses qui viennent des Philippines, étant
fabriquées chez l'étranger. Les Espa-
gnols ne savent donner du prix à une
chose par leur travail & leur industrie.
Les Chinois sont intéressés à cette car-
gaison, & ce sont eux qui fabriquent
leur vaiselle, & lui donnent une for-
me un peu plus élégante que celle d'un

lingot ; ou d'une pièce de monnoie mal frappée. La foire finie, la ville redevient un désert ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit pendant toute l'année l'entrepôt de Mexique, pour le commerce qu'il fait avec le Pérou & le Chili ; mais qui n'est pas bien considérable. On transporte les marchandises des Indes Orientales à Mexique à dos de mulets, & après que les habitans s'en sont fournis, on envoie le reste par terre à la Vera-Cruz, & de là dans la Terre Ferme, dans les Iles, & même en Espagne, mais en petite quantité.

C'est par la voie de la Vera-Cruz que toutes les richesses du Mexique passent dans l'ancien monde, & que les Américains reçoivent en échange les choses dont ils ont besoin pour fournir aux commodités de la vie & au luxe. C'est dans ce Port que se rend tous les ans vers la fin de Novembre la Flotte de Cadix, après un passage de neuf semaines. Cette Flotte, qui ne part que de Cadix, est composée d'environ trois vaisseaux de guerre, & de quatorze à quinze vaisseaux marchands, du port de quatre cens tonneaux jusqu'à mille. Leur cargaison

HISTOIRE
d'une pièce de monnoie
ée. La foire finie, la ville re-
n désert; ce qui n'empêche
ne soit pendant toute l'an-
épôt de Mexique, pour le
qu'il fait avec le Pérou &
mais qui n'est pas bien con-
On transporte les marchandises
Orientales à Mexique à
ulets, & après que les habi-
sont fournis, on envoie le
terre à la Vera-Cruz, & de
Terre Ferme, dans les Iles,
en Espagne, mais en petite

par la voie de la Vera-Cruz
es les richesses du Mexique
dans l'ancien monde, & que
riquains reçoivent en échange
s dont ils ont besoin pour four-
commodités de la vie & au
est dans ce Port que se rend
ans vers la fin de Novembre
de Cadix, après un passage
f semaines. Cette Flotte, qui
que de Cadix, est composée
on trois vaisseaux de guerre,
quatorze à quinze vaisseaux mar-
du port de quatre cens ton-
jusqu'à mille. Leur cargaison

DES COLONIES EUROPÉENNES. 287
consiste en draps, toileries, étoffe de
soie, veours, dentelles, verreries,
papier, coutellerie, outils de fer,
montres, pendules, vis-argent, harnois
de chevaux, bas, souliers, livres,
tableaux, munitions de guerre, vins,
fruits, &c. desorte que toutes les na-
tions commerçantes de l'Europe sont
intéressées à la cargaison de cette
Flotte. L'Espagne n'envoie presque
autre chose que du vin & du fruit.
Cela joint aux frais & au droit des com-
missionnaires, & à ceux du Roi, est
presque le seul avantage que ce royaume
retire de son commerce avec les
Indiens. Il est étroitement défendu
d'embarquer aucune marchandise sur
cette Flotte, sans avoir préalablement
déclaré sa qualité, son prix, & le
nom de ceux à qui elle appartient, à
la Chambre des Indes de Séville; &
lorsqu'elle est de retour, on est obligé
de produire un certificat du Juge du
lieu, par lequel il conste que les mar-
chandises ont été débarquées dans le
lieu de leur destination. Il est défendu
de débarquer les marchandises ailleurs
qu'à la Vera-Cruz, ni de recevoir à
bord d'autres passagers que des Espa-
gnols, encore sont-ils obligés de des-

mander la permission à la Chambre des Indes.

La Cour d'Espagne est extrêmement jalouse de tout ce qui a le moindre rapport avec l'Amérique, & sacrifie souvent ses avantages à la sûreté de ses possessions. Elle se propose principalement deux objets dans ce commerce, l'exclusion des étrangers, & le débit des marchandises qu'elle envoie dans le nouveau monde. Elle croit les remplir en envoyant tous les ans une Flotte, laquelle part d'un seul Port d'Espagne, pour se rendre dans un autre du Mexique. Cette conduite, qui seroit contraire à la saine politique, chez toute autre puissance de l'Europe, est extrêmement judicieuse par rapport à l'Espagne, parce que les marchandises qu'elle envoie, appartenant presque toutes aux étrangers, & n'ayant pour elle que le profit qu'on y fait dans les Indes, il est de son intérêt d'en tirer le meilleur parti qu'elle peut. Il en seroit tout autrement, si ces marchandises étoient toutes, ou du moins la plus grande partie, de son cru, ou de ses fabriques. On ne peut certainement blâmer les Espagnols de conserver ce commerce, quoique les
moyens

HISTOIRE
permission à la Chambre des
d'Espagne est extrêmement
tout ce qui a le moindre
de l'Amérique, & sacrifie
avantages à la sûreté de
ns. Elle se propose princi-
eux objets dans ce commer-
sion des étrangers, & le
marchandises qu'elle envoie
Nouveau monde. Elle croit les
envoyant tous les ans une
quelle part d'un seul Port
, pour se rendre dans un
Mexique. Cette conduite,
contraire à la saine politi-
oute autre puissance de l'Eu-
extrêmement judicieuse par
l'Espagne, parce que les
ses qu'elle envoie, appar-
sque toutes aux étrangers,
pour elle que le profit qu'on
s les Indes, il est de son in-
tirer le meilleur parti qu'elle
en seroit tout autrement, si
andises étoient toutes, ou du
plus grande partie, de son cru,
fabriques. On ne peut certai-
lâmer les Espagnols de con-
commerce, quoique les
moyens

DES COLONIES EUROPÉENNES. 289
moyens qu'ils employent pour cet ef-
fet, ne soient souvent pas des meil-
leurs. En retrainant ainsi le commer-
ce à ces deux Ports, ils éteignent l'é-
mulation des habitants du Nouveau
Monde, lesquels pourroient non-seule-
ment trafiquer avec les étrangers, mais
encore fabriquer dans la suite des mar-
chandises chez eux; au lieu qu'ils se
trouvent sur le même pied que les
étrangers, par rapport à l'exportation
de leurs denrées. Ils ne peuvent les
vendre directement, & il est certain
que le moindre découragement nuit
beaucoup dans les endroits où le com-
merce est foible, & pour ainsi dire
dans son enfance. D'ailleurs une pa-
reille contrainte encourage les inter-
lopes, & ouvre la porte à un com-
merce illicite, trop avantageux, pour
pouvoir l'empêcher, outre qu'on ne
manque jamais de moyens pour désar-
mer la Justice la plus severe, & trom-
per la vigilance la plus attentive. On
peut donc douter, avec beaucoup de
raison, si ces sortes de précautions
sont aussi avantageuses à la nation
qu'on le prétend. C'est vraisemblable-
ment quelque considération de cette
espèce, qui a donné lieu aux vaisseaux
Tome I. Partie III. N

de Registre. On s'aperçut que ce commerce ainsi borné, ne répondoit point aux vûes que l'on avoit, & que ceux qui avoient des marchandises de contrebande, ne manqueroient pas de profiter de la disette, pour les débiter dans l'Amérique. Lors donc que les marchands de Cadix ou de Seville jugent que les marchandises manquent dans quelque Port des Indes Occidentales, ils demandent la permission au Conseil des Indes d'y envoyer un vaisseau de trois cens tonneaux, ou au-dessous. Cette permission leur coûte quarante ou cinquante mille piastres, indépendamment des présents qu'ils sont obligés de faire aux Officiers pour l'obtenir; car quoiqu'elle porte que le vaisseau ne sera que de trois cens tonneaux, il est rarement au-dessous de six cens. On enregistre ce vaisseau & sa cargaison sur le pied de son port. On exige encore qu'il rapporte un certificat du Juge du lieu pour lequel il est freté, par lequel il consiste qu'il n'excede pas le port sur le pied duquel on l'a enregistré. C'est-là ce qu'on appelle des vaisseaux de Registre, & c'est avec eux que l'on fait le commerce de l'Amérique depuis quelques

HISTOIRE

e. On s'apperçut que ce ainsi borné, ne répondoit vûes que l'on avoit, & que voient des marchandises de le, ne manquoient pas de e la disette, pour les débiter nérique. Lors donc que les s de Cadix ou de Seville ju- les marchandises manquent que Port des Indes Occiden- demandent la permission au les Indes d'y envoyer un vais- trois cens tonneaux, ou au- Cette permission leur coûte ou cinquante mille piastres, amment des présents qu'ils gés de faire aux Officiers pour ; car quoiqu'elle porte que le ne sera que de trois cens ton- il est rarement au-dessous de On enregistre ce vaisseau & sifon sur le pied de son port. ge encore qu'il rapporte un t du Juge du lieu pour lequel eté, par lequel il consiste qu'il e pas le port sur le pied du- l'a enregistré. C'est-là ce qu'on des vaisseaux de Registre, & ec eux que l'on fait le com- de l'Amérique depuis quelques

DES COLONIES EUROPÉENNES. 291
années, avec autant de préjudice pour le commerce d'Espagne, que d'une maniere contraire aux maximes selon lesquelles on le faisoit anciennement. Je reviens à la Flotte.

Après avoir débarqué les marchan- dises à la Vera-Cruz, on charge sur la Flotte l'argent, les pierreries, la co- chenille, l'indigo, le cacao, le tabac, le sucre, les cuirs qui sont destinés pour l'Espagne. Elle repart quelque- fois dans le mois de Mai, mais le plus souvent dans le mois d'Août. De la Vera-Cruz, elle se rend à la Ha- vanne, dans l'Ile de Cuba, qui est le lieu du rendez-vous, où elle trouve les Gallions, qui sont une autre Flotte qui fait le commerce de la Terre Fer- me par Carthage, & celui du Pérou par Panama & Porto-Belo, de la même maniere que la Flotte fait celui de la Nouvelle Espagne. Après s'être jointe dans ce Port avec les Gallions & les vaisseaux de Registre, qui s'y rendent de toutes parts, on détache quelques vaisseaux légers pour l'Espagne, pour y donner avis des cargaisons de ces différentes Flottes, pour que la Cour puisse juger des droits qu'elle peut exi- ger, & de l'escorte dont elles ont be-

soin pour leur sûreté. Ces Flottes font pour l'ordinaire quelque séjour à la Havanne, pour donner le temps aux autres vaisseaux de les joindre. Aussitôt qu'ils sont arrivés, elles partent de la Havanne, traversent le golfe de la Floride, & passant entre les Iles de Bahama, elles font route au Nord-Est, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la hauteur de Saint-Augustin, après quoi elles continuent leur route pour l'Espagne. La Vera-Cruz n'est plus rien après que la Flotte est partie. C'est une ville dont la situation est mal saine, & qui n'est presque habitée que par des Indiens, des Métifs ou des Nègres. Tous les marchands font leur résidence à Los Angeles, qui en est éloigné de quelques lieues. Cette ville peut contenir environ trois mille habitans.



HISTOIRE
ur sûreté. Ces Flottes font
naire quelque séjour à la
pour donner le temps aux
eaux de les joindre. Aussi-
font arrivés, elles partent
anne, traversent le golfe de
& passant entre les Iles de
elles font route au Nord-
à ce qu'elles soient arri-
vateur de Saint-Augustin,
elles continuent leur route
agne. La Vera - Cruz n'est
après que la Flotte est par-
une ville dont la situation
ne, & qui n'est presque ha-
par des Indiens, des Métifs
égres. Tous les marchands
résidence à Los Angeles, qui
gné de quelques lieues. Cette
contenir environ trois mille



CHAPITRE VI.

*Trois sortes de peuples de la Nouvelle
Espagne. Les blancs, les Indiens &
les Nègres. Leurs caractères. Le Clergé
& son caractère. Gouvernement civil.*

LES habitans de la Nouvelle Espa-
gne sont composés de trois sortes de
peuples différens, de blancs, d'In-
diens, de Nègres, ou d'un mélange
de ceux-ci. Les blancs sont Espagnols ;
ou Créoles. Ceux qui sont natifs d'Es-
pagne possèdent la plupart des em-
plois, ou exercent le commerce, &
ont le même caractère & les mêmes
mœurs que les Espagnols d'Europe ;
ils sont graves, spirituels, remplis de
bons sens, indolents, fiers & présomp-
tueux. Ils tirent vanité de leur origine,
ce qui fait que les Créoles les haïssent
& leur portent envie. Ces derniers n'ont
ni cette fermeté, ni cette patience,
qui caractérisent les Espagnols. Ils ont
peu de courage, & sont en général
mous & efféminés. Nés dans un cli-
mat dont la chaleur les énerve, vivant
dans l'abondance de toutes choses, &

s'adonnant à l'oïfiveté & aux plaisirs; ils manquent des qualités nécessaires pour figurer dans le monde. Ils haïssent l'étude, & si quelques-uns s'y appliquent, ils sont en tres petit nombre. Plongés dans le luxe, sans goût ni discernement, ils dépensent leur bien par pure ostentation, & sans savoir en profiter, & sont plus jaloux de l'apparence que de la réalité.

Ils sont très modérés dans le boire & dans le manger, mais par un effet de leur oïfiveté & de leur tempérament, ils ne s'occupent que d'amour & d'intrigues amoureuses. Ils les ménagent dans le goût des anciens Espagnols, s'efforçant de se rendre agréables au beau sexe, par des propos & des actions extravagantes, par une mauvaise musique, des poësies pitoyables, & de folles dépenses. Les femmes ne sont pas fort distinguées par leur chasteté, ni par leurs vertus domestiques; elles sauvent cependant les apparences, pour se conformer à l'ancienne étiquette, & ont assez de génie pour supporter sans se plaindre la contrainte dans laquelle elle les tient.

Le Clergé est extrêmement nombreux, & ne peut manquer d'être ri-

HISTOIRE
à l'oisiveté & aux plaisirs;
ont des qualités nécessaires
dans le monde. Ils haïssent
si quelques-uns s'y appli-
quent en tres petit nombre.
sans le luxe, sans goût ni
sans, ils dépensent leur bien
en ostentation, & sans savoir en
ce sont plus jaloux de l'appar-
ance de la réalité.
très modérés dans le boire
ou manger, mais par un effet
de leur tempérament,
s'occupent que d'amour & d'in-
nocentes. Ils les ménagent
comme des anciens Espagnols,
de se rendre agréables au
public, par des propos & des ac-
tions extravagantes, par une mauvaise
usage des poésies pitoyables, & de
fautes. Les femmes ne sont pas
séduites par leur chasteté, ni
par leurs vertus domestiques; elles sau-
vent les apparences, pour se
conformer à l'ancienne étiquette, &
de leur génie pour supporter sans
la contrainte dans laquelle
elles vivent.
Le clergé est extrêmement nom-
breux & ne peut manquer d'être ri-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 295
che, chez un peuple aussi opulent &
aussi superstitieux. On prétend qu'il pos-
sède lui seul le quart des revenus du
royaume, qui montent à plusieurs mil-
lions. Quant au nombre, on peut dire
sans exagérer, que les prêtres, les
moines & les religieuses, excèdent
d'un cinquième les blancs, tant dans
cette province, que dans les autres
contrées de l'Amérique Espagnole.
Mais comme il est en général trop
ignorant, pour instruire par ses prédi-
cations, & trop débauché pour édifier
par sa conduite, les mœurs des peu-
ples ne se ressentent nullement de son
nombre, de ses richesses, ni de son
crédit. La plupart ne sont que des avent-
uriers sortis d'Espagne, qui n'ayant
aucun égard pour leur caractère, ni
pour les vœux qu'ils ont fait, ne cher-
chent qu'à s'enrichir promptement, en
abusant de l'ignorance & de la crédu-
lité du peuple. Scrupuleusement atta-
chés à certaines méthodes mécaniques
de dévotion, ils se mettent très peu
en peine des mœurs. Tous leurs ser-
mons ne tendent qu'à lui inspirer beau-
coup de vénération pour les Saints qui
ont fondé leurs ordres, ou qui les pro-
tégent, laquelle est extrêmement lu-
N iv

crative pour eux. C'est-là leur sujet ordinaire, & ils cherchent plutôt à lui inspirer une admiration stupide pour les miracles qu'ils ont fait, qu'à les engager à imiter la sainteté de leur vie. Au reste ce que je dis ici, souffre quelque exception; & malgré les défauts des prêtres & des religieux, on ne peut s'empêcher de louer leur zèle. On leur doit quantité de fondations charitables; ce sont eux qui ont donné aux Indiens & aux Nègres quelque connoissance de Religion, & qui ont adouci en quelque sorte leur esclavage, ce qui a produit un très bon effet; car ces esclaves sont plus fideles que les nôtres, & n'abusent jamais de la liberté qu'on leur donne. Je ne sache pas qu'ils aient jamais causé aucune révolte, & les Indiens sont beaucoup plus civilisés qu'ils ne le sont dans les Colonies des autres nations Européennes.

Ces peuples sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, humbles, soumis, craintifs & dociles. On les traite en général avec beaucoup d'indignité, ce qui n'est pas étonnant, car l'état de tout peuple soumis à un autre, est infiniment pire qu'il ne le

HISTOIRE

eux. C'est-là leur sujet
ils cherchent plutôt à lui
admiration stupide pour
qu'ils ont fait, qu'à les
imiter la sainteté de leur
ce que je dis ici, souffre
ception; & malgré les dé-
êtres & des religieux, on
empêcher de louer leur zele.
ait quantité de fondations
ce sont eux qui ont don-
ens & aux Nègres quelque
e de Religion, & qui ont
quelque sorte leur esclavage,
roduit un très bon effet;
aves sont plus fideles que
& n'abusent jamais de la
on leur donne. Je ne sache
ayent jamais causé aucune
les Indiens sont beaucoup
és qu'ils ne le sont dans les
des autres nations Euro-
ples sont encore aujourd'hui
toient autrefois, humbles,
raintifs & dociles. On les
énéral avec beaucoup d'in-
e qui n'est pas étonnant, car
out peuple soumis à un au-
nfiniment pire qu'il ne le

DES COLONIES EUROPÉENNES. 297

seroit, s'il étoit gouverné par ses pro-
pres loix, quelque mauvaises qu'elles
fussent.

Comme les Nègres qui sont dans le
pays, y ont été transportés d'Afrique,
ils ont le même caractère que ceux
de nos Colonies. Ils sont opiniâtres,
endurcis à la fatigue, peu spirituels, &
très propres à l'esclavage auquel ils
sont assujettis.

Tel est le caractère des habitans;
non-seulement de la Nouvelle Espa-
gne, mais de toute l'Amérique Espa-
gnole. Dans le cas où j'y remarque
quelque différence essentielle, j'ai soin
d'en avertir.

Le Gouvernement civil est admi-
nistré par des tribunaux, auxquels
on donne le nom d'Audiences, les-
quels sont composés d'un certain nom-
bre de Juges, partagés en différentes
Chambres, qui ressemblent plutôt aux
Parlements de France qu'à nos Cours.
Le Viceroy est à la tête de la premiere,
& y préside lorsqu'il lui plaît. Cette
place est une des plus grandes que le
Roi d'Espagne puisse donner; & c'est
aussi le plus riche Gouvernement qu'il
y ait au monde. Les emplois ne sont
occupés que par les Espagnols, mais

ce n'est que pour un temps limité ; qui va rarement au-delà de trois ans. C'est la jalousie qui influe sur tous les réglemens, tant à cet égard, que par rapport à toutes les autres affaires relatives aux Indes. Elle a ce mauvais effet, que tous les Officiers, depuis le premier jusqu'au dernier, dévorés par cette cupidité que les postes lucratifs inspirent, voulant profiter du temps, oppriment les peuples, & frustrent la Couronne de ce qui lui appartient. Ceux qui leur succèdent, étant dans les mêmes dispositions, il arrive de-là que personne ne se met en peine de faire aucun réglement utile, persuadé que son successeur ne s'y conformera point, pour peu qu'il soit contraire à ses intérêts ; de sorte que ce malheureux peuple ne sçauroit user de la politique du renard, je veux dire, garder ses sangsues, & est obligé de se laisser sucer, par une suite continuelle de harpies avides & affamées.

Il y a quelques troupes dans la Nouvelle Espagne, pour l'entretien desquelles on a assigné un assez bon revenu, de même que pour celui des fortifications. Mais les soldats sont en très petit nombre, mal vêtus, mal

ISTOIRE
pour un temps limité ;
ment au-delà de trois ans.
sie qui influe sur tous les
tant à cet égard, que par
res les autres affaires rela-
des. Elle a ce mauvais
us les Officiers, depuis le
u'au dernier, dévorés par
é que les postes lucratifs
oulant profiter du temps,
es peuples, & frustrent la
e ce qui lui appartient.
ur succèdent, étant dans
lispersions, il arrive de-
me ne se met en peine de
églement utile, persuadé
cesseur ne s'y conformera
peu qu'il soit contraire à
; desorte que ce malheu-
ne sçauroit user de la po-
enard, je veux dire, gar-
sues, & est obligé de se
; par une fuite continuelle
vides & affamées.
lques troupes dans la Nou-
ne, pour l'entretien des-
assigné un assez bon reve-
ne que pour celui des for-
Mais les soldats sont en
nombre, mal vêtus, mal

DES COLONIES EUROPÉENNES. 299
payés, & encore plus mal disciplinés.
Le Gouvernement militaire n'est pas
mieux réglé que le civil & l'ecclésiast-
tique, & tout y est dans le plus grand
désordre du monde.

CHAPITRE VII.

LE NOUVEAU MEXIQUE.

*Sa découverte. Son climat. Ses produc-
tions. Vûes des Anglois sur la Cali-
fornie.*

LE Nouveau Mexique est situé au
Nord & au Nord - Est de la Nouvelle
Espagne. On ignore ses limites du côté
du Nord. En y comprenant la Cali-
fornie, il est borné à l'Ouest par la
grande mer du Sud, & à l'Est par le
Mississipi. Cette contrée est située pour
la plus grande partie dans la Zone
tempérée, ce qui fait qu'elle jouit d'un
climat agréable, & que son terrain
produit dans plusieurs endroits toutes
les choses nécessaires pour le plaisir &
la commodité de la vie. On y trouve
des mines d'or & d'argent que l'on
exploite tous les jours avec beaucoup

de succès, & quantité de pierres précieuses; mais elle n'a aucune communication directe avec aucune partie de l'Europe. Ce pays est fort peu connu des Européens, & les Colonies Espagnoles y sont plus foibles qu'ailleurs; elles augmentent cependant à proportion que l'on découvre des mines, lesquelles ne sont inférieures à aucune de celles qu'on a découvertes dans les autres contrées de l'Amérique. Il est habité par des Indiens, dont la plupart ont été convertis depuis peu au Christianisme par les Missionnaires Espagnols. Ils les ont civilisés, leur ont appris le commerce, & à cultiver le froment & la vigne; de manière qu'aujourd'hui ils envoient quantité de bled & de vin dans le Vieux Mexique. On doit cet heureux changement au Marquis de Velasco, gentilhomme Espagnol.

La fameuse Peninsule de Californie*, fait une partie considérable de cette contrée. C'est un pays avantageusement situé pour le commerce, & où il y a une pêcherie de perles fort riche & fort abondante. Ce fut Ferdinand Cortez qui le découvrit le premier. L'Amiral François Drake y débarqua, & en prit possession l'an 1578

* On imprime actuellement à Paris l'Histoire Naturelle & Civile de cette contrée; & elle ne peut manquer de satisfaire la curiosité du public.

I S T O I R E

quantité de pierres précieuses n'a aucune commune avec aucune partie de ce pays est fort peu connus, & les Colonies Espagnoles plus foibles qu'ailleurs; ont cependant à proposer de découvrir des mines, les plus inférieures à aucune de celles découvertes dans les autres de l'Amérique. Il est haï par les Indiens, dont la plupart ont été convertis depuis peu au Christianisme. Les Missionnaires Espagnols ont civilisés, leur ont appris à cultiver le froment & la manioc de la même manière qu'aujourd'hui on le cultive dans une grande quantité de bled & de fruits dans le Vieux Mexique. On doit attribuer ce changement au Marquis de Sotomayor, un gentilhomme Espagnol. Une partie considérable de cette péninsule de Californie*, est un pays avantageux pour le commerce, & où l'on trouve une pêche de perles fort riche & abondante. Ce fut Ferdinand Magellan qui le découvrit le premier, & le Vice-Roi François Drake y prit possession l'an 1578

DES COLONIES EUROPÉENNES. 301
& obtint l'investiture de cette principauté du Souverain qui y régnoit dans ce temps-là. Je ne sache pas que nous ayons jamais pensé à faire valoir ce droit; mais selon toute apparence il sera employé dans la suite la plume de ces Jurisconsultes, qui disputent avec des mots ce qu'on ne peut décider qu'avec l'épée, & leur fournira occasion de s'étendre fort au long sur ce qu'on appelle droit de découverte, de possession & d'établissement.

CHAPITRE VIII.

LE PÉROU.

Son climat & son sol. Ses mines, la Coca, & l'herbe du Paraguay.

LA Conquête du Pérou, achevée d'une manière aussi extraordinaire, soumit à la domination Espagnole une contrée qui n'est ni moins riche, ni moins étendue que le Mexique, mais qui l'emporte beaucoup sur lui par sa situation & la température de son climat. Elle est située, comme le Mexique, dans la Zone Torride; mais

ayant d'un côté la mer du Sud, & de l'autre une chaîne de montagnes, appellées les Andes, qui la traversent d'un bout à l'autre, les effets réunis de l'Océan & des montagnes, tempèrent la chaleur qu'on éprouve sous la ligne, d'une manière aussi agréable que surprenante. Sous un ciel presque toujours couvert de nuages, qui la garantissent des rayons verticaux du soleil, il ne pleut jamais dans le pays; mais il tombe toutes les nuits une rosée sur la terre, qui humecte les herbes & les plantes, & rend le terrain extrêmement fertile. Ajoutez à cela une infinité de ruisseaux; formés par les pluies & la fonte des neiges qui tombent sur ces montagnes prodigieuses, qui, bien que situées sous les Tropiques, sont continuellement couvertes de neige, d'une manière qui n'a point d'exemple, dans le même climat. La côte du Pérou n'est qu'un amas de sable sec & stérile, excepté sur les bords des ruisseaux & des rivières dont je viens de parler, où elle est extrêmement fertile, de même que le sont toutes les vallées dans les pays montagneux.

Il est difficile d'assigner la cause de

HISTOIRE
côté la mer du Sud, &
ne chaîne de montagnes,
Andes, qui la traversent
l'autre, les effets réunis
& des montagnes, tempé-
rature qu'on éprouve sous la
même manière aussi agréable
qu'ante. Sous un ciel presque
ouvert de nuages, qui la
des rayons verticaux du
ne pleut jamais dans le pays;
tombe toutes les nuits une
pluie, qui humecte les her-
bes & rend le terrain
très fertile. Ajoutez à cela
un grand nombre de ruisseaux; formés par
la fonte des neiges qui
sur ces montagnes prodigieu-
ses, bien que situées sous les
tropiques, sont continuellement cou-
vertes de neige, d'une manière qui
est d'exemple, dans le même
pays la côte du Pérou n'est qu'un
terrain sec & stérile, excepté
un grand nombre de ruisseaux & des ri-
vières, dont je viens de parler, où elle
est extrêmement fertile, de même que
dans toutes les vallées dans les pays
voisins.
Il est difficile d'assigner la cause de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 303
ce défaut de pluie dans tout le plat
pays du Pérou; mais il y a toute ap-
arence qu'il vient du vent du Sud-
Ouest, qui régné pendant la plus gran-
de partie de l'année, & de la hau-
teur prodigieuse des montagnes, dont
le sommet est continuellement cou-
vert de neige. Le plat pays d'entre
deux, refroidi, comme il l'est d'un
côté par les vents qui soufflent des
régions froides du Midi, & échauffé
aussi uniformément par les rayons di-
rects du soleil équinoxial, conserve
une température si égale, que les va-
peurs qui s'élèvent ne peuvent retom-
ber en forme de pluie. Il n'en est pas
de même dans la partie montagneuse
du pays, & la raison en est que la
condensation & la raréfaction alterna-
tives de l'air, causées par la chaleur
du jour, & par la froideur que les
neiges lui communiquent dans l'ab-
sence du soleil, jointes à la tempéra-
ture inégale qui régné sur les monta-
gnes, donnent lieu à des pluies très
abondantes. Le climat dans les con-
trées montagneuses est extrêmement
changeant, & ses variations très subites.

Il régné le long de la côte du Pérou
un courant qui se porte vers le Nord;

& qui, un peu plus avant dans la mer ; reflue avec la même rapidité vers le Sud. Ce courant est vraisemblablement une espèce de mascaret * ; car s'étant avancé aussi loin que sa cause mouvante le pousse, il retourne ensuite naturellement dans l'endroit où il trouve le moins de résistance. L'ignorance de ce double courant, rendoit autrefois la navigation de la mer du Sud aussi incertaine que fatigante ; mais aujourd'hui la route est, pour ceux qui passent du Chili au Pérou, de ranger la côte en allant à Callao, & à leur retour, de gagner la haute mer, pour profiter du courant, & s'en retourner chez-eux. On observe la même méthode, mais dans un sens contraire, dans les voyages entre Panama, & les autres contrées du Nord, & les Ports du Pérou.

Les marchandises que l'on tire du Pérou, peuvent se réduire aux articles suivants. 1°. L'or & l'argent ; 2°. le vin, l'huile & l'eau-de-vie ; 3°. la laine de Vigogne ; 4°. le quinquina ; 5°. le poivre de Guinée ou de la Jamaïque. J'ai déjà parlé des deux premiers articles dans la description que j'ai donnée du Mexique. Les mines d'or

* On appelle ainsi un reflux violent de la mer dans une rivière près de son embouchure.

HISTOIRE

le plus avant dans la mer ;
 la même rapidité vers le
 rant est vraisemblablement
 le mascaret * ; car s'étant
 loin que sa cause mou-
 sse, il retourne ensuite na-
 dans l'endroit où il trouve
 résistance. L'ignorance de
 ourant, rendoit autrefois
 n de la mer du Sud aussi
 ue fatigante ; mais aujour-
 e est, pour ceux qui pas-
 li au Pérou, de ranger la
 nt à Callao, & à leur re-
 gner la haute mer, pour
 ourant, & s'en retourner
 n observe la même métho-
 ns un sens contraire, dans
 entre Panama, & les au-
 es du Nord, & les Ports

chandises que l'on tire du
 vent se réduire aux articles
 °. L'or & l'argent ; 2°. le
 e & l'eau-de-vie ; 3°. la lai-
 gne ; 4°. le quinquina ; 5°.
 de Guinée ou de la Jamaï-
 éja parlé des deux premiers
 ns la description que j'ai
 Mexique. Les mines d'or

DES COLONIES EUROPÉENNES. 305
 du Pérou sont presque toutes dans la
 partie Septentrionale, à peu de dis-
 tance de Lima ; celles d'argent sont dans
 la partie opposée. Les voyageurs qui
 parlent de ce pays, s'étendent ordi-
 nairement fort au long sur les princ-
 paux lieux, où sont les mines. Je suis
 d'autant moins porté à suivre leur exem-
 ple, que cette matiere est très peu in-
 téressante par elle-même ; & quand
 même elle le seroit, pourquoi insister
 sur une chose qui varie continuelle-
 ment ? On découvre tous les jours de
 nouvelles mines ; les anciennes s'épui-
 sent, ou on les abandonne. Les villes
 changent avec les mines. Chaque nou-
 velle mine que l'on découvre, donne
 lieu à la fondation d'une ville, laquelle
 est plus ou moins opulente, à propor-
 tion de son produit. Elle subsiste tant
 quelle donne, & disparoit dès que la
 mine est épuisée. Il est vrai cependant
 que les grandes mines du Potosi, dans
 la province de Los Charcos, sont l'hé-
 ritage des siècles ; & qu'après avoir
 enrichi le monde pendant plusieurs
 âges, elles sont encore aujourd'hui
 une source inépuisable de richesses.
 Elles ont cependant beaucoup dimi-
 nué ; ce qui vient bien moins de l'é-

puisement de la veine, que de la profondeur immense qu'elles ont, & qui exige un travail, dont on n'est point dédommagé. On ouvre tous les jours de nouvelles mines, que l'on exploite à moindres frais; de sorte que ce que M. Frezier nous dit du grand nombre d'habitans que contenoit la ville de Potosi, souffre aujourd'hui quelque rabais. Elle contenoit alors soixantedix mille ames, tant Espagnols qu'Indiens, mais il y avoit six de ceux-ci pour un Espagnol.

Les Espagnols obligent ce malheureux peuple à envoyer tous les ans un certain nombre d'hommes, qu'ils forcent de travailler aux mines pendant un certain temps limité, après quoi ils leur permettent de s'en retourner. Mais comme la plupart perdent leurs connoissances, ceux qui survivent à cet esclavage, s'établissent pour l'ordinaire dans la ville de Potosi. On ne scauroit croire combien ces mines, qui sont le plus terrible fléau dont Dieu puisse affliger les hommes, ont contribué à dépeupler ce pays. Elles sont infiniment pires que la guerre & la peste, elles font périr des millions d'habitans, & ceux qui en échappent,

HISTOIRE
de la veine, que de la pro-
menſe qu'elles ont, & qui
travail, dont on n'eſt point
é. On ouvre tous les jours
es mines, que l'on exploite
frais; deſorte que ce que
nous dit du grand nombre
que contenoit la ville de
ouffre aujourd'hui quelque
e contenoit alors ſoixante-
ames, tant Eſpagnols qu'In-
is il y avoit ſix de ceux-ci
Eſpagnol.
Eſpagnols obligent ce malheu-
re à envoyer tous les ans un
ombre d'hommes, qu'ils for-
travailler aux mines pendant
n temps limité, après quoi
permettent de ſ'en retourner.
me la plupart perdent leurs
nces, ceux qui ſurvivent à
vage, s'établiffent pour l'or-
ans la ville de Potoſi. On ne
croire combien ces mines, qui
plus terrible fléau dont Dieu
fliger les hommes, ont con-
dépeupler ce pays. Elles ſont
nt pires que la guerre & la
elles ſont périſſer des millions
s, & ceux qui en échappent,

DES COLONIES EUROPÉENNES. 307
ſe trouvent réduits à un eſclavage
ignominieux, ſans aucune eſpérance de
voir jamais adoucir leur ſort. Les effets
de cette ſervitude ſeroient encore plus
funeſtes, ſans l'uſage d'une herbe, que
les habitans appellent *Coca*, dont ils
uſent conſtamment, & à laquelle ils
attribuent des vertus extraordinaires.
Ses qualités ſont à-peu-près les mêmes
que celles de l'opium & du tabac; car
elle produit une eſpèce de ſtupidité.
Elle eſt un antitode contre le poiſon
& les effluves empoifonnés, & fait
que ceux qui en uſent, peuvent vivre
long-temps ſans nourriture. Quoiqu'elle
ne ſoit néceſſaire qu'à ceux qui travail-
lent aux mines, les Indiens en uſent
par plaiſir, & en mâchent continuel-
lement; mais elle rend leur haleine
extrêmement puante. Les Indiens la
cueillent avec quantité de cérémonies
ſuperſtitieuſes, ce qui fait qu'elle eſt
déſendue dans pluſieurs endroits du Pé-
rou; parce que les Eſpagnols, de même
que les Indiens, attribuent ſes vertus
à la magie, & lui en attribuent même
plus qu'elle ne le mérite; s'imaginant
que c'eſt à celle que les Indiens doi-
vent la ſupériorité de leurs forces.
Cependant, malgré la ſévérité de l'In-

quisition, qui est établie dans tous les domaines d'Espagne, la nécessité fait que l'on ferme les yeux sur cette pratique, dans les endroits où il y a des mines.

Ils usent encore d'un autre préservatif: sçavoir, d'une infusion de l'herbe du Paraguay, laquelle est approchante du thé. On en fait une consommation prodigieuse au Pérou. On en porte tous les ans dans cette province & dans le Chili dix-huit mille quintaux, qui rapportent, tous frais faits, quatre-vingt mille livres sterlings. La meilleure vient du pays qui est sous la domination des Jésuités.

CHAPITRE IX.

Vignobles du Pérou. Lamas & Vicunnas; moutons du Pérou. Le Quinquina. Le poivre de Guinée. Fiente de l'Iquiqua. Mines de vis-argent.

LA partie Méridionale du Pérou, qui est au-delà du Tropique du Capricorne, produit quantité de vin, mais qui n'est pas des meilleurs. Les Espagnols le méprisent, & le laissent aux

HISTOIRE

est établie dans tous les
Espagne, la nécessité fait
me les yeux sur cette pra-
les endroits où il y a des

encore d'un autre préfer-
ir, d'une infusion de l'herbe
y, laquelle est appochante
en fait une consommation
au Pérou. On en porte
s dans cette province &
illi dix-huit mille quintaux,
ent, tous frais faits, quatre-
livres sterlings. La meilleure
ys qui est sous la domination
s.

CAPITRE IX.

*du Pérou. Lamas & Vicunnas;
du Pérou. Le Quinquina. Le
e Guinée. Fiente de l'Iquiqua.
le vis-argent.*

tie Méridionale du Pérou,
-delà du Tropique du Capri-
oduit quantité de vin, mais
pas des meilleurs. Les Espa-
néprésent, & le laissent aux

DES COLONIES EUROPÉENNES. 309

Indiens & aux Nègres, & par un goût
assez bizarre, ne se régalent qu'avec
l'eau-de-vie qu'on en tire, & dont on
envoie une grande quantité, non-seu-
lement dans les différentes provinces
du Pérou, mais encore à Panama, &
dans tous les Ports de la Nouvelle
Espagne. L'endroit où on en fait le
plus, est un canton situé près d'un vil-
lage appelé Moquaga, qui n'a rien
de considérable d'ailleurs. On prétend
qu'on y recueille tous les ans cent mille
jarres de vin ou d'eau-de-vie, ce
qui revient, suivant M. Frezier, à
trois millions, deux cens mille pintes,
mesure de Paris, ce qui est prodigieux,
vû la petitesse du territoire. Elles rap-
portent quatre cens mille piaffres. Il y
a d'autres endroits, comme Pisco, qui
trafiquent en vin; mais sa qualité n'est
pas des meilleure. On recueille aussi
de l'huile dans le Pérou, mais ces deux
denrées sont beaucoup plus abondan-
tes dans les pays situés au-delà du Tro-
pique méridional.

La laine fait la principale richesse
du pays, & elle est bien moins remar-
quable par sa qualité, que par la sin-
gularité de l'animal qui la donne. On
la tire d'une espèce de mouton, appelé

Lamas ou *Vicunnas*. Les Lamas ont une petite tête, qui tient en quelque sorte de celle du cheval & du mouton. Ils ont la levre supérieure fendue comme les lievres, & lorsqu'ils sont enragés, ils jettent par cette fente, & à dix pas de distance, une liqueur venimeuse, qui venant à tomber sur la peau, y cause une rougeur accompagnée de demangeaison. Ils ont le col long comme le chameau, & le corps fait comme celui d'un mouton, mais les jambes beaucoup plus longues à proportion. Cet animal a une odeur désagréable; mais la chair en est bonne; & il est extrêmement utile, non-seulement à cause de sa laine, mais encore, en ce qu'il sert de bête de somme, étant extrêmement fort, patient, & facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres, mais il fait de grandes journées sans se fatiguer, mange peu, & ne boit jamais. La nuit n'est pas plutôt venue, que le Lama se couche, mais lorsqu'il est une fois couché, on a beau le battre pour l'obliger à se lever, il ne fait pas un pas de plus, ne voulant point perdre le temps destiné à sa nourriture & à son repos.

HISTOIRE

Vicunna. Les Lamas ont tête, qui tient en quelque sorte du cheval & du mouton, la levre supérieure fendue comme les lievres, & lorsqu'ils sautent, ils jettent par cette fente, à une certaine distance, une liqueur blanche, qui venant à tomber sur leur visage, y cause une rougeur accompagnée de démangeaison. Ils ont le nez comme le chameau, & le cou comme celui d'un mouton, les jambes beaucoup plus longues qu'en proportion. Cet animal a une laine très agréable; mais la chair en est dure; & il est extrêmement utile, surtout à cause de sa laine, mais surtout en ce qu'il sert de bête de somme, étant extrêmement fort, par sa constitution, facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres, & fait de grandes journées sans s'arrêter, mange peu, & ne boit jamais la nuit n'est pas plutôt venue, le Lama se couche, mais lorsqu'il est couché, on a beau le battre, l'obliger à se lever, il ne fait pas de plus, ne voulant point perdre le temps destiné à sa nourriture à son repos.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 311

Le *Vicunna* est un animal, qui est à l'égard du Lama, ce que le Dromadaire est à l'égard du Chameau. Il est plus petit & plus agile, sa laine est beaucoup plus fine, mais il ressemble au Lama à tout autre égard. La laine de ces animaux est presque aussi fine que de la soie. Il y a toute apparence que le fameux mouton de Cachemir, dont on fait ces petits draps blancs, si estimés dans l'Inde, est de la même espèce. Je ne puis dire précisément à quoi se monte l'exportation de cette laine, qu'on envoie du Pérou dans la Nouvelle, ou dans la vieille Espagne; mais j'ai tout lieu de croire qu'elle est très considérable.

Le quatrième article de leur commerce est le Quinquina, dont on fait un si grand usage dans la médecine pour la cure des fièvres intermittentes, & de quantité d'autres maladies, & toujours avec le même succès. L'arbre qui produit cette écorce précieuse, croît principalement dans les montagnes du Pérou, mais la meilleure vient de la province de Quito. M. de la Condamine assure qu'il en croît aussi dans les Andes, qui ne le cède à celui du Pérou, ni pour la quantité ni pour

372 HISTOIRE.

la bonté. Le meilleur croît sur le haut des rochers, & cela est assez naturel, car l'on remarque que toutes les plantes, dont le suc est fort & actif, naissent dans ces sortes de situations. L'arbre qui donne le Quinquina, est à-peu-près de la grosseur d'un cerisier. Ses feuilles sont rondes & dentelées, & il porte une fleur longue & rougeâtre, d'où sort une espèce de gouffe, qui renferme un noyau plat & blanc, fait à-peu-près comme une amande. Cette écorce fut apportée pour la première fois en France, vers l'an 1650, par le Cardinal Lago, qui avoit été Jésuite, ce qui lui a fait donner le nom d'écorce des Jésuites. On prétend qu'elle fut découverte par hazard par un Indien, qui ayant la fièvre, but de l'eau d'un lac dans lequel quelques-uns de ces arbres étoient tombés, & qui en fut radicalement guéri. La Faculté se méfia pendant quelque temps de l'efficacité de ce remède, mais elle fut enfin obligée de se rendre & d'en prescrire l'usage. Il produisit d'abord quelques mauvais effets, mais tout le monde convient aujourd'hui de son efficacité dans plusieurs cas; & c'est ce qui fait que les Gallions en chargent beaucoup.

Le

HISTOIRE.

Le meilleur croît sur le haut
, & cela est assez naturel,
marque que toutes les plan-
e suc est fort & actif, naif-
es sortes de situations. L'ar-
ne le Quinquina, est à-peu-
grosseur d'un cerisier. Ses
t rondes & dentelées, & il
fleur longue & rougeâtre,
une espèce de gouffe, qui
un noyau plat & blanc, fait
s comme une amande. Cette
t apportée pour la première
rance, vers l'an 1650, par
al Lago, qui avoit été Jé-
qui lui a fait donner le nom
les Jésuites. On prétend qu'elle
ouverte par hazard par un In-
ayant la fièvre, but de l'eau
dans lequel quelques-uns de
s étoient tombés, & qui en
alement guéri. La Faculté se
ndant quelque temps de l'effi-
ce remède, mais elle fut
igée de se rendre & d'en pres-
age. Il produisit d'abord quel-
vais effets, mais tout le monde
aujourd'hui de son efficacité
sieurs cas; & c'est ce qui fait
Gallions en charger beaucoup.
Le

DES COLONIES EUROPÉENNES. 313

Le poivre de Guinée, *Agi*, que
nous appellons poivre de Cayenne,
est un des plus grands articles du com-
merce du Pérou, à cause de la grande
consommation qui s'en fait dans toute
l'Amérique Espagnole. Il croît en quan-
tité dans la vallée d'Arica, au midi du
Pérou, d'où l'on en tire tous les ans la
valeur de six cens mille piastres. Le
canton qui produit ce poivre en si
grande abondance, est petit, & natu-
rellement stérile. Sa fertilité en poivre,
en grain & en fruits, est due à un en-
grais d'une nature extraordinaire, que
l'on tire d'une Ile appelée *Iquiqua*.
C'est une espèce de terre jaunâtre, de
très mauvaise odeur. On croit qu'elle
n'est que de la fiente d'oiseaux, à cause
de la ressemblance de l'odeur, des plu-
mes que l'on trouve dedans, & de la
quantité prodigieuse d'oiseaux marins,
qui fréquentent cette Ile, de même
que les côtes voisines. Mais d'un autre
côté, soit que l'on regarde cette sub-
stance, comme la fiente de ces oiseaux
marins; ou comme une espèce parti-
culière de terre, il est presque égale-
ment difficile de concevoir, comment
la petite Ile d'*Iquiqua*, qui n'a pas
plus de deux milles de circuit, peut
Tome I. Partie III. O

en fournir une quantité aussi prodigieuse; & qu'après en avoir chargé plus de douze vaisseaux tous les ans, depuis plus de cent ans, & en avoir consommé encore davantage dans les contrées voisines, on ne s'aperçoit point que l'île, ni sa hauteur aient diminué d'un pouce. Il faudroit pour traiter ces matières pertinemment, avoir infiniment plus de connoissances là-dessus, qu'on n'en acquiert par la lecture des voyageurs.

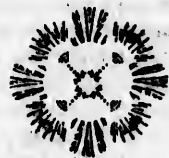
Le vis-argent est encore un article considérable du commerce des Péruviens, parce qu'ils ne peuvent s'en passer pour purifier l'or & l'argent. Je ne sache pas qu'on en trouve dans aucun canton de l'Amérique Espagnole; c'est l'Espagne qui en fournit au Mexique & à la Terre Ferme, pour le compte du Roi, à moins qu'on n'en porte au Pérou par contrebande. Il est pareillement de contrebande dans le Pérou. La principale mine de cette substance extraordinaire, est dans un endroit appelé Guancavelica, où on le trouve sous la forme d'une masse blanchâtre qui ressemble à de la brique mal cuite. On la pèse, & on la met dans un four, dont le haut est

HISTOIRE

une quantité aussi prodigieuse qu'après en avoir chargé cent vaisseaux tous les ans, de cent ans, & en avoir encore davantage dans les usines, on ne s'apperçoit point, ni sa hauteur ayant un pouce. Il faudroit pour ces matieres pertinemment, plus de connoissances, qu'on n'en acquiert par des voyageurs.

L'argent est encore un article de commerce des Péruviens, qu'ils ne peuvent s'en procurer l'or & l'argent. Je ne sçavois qu'on en trouve dans aucun lieu de l'Amérique Espagnole; mais on en fournit au Mexique à la Terre Ferme, pour le Roi, à moins qu'on n'en tire au Pérou par contrebande. Il y a un lieu de contrebande dans le Pérou. La principale mine de cette mine extraordinaire, est dans un lieu appelé Guancavelica, où on trouve le mercure sous la forme d'une masse qui ressemble à de la brique cuite. On la pèse, & on la met dans un four, dont le haut est

DES COLONIES EUROPÉENNES. 315
vouté, sur une grille de fer couverte de terre. Le feu passant à travers, volatilise le minéral, & le fait élever en forme de fumée, qui ne trouvant aucun passage, si ce n'est un petit trou pratiqué pour cet effet, se rend dans plusieurs petits vaisseaux ronds, joints les uns aux autres par leurs cols; dans lesquels la fumée circule, & se condense par le moyen d'un peu d'eau qui est au fond, & dans laquelle le mercure tombe sous la forme d'un fluide pur & extrêmement pesant. Ceux qui travaillent aux mines de ce minéral, sont infiniment plus sujets aux maladies, que ceux qui sont employés aux autres mines, & se servent des mêmes préservatifs, sçavoir l'infusion de l'herbe du Paraguay & la Coca.



CHAPITRE X.

*Caractere des Péruviens. Leurs divisions.
Fête indienne. Honneurs rendus à un
descendant de l'Ynca.*

LES mœurs des Espagnols & des Créoles du Pérou, sont à-peu-près les mêmes que celles des Espagnols & des Créoles du Mexique, excepté que les naturels du Pérou sont plus généreux & plus spirituels, quoique généralement très mal élevés. Les Indiens y gémissent sous un plus dur esclavage. Les Magistrats & les Prêtres dévorent leur substance, & chaque Espagnol les insulte impunément. Le voyageur prend tout autant de leurs provisions qu'il lui plaît, en taxe le prix, & même ne les paye point du tout. On répond à leurs plaintes par de-nouvelles indignités, ou par des coups, & c'est un crime à eux de se venger. Ce cruel & indigne esclavage, dépeuple infiniment plus le pays, que la tyrannie la plus inique. Pour s'y soustraire, un pere de famille ne sème souvent qu'autant de grain qu'il en faut

CAPITRE X.

*des Péruviens. Leurs divisions.
Honneurs rendus à un
de l'Ynca.*

Les Espagnols & des Pérou, sont à-peu-près les mêmes que les Mexique, excepté que les Pérou sont plus généreux rituels, quoique généralement élevés. Les Indiens y ont un plus dur esclavage. Les Prêtres & les Prêtres dévorent le peuple, & chaque Espagnol les punissent. Le voyageur paye le prix de leurs provisions, & les paye point du tout. On se plaint par de nouvelles punitions, ou par des coups, & on aime à eux de se venger. L'indigne esclavage, dépeuple plus le pays, que la tyrannie plus inique. Pour s'y soustraire de famille ne sème soustrait de grain qu'il en faut

DES COLONIES EUROPÉENNES. 317
pour la subsistance de sa famille; il l'enterre, & le tient caché, & n'en tire que ce qu'il lui faut pour son usage journalier. S'il vient par hazard à mourir subitement, sa famille périt de faim; le mauvais temps vient-il, les vivres lui manquent, & lui & ses enfans sont réduits à l'aumône. Qui pis est, ils sont les esclaves d'autres esclaves; car les Espagnols encouragent leurs Nègres à les traiter avec la dernière insolence, & eux, par politique, dissimulent la haine qu'ils ont pour eux, haine qui est devenue héréditaire entre ces deux peuples. Il leur est défendu sous de peines très sévères de se marier, ni d'avoir aucun commerce clandestin. La division est le grand instrument dont les Espagnols se servent, pour s'assurer la possession de leurs Colonies. Un naturel Espagnol possède lui seul toutes les charges lucratives, soit civiles, ecclésiastiques ou militaires. Il méprise le Créole, & celui-ci le méprise à son tour, & lui porte envie. Tous deux méprisent & maltraitent les Indiens, qui de leur côté n'oublient point les indignités qu'on leur fait souffrir. On encourage les Nègres à fouler aux pieds les

Indiens , & à regarder leurs intérêts comme entièrement opposés tandis que les Indiens , avec leur liberté chimérique , portent envie à l'esclavage des Nègres , qui les rend leurs maîtres.

Ce qu'il y a d'extraordinaire , est que les Espagnols , non contents d'avoir réduit cette malheureuse nation sous le joug , pour lui en faire d'avantage sentir le poids , permettent aux Indiens de célébrer tous les ans une fête , dans laquelle on joue des Comédies , dont le sujet est tiré de la conquête de leur pays. Elles sont représentées avec toutes les circonstances qui accompagnerent cet événement tragique , ce qui irrite tellement le peuple , que les Espagnols n'osent sortir pendant tout le temps que la fête dure. On célèbre tous les ans à Lima une pareille fête , accompagnée d'une espèce de procession , dans laquelle on mene en triomphe , le descendant des Yncas du Pérou & sa femme ; lesquels reçoivent dans cette occasion les hommages d'un peuple humilié par le souvenir de son esclavage , & de celui de son Prince. Aussi la fête est-elle extrêmement triste & lugubre. C'est à cet Ynca que le Viceroy du

HISTOIRE

à regarder leurs intérêts
également opposés tandis que
avec leur liberté chimé-
rent envie à l'esclavage des
i les rend leurs maîtres.
y a d'extraordinaire, est
agnols, non contents d'a-
cette malheureuse nation
g, pour lui en faire d'a-
tir le poids, permettent
de célébrer tous les ans
dans laquelle on joue des
dont le sujet est tiré de la
e leur pays. Elles sont re-
avec toutes les circonstan-
compagnerent cet événe-
que, ce qui irrite tellement
que les Espagnols n'osent
ant tout le temps que la
On célèbre tous les ans à
pareille fête, accompagnée
ce de procession, dans la-
ne en triomphe, le descen-
ncas du Pérou & sa femme ;
voient dans cette occasion
ages d'un peuple humilié
venir de son esclavage, &
son Prince. Aussi la fête est-
nement triste & lugubre.
et Ynca que le Viceroi du

DES COLONIES EUROPÉENNES. 319

Pérou rend hommage, lorsqu'il vient
prendre possession de son Gouverne-
ment. L'Ynca est assis sur un trône
magnifique, & le Viceroi lui rend hom-
mage sur un cheval, qu'on a instruit
à s'agenouiller devant lui. Je suis per-
suadé que bien des gens regarderont
ce procédé comme tyrannique, & in-
sultant, & comme contraire à la bonne
politique ; mais il y a toute apparence
qu'ils n'en agissent ainsi, que pour
prévenir les mauvais effets que pour-
roit avoir l'indignation des habitans,
si on ne lui donnoit cette occasion de
s'exhaler. Quoiqu'il en soit, il est cer-
tain que les Espagnols, par la division
qu'ils entretiennent, par le ménage-
ment du Clergé ; ou par tel autre
moyen que j'ignore, conservent leur
conquête avec très peu de troupes. Les
Indiens sont toujours armés, & font
une partie considérable de leur milice.
Il est vrai qu'on leur défend le port
des armes, mais on le leur accorde
sans peine. Ils ont aussi quantité de
Nègres libres, dont ils forment différen-
tes compagnies. Il est certain que tant
dans les Colonies Espagnoles, que
dans les Colonies Portugaises, on
juge l'esclavage compatible avec la

plus grande licence, à certains égards; & même avec la sûreté des maîtres. Ces choses méritent d'autant plus notre attention, que nous paroissions ignorer dans les nôtres l'art de concilier les différentes espèces de gouvernement, & qu'il y a des choses qu'on peut effectuer par d'autres voies que celle de la terreur & de la violence.

CHAPITRE XI.

Description de Lima, de Cusco & de Quito. Commerce de Callao & sa destruction. Du Viceroi du Pérou, de sa juridiction & de ses revenus.

IL y a trois villes dans le Pérou, fameuses par leur opulence & leur commerce; Lima, Cusco & Quito. Lima est situé dans la partie Septentrionale du Pérou, environ à deux lieues de la mer, sur une riviere appelée Rimac, sur laquelle on ne scauroit naviger à cause de sa petitesse. Cette ville, qui est la capitale du Pérou & de toute l'Amérique Méridionale, est fort belle & fort réguliere, ses rues se coupant à

HISTOIRE

icence, à certains égards;
 avec la sûreté des maîtres.
 méritent d'autant plus no-
 n, que nous paroissions
 les nôtres l'art de con-
 différentes espèces de gou-
 & qu'il y a des choses
 effectuer par d'autres voies
 la terreur & de la vio-

PITRE XI.

*de Lima, de Cusco & de
 commerce de Callao & sa
 Du Viceroi du Pérou, de
 & de ses revenus.*

s villes dans le Pérou, fa-
 leur opulence & leur com-
 a, Cusco & Quito. Lima
 ns la partie Septentrionale
 environ à deux lieues de la
 e riviere appelée Rimac,
 on ne scauroit naviger à
 petiteffe. Cette ville, qui est
 du Pérou & de toute l'A-
 ridionale, est fort belle &
 re, ses rues se coupant à

DES COLONIES EUROPÉENNES. 321
 angles droits à égale distance les unes
 des autres. Comme le climat est ex-
 trêmement chaud, les maisons ne sont
 couvertes que de nattes, & elles sont
 fort basses, à cause des tremblemens
 de terre, qui sont très fréquents, &
 très à craindre dans ce pays. Elles sont
 peintes par dedans & par dehors de
 fleurs, de paysages, &c. assez bien exé-
 cutés. Pour rendre cette ville plus élé-
 gante & plus commode, la plupart
 des maisons ont un petit jardin, lequel
 est arrosé par de petits canaux tirés de
 la riviere, de maniere que chaque
 propriétaire a un petit ruisseau d'eau
 courante pour son usage, ce qui n'est
 pas un petit avantage dans un pays
 aussi chaud & aussi sec que le Pérou.
 Il y a sur le bord de la riviere une
 promenade de cinq cens brasses de long,
 composée de cinq rangs de très beaux
 orangers, où la Compagnie se rend
 tous les jours sur le cinq heures du
 soir en carrosse. Cette ville est si opu-
 lente, qu'il y en avoit quatre mille
 l'an 1715. Il y a dans cette capitale
 cinquante-quatre Eglises, y compris
 la Cathédrale, les paroisses & les cou-
 vents; vingt monasteres d'hommes,
 dont l'un contient cinq cens religieux.

& freres convers, un autre sept cens; douze couvents de filles, dans l'un desquels il n'y a pas moins de trois cens religieuses; & douze hôpitaux, indépendamment de plusieurs fondations pour doter les filles qui n'ont pas du bien. Cependant, l'on prétend que le nombre des habitans, ne va pas au-delà de trente mille ames.

Voici un fait qui prouve l'opulence immense de cette ville. Lorsque le Viceroi, le Duc de la Palata, fit son entrée publique, l'an 1682, les habitans firent paver deux des principales rues par lesquelles il devoit passer de lingots d'argent, dont on avoit payé le quint au Roi, d'environ douze à quinze pouces de long, quatre à cinq pouces de large, & deux ou trois d'épaisseur, dont la valeur montoit au moins à seize à dix-sept millions de livres sterlings. Le commerce des François au Pérou, durant la guerre générale qui s'éleva en Europe, à l'occasion de la succession d'Espagne, fit un peu décheoir cette ville, en répandant le commerce, dont elle étoit auparavant le centre, parmi les autres villes situées le long de la côte. Mais comme on leur a ôté depuis ce privilege, Lima

HISTOIRE
ivers, un autre sept cens ;
ents de filles, dans l'un
n'y a pas moins de trois
ises ; & douze hôpitaux ,
ment de plusieurs fonda-
doter les filles qui n'ont
Cependant, l'on prétend
re des habitans , ne va pas
rente mille ames.

fait qui prouve l'opulence
cette ville. Lorsque le
Duc de la Palata, fit son
ique, l'an 1682, les habi-
paver deux des principales
quelles il devoit passer de
gent, dont on avoit payé
Roi, d'environ douze à
ces de long, quatre à cinq
arge, & deux ou trois d'é-
dont la valeur montoit au-
ize à dix-sept millions de
ngs. Le commerce des Fran-
rou, durant la guerre géné-
leva en Europe, à l'occa-
uccession d'Espagne, fit un
ir cette ville, en répandant
ce, dont elle étoit aupara-
ntre, parmi les autres villes
ong de la côte. Mais comme
é depuis ce privilege, Lima

DES COLONIES EUROPÉENNES. 323
commença à revivre & conserva sa
splendeur jusqu'en 1747, qu'un trem-
blement de terre effroyable, combla
entièrement le Port de Callao, qui lui
appartient, & détruisit jusqu'aux fon-
demens les trois quarts de cette ville.
La destruction de Callao, fut telle,
qu'on a de la peine à la concevoir. Il
n'y eut qu'un seul habitant qui échap-
pa, & cela par un effet singulier &
extraordinaire de la Providence. Cet
homme étoit dans le Fort qui domine
sur le Port, où il étoit allé pour am-
ner le pavillon, lorsqu'il s'aperçut
que la mer se retiroit à une distance
considérable, & retournoit en élevant
ses vagues aussi haut qu'une monta-
gne. Les habitans sortirent effrayés &
en désordre de leurs maisons, & il ouit
un cri lugubre, qui s'élevoit de tous
les endroits de la ville, auquel succéda
tout-à-coup un morne silence. La mer
avoit entièrement englouti la ville,
& l'avoit ensévelie pour jamais dans
son sein ; mais la même vague qui l'a-
voit détruite, poussa un petit bateau
dans l'endroit même où cet homme
étoit, dans lequel il se jeta, & ce fut
ainsi qu'il fut sauvé. Ce qu'il y eut de
remarquable dans cette occasion, fut,

que M. Frezier, de qui je tiens une partie de mes matériaux, ayant examiné la situation de cette ville, & la nature du pays, prédit qu'elle périroit un jour, & c'est ce qui est arrivé de notre temps. Pendant que cette ville subsistoit, elle contenoit environ trois mille habitans de toute espèce, on y comptoit cinq couvents, & son Port étoit le meilleur qui fût au Pérou. C'étoit-là qu'étoient les magasins des marchandises les plus riches de l'Europe, lesquelles après avoir été débarquées par les Galions à Porto-Belo, étoient transportées par terre à Panama, & de là à Callao par l'Armada ou Flotte, sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre. C'est dans ce Port que se rendoit tous les ans le galion d'Acapulco, chargé de toutes les richesses de l'Orient. Il tiroit du Chili, du bled, du bœuf & du porc salé, du cuir, du suif, des planches, & différentes étoffes de laine; & particulièrement des tapis, dans le goût de ceux de Turquie. Des ports du Pérou, du sucre, du vin, & de l'eau-de-vie, des agrès pour les vaisseaux, du cacao & du tabac. Du Mexique, de la poix & du goudron, des bois pour la teinture, & ce baume

HISTOIRE
ier, de qui je tiens une
s matériaux, ayant exa-
tion de cette ville, & la
ys, prédit qu'elle périroit
c'est ce qui est arrivé de
Pendant que cette ville
le contenoit environ trois
s de toute espèce, on y
q couvents, & son Port
leur qui sût au Pérou. C'é-
oient les magasins des mar-
plus riches de l'Europe,
rès avoir été débarquées
ons à Porto-Belo, étoient
par terre à Panama, & de
ar l'Armada ou Flotte,
te de trois vaisseaux de
t dans ce Port que se ren-
ans le galion d'Acapulco,
outes les richesses de l'O-
oit du Chili, du bled, du
u porc salé, du cuir, du
nches, & différentes étof-
& particulièrement des ta-
goût de ceux de Turquie.
u Pérou, du sucre, du vin,
de-vie, des agrès pour les
du cacao & du tabac. Du
le la poix & du goudron,
ur la teinture, & ce baume

DES COLONIES EUROPÉENNES. 325
qu'on appelle improprement du Pé-
rou, puisqu'on le tire de Guatimala.
Comme le Port de Callao est excel-
lent, & que c'est par sa voie que se
fait le commerce de Lima & d'une par-
tie du Pérou, je ne doute point qu'on
n'y ait rebâti une ville, & que Lima
n'ait repris son premier éclat, d'autant
plus que cette dernière est le siège
d'un grand gouvernement; car le Chili
& la Terre Ferme dépendent de la
Viceroyauté du Pérou. Le revenu or-
dinaire du Viceroi est de quarante
mille piastras par an, indépendamment
du casuel, qui est très considérable.
Toutes les fois qu'il va à Callao, cette
promenade lui vaut trois mille pia-
stres; s'il va plus loin, dix mille. Il
dispose de plus de cent grandes char-
ges de magistrature; en un mot, de
tous les emplois triennaux, tant civils
que militaires, dans toute l'étendue de
sa juridiction, qui est immense. On
ne sçauroit donc douter, que son casuel
légitime, indépendamment de ce qu'on
appelle le tour du bâton, ne monte au
moins au double de ses honoraires.
Certainement, quelque perte que le
Roi d'Espagne souffre par la mauvaise
régie de ses affaires, il n'y a point de

Souverain au monde qui ait de pareils moyens de récompenser les services de ses sujets, sans prendre sur ses revenus.

Cusco, autrefois la capitale de l'Empire, est encore aujourd'hui une ville très considérable. Elle est éloignée de la mer, & située dans la partie montagneuse du pays. Elle ne contient pas moins de quarante mille habitans, dont les trois quarts sont Indiens, & extrêmement spirituels & industrieux. La plupart ont beaucoup de goût pour la peinture, & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux, qui sont répandus dans le Pérou & le Chili. Ils fabriquent aussi quantité d'étoffes de coton, & travaillent très bien en cuir.

Quito est aussi dans l'intérieur du pays, & dans la partie la plus Septentrionale du Pérou. C'est une ville considérable, qui fait un grand commerce avec les Indiens; mais j'ignore le nombre de ses habitans, & les genres de manufacture auxquels ils s'emploient.

Il n'est pas aisé de sçavoir au juste le nombre des habitans du Pérou, ce calcul demandant des connoissances qu'on n'a point. Il y a quantité de villes, grandes & très peuplées, dispersées dans le pays; mais il y a plu-

HISTOIRE
au monde qui ait de pareils
récompenser les services de
sans prendre sur ses revenus.
autrefois la capitale de l'Em-
encore aujourd'hui une ville
érable. Elle est éloignée de
située dans la partie mon-
u pays. Elle ne contient pas
uarante mille habitans, dont
arts sont Indiens, & extrême-
uels & industrieux. La plû-
aucoup de goût pour la pein-
on a d'eux une quantité in-
e tableaux, qui sont répan-
e Pérou & le Chili. Ils fa-
ussi quantité d'étoffes de co-
ravaillent très bien en cuir.
est aussi dans l'intérieur du
dans la partie la plus Septen-
Pérou. C'est une ville con-
qui fait un grand commerce
Indiens ; mais j'ignore le
e ses habitans, & les genres de
re auxquels ils s'emploient.
t pas aisé de sçavoir au juste
e des habitans du Pérou, ce
emandant des connoissances
point. Il y a quantité de
grandes & très peuplées, dis-
ans le pays ; mais il y a plu-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 327
sieurs cantons qui ne valent guères
mieux qu'un désert, ce qui vient en
partie de la disette d'eau, mais plus
encore de l'orgueil d'une partie des
habitans, de la misérable sujétion de
l'autre, & de la paresse de tous. Il
est certain que les mines contribuent
beaucoup à dépeupler le pays, parce
qu'elles détournent les habitans de
l'agriculture & des manufactures, qui
sont des professions qui prolongent la
vie, & qui servent à l'entretenir, pour
s'appliquer à la fabrique des métaux,
laquelle est extrêmement nuisible à la
santé, & les rend dépendants d'autrui
pour leur subsistance. Les nations qui
sont pauvres en or, & que leur pau-
vreté à cet égard rend industrieuses ;
ont tort d'envier les richesses des Pé-
ruviens, lesquels sous des dehors pom-
peux & éblouissans, vivent d'une
manière mesquine & sordide ; & man-
quent souvent du nécessaire dans un
pays, qui dans plusieurs endroits, est
un des plus fertiles qui soient au mon-
de. En effet, les pays dont les habi-
tans s'adonnent aux arts & à l'agri-
culture, & qui reçoivent en échange
l'or & l'argent des étrangers qui pos-
sèdent ces métaux, sont à proprement

parler, les vrais propriétaires des mines ; ceux qui les possèdent ne sont que leurs œconomes, ou leurs esclaves ; ce sont eux qui les exploitent, tandis qu'ils ne s'occupent que d'un travail aisé, utile à la santé, & nécessaire pour leur bien être.

CHAPITRE XII.

LE CHILI.

Température de l'air du Chili. Son sol, sa fertilité. Description de ses principales villes. Son commerce.

LE Chili est immédiatement situé au midi du Pérou, dans la Zone tempérée méridionale, le long de la côte de la mer du Sud, sous un ciel extrêmement clair & serein. Le temps n'y varie presque jamais pendant neuf mois de l'année, & il y pleut très peu pendant ce temps-là. Mais la rosée qui tombe toutes les nuits, jointe à la quantité de ruisseaux qui sortent des Andes, fertilise le plat pays, & lui fait produire autant de bled, de vin, d'huile & de fruits, que le nombre

HISTOIRE
vrais propriétaires des mi-
qui les possèdent ne sont
economes, ou leurs esclaves
nt eux qui les exploitent,
s ne s'occupent que d'un
utile à la santé, & néces-
leur bien être.

CHAPITRE XII.
LE CHILI.

*de l'air du Chili. Son sol,
té. Description de ses princi-
les. Son commerce.*

li est immédiatement situé
Pérou, dans la Zone tem-
idionale, le long de la côte
du Sud, sous un ciel extrê-
lair & serein. Le temps n'y
que jamais pendant neuf mois
, & il y pleut très peu pen-
emps-là. Mais la rosée qui
outes les nuits, jointe à la
de ruisseaux qui sortent des
ertilise le plat pays, & lui
uire autant de bled, de vin,
de fruits, que le nombre

DES COLONIES EUROPÉENNES. 329
des habitans, qui est très petit, &
leur industrie, qui est fort médiocre,
leur permettent d'en cultiver. Si le
pays étoit mieux gouverné, & mieux
peuplé, ce seroit un des meilleurs qui
fût au monde. Car comme l'air y est
fort sain, & la chaleur modérée, il
produit quantité de fruits, qui ont pei-
ne à croître hors de la Zone Torride.
Indépendamment des choses nécessai-
res à la vie, on y trouve quantité
de mines d'or, d'argent, de cuivre, de
plomb, de vis-argent & de fer. Celles
d'or occupent toute l'attention des
habitans, & il n'y a point de ruisseau
dans le pays où l'on ne trouve plus
ou moins de ce métal; mais la disette
d'habitans, qui est plus grande ici que
dans les autres Colonies Espagnoles,
fait qu'on ne peut exploiter toutes les
mines, & qui pis est, que l'agriculture
y est fort négligée. Quoique le pays
ait plus de douze cens milles de long,
sur plus de cinq cens milles de large,
on n'y trouve pas plus de vingt mille
blancs en état de porter les armes, &
environ soixante mille hommes, tant
Indiens, que noirs & mulâtres. Cepen-
dant, avec ce petit nombre d'habitans,
& nonobstant leur peu d'industrie, on

exporte tous les ans des Ports du Chili à Calao & dans les autres Ports du Pérou, assez de bled pour nourrir soixante-mille hommes, du vin, du chanvre, (cette plante ne croit dans aucun autre des pays situés sur la mer du Sud), des cuirs, du suif, & des viandes salées, sans compter l'or & les autres minéraux qui sont sa plus grande richesse. Ce pays, en général, n'est pas propre pour les pâturages, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait quantité de bestiaux de toute espèce. Ceux dont on sale la chair, & dont on vend les cuirs au Pérou, viennent de l'autre côté des Andes, sçavoir de la province de Tucumam dans le Paraguay. Il y a peu de bêtes de proie dans le Chili, encore sont-elles très timides; & quoique les crapauds, les serpens & les scorpions y soient aussi nombreux que dans les pays chauds, on ne s'aperçoit pas qu'ils fassent aucun mal.

Il n'y a dans le Chili que quatre villes un peu considérables, St. Jacques, qui en est la capitale, la Conception, Coquimbo ou la Serena, & Baldivia. Ces villes sont situées sur le bord de la mer, ou tout auprès. Les trois premières sont exactement sem-

HISTOIRE

us les ans des Ports du Chili dans les autres Ports du Pérou de bled pour nourrir soit les hommes, du vin, du chanvre, la plante ne croît dans aucun des pays situés sur la mer du Chili, du suif, & des viandes, sans compter l'or & les autres métaux qui sont la plus grande richesse de ce pays, en général, n'est pas pour les pâturages, ce qui n'empêche qu'il n'y ait quantité de bestiaux de toute espèce. Ceux dont on se sert, & dont on vend les cuirs, viennent de l'autre côté de la mer, savoir de la province de Tucuman dans le Paraguay. Il y a beaucoup de bêtes de proie dans le Chili, dont-elles très timides; & quelques crapauds, les serpents & les autres animaux y soient aussi nombreux que dans les autres pays chauds, on ne s'aperçoit qu'ils fassent aucun mal. Il y a dans le Chili quatre villes peu considérables, St. Jacques qui en est la capitale, la Conception, Coquimbo ou la Serena, & Valparaiso. Ces villes sont situées sur le bord de la mer, ou tout auprès. Les premières sont exactement sem-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 331

blables. Leurs rues, de même que celles de Lima, se coupent à angles droits, & forment des quarrés pareils à ceux d'un échiquier. Les maisons sont séparées par des jardins, où l'on a conduit l'eau des rivières voisines pour les arroser; mais elles sont si basses & si mal bâties, (leurs murailles sont de torchis, & leurs toits de chaume), qu'on les prendroit plutôt pour des villages que pour des villes. Il s'en trouve cependant d'assez riches, & l'on prétend qu'il y en a plusieurs à St. Jacques, où la batterie de cuisine est d'or & d'argent. Quant à Baldivia, elle n'est pas plus célèbre par ses fortifications, que par le nombre de ses habitans. C'est-là que l'on transporte les criminels du Pérou, & des autres contrées du Chili, pour travailler aux fortifications, & aux autres ouvrages publics. Ce qu'il y a de singulier, est que ces criminels sont tout à la fois prisonniers & geoliers, car ce sont eux qui composent la garnison, & le corps des officiers & des soldats. La ville contient environ deux mille ames, & n'est peuplée que de bannis, ou des descendants de ceux qui ont été exilés pour leurs forfaits.

Le commerce du Chili est entièrement borné à celui que les habitans font avec le Pérou, un ou deux Ports de la Nouvelle Espagne, & Panama. Leurs vaisseaux ne traversent jamais le détroit de Magellan, ni ne doublent le Cap de Horn. Ils envoient leurs denrées dans les Ports du Mexique & du Pérou, & tirent leurs marchandises d'Europe de Panama.

CHAPITRE XIII.

Petit nombre des Espagnols dans cette Province. Américains. Il y en a quelques-uns de libres.

COMME le Chili est mal peuplé, qu'il y a sur ses frontières quantité d'Indiens indépendans, que les Espagnols sçavent que les Hollandois ont tenté de s'y établir, & que d'autres nations ont formé le même projet, ils ont grand soin de garder leurs côtes, & il ne paroît pas plutôt un vaisseau étranger, que tous les habitans courent aux armes. Cependant, malgré toute leur précaution, ils sont plutôt redevables de leur sûreté au système de

HISTOIRE
Comerce du Chili est entiere-
ment à celui que les habitans
du Pérou, un ou deux Ports
de l'Inde, de l'Espagne, & Panama.
Les vaisseaux ne traversent jamais le
détroit de Magellan, ni ne doublent
le Cap de Horn. Ils envoient leurs
marchandises par les Ports du Mexique &
& tirent leurs marchandises
de Panama.

CHAPITRE XIII.

*Nombre des Espagnols dans cette
Amérique. Il y en a
plus de millions de livres.*

Le Chili est mal peuplé,
sur ses frontieres quantité
d'habitans indépendants, que les Espa-
gnols ont vainement tenté de
conquerir, & que les Hollandois ont
essayé d'y établir, & que d'autres
ont formé le même projet, ils
ont le soin de garder leurs côtes,
paroissoient pas plutôt un vaisseau
qui venoit que tous les habitans cou-
rent aux armes. Cependant, malgré
cette précaution, ils sont plutôt
de leur sûreté au système de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 333

l'Europe, qui est de laisser aux Espa-
gnols les pays qu'ils possèdent, & à la
difficulté & au danger qu'il y a de
traverser le détroit de Magellan, & de
doubler le Cap de Horn, qu'à leurs
forces & à leur vigilance.

Les Indiens qui habitent le Chili,
sont des peuples braves & guerriers,
qui ont défendu leur liberté avec beau-
coup de vigueur, qui se sont révoltés
plusieurs fois avec succès, qui ont tué
Pierre Baldivia, le Conquéreur du
pays, & soutenu la guerre pendant
plusieurs années contre toutes les for-
ces de l'Espagne, laquelle ne s'est ter-
minée qu'à l'avantage des diverses na-
tions qui habitent les montagnes, par
une paix honorable, qui dure encore
aujourd'hui. Il n'y a pas de peuple au
monde plus jaloux de sa liberté. Il est
vrai qu'il trafique avec les Espagnols,
mais il le fait avec tant de précaution,
qu'ils ne sçauroient tirer aucun avan-
tage de cette communication. Quant à
ceux qui ont été obligés de se soumet-
tre, il s'en faut beaucoup que leur
joug soit aussi pesant, que celui qui
opprime les peuples des autres provin-
ces Espagnoles; ce qui vient en partie
des conditions sous lesquelles ils se

sont rendus, & en partie de la crainte qu'on a d'une nation brave & courageuse, entourée de voisins qui ne le sont pas moins, & qui a défendu sa liberté avec beaucoup de succès. On voit par cet exemple, que le zèle avec lequel on défend sa liberté, produit du moins cet avantage, qu'on obtient, lors même qu'on a le malheur de la perdre, des conditions plus douces & moins onéreuses. Les Indiens du Chili ressemblent beaucoup plus à ceux de l'Amérique Septentrionale, quoique plus humains & plus civilisés, qu'à ceux du Pérou ou du Mexique. Ils sont moins superstitieux, & loin d'avoir pour leurs Princes cette vénération excessive, que ces nations ont pour les leurs, ils n'en ont point du tout, & ne connoissent aucune forme de gouvernement, chaque famille étant elle-même souveraine & indépendante. Leurs affaires se traitent dans les assemblées générales de la nation, & c'est la pluralité des voix qui décide. Ils sont très adonnés aux liqueurs fortes, & très enclins à la polygamie, en quoi ils diffèrent des autres Américains, chez qui elle est fort rare. Les missionnaires Espagnols ont cependant fait de

HISTOIRE

, & en partie de la crainte
 ne nation brave & coura-
 ourée de voisins qui ne le
 oins, & qui a défendu sa
 e beaucoup de succès. On
 exemple, que le zele avec
 défend sa liberté, produit
 et avantage, qu'on obtient,
 qu'on a le malheur de la
 s conditions plus douces &
 reuses. Les Indiens du Chili
 t beaucoup plus à ceux de
 e Septentrionale, quoique
 ains & plus civilisés, qu'à
 érou ou du Mexique. Ils sont
 erstitieux, & loin d'avoir
 rs Princes cette vénération
 que ces nations ont pour les
 n'en ont point du tout, &
 ssent aucune forme de gou-
 t, chaque famille étant elle-
 ouveraine & indépendante.
 aires se traitent dans les assem-
 érales de la nation, & c'est
 té des voix qui décide. Ils
 adonnés aux liqueurs fortes,
 clins à la polygamie, en quoi
 ent des autres Américains,
 elle est fort rare. Les mission-
 pagtols ont cependant fait de

DES COLONIES EUROPÉENNES. 335

grands progrès chez eux. Ils ont fondé
 un Collège pour l'éducation de la jeu-
 nesse, & leur présence ne contribue pas
 peu à maintenir la paix entre les Es-
 pagnols & les Indiens indépendants,
 ce qui sans leurs secours seroit très dif-
 ficile. Car tous portés qu'ils sont pour
 les prêtres Espagnols, ils haïssent néan-
 moins leur nation, & prennent toutes
 les précautions possibles, pour ne point
 être assujettis à leur domination.

CHAPITRE XIV.**LE PARAGUAY.**

*Son climat, ses rivières. Province de la
 Plata. Ville de Buenos - Ayres. Son
 commerce.*

LA province du Paraguay, ou de
 la Plata, est bornée à l'Occident par
 le Chili & le Pérou, à l'Orient par le
 Brésil, au Midi par l'Océan Atlanti-
 que; elle a plus de 1000 milles de lar-
 geur, sur 1500 milles de lon-
 gueur, à compter depuis l'embouchure
 de la rivière de la Plata, jusqu'au pays
 des Amazones, qui lui sert de bornes

du côté du Nord. Cette vaste Contrée n'est point entièrement soumise aux Espagnols. Il y a plusieurs cantons qui leur sont inconnus, de même qu'aux autres peuples de l'Europe. Dans un pays aussi vaste, & situé sous tant de climats différents, car il est situé du côté du Nord sous la ligne équinoxiale, & s'étend du côté du Midi jusqu'au trente-septieme degré de latitude, bien avant dans la Zone tempérée, on doit s'attendre à trouver beaucoup de variété dans son sol & dans ses productions. Cependant, ce pays est en général très fertile; & les pâturages y sont si gras, qu'ils nourrissent une quantité prodigieuse de bêtes à cornes, de chevaux & de mulets, que personne ne cherche à s'approprier. Chacun en prend & en tue autant qu'il lui plaît.

Ce pays est arrosé par trois grandes rivières, indépendamment d'une infinité d'autres plus petites, qui se joignent près de la mer, pour former le fameux Rio de la Plata. La première est le Paraguay, dont le pays porte le nom, & elle forme le principal canal. Elle prend sa source dans un grand lac, situé dans le centre de l'Amérique Méridionale, appelé le lac de Xarayes,

HISTOIRE

Nord. Cette vaste Contrée
 entièrement soumise aux
 Il y a plusieurs cantons qui
 connus, de même qu'aux
 les de l'Europe. Dans un
 vaste, & situé sous tant de
 érents, car il est situé du
 d sous la ligne équinoxiale,
 du côté du Midi jusqu'au
 me degré de latitude, bien
 la Zone tempérée, on doit
 trouver beaucoup de va-
 on sol & dans ses produc-
 ndant, ce pays est en géné-
 tile; & les pâturages y sont
 ils nourrissent une quantité
 de bêtes à cornes, de che-
 mules, que personne ne
 s'approprier. Chacun en
 n tue autant qu'il lui plaît.
 est arrosé par trois grandes
 ndépendamment d'une infi-
 es plus petites, qui se joi-
 de la mer, pour former le
 o de la Plata. La première
 guay, dont le pays porte le
 lle forme le principal canal.
 sa source dans un grand lac,
 le centre de l'Amérique Mé-
 appelé le lac de Xarayes,
 &

DES COLONIES EUROPÉENNES. 337

& coule à-peu-près du Nord au Sud.
 La Parana prend sa source dans les
 montagnes qui sont sur les frontières
 du Brésil, & se portant vers le Sud-
 Ouest, elle se joint avec le Paraguay,
 à une grande distance de l'Océan, en-
 viron au vingt-septième degré de lati-
 tude méridionale. L'Uruguay prend
 pareillement sa source dans le même
 endroit, & suit à-peu-près le même
 cours, après quoi se joignant avec ces
 deux rivières, à peu de distance de
 l'Océan, elle s'y jette avec elles.

La principale province qui nous
 intéresse dans cette vaste Contrée, est
 celle qu'on appelle *Rio de la Plata*,
 vers l'embouchure des rivières susdites.
 Elle ne forme qu'une plaine continue
 de plusieurs centaines de milles d'é-
 tendue de tous côtés, & est extrême-
 ment fertile; mais, ce qui est très
 rare dans l'Amérique, elle manque
 de bois; ce qui oblige les habitans de
 planter quantité d'arbres fruitiers, qui
 réussissent admirablement bien. L'air
 est très doux & très serein, & l'eau
 de la rivière, pure & saine. Elle in-
 onde tous les ans le pays, & dépose
 en se retirant un limon, qui le ferti-
 lise à un point extraordinaire.

Tome I. Partie III.

P

Sa capitale est Buenos-Ayres, sur la rive méridionale de la rivière. On lui a donné ce nom à cause de la bonté de son air. C'est la seule ville de commerce qui soit au Midi du Brésil, mais ce commerce est fort peu de chose, eu égard à la richesse & à l'étendue du pays avec lequel elle confine. Les flottes n'y arrivent point régulièrement comme dans les autres Ports de l'Amérique Espagnole. Deux ou trois vaisseaux de registre font tout son commerce avec l'Europe. Ils en rapportent de l'or, de l'argent, du sucre & des cuirs. Je n'ai point oui dire qu'on eût ouvert aucune mine considérable dans cette province; mais il y a apparence qu'il y en a de très riches dans les cantons situés à l'Est des Andes. D'ailleurs il est certain qu'elle tire beaucoup d'or du Chili, en échange des mulets, du bétail & du thé qu'elle y envoie, & que l'argent de la province de Los Charcas dans le Pérou, y passe en grande partie par terre. On peut aussi transporter assez commodément les marchandises par eau, y ayant une grande rivière, appelée Pilcomayo, laquelle prend sa source près des mines du Potosi, traverse les Cor-

HISTOIRE
ale est Buenos - Ayres, sur
cionale de la riviere. On
ce nom à cause de la bonté
C'est la seule ville de com-
oit au Midi du Brésil, mais
ce est fort peu de chose,
à la richesse & à l'étendue
avec lequel elle confine. Les
y arrivent point réguliere-
me dans les autres Ports de
e Espagnole. Deux ou trois
de registre font tout son com-
ec l'Europe. Ils en rappor-
or, de l'argent, du sucre &
Je n'ai point oui dire qu'on
rt aucune mine considérable
e province; mais il y a appa-
il y en a de très riches dans
s situés à l'Est des Andes.
il est certain qu'elle tire
d'or du Chili, en échange
s, du bétail & du thé qu'elle
, & que l'argent de la pro-
Los Charcas dans le Pérou,
en grande partie par terre. On
si transporter assez commodé-
marchandises par eau, y ayant
nde riviere, appelée Pilco-
laquelle prend sa source près
es du Potosi, traverse les Cor-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 339
dilleres, & va se jeter dans le Para-
guay. Cette riviere seroit navigable
jusqu'à sa source, sans les cataractes qui
s'y trouvent, de même que dans celle
de la Plata. Je crois que c'est par cette
voie, que l'on transporte l'argent à
Buenos - Ayres. En effet, il est très
abondant dans cette province, & ceux
qui y portent de temps à autre de la
contrebande, y trouvent infiniment
mieux leur compte, que dans tout
autre commerce.

CHAPITRE XV.

*Domaine des Jésuites dans le Para-
guay. Maniere dont ils s'y sont pris
pour peupler le pays & le gouverner.
Obéissance du peuple. Reflexions sur
les derniers événements qui s'y sont
passés.*

LE commerce du Paraguay, & les
mœurs des peuples qui l'habitent, res-
semblent si fort à celles des autres
Colonies Espagnoles, établies dans
l'Amérique Méridionale, qu'il est inu-
tile de rien dire de plus sur ces arti-

cles : mais je ne puis quitter ce pays sans parler de cette espèce de gouvernement extraordinaire, que les Jésuites ont établi dans les provinces intérieures.

Vers le milieu du dernier siècle, ces Religieux représentèrent à la Cour de Madrid, que le peu de succès qu'ils avoient dans leurs Missions, venoit de la vie scandaleuse que menotent les Espagnols, & de la haine qu'ils s'attiroient par leur conduite insolente. Ils insinuèrent adroitement, que sans cet obstacle, ils auroient étendu l'Empire de l'Évangile jusques dans les contrées les plus reculées de l'Amérique ; & qu'ils se faisoient forts de les soumettre à Sa Majesté Catholique, sans dépense ni troupes. On goûta leurs remontrances, on fixa l'étendue de leurs Missions, & on leur permit d'agir comme bon leur sembleroit, avec défenses aux Gouverneurs des Provinces limitrophes de se mêler de leurs affaires, & aux Espagnols d'entrer dans leur district, sans la permission de ces Religieux. Ils s'obligèrent de leur côté, de payer une certaine taxe proportionnée au nombre de leurs troupeaux, de fournir aux mi-

HISTOIRE

je ne puis quitter ce pays de cette espèce de gouvernement extraordinaire, que les Jésuites dans les provinces inté-

milieu du dernier siècle, ces représentèrent à la Cour de que le peu de succès qu'ils dans leurs Missions, venoient scandaleuse que menoient les, & de la haine qu'ils s'attirent leur conduite insolente. Ils t adroitement, que sans cet ils auroient étendu l'Empire agile jusques dans les contrées reculées de l'Amérique; & nisoient forts de les soumettre à té Catholique, sans dépense s. On goûta leurs remontrances l'étendue de leurs Missions, ur permit d'agir comme bon leroit, avec défenses aux Gou- des Provinces limitrophes de de leurs affaires, & aux Espa- entrer dans leur district, sans sion de ces Religieux. Ils s'o- t de leur côté, de payer une taxe proportionnée au nombre troupeaux, de fournir aux mi-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 341
nes la quantité d'ouvriers dont le Roi auroit besoin, lorsque leurs Missions seroient suffisamment peuplées.

Ce fut à ces conditions que les Jésuites ouvrirent leur campagne spirituelle. Ils commencèrent à rassembler environ cinquante familles errantes, auxquelles ils persuadèrent de se fixer, & en formerent une petite Jurisdiction. Tels furent les foibles fondemens sur lesquels ils ont élevé un édifice qui étonne tout l'Univers, & qui a augmenté la puissance de même que la jalousie que l'on porte à cette Société. Car ce pas fait, ils se sont donnés tant de peines, ils ont agi avec tant de politique, qu'ils sont venus à bout d'adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages, de fixer ceux qui étoient les plus errans, & d'assujettir ceux qui aimoient le plus l'indépendance. Ils ont persuadé à plusieurs milliers de Tribus dispersées, d'embrasser leur religion, & de se soumettre à leur Gouvernement, n'oubliant rien pour les tenir dans cette sujétion, & pour augmenter leur nombre autant que cela étoit nécessaire à leur Société, & ils y ont parfaitement réussi.

Malgré ces foibles commencemens ; leur République s'est si fort accrue , que l'on prétend qu'il y a quelques années que leurs sujets se montoient à trois cens mille familles. Ils vivent dans des Villes ; ils sont très-bien vêtus ; ils s'adonnent à l'Agriculture & aux Manufactures, & quelques-uns même aux Arts libéraux. Ils sont très-bien disciplinés , & peuvent former une Armée de soixante mille hommes. Pour cet effet, ils font venir de temps en temps de l'Europe des Ouvriers, des Musiciens & des Peintres qui, à ce qu'on m'a dit, sont la plupart Allemands & Italiens.

Il s'en faut beaucoup que je sois en état de décrire avec l'exactitude nécessaire, les moyens qu'ils ont employés pour exécuter une conquête aussi extraordinaire sur le corps & l'esprit de tant de peuples, sans le secours des armes ni de la violence, & cela par une méthode différente de celle que suivent les autres Conquérens ; non point en détruisant un grand nombre d'habitans pour s'assurer des autres, mais en multipliant leurs sujets, à proportion qu'ils étendent leurs domaines. Leurs

HISTOIRE
ces foibles commencemens ;
blique s'est si fort accrue ,
prétend qu'il y a quelques
e leurs sujets se montoient à
mille familles. Ils vivent dans
; ils sont très-bien vêtus ; ils
t à l'Agriculture & aux Ma-
s, & quelques-uns même aux
raux. Ils sont très-bien disci-
e peuvent former une Armée
te mille hommes. Pour cet ef-
ont venir de temps en temps
ope des Ouvriers, des Musi-
des Peintres qui, à ce qu'on
sont la plupart Allemands &

n faut beaucoup que je sois en
lécrire avec l'exactitude néces-
s moyens qu'ils ont employés
écouter une conquête aussi ex-
aire sur le corps & l'esprit de
peuples, sans le secours des ar-
de la violence, & cela par une
différente de celle que sui-
autres Conquérens ; non point
uisant un grand nombre d'habi-
ur s'assurer des autres, mais en
iant leurs sujets, à proportion
étendent leurs domaines. Leurs

DES COLONIES EUROPÉENNES. 343
relations ne sont pas fort amples, & il
y regne beaucoup de partialité. Ce que
les autres ont écrit là-dessus, a été dicté
par la jalousie dont on est animé contre
eux. Voici les seules particularités sur
lesquelles les uns & les autres s'accor-
dent.

On convient donc, que dans chaque
Mission ou District (le Pays est divisé
en quarante-sept Districts) il y a un
Jésuite qui préside en chef. Il est logé
dans une maison spacieuse & commode,
que l'on appelle le Presbytere. Artenant,
sont l'Eglise & les Magasins publics.
Personne n'a rien en propre. On assigne
à chacun sa tâche, selon sa force & sa
capacité. Il apporte ce qu'il gagne dans
le Magasin public, & on a soin de lui
fournir tout ce dont il a besoin pour son
entretien & celui de sa famille. Cette
distribution se fait deux fois par semai-
ne ; & les Magasins sont toujours four-
nis de manière que les Habitans ne man-
quent jamais du nécessaire dans les temps
de disette, & que l'on fournit même de
quoi vivre à ceux que les accidens, la
vieillesse ou les maladies mettent hors
d'état de travailler.

Ils ont soin de marier les jeunes gens
P iv

de très-bonne heure, tant pour empêcher la débauche, que pour augmenter le nombre de leurs sujets. Comme l'intérêt n'a aucune part à leur union, les difficultés sont bientôt applanies. Le jeune homme s'adresse au Jésuite qui gouverne, lui fait part du dessein qu'il a de se marier, & lui nomme la fille qu'il a choisie. On la consulte; & si elle y consent, le mariage est bientôt conclu. On leur fournit tout ce dont ils ont besoin pour se mettre en ménage. On leur prescrit leur tâche, pour qu'ils puissent dédommager le public des avances qu'il a faites, & le mettre en état d'en faire d'autres.

Le Jésuite a sous lui des Magistrats ou des Caciques pris parmi les Indiens, qui se mêlent des affaires, décident les différends qui ne sont point dignes de son attention, lui rendent compte de l'état du District, & l'instruisent de la bonne & de la mauvaise conduite de ceux qui l'habitent. C'est sur leur rapport qu'on les punit, ou qu'on les récompense. Le fouet est le châtiment le plus usité; & l'on assure que les premiers Magistrats eux-mêmes n'en sont point exempts lorsqu'ils l'ont mérité. Les récompen-

HISTOIRE

une heure, tant pour empê-
pauche, que pour augmenter
de leurs sujets. Comme l'in-
aucune part à leur union, les
sont bientôt applanies. Le
me s'adresse au Jésuite qui
lui fait part du dessein qu'il
marier, & lui nomme la fille
choisie. On la consulte; & si
consent, le mariage est bientôt
On leur fournit tout ce dont
soin pour se mettre en ménage.
leur prescrit leur tâche, pour
qu'ils puissent dédommager le public
des qu'il a faites, & le mettre
en faire d'autres.

En suite a sous lui des Magistrats
choisies pris parmi les Indiens,
qui décident des affaires, & les
qui ne sont point dignes de son
confiance, lui rendent compte de l'état
de son royaume, & l'instruisent de la bonne
ou mauvaise conduite de ceux qui
sont sous son obéissance. C'est sur leur rapport qu'on
récompense, ou qu'on les récompen-
se. Le châtiment le plus usité; &
est que les premiers Magistrats
qui n'en sont point exempts
l'ont mérité. Les récompen-



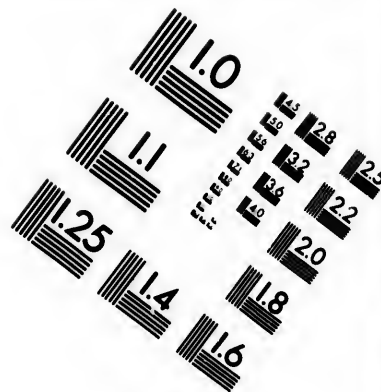
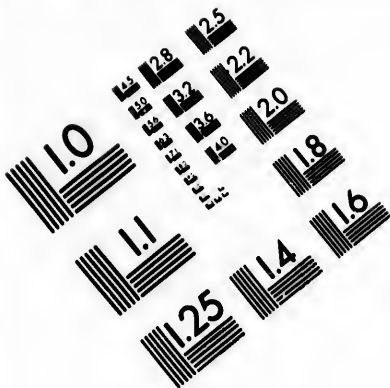
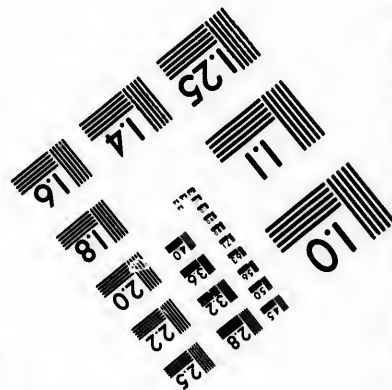
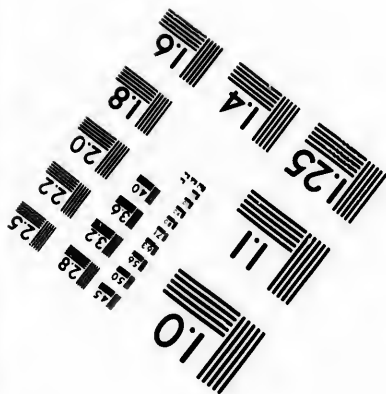
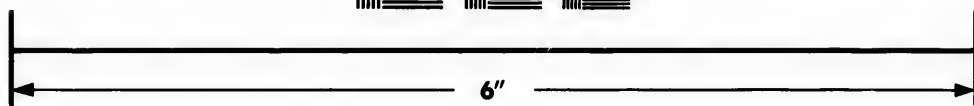
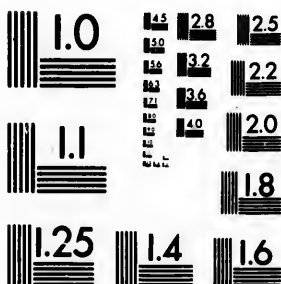


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Di
fes f
ou à
tié
extr

R
tans
men
mun
néc
trav
per
être
fanc
men
lié
bon
Jés
l'or
leu
ils
de
ger
ner
fés

go
le
cu
qu

DES COLONIES EUROPÉENNES. 345
fes se réduisent à quelques bénédictions,
ou à quelques légères marques de l'ami-
tié des Jésuites, dont ces peuples sont
extrêmement flattés.

Rien n'écale l'obéissance des Habi-
tans de ces Missions, que le contente-
ment qu'elle leur procure. Loin de mur-
murer de ce qu'ils n'ont que les choses
nécessaires à la vie, lorsque par leur
travail ils pourroient se procurer les su-
perflues, ils s'estiment heureux d'en
être privés, & ils regardent leur obéis-
sance comme un devoir, qui non-seule-
ment assure leur repos & leur tranquil-
lité dans ce monde, mais encore leur
bonheur dans l'autre. C'est ce que les
Jésuites ont soin de leur inculquer; &
l'on peut dire qu'indépendamment de
leur attention pour le Gouvernement,
ils ne négligent rien pour les instruire
de leurs devoirs & les rendre honnêtes
gens, de maniere que les Indiens men-
nent une vie innocente, & sont civili-
sés sans être corrompus.

On prétend que les Jésuites qui les
gouvernent, maintiennent avec soin
le privilège qu'ils ont d'empêcher qu'au-
cun étranger n'entre dans le pays. Si
quelqu'un y arrive par hazard, on le

conduit aussitôt au Presbytere , où on le reçoit pendant un jour ou deux tout au plus avec beaucoup d'hospitalité , en même-temps que l'on veille sur lui avec beaucoup d'attention. Le Jésuite lui montre les curiosités du pays , & empêche qu'il n'ait aucune conversation avec les Habitans. Le terme de son séjour expiré , on le congédie avec beaucoup de politesse , & on lui donne un garde qui le conduit jusqu'au District voisin , où il est reçu & nourri sans qu'il lui en coûte rien , & ainsi de suite , jusqu'à ce qu'il soit hors des Missions. On observe les mêmes précautions à l'égard des Indiens qui sortent du pays pour aller travailler aux Fortifications , de même qu'à l'égard des troupes qui entrent au service du Roi. Ils évitent toute conversation avec les étrangers , qu'ils regardent avec une espece d'horreur , & retournent chez eux aussi ignorans & aussi simples que lorsqu'ils en sont sortis.

Je sçai que bien de gens ont mal jugé de la conduite des Jésuites dans cette Mission ; mais leurs réflexions me paroissent très-mal fondées , & sont même démenties par les faits sur lesquels ils

DI
les a
serv
ne d
tion
ses
de l
les l
des
ce p
hum
de l
fam
corp
peti
vag
ver
en
eng
au
che
syst
tain
ma
che
l'ol
peu
étu
me
lie

DIRE

Presbytere, où on
jour ou deux tout
coup d'hospitalité,
e l'on veille sur lui
attention. Le Jésuite
ités du pays, & em-
acune conversation

Le terme de son
congédie avec beau-
& on lui donne un
it jusqu'au District
reçu & nourri sans
en, & ainsi de suite,
it hors des Missions.
êmes précautions à
qui sortent du pays
r aux Fortifications,
ard des troupes qui
du Roi. Ils évitent
avec les étrangers,
vec une espcce d'hor-
t chez eux aussi igno-
les que lorsqu'ils en

de gens ont mal jugé
es Jésuites dans cette
urs réflexions me pa-
ondées, & sont même
faits sur lesquels ils

DES COLONIES EUROPÉENNES. 347
les appuyent. Pour juger sainement du
service qu'ils ont rendu à ce peuple, on
ne doit point le comparer avec les na-
tions florissantes de l'Europe, mais avec
ses voisins, je veux dire les Sauvages
de l'Amérique méridionale, ou avec
les Indiens qui gémissent sous le joug
des Espagnols. En le considérant dans
ce point de vue, on verra que la société
humaine leur est infiniment redevable
de l'avoir augmentée de trois cens mille
familles civilisées & réduites en un
corps de Communauté, au lieu d'un
petit nombre de sauvages ignorans &
vagabonds. En effet, il faut qu'un gou-
vernement soit bien parfait, pour avoir
en lui un principe d'accroissement qui
engage des peuples étrangers à se joindre
au tronc & à pousser de nouvelles bran-
ches. On ne sçauroit non plus blâmer un
système qui produit des effets aussi salu-
taires, & qui a trouvé cette voie difficile
mais heureuse, que les politiques cher-
chent depuis si long-temps, de concilier
l'obéissance avec le contentement des
peuples. Il seroit à souhaiter que nous
étudiassions ces matieres plus attentive-
ment que nous ne le faisons; & qu'au
lieu de nous moquer des soins & de la
P vj

diligence de notre ennemi, nous suivissions son exemple, au lieu que nous ne connoissons d'autres instrumens que la force & l'argent.

Cette République a fourni de nos jours un ample sujet de conversation au public, à l'occasion de la cession que l'Espagne vient de faire d'une partie de ce pays à la Couronne de Portugal. On sçait que les habitans de sept Missions ont refusé d'y acquiescer, & n'ont pas voulu souffrir qu'on les transportât comme des bestiaux d'un pays dans l'autre. J'ignore la maniere dont les Jésuites se sont tirés de ce pas auprès des Cours de Madrid & de Lisbonne. Les gazettes nous ont appris que les Indiens avoient pris les armes, & que malgré l'exacritude de leur discipline militaire, ils avoient été battus par les troupes Européennes qu'on avoit envoyées pour les appaiser. Il me paroît que ç'a été une imprudence à des gens qui n'ont jamais servi, & qui manquent d'Officiers expérimentés pour les conduire, de hasarder une bataille contre des troupes Européennes. Ils auroient dû plutôt s'exercer à l'action, en attaquant de petits partis, leur interceptant leurs con-

DE
vois,
leurs
tits c
confi
raille
lieu
rera l
les en
pays
posse
prév
dans
tion
cont
diens
les. I
quéri
de m
& da
le dif
gera
s'il es
ayent
ples
Ce
une a
l'ima
voir
a mo

I R E
ennemi, nous sui-
au lieu que nous
res instrumens que

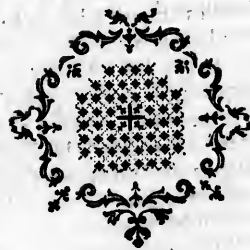
e a fourni de nos
de conversation au
de la cession que
aire d'une partie de
e de Portugal. On
s de sept Missions
escer, & n'ont pas
les transportât com-
n pays dans l'autre.
dont les Jésuites se
s auprès des Cours
sbonne. Les gazet-
is que les Indiens
mes, & que malgré
discipline militaire,
tus par les troupes
avoit envoyées pour
e paroît que ç'a été
es gens qui n'ont ja-
manquent d'Officiers
les conduire, de ha-
contre des troupes
auroient dû plutôt
en attaquant de pe-
erceptant leurs con-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 349

vois, & usant de surprise jusqu'à ce que leurs bons succès dans ces fortes de petits combats, les eussent mis à même de confier leur fortune au sort d'une bataille rangée. Néanmoins il y a tout lieu de croire que cette opposition tirera les Espagnols de leur indolence, & les engagera à ôter le gouvernement du pays à ceux qui en sont actuellement en possession. S'ils le font, il est aisé de prévoir qu'on ne tardera pas à éprouver dans cette Province la même dépopulation, la même détresse & le même mécontentement qui distinguent les Indiens dans les autres Colonies Espagnoles. Il ne leur sera pas difficile de conquérir ce pays, les Jésuites ayant trop de ménagement à garder dans l'ancien & dans le nouveau monde, pour oser le disputer à cette Cour, lorsqu'elle jugera à propos de le demander, surtout s'il est vrai, comme on le prétend, qu'ils ayent un si grand ascendant sur les peuples qui l'habitent.

Ce n'a pas été au commencement une aussi mauvaise politique qu'on se l'imagine, d'avoir donné tant de pouvoir aux Jésuites, vu que l'événement a montré qu'ils ont acquis à la Cou-

ronne d'Espagne un pays inconnu, dépeuplé & inculte, qu'elle sera maîtresse de reprendre lorsqu'il lui plaira. Quant aux richesses du Paraguay, je ne puis dire en quoi elles consistent, les Jésuites gardant là-dessus un profond silence. S'il est vrai qu'ils soient aussi bons politiques qu'on le prétend, ils n'auront jamais souffert qu'on ait ouvert aucune mine d'or ou d'argent dans le pays. J'ignore au reste ce qui en est.



La Te
du
Car
lion
pan
poli
ses C

LES
tre éra
de l'A
sent le
Ayres
cepté
vient
des An
vaste,
riviere
pays d
Bueno
rée, s
Atlant
croît a
avec c
tend q

IRE
pays inconnu, dé-
elle sera maîtresse
lui plaira. Quant
aguay, je ne puis
sistent, les Jésuites
profond silence. S'il
aussi bons politi-
d, ils n'auront ja-
ait ouvert aucune
ent dans le pays.
qui en est.

CHAPITRE XVI.

La Terre-Ferme. Son étendue & ses productions. Les villes de Panama, de Carthagene & de Porto-Bello. Gallions. Isle de Cuba. La Havanne. Hispaniola. Porto-Rico. Reflexions sur la politique de l'Espagne par rapport à ses Colonies.

LES Espagnols n'ont fait aucun autre établissement dans les autres contrées de l'Amérique méridionale, qu'ils disent leur appartenir au midi de Buenos-Ayres, non plus que dans le Nord, excepté dans la Terre-Ferme dont il convient de dire deux mots. La province des Amazones, quoique extrêmement vaste, fertile & arrosée par cette fameuse riviere, est entièrement négligée. Le pays des Patagons, qui est au midi de Buenos-Ayres, & dans la Zone tempérée, s'étend tout le long de l'Océan Atlantique. C'est un pays plat où il ne croît aucun arbre, ce qui lui est commun avec celui de Buenos-Ayres. On prétend que cette contrée est déserte & sté-

rile ; mais ce qu'il y a de certain est qu'elle n'est habitée par aucune nation Européenne, & qu'elle est peu connue, quoiqu'elle soit ouverte de toute part, & par conséquent à la bienséance de qui voudroit s'en emparer, & y fonder une Colonie.

La dernière province, dans l'ordre que j'ai observé, & qui cependant n'est pas la moins considérable de celles que les Espagnols possèdent dans l'Amérique, est la Terre-Ferme, laquelle a plus de deux mille lieues de long sur cinq cens de large. Elle confine avec le Mexique, le Pérou & le pays des Amazones, & s'étend le long de la mer du Nord, depuis l'Océan pacifique jusqu'à l'embouchure de la rivière des Amazones dans l'Atlantique. Elle est divisée en douze grandes provinces, la plupart montagneuses, particulièrement celle de Sainte-Marthe où l'on prétend qu'il y a des montagnes plus hautes que le Pic de Teneriffe, lesquels communiquent avec les Andes. Les vallées sont très-profondes & très-étroites, & inondées pendant la plus grande partie de l'année ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient très-fertiles. Elles produisent

du from
gues pr
nille,
Gayac
du Pérou
produit
y ait u
tail. L
de sabb
font ex
bis & l
pendant
la Terr
partie,
plus ma
ride.

Cert
merce
seulem
ses pro
celui d
se fait
Capita
trepôt
dent le
Pérou
nissent
Le
qu'il y

IRE
a de certain est
par aucune nation
elle est peu connue,
erte de toute part,
a bienfaisance de qui
r, & y fonder une

ince, dans l'ordre
qui cependant n'est
érable de celles que
dent dans l'Améri-
Ferme, laquelle a
lieues de long sur
Elle confine avec le
& le pays des Ama-
e long de la mer du
océan pacifique jus-
de la riviere des
Atlantique. Elle est
grandes provinces, la
ses, particulièrement
rthe où l'on prétend
agnes plus hautes que
se, lesquels commu-
Andes. Les vallées
es & très-étroites, &
la plus grande partie
n'empêche pas qu'elles
tiles. Elles produisent

DES COLONIES EUROPÉENNES. 353

du froment, quantité de fruits, des dro-
gues précieuses, du Cacao, de la Va-
nille, de l'Indigo, du Piment, du
Gayac de la Salsépareille & du baume
du Pérou. Il n'y a point de pays qui
produise de si bons pâturages, ni où il
y ait une plus grande quantité de bé-
tail. Les rivieres contiennent beaucoup
de sable d'or; les mines de ce métal
sont extrêmement abondantes, & les ru-
bis & les émeraudes y fourmillent. Ce-
pendant, malgré toute cette fertilité,
la Terre-Ferme est pour la plus grande
partie, le pays le plus défagréable & le
plus mal sain qui soit dans la Zone Tor-
ride.

Cette province entretient un com-
merce considérable avec l'Europe, non-
seulement à cause de ses denrées & de
ses productions, mais encore parce que
celui du Pérou & du Chili avec l'Espagne
se fait entièrement par cette voie-là. Sa
Capitale est Panama, qui est le grand en-
trepôt de la mer du Sud. C'est là qu'abor-
dent les trésors que les riches mines du
Pérou & du Chili, ou la Province four-
nissent au Roi.

Le port de Panama est le meilleur
qu'il y ait sur la mer du Sud. Les gros

vaiffeaux mouillent à quelque diftance de la ville, & les petits fous fes murailles. Cette ville, qui eft une des plus grandes de l'Amérique, contient, à ce qu'on prétend, cinq mille maifons bâties de briques & de pierres, lesquelles forment un demi-cercle, & dont la beauté eft relevée par les clochers & les domes de quantité d'églifes & de monafteres. Elle eft entourée du côté du Continent d'une infinité de vergers & de jardins, & plus loin d'un pays agréable entrecoupé de coteaux, de vallées & de bois. La ville eft bâtie dans un terrain fec & falubre, & entretient un commerce lucratif avec le Pérou, le Chili & la côte occidentale du Mexique d'une part, & de l'autre avec l'Europe par la voie de l'ifthme de Darien & la rivière Chagra.

La féconde ville qui mérite quelque confidération dans la Terre-Ferme, eft Carthagene. Elle eft bâtie dans une peninfule, & renferme un des meilleurs ports, pour la force & la bonté, qu'il y ait dans l'Amérique Efpagnole. La ville elle-même eft très-bien fortifiée, & bâtie comme le font la plupart des villes Efpagnoles, avec une grande

DES C
place d
rues tir
à angle
fes & d
lesquel
par fa
dent le
charger
marcha
dans le
de Car
la plup
de la T

La f
eft con
de guer
dont la
nitions
dans le
march
culiers
défend
qu'ils
vaiffe
point
lions
Terre
même
que.

DES COLONIES EUROPÉENNES. 355

place dans le milieu où aboutissent des rues tirées au cordeau, & qui se coupent à angles droits. Il y a quantité d'églises & de monastères fort riches, parmi lesquels celui des Jésuites se distingue par sa magnificence. C'est là qu'abordent les Galions d'Espagne; ils y déchargent une partie considérable de leurs marchandises que l'on distribue ensuite dans les provinces de Sainte-Marthe, de Caraccas & de Venezuela, & dans la plupart des autres provinces & villes de la Terre-Ferme.

La flotte qu'on appelle des Galions, est composée d'environ huit vaisseaux de guerre, de cinquante canons chacun, dont la destination est de porter des munitions de guerre au Pérou; mais qui, dans le fond, portent quantité d'autres marchandises pour le compte des particuliers, ce qui les met hors d'état de se défendre & de protéger les vaisseaux qu'ils escortent, qui consistent en douze vaisseaux marchands qui ne leur sont point inférieurs pour le port. Ces Galions font le commerce exclusif de la Terre-Ferme & de la mer du Sud, de même que la flotte fait celui du Mexique.

Cette flotte n'est pas plutôt arrivée à Carthagene, qu'on envoie des exprès à Porto-Bello & dans toutes les villes voisines, mais principalement à Panama, pour avertir qu'on ait à tenir prêt le trésor qui y est en dépôt, & à l'envoyer à Porto-Bello pour l'embarquer sur les Galions. C'est dans cette dernière ville, laquelle est aussi remarquable par la bonté de son port, que par l'insalubrité de son air, que s'assemblent tous les particuliers qui ont part à ce commerce; & l'on peut dire qu'il n'y a point d'endroit au monde où il se fasse tant d'affaires en si peu de temps. La foire ne dure que quinze jours, & pendant ce temps-là on ne peut voir sans étonnement la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de marchandises & de curiosités d'Europe qui sont étalées. Les lingots d'argent sont entassés par piles sur les quais, comme le seroient des marchandises ordinaires. On paye pendant ce temps-là cent piastres d'un mauvais logement, & mille d'une boutique, & les vivres y sont à proportion, par où l'on peut se former une idée des profits immenses que l'on fait dans ce commerce. On y apporte le trésor de Pa-

DES C
nama,
très-da
fes, te
drogue

Apr
cargail
vanne
tous le
merce

La
de Cu
port ex
de l'In
sons &
couven
conseq

Cuba,
de lati
de lon
vingt
large.

Indes
que p
Mais
barbar
qu'à la
ses ha
point
Conti

DIRE
pas plutôt arrivée
en envoi des exprès
dans toutes les villes
principalement à Pana-
má, où on ait à tenir prêt
un dépôt, & à l'en-
voier pour l'embarquer
est dans cette der-
nière est aussi remarqua-
ble son port, que par
le vent, que s'assemblent
les vaisseaux qui ont part à ce
commerce, on peut dire qu'il n'y
a point de monde où il se fasse
en si peu de temps. La
navigation dure quinze jours, & pen-
dant ce temps on ne peut voir sans
étonnement d'or, d'argent,
de marchandises & de
peuples qui sont étalés. Les
vaisseaux sont entassés par piles
comme le seroient des
cassiers. On paye pen-
dant ce temps cinquante piastres d'un mau-
vais mille d'une boutique,
selon la proportion, par
laquelle on a une idée des pro-
fits qu'on fait dans ce com-
merce, on porte le trésor de Pa-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 357

nama, à dos de mulets, par une route
très-dangereuse. Les autres marchandi-
ses, telles que le sucre, le tabac & les
drogues, y arrivent par la Chagra.

Après que les Galions ont pris leur
cargaisons, ils font voile pour la Ha-
vanne, qui est le lieu du rendez-vous de
tous les vaisseaux intéressés au com-
merce de l'Amérique.

La Havanne est la capitale de l'Isle
de Cuba. Cette ville est située sur un
port excellent à l'extrémité occidentale
de l'Isle. Elle contient deux mille mai-
sons & un grand nombre d'églises & de
couvents. Aussi est-ce la seule place de
conséquence qu'il y ait dans l'Isle de
Cuba, laquelle est située au 20°. degré
de latitude, & à près de sept cens milles
de long de l'Est à l'Ouest, sur cent
vingt, jusqu'à soixante & dix milles de
large. Elle ne cède à aucune contrée des
Indes tant par la fertilité de son terrain,
que par l'excellence de ses productions.
Mais les Espagnols, par une suite de
barbarie aussi contraire à l'humanité
qu'à la saine politique, ayant exterminé
ses habitans originels, & n'y trouvant
point la même quantité d'or que dans le
Continent, l'ont abandonnée, de même

qu'Hispanio la dont les François possèdent actuellement la plus grande partie, & Porto-Rico, Isle grande & fertile; qui ne sont en comparaison que des déserts. Le commerce entre ces Isles & le Continent d'Espagne, se fait par la flotte de Barlovento, laquelle est composée de six gros vaisseaux bien armés qui font tous les ans le tour de ces Isles & de la côte de Terre-Ferme, tant pour faire ce commerce que pour balayer la mer des corsaires & des interlopes. On envoie de temp à autre un vaisseau de registre dant l'une ou l'autre de ces Isles. Il paroît jusqu'ici que les Espagnols les ont gardées plutôt pour empêcher que les autres nations ne se rendissent trop puissantes dans ces mers, que pour le profit qu'ils esperent d'en tirer; & il est certain que si quelque nation s'emparoit de ces Isles, elle seroit bientôt maîtresse du commerce de l'Amérique & même du Continent. Il y a quelques années qu'ils travaillent à s'assurer la possession de Porto-Rico; & pour cet effet ils ont permis à quelques villes d'Espagne de commercer dans l'Amérique. Ils mettent d'autres impôts sur leurs propres manufactures que sur celles de l'étran-

DES C
ger. En
notre le
y travail

Jusqu
passoient
verfoien
rapide,
pays, en
qu'il ren
a point
çoive ta
où on en
que dep
des, les
toujours
fant ses
a suivi l
elle regl
Elle n'a
ver ses c
ner les
cun syst
s'est poi
abus. T
ment, f
usant de
Les E
point de
d'un tré

ger. En un mot ils commencent à connoître le vrai intérêt de leur pays, & à y travailler, quoique très-lentement.

Jusqu'aujourd'hui les richesses qui passaient de l'Amérique en Espagne, traversoient le Royaume comme un torrent rapide, lequel, au lieu de fortifier le pays, entraînoit toutes les bonnes terres qu'il rencontroit sur son passage. Il n'y a point de pays dans l'Europe qui reçoive tant d'argent que l'Espagne, ni où on en voie moins. La raison en est que depuis qu'elle est maîtresse des Indes, les affaires de cette monarchie ont toujours été en décadence. En établissant ses Colonies dans l'Amérique, elle a suivi les mêmes maximes sur lesquelles elle règle son gouvernement en Europe. Elle n'a connu d'autre moyen de conserver ses conquêtes, que celui d'exterminer les peuples; elle n'a jamais eu aucun système réglé de commerce, & ne s'est point mise en peine de réformer les abus. Tyrannique dans son gouvernement, superstitieuse dans sa religion, usant de monopole dans le commerce.

Les Espagnols, dont l'ambition n'a point de bornes, se voyant en possession d'un trésor qu'ils jugeoient inépuisable,

se crurent en état de tout entreprendre ; ils formerent un millier de projets à la fois, la plupart grands dans la théorie, mais exécutés avec différens instrumens dans diverses parties du monde, & toujours aux dépens de leur sang & de leur bourse. Les guerres qui furent les suites de ces projets, & les Indes qui servoient à les soutenir, étoient une saignée continuelle qui emportoit leurs habitans, & énerroit l'industrie de ceux qui restoient. Les richesses qu'ils tiroient tous les ans des Indes, ne pouvoient suffire à payer leurs dettes faute d'économie. La mauvaise administration de leurs finances, jointe aux intérêts usuraires qu'ils étoient obligés de payer aux étrangers, engloutissoit leurs trésors en multipliant leurs emprunts. Dupes de leur politique, battus partout avec les troupes les plus braves & les plus disciplinées de l'Europe, indigents dans le sein des richesses, leurs armées étoient mal entretenues & mal payées. Leurs amis les épuisoient, leurs ennemis les voloient. Ils voyoient de nouveaux états se former des débris de leurs domaines, & des nouvelles forces maritimes se former de celles de leurs flottes.

En

DES C
En un
bloient
désistoi
faute de
exécute
lents, &
lesse pe
auparav
placée.
Tel é
en gran
tres, qu
Mais le
Plus oc
de celle
bien plu
fortifier
les affai
gligeoi
simples
sur leur
toit qu'
ses en v
propres
que fort
senti les
passée,
suivent
que, &
persévé

Tom

IRE
out entreprendre ;
ier de projets à la
s dans la théorie,
fférens instrumens
du monde, & tou-
eur sang & de leur
qui furent les suites
ndes qui servoient
nt une saignée con-
oit leurs habitans,
ie de ceux qui ref-
qu'ils tiroient tous
ne pouvoient suffire
s faute d'économie.
stration de leurs fi-
intérêts usuraires
gés de payer aux
soit leurs trésors en
mprunts. Dupes de
tus partout avec les
ves & les plus disci-
e, indigents dans le
leurs armées étoient
mal payées. Leurs
t, leurs ennemis les
voient de nouveaux
s débris de leurs do-
ouvelles forces mariti-
elles de leurs flottes.
En

DES COLONIES EUROPÉENNES. 361

En un mot, ils provoquoient, trou- bloient & enrichissoient l'Europe, & se désistoient à la fin de leurs projets, faute de moyens & de forces pour les exécuter. Ils étoient inactifs & turbu- lents, & autant énervés par leur mol- lesse pendant la paix, qu'ils s'étoient auparavant affoiblis par leur activité dé- placée.

Tel étoit l'état d'un pays aussi fertile en grands hommes & en habiles Minis- tres, qu'aucun autre qui fût en Europe. Mais leurs talens étoient mal employés. Plus occupés des affaires de dehors que de celles du Royaume, ils travailloient bien plus à affoiblir leurs voisins qu'à se fortifier eux-mêmes. Intelligens dans les affaires des Cours étrangères, ils né- gligeoient les leurs pour s'occuper de simples formalités. Ils comptoient trop sur leurs richesses ; & comme l'état n'é- toit qu'un amas de corruption, les cho- ses en vinrent à un tel point, que leurs propres maux leur tinrent lieu en quel- que sorte de remèdes ; & ils ont si bien senti les suites funestes de leur conduite passée, que depuis quelques années ils suivent un tout autre système de politi- que, & ils pourront avec le temps & la persévérance se relever de nouveau,
Tome I. Partie III. Q

tandis que d'autres tomberont pour avoir adopté les abus qui ont causé leur ruine.

Le système politique actuel de la Cour d'Espagne, par rapport à l'Amérique, est de conserver l'Amérique méridionale, & particulièrement la navigation de la mer du Sud, d'empêcher la contrebande & d'encourager l'exportation de ses manufactures. Il y a long-temps que les Espagnols sont jaloux des Anglois, & encore plus des François qui sont établis dans le voisinage du nouveau Mexique, & qui deviennent plus puissans dans les Indes Occidentales que nous ne le sommes, sans que je puisse en deviner la raison.

Fin de la troisieme Partie.



H I

COLO

DAN

QU

COLO

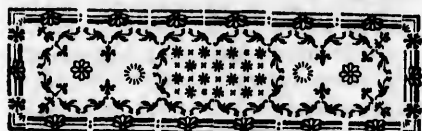
C

*Histoire
niere
blir.
pris p*

LA pl
tantes qu
les Arts
tôt l'eff
Tome

RE
eront pour avoir
causé leur ruine.
ctuel de la Cour
t à l'Amérique,
érique méridio-
nt la navigation
mpêcher la con-
ger l'exportation
l y a long-temps
t jaloux des An-
des François qui
oifinage du nou-
i deviennent plus
des Occidentales
mes, fans que je
aison.

sieme Partie,



HISTOIRE
DES
COLONIES EUROPÉENNES
DANS L'AMÉRIQUE.
QUATRIEME PARTIE.
COLONIES PORTUGAISES.

CHAPITRE I.

Histoire de la découverte du Bresil. Maniere dont on s'y est pris pour s'y établir. Conquis par les Hollandois. Repris par les Portugais.

LA plupart des découvertes importantes qu'on a faites dans la Philosophie, les Arts & la Navigation, ont été plutôt l'effet du hazard que celui du raisi
Tome I. Partie IV. Q ij

sonnement & de la réflexion. C'est lui qui en a donné la première idée, & tel qui a découvert une chose, en cherchoit une autre. Colomb découvrit l'Amérique par une suite de réflexions qu'il fit sur la figure du Globe, mais la première terre où il aborda, n'étoit sûrement point celle qu'il cherchoit. Le raisonnement & le hazard eurent part à sa découverte, au lieu que celle que les Portugais ont faite du Brésil, est entièrement due au dernier. Une Flotte qu'ils envoyèrent aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, ayant tenu la haute mer pour éviter les calmes qui regnent sur la côte d'Afrique, elle aborda dans le Continent de l'Amérique méridionale. A leur retour, les Portugais firent un rapport si avantageux du pays qu'ils venoient de découvrir, que la Cour résolut d'y envoyer une Colonie. Ils s'y établirent en effet, mais d'une manière qu'il seroit à souhaiter qu'on n'eût jamais imitée. Ce fut d'y envoyer un certain nombre de criminels de toute espèce. Des commencemens aussi vicieux ne pouvoient être favorables à la Colonie, aussi eurent-ils toutes les peines du monde à l'établir, tant à cause des désordres dans lesquels ces gens tom-

DES CO
berent, q
aux habit
paigne s'o
ment; ma
par leque
possédero
tre le Ma
zones &

Leur d
travailler
toute la v
des conce
dans le p
blessé s'in
prometto
naturels e
& la Co
nouveaux
pas à con
qu'elle v
forme du
grande p
les chose
qu'elle t
la côte
milles.
tugais fir
voriseren
par la q
mirent e

IRE
exion. C'est lui
niere idée, & tel
ose, en cherchoit
couvrit l'Améri-
exions qu'il fit sur
mais la premiere
dit sûrement point
Le raisonnement
t à sa découverte,
les Portugais ont
tièrement due au
qu'ils envoyoi-
de Bonne-Espé-
a haute mer pour
ui regnent sur la
e aborda dans le
rique méridionale.
ortugais firent un
ux du pays qu'ils
ir, que la Cour ré-
ne Colonie. Ils s'y
mais d'une maniere
ter qu'on n'eût ja-
d'y envoyer un cer-
minels de toute es-
emens aussi vicieux
vorables à la Colo-
s toutes les peines
ir, tant à cause des
uels ces gens tom-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 365
berent, que des maux qu'ils causerent
aux habitans du pays. La Cour d'Es-
pagne s'opposa d'abord à cet établisse-
ment; mais on en vint à la fin à un traité
par lequel on convint que les Portugais
posséderaient tout le pays compris en-
tre le Marañon ou la riviere des Ama-
zones & celle de la Plata.

Leur droit ainsi établi, les Portugais
travaillèrent à cet établissement avec
toute la vigueur possible. On fit de gran-
des concessions à quiconque voulut aller
dans le pays, & presque toute la No-
blesse s'intéressa à un établissement qui
promettoit de si grands avantages. Les
naturels étoient pour la plupart soumis,
& la Colonie faisoit tous les jours de
nouveaux progrès. La Cour ne tarda
pas à connoître le prix de l'acquisition
qu'elle venoit de faire; elle regla la
forme du gouvernement, annulla une
grande partie des concessions, & mit
les choses sur un pied si avantageux,
qu'elle se vit en possession de toute
la côte pendant l'espace de 2000
milles. Les conquêtes que les Por-
tugais firent sur la côte d'Afrique, fa-
voriserent beaucoup cet établissement
par la quantité de negres qu'elles les
mirent en état d'y transporter, & qui

composent aujourd'hui la plus grande partie des habitans.

Tandis que les Portugais étoient au comble de leurs prospérités, qu'ils étoient en possession d'un Empire aussi vaste & d'un commerce aussi florissant dans l'Afrique, l'Arabie, l'Inde, les Isles de l'Asie, & une des plus riches contrées de l'Amérique, ils éprouverent un de ces accidens, qui dans un temps critique, décident du sort des Royaumes. Leur Roi Don Sébastien fut tué dans une expédition contre les Maures, les Portugais perdirent leur liberté, & leur Royaume devint une province d'Espagne.

Peu de temps après ce malheur, les habitans des Pays-Bas secouèrent le joug des Espagnols. Non contents de s'être érigés en République, & d'avoir défendu leur liberté par une guerre défensive qui fut toute à leur avantage, ils furent chercher les Espagnols dans les recoins les plus reculés de leurs vastes domaines, & s'enrichirent des dépouilles de leurs premiers maîtres. Ils tombèrent sur les possessions des Portugais, s'emparèrent de toutes les Places qu'ils avoient dans les Indes Orientales, & que la paresse des Espagnols avoient

DES C
laidées
leurs ar
verent
rent les
verneur
pays e
Don M
que, q
les plu
avoit u
n'eût c
son éta
les arr
son Cl
de tro
une di
Hollan
du sec
dont l
l'avoit
qui le
par sa
ces de
est di
les ma
rent &
voure
fait u
tré p
C

la plus grande

Portugais étoient au
 péril, qu'ils
 d'un Empire aussi
 force aussi florissant
 l'Inde, les
 ne des plus riches
 que, ils éprouve-
 ens, qui dans un
 ident du sort des
 oi Don Sébastien
 rédition contre les
 Portugais perdirent leur
 Royaume devint une

Après ce malheur, les
 ne secoururent le joug
 n contens de s'être
 ue, & d'avoir dé-
 ar une guerre défen-
 à leur avantage, ils
 Espagnols dans les
 culés de leurs vastes
 chirent des dépouil-
 rs maîtres. Ils tom-
 ssions des Portugais,
 utes les Places qu'ils
 ndes Orientales, &
 s Espagnols avoient

DES COLONIES EUROPÉENNES. 367
 laissées sans défense, & portèrent enfin
 leurs armes dans le Brésil qu'ils trou-
 verent sans défense & dont ils se rendi-
 rent les maîtres par la lâcheté du Gou-
 verneur des dix principales villes. Le
 pays eût été perdu sans ressource, si
 Don Michel de Texeira, son Archevê-
 que, qui descendoit d'une des familles
 les plus illustres du Portugal, & qui
 avoit un esprit supérieur à sa naissance,
 n'eût cru devoir sacrifier les devoirs de
 son état au danger de sa patrie. Il prit
 les armes, & s'étant mis à la tête de
 son Clergé & de quelques petits corps
 de troupes qu'il rassembla, il opposa
 une digue au torrent des conquêtes des
 Hollandois. Il tint bon jusqu'à l'arrivée
 du secours, après quoi il remit l'emploi,
 dont le besoin public & sa propre vertu
 l'avoient obligé de se charger, à celui à
 qui le Souverain l'avoit confié. Il sauva
 par sa généreuse résistance sept provin-
 ces des quatorze dans lesquelles le Brésil
 est divisé. Les autres tombèrent entre
 les mains des Hollandois qui les conqui-
 rent & les conserverent avec une bra-
 voure & une conduite qui leur auroient
 fait un honneur infini, s'ils eussent mon-
 tré plus de sentimens d'humanité.

Ce fut au fameux Prince Maurice de
 Q iv.

Nassau que les Hollandois durent cette conquête, leur établissement dans le pays & la paix avantageuse qui le leur assura. Mais comme c'est le propre de toutes les nations commerçantes de vouloir s'enrichir en peu de temps, que cette Colonie n'étoit point directement soumise aux Etats, mais à la Compagnie des Indes Occidentales, guidés par des principes que leur avarice & la bassesse de leurs sentimens leur dictoient, ils furent fâchés que pour pourvoir à sa sûreté, on les privât des profits actuels qu'ils s'étoient flattés d'en tirer. Ils trouverent que le Prince entretenoit plus de troupes & bâtissoit plus de forteresses qu'il n'en falloit, & qu'il vivoit plus somptueusement qu'il ne convenoit à un homme qui étoit à leur service. Ils s'imaginèrent qu'une économie mesquine étoit la seule qualité nécessaire pour former un Conquérant & un Politique, & ils en agirent si mal avec leur Statouder, qu'ils l'obligèrent enfin à se démettre de son emploi.

Ils suivirent alors leurs premiers systèmes. Ils réformèrent une partie des troupes; ils ne firent plus fortifier leurs places; ils retrancherent les dépenses de la Cour; ils exigèrent à la

DES
rigueur
gnie; l
cent, &
selon e
aboutit
& de l
dentale
leurs s
& la sé
étoit à
étoient
mal po
quirent
digieux
fendre
leçon a
ment a
heur de
curer c
néglige
l'assure
& le se

DES COLONIES EUROPÉENNES. 369

rigueur ce que leur devoit la Compagnie; leur gain augmenta de cent pour cent, & tout alloit le mieux du monde selon eux. Mais à la fin ce beau système aboutit à la ruine entière de leurs fonds & de la Compagnie des Indes Occidentales. Ils aliénèrent les cœurs de leurs sujets par leur économie sordide & la sévérité de leur conduite. L'ennemi étoit à leur porte, & leurs frontières étoient sans défense; enfin tout alla si mal pour eux, que les Portugais reconquirent le Brésil malgré les efforts prodigieux que firent les Etats pour le défendre; ce qui doit servir à jamais de leçon aux peuples qui s'imaginent follement avoir suffisamment pourvu au bonheur de la nation, lorsque pour lui procurer quelques avantages passagers, ils négligent les seules choses qui peuvent l'assurer, je veux dire l'amour des sujets & le soin des armes.



 CHAPITRE II.

Le Climat du Bresil. Du bois du Bresil.

LE nom de Bresil a été donné à ce pays, à cause de la quantité de bois de ce nom qui y croît. Il s'étend le long de l'Océan l'espace de 2000 milles entre la riviere des Amazones qui est au Nord, & celle de la Plata qui est au midi. Au nord le climat est très-incertain, chaud, orageux & mal sain. Le pays, tant ici que dans les endroits les plus tempérés, est inondé tous les ans. Mais au midi, au-delà du Tropique du Capricorne, & même plus avant, l'air est sec & extrêmement sain, étant rafraîchi d'un côté par les vents qui s'élèvent de l'Océan, & de l'autre par ceux qui sortent des montagnes. Quantité de vieillards s'y rendent du Portugal pour rétablir leur santé, & y prolongent leurs jours beaucoup plus qu'ils ne l'auroient fait dans leur patrie.

Le pays en général est extrêmement fertile, & produisoit toutes les choses nécessaires pour la subsistance de ses habitans, jusqu'au temps où l'on décou-

DES
vrit le
jourd'
tions
quant
entièr
Bresil
sistan
Le
à l'étr
cuirs
me d
me c
ment
& qu
leurs
ici la
arbre
terre
d'un
déra
de s
roit
pou
étoi
de p
néra
com
long
res,
l'an

Du bois du Bresil.

été donné à ce
 quantité de bois de
 l s'étend le long
 de 2000 milles
 Amazonas qui est
 la Plata qui est au
 nat est très-incer-
 x & mal sain. Le
 ns les endroits les
 onné tous les ans.
 à du Tropicque du
 e plus avant, l'air
 ment sain, étant ra-
 les vents qui s'éle-
 de l'autre par ceux
 agnes. Quantité de
 t du Portugal pour
 & y prolongent
 plus qu'ils ne l'au-
 patrie.
 al est extrêmement
 it toutes les choses
 ubstistance de ses ha-
 mps où l'on décou-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 371

vrir les mines d'or & de diamans. Au-
 jourd'hui ces mines, jointes aux planta-
 tions de sucre, occupent une si grande
 quantité de gens, que l'Agriculture est
 entièrement négligée, au point que le
 Bresil dépend de l'Europe pour sa sub-
 sistance journaliere.

Les principales denrées qu'il fournit
 à l'étranger, sont le sucre, le tabac, les
 cuirs, l'indigo, l'ipecacuanha, le bau-
 me de Copaiü & le bois de Bresil. Com-
 me ce dernier article appartient propre-
 ment au pays & lui a donné son nom,
 & qu'il y est meilleur que par-tout ail-
 leurs, je trouve à propos d'en donner
 ici la description en peu de mots. Cet
 arbre croît parmi les rochers & dans les
 terrains les plus incultes, & y vient
 d'une hauteur & d'une grosseur confi-
 dérable. Mais un homme qui jugeroit
 de son bois par son écorce, se trompe-
 roit beaucoup; car après l'en avoir dé-
 pouillé, il trouve que cet arbre, qui
 étoit de la grosseur de son corps, n'excé-
 de pas celle de sa cuisse. Cet arbre est gé-
 néralement tortu & rempli de nœuds
 comme l'aubépine; ses branches sont
 longues, ses feuilles vertes, lisses, du-
 res, seches & fragiles. Il pousse trois fois
 l'an de petits bouquets de fleurs des

extrémités des branches & d'entre les feuilles. Ces fleurs sont d'un rouge très-vif & d'une odeur aromatique fort agréable. Son bois est rouge, dur & sec, & on l'emploie pour les teintures rouges ordinaires. On s'en sert aussi dans la Médecine, à cause de sa qualité stomachique & astringente.

CHAPITRE III.

Commerce du Bresil. Sa correspondance avec l'Afrique. Etablissement sur la Rivière des Amazones & Rio-Janeiro. Mines d'or. République des Paulistes. Mines de Diamans.

LE commerce du Bresil est considérable & augmente tous les jours, ce qui n'est pas étonnant, vu que les Portugais ont la commodité d'avoir des nègres pour leurs ouvrages à beaucoup meilleur marché que les autres nations d'Europe qui ont des établissemens dans l'Amérique. Ils sont les seuls qui se soient donnés la peine d'établir des Colonies dans l'Afrique, & elles sont très-considérables tant par leur étendue que

DES C
par le n
leur pro
tages qu
Car out
sur la c
ont enc
celle du
une par
sieurs au
la côte
où plus
leurs suj
avantage
te leur n
fermit le
vaste cha
sans laqu
leurs éta
la quanti
des mine
partie du
tations,
nes, con
passe tou
Je me
Commer
porté leu
des negr
d'or, Si
ques autr

E
& d'entre les
un rouge très-
que fort agréa-
dur & sec, &
ntures rouges
aussi dans la
sa qualité sto-

E III.

*correspondance
ement sur la Ri-
Rio - Janeiro.
e des Paulistes.*

il est considéra-
s jours, ce qui
que les Portu-
l'avoit des ne-
es à beaucoup
autres nations
blissemens dans
les seuls qui se
'établir des Co-
elles sont très-
leur étendue que

DES COLONIES EUROPÉENNES. 373
par le nombre de leurs habitans, ce qui
leur procure dans ce commerce des avan-
tages que les autres nations n'ont point.
Car outre les établissemens qu'ils ont
sur la côte Occidentale d'Afrique, ils
ont encore des prétentions sur toute
celle du Zanguebar dont ils possèdent
une partie, indépendamment de plu-
sieurs autres vastes territoires tant sur
la côte que dans l'intérieur du pays,
où plusieurs nations se reconnoissent
leurs sujets, ce qui est d'autant plus
avantageux pour eux, qu'il augmen-
te leur marine & leurs matelots, af-
fermit leur commerce & leur laisse un
vaste champ pour la traite des negres,
sans laquelle ils ne pourroient conserver
leurs établissemens dans le Bresil, vu
la quantité qu'il en meurt par le travail
des mines & la mauvaise qualité d'une
partie du climat, ni étendre leurs plan-
tations, ni ouvrir tant de nouvelles mi-
nes, comme ils le font à un point qui
passe toute croyance.

Je me suis souvent étonné que nos
Commerçans d'Afrique n'ayent pas
porté leurs vues plus loin dans la traite
des negres, qu'une partie de la Côte
d'or, Sierra-Leona, Gambie & quel-
ques autres ports peu considérables, par

où ils ont déprisé leurs marchandises & fait monter le prix des esclaves à plus de trente pour cent. Cela n'est pas étonnant, vu qu'ils ont plusieurs rivaux dans le pays où ils commercent, que les peuples ont acquis plus d'expérience par la communication qu'ils ont eue avec les étrangers, & que les esclaves sont devenus plus rares; au lieu que si quelques-uns de nos vaisseaux avoient doublé le Cap de Bonne-Espérance, & essayé ce qu'on peut faire à Madagascar, ou sur les côtes sur lesquelles les Portugais ont des prétentions, qu'ils ne peuvent faire valoir, ils eussent été amplement dédommagés des dépenses qu'ils auroient faites, du temps qu'ils auroient perdu & de ce qu'il leur en eût coûté pour obtenir la permission de la Compagnie des Indes Orientales. Notre commerce d'Afrique auroit augmenté; nos marchandises auroient trouvé plus de débit, & nous eussions fourni nos Colonies à bien meilleur marché que nous ne le faisons aujourd'hui, & que nous ne le ferons dans la suite, tant que nous nous bornerons à deux ou trois Places que nous épuisons, & où nous trouvons tous les jours la marchandise plus chère. Les Portugais, au moyen

DES C
des marc
transport
quante n
de là qu
branches
ils soie
d'esclav
contribu
la côte d
trée de
des avan
qu'ils on
C'est
que le H
riche, l
rissant q
Depuis
ment pl
autrefois
seule bra
n'avoien
coup plu
les Fran
leurs Co
bon, m
Les con
dionales
cornes;
les cuir
mille en

E
marchan difes
efclaves à plus
n'est pas éton-
sieurs rivaux
mmercent, que
us d'expérience
qu'ils ont eue
que les esclaves
; au lieu que si
aisseaux avoient
e-Espérance, &
re à Madagascar,
uelles les Portu-
is, qu'ils ne peu-
ussent été ample-
s dépenses qu'ils
ps qu'ils auroient
leur en eût coûté
iffion de la Com-
Orientales. Notre
auroit augmenté ;
roient trouvé plus
ussions fourni nos
illeur marché que
aujourd'hui, & que
s la suite, tant que
ns à deux ou trois
uifons, & où nous
ours la marchandise
rtugais, au moyen

DES COLONIES EUROPÉENNES. 375
des marchandises dont je viens de parler, transportent tous les ans quarante à cinquante mille negres dans le Bresil. C'est de là que dépendent toutes les autres branches de leur commerce ; aussi ont-ils soin de ne point se laisser manquer d'esclaves, à quoi la situation du Bresil contribue beaucoup, étant plus près de la côte d'Afrique qu'aucune autre contrée de l'Amérique, indépendamment des avantages qu'ils tirent des Colonies qu'ils ont dans ces deux continents.

C'est là principalement ce qui fait que le Bresil est l'établissement le plus riche, le plus nombreux & le plus florissant qu'il y ait dans toute l'Amérique. Depuis quarante ans ils en tirent infiniment plus de sucre qu'ils ne le faisoient autrefois, lorsque cette denrée étoit la seule branche de leur commerce, & qu'ils n'avoient point de rivaux. Il est beaucoup plus fin que celui que les Anglois, les François & les Espagnols tirent de leurs Colonies. Leur tabac est aussi fort bon, mais ils en tirent moins que nous. Les contrées Septentrionales & méridionales du Bresil abondent en bêtes à cornes ; ils les chassent pour en avoir les cuirs dont il passe tous les ans vingt mille en Europe.

Les Portugais posséderent pendant un temps considérable leur Empire de l'Amérique, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les mines d'or & de diamants qui les ont si fort enrichis depuis. Après l'expulsion des Hollandois, la Cour de Portugal fut quelque temps sans faire attention à cette Colonie; mais en 1685, un Ministre très-intelligent conseilla à son Maître de ne point négliger une partie aussi considérable de son Domaine. Il lui représenta que le climat de la Baie de tous les Saints, où étoit la Capitale, énerroit l'activité & l'industrie des peuples, mais que les extrémités septentrionales & méridionales du Brésil étant plus tempérées, ils seroient plus portés à les cultiver. Cet avis fut goûté. Mais comme on s'aperçut que l'insolence & la tyrannie des Portugais leur attiroient la haine des habitans, & retardoient les progrès de leur Colonie, on résolut de peupler le pays des Metifs qui sont une race issue d'Européens & d'Indiens, dans l'espoir qu'ils se conduiroient mieux & qu'ils seroient plus agréables aux Bresiliens, qui n'avoient point encore été réduits, comme étant issus du même sang. Pour exécuter ce projet, on confia le gouvernement aux

Prêtres q
district o
verneurs.
ceux qui
cet emplo
cevoir de
car dans n
lement ils
mais attir
d'habitans
semens du
cent mille
gais possé
mines, le
habitans v
tité de Pr

La rép
bientôt d
bonds & c
vant se fa
dérées de
forme du
tirerent d
font assez
où ayant
même tren
de temps
& défendi
toient arro
que de c

erent pendant
eur Empire de
qu'ils découvri-
e diamants qui
depuis. Après
ois, la Cour de
emps sans faire
; mais en 1685,
gent conseilla à
it négliger une
e de son Domai-
e le climat de la
, où étoit la Ca-
rité & l'industrie
e les extrémités
tionales du Bre-
tes, ils seroient
ver. Cet avis fut
on s'aperçut que
nie des Portugais
des habitans, &
de leur Colonie,
le pays des Metifs
e d'Européens &
oir qu'ils se con-
u'ils seroient plus
ns, qui n'avoient
uits, comme étant
Pour exécuter ce
gouvernement aux

DES COLONIES EUROPÉENNES. 377

Prêtres qui agirent chacun dans leur district ou paroisse en qualité de Gouverneurs. On eut la prudence de choisir ceux qui étoient les plus capables pour cet emploi. On ne tarda pas à s'apercevoir de la sagesse de ces réglemens ; car dans moins de quinze ans, non-seulement ils furent les maîtres de la côte, mais attirant encore un grand nombre d'habitans, ils poussèrent leurs établissemens du côté de l'Occident plus de cent milles au-delà de ce que les Portugais possédoient. Ils ouvrirent plusieurs mines, les revenus augmentèrent, les habitans vécutent à leur aise, & quantité de Prêtres s'enrichirent.

La réputation de ces mines attira bientôt dans le pays quantité de vagabonds & d'aventuriers, lesquels ne pouvant se faire aux mœurs simples & modérées des habitans, ni s'affujettir à la forme du gouvernement établie, se retirèrent dans les montagnes, lesquelles sont assez fertiles & abondantes en or ; où ayant été joints par d'autres de la même trempe, ils se rendirent dans peu de temps formidables & indépendans, & défendirent les privilèges qu'ils s'étoient arrogés, avec autant de courage que de conduite. Ils furent appelés

Paulistes, de la ville & du district de ce nom, où étoit leur principale résidence. Mais cette République périt aussi promptement qu'elle s'étoit élevée, sans qu'on ait pu sçavoir son sort, & on n'en a plus oui parler. Le Roi de Portugal est en pleine possession de tout le pays, & les mines sont exploitées par ses sujets & leurs esclaves qui lui en payent le quint. Ces mines ont presque versé autant d'or dans l'Europe, que celles de l'Amérique Espagnole y avoient versé d'argent.

Quelques années après qu'on eut découvert les mines d'or, on trouva que le Bresil, que l'on regardoit comme une contrée incapable de produire les métaux pour lesquels l'Amérique étoit si estimée, produisoit aussi des diamans, mais d'une qualité si basse, que la Cour de Portugal défendit d'exploiter les mines, de peur qu'ils ne fissent tomber ceux que l'on tire de Goa. Mais malgré cette défense, on n'a pas laissé d'en tirer de temps en temps du Bresil, qui ne le cédoient à ceux de l'Inde, ni par leur poids, ni par leur brillant, ni par leur transparence. La Cour ayant reconnu l'importance de ce commerce, résolut de le permettre, mais avec des restric-

DES C
tions qu
ronne &
les diam
En 1744
affermée
des qui
lings par
plus de
a tout li
servé ce
a augme
est vrai
conserv
diamans
que ceu
l'ordina
trouve
a quelq
au Roi
& le po
prétend
ou six r
sorte qu

R E
du district de ce
cipale résidence.
périt aussi prom-
it élevée, sans
fort, & on n'en
Roi de Portugal
de tout le pays,
voitées par les su-
qui lui en payent
ont presque versé
ope, que celles de
e y avoient versé

près qu'on eut dé-
or, on trouva que
regardoit comme
le de produire les
s l'Amérique étoit
aussi des diamans,
basse, que la Cour
d'exploiter les mi-
s ne fissent tomber
Goa. Mais malgré
pas laissé d'en tirer
du Brésil, qui ne le
l'Inde, ni par leur
brillant, ni par leur
Cour ayant reconnu
commerce, résolut
mais avec des restric-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 179

tions qui fussent avantageuses à la Cou-
ronne & à ses sujets, & qui empêchassent
les diamans de devenir trop communs.
En 1740, les mines de diamans étoient
affermées cent trente-huit mille croisa-
des qui font vingt-six mille livres ster-
lings par an, avec défense d'y employer
plus de six cens esclaves à la fois. Il y
a tout lieu de croire qu'on n'a point ob-
servé ce reglement, vu que leur quantité
a augmenté & que leur prix a baissé. Il
est vrai que ceux de la premiere qualité
conservent à-peu-près leur prix. Les
diamans du Brésil ont moins d'éclat
que ceux de Golconde. Ils ont pour
l'ordinaire une eau jaunâtre, mais il s'en
trouve d'une grosseur prodigieuse. Il y
a quelques années qu'on en envoya un
au Roi de Portugal, dont la grosseur
& le poids passent toute croyance. On
prétend qu'il pesoit cent soixante carats,
ou six mille sept cens vingt grains, de
forte qu'il valoit plusieurs millions.



 CHAPITRE IV.

Commerce des Portugais. Description de San-Salvador Capitale du Bresil. Flotes destinées pour cette ville. Rio-Janeiro & Fernambouc.

LE commerce du Portugal se fait sur le même plan exclusif que celui des autres nations de l'Europe avec leurs Colonies de l'Amérique, mais particulièrement à la façon de celui d'Espagne, non point avec de simples vaisseaux marchands fretés pour divers ports particuliers, selon les idées des propriétaires, mais avec trois Flotes qui partent tous les ans du Portugal, & qui se rendent dans tout autant de ports du Bresil, sçavoir, à Fernambouc au nord, à Rio-Janeiro au midi, & à la Baie de Tous-les-Saints au milieu. La Capitale de celle-ci est San-Salvador, & c'est le rendez-vous des Flotes à leur retour en Portugal. Son port est grand, beau & commode. La ville est bâtie sur un rocher escarpé, qui a d'un côté la mer, & un lac en forme de croissant, qui l'entoure presque toute, & vient

DES C
 presque
 Quoiqu
 de toute
 fortifier
 d'hui un
 mérique
 basse vi
 d'une o
 diateme
 l'embarc
 marchan
 la haute
 rues de c
 le terrein
 sons très
 noit il y
 sons & u
 bitans, u
 sieurs ég
 couvents
 Je ne
 de Fern
 Capitale
 ler perti
 que la fl
 part ord
 Mars, &
 mois de
 rendent d
 au nomb

presque aboutir à la mer de l'autre. Quoique cette situation la mette à l'abri de toute insulte, on n'a pas laissé de la fortifier, de manière qu'elle est aujourd'hui une des meilleures Places de l'Amérique. Elle est divisée en haute & basse ville. La basse n'est composée que d'une ou deux rues, & elle est immédiatement sur le port, pour faciliter l'embarquement & le débarquement des marchandises que l'on transporte dans la haute ville avec des machines. Les rues de celles-ci sont aussi régulières que le terrain a pu le permettre, & les maisons très-bien bâties. Cette ville contenoit il y a quarante ans deux mille maisons & un nombre proportionné d'habitans, une Cathédrale somptueuse, plusieurs églises magnifiques & quantité de couvents bien bâtis & très-bien fondés.

Je ne connois point assez les villes de Fernambouc ou de Parayba, & la Capitale de Rio de Janeiro pour en parler pertinemment. Je dirai seulement que la flote destinée pour la première, part ordinairement dans le mois de Mars, & celle pour la seconde dans le mois de Janvier; mais toutes deux se rendent dans la Baie de Tous-les-Saints au nombre de cent gros vaisseaux, vers

E IV.

Description de
du Bresil. Flotes
Rio-Janeiro

Portugal se fait sur
que celui des au-
avec leurs Co-
mais particulié-
celui d'Espagne,
simples vaisseaux
divers ports par-
des propriétés
flotes qui partent
il, & qui se ren-
de ports du Bre-
mbouc au nord,
i, & à la Baie de
milieu. La Capi-
an-Salvador, &
des Flotes à leur
on port est grand,
a ville est bâtie sur
qui a d'un côté la
orme de croissant,
e toute, & vient

les mois de Mai ou de Juin, & rapportent en Europe une cargaison qui égale presque les trésors de la Flote & des Galions. L'or seul monte à près de quatre millions de livres sterlings. On ne le tire point tout des mines du Bresil; mais comme les Portugais commercerent directement avec l'Afrique, ils en tirent aussi de leur établissement à Mozambique, sur la côte Orientale de ce Continent, indépendamment des esclaves, de l'ébène & de l'ivoire qui valent presque autant que la cargaison de la Flotte du Bresil pour l'Europe. Les contrées du Bresil qui donnent de l'or, sont les parties moyenne & septentrionale situées sur Rio-Janeiro & la Baie de Tous-les-Saints. On bat une très-grande partie de cet or dans l'Amérique; celui qui est battu à Rio-Janeiro est marqué d'une R, & celui de la Baie de Tous-les-Saints d'un B.

Pour mieux juger des richesses de cette Flote du Bresil, on ne doit point oublier les diamans qui font partie de sa cargaison. S'il est vrai que les mines ayent été affermées en 1740 à vingt-six mille livres sterlings par an, je ne croirai pas trop avancer en disant qu'elles rapportent au moins cinq fois au-

DES CO
tant, & q
de cent r
diamans.
principale
nambouc,
gues pour
factures,
l'importan
non-seulem
encore po
merçantes
sont pas l
duit du P
tes sortes
France &
telles d'H
magne; e
lie, plom
tes sortes
gleterre,
rine & fr
d'Espagne
du vin &

Quoiq
ment luc
marchand
leurs prop
des étrang
un mot,
Espagnol

E
n, & rappor-
tation qui égale
Flote & des
à près de qua-
rante millions. On ne
sais du Bresil;
is commercer
ent, ils en tirent
ent à Mozambi-
que de ce Conti-
ent des esclaves, de
qui valent presque
de la Flotte du
Les contrées du
Nord, sont les par-
ties méridionales situées
dans la Baie de Tous-les-
saints, très-grande partie
du Brésil; celui qui
est marqué d'une
Baie de Tous-les-
saints
des richesses de
on ne doit point
qui font partie de sa
Brière que les mines
en 1740 à vingt-
cinq millions par an, je ne
peux en disant qu'el-
les valent cinq fois au-

DES COLONIES EUROPÉENNES. 383
tant, & qu'il entre en Europe la valeur
de cent trente mille livres sterlings en
diamans. Cela joint au sucre qui fait la
principale cargaison de la Flote de Fer-
nambouc, au tabac, aux cuirs, aux dro-
gues pour la Médecine & les Manu-
factures, peut donner quelque idée de
l'importance dont est ce commerce,
non-seulement pour le Portugal, mais
encore pour toutes les Puissances com-
merçantes de l'Europe. Les retours ne
font pas la cinquantième partie du pro-
duit du Portugal. Ils consistent en tou-
tes sortes de draps d'Angleterre, de
France & de Hollande, en toiles & den-
telles d'Hollande, de France & d'Alle-
magne; en soieries de France & d'Ita-
lie, plomb, étain, fer, cuivre, & tou-
tes sortes d'ustensiles fabriqués en An-
gleterre, en poisson & bœuf salé, fa-
rine & fromage. Ils tirent leurs huiles
d'Espagne. Le Portugal ne fournit que
du vin & quelques fruits.

Quoique ce commerce soit extrême-
ment lucratif, il y a cependant peu de
marchands Portugais qui trafiquent sur
leurs propres fonds; mais pour le compte
des étrangers, sur-tout des Anglois. En
un mot, quoique les Portugais & les
Espagnols excluent les étrangers du

commerce de l'Amérique, cependant les reglemens qu'ils ont fait là-dessus, sont très-mal observés. Un Portugais n'est qu'un facteur & un dépositaire; mais sa fidélité est égale à celle du marchand Espagnol, & rien ne scauroit l'ébranler. Chose surprenante dans les Portugais, & exemple frappant chez un peuple peu renommé pour sa bonne foi; de ce que la coutume fondée sur un petit nombre d'exemples, & le point d'honneur sont capables de faire sur des hommes si différens entr'eux par leurs mœurs & leur caractère.

Les Anglois sont aujourd'hui les plus intéressés au commerce du Portugal, tant pour les marchandises qu'ils consomment dans le Royaume, que pour celles dont ils ont besoin pour le Bresil. Ils méritent cette préférence, tant à cause des services qu'ils ont rendu de tout temps à cette Couronne, & des traités qu'ils ont fait avec elle, que parce qu'il n'y a point de nation qui fasse une plus grande consommation des productions du Portugal. Cependant, partie par notre stupidité, partie par la politique & l'activité de la France, & partie par la faute des Portugais eux-mêmes, les François sont devenus des rivaux

DES C
rivaux tr
dans cet
toutes le
est vrai
grès qu'
l'esprit
regne d
l'Europ
factures
diminu
vient d
étendu
& les
Coloni
que ne
de dim
prendre
impos
n'avon
Favor
nos m
que n
neller
avons
jamai
riorit
rati
Puis
l'Eu

T

IRE
ue, cependant les
it là-dessus, font
n Portugais n'est
positaire; mais la
elle du marchand
e scauroit l'ébran-
te dans les Portu-
ppant chez un peu-
r sa bonne foi, de
ondée sur un petit
, & le point d'hon-
faire sur des hom-
eux par leurs mœurs

aujourd'hui les plus
merce du Portugal,
handises qu'ils con-
oyaume, que pour
besoin pour le Bresil.
préférence, tant à
qu'ils ont rendu de
e Couronne, & des
fait avec elle, que
point de nation qui
de consommation des
ortugal. Cependant,
stupidité, partie par
ctivité de la France,
ute des Portugais eux-
ngois sont devenus des
rivaux

DES COLONIES EUROPÉENNES. 389
rivaux très-dangereux pour nous, tant
dans cette branche, que dans presque
toutes les autres de notre commerce. Il
est vrai cependant que malgré les pro-
grès qu'ont fait les François, & malgré
l'esprit d'industrie & de commerce qui
regne dans la plupart des contrées de
l'Europe, l'exportation de nos manu-
factures & de nos denrées n'a point
diminué depuis quarante ans, ce qui
vient de ce que notre commerce s'est
étendu à proportion que les Espagnols
& les Portugais ont augmenté leurs
Colonies. Mais, quoiqu'il soit vrai
que notre commerce a augmenté loin
de diminuer, nous devons cependant
prendre garde de ne point nous laisser
imposer à cette apparence. Car si nous
n'avons point autant avancé que nous
l'avons fait avant ce période, & que
nos moyens nous l'ont permis depuis
que nos voisins l'ont fait proportion-
nellement aux leurs, je dis que nous
avons décliné, & que nous ne serons
jamais en état de conserver notre supé-
riorité dans le commerce, ni la répu-
tation que nous avons d'être la première
Puissance commerçante & maritime de
l'Europe.

Tome I, Partie IV.

R

CHAPITRE V.

Caractère des Portugais établis dans l'Amérique. Condition des nègres. Gouvernement.

LES voyageurs les plus judicieux nous font un portrait des mœurs & des coutumes des Portugais de l'Amérique, qui ne leur est pas favorable. Ils nous les représentent comme un peuple plongé dans la mollesse & dans les crimes les plus affreux ; hypocrites, fourbes & gens de mauvaise foi, fainéans, orgueilleux & cruels. Comme des gens pauvres & mesquins dans leur domestique, autant par nécessité que par inclination. Semblables aux habitans de la plupart des pays méridionaux, ils préfèrent le faste & la magnificence aux plaisirs de la société & de la bonne chère ; ce qui n'empêche pas que dans leurs bonnes fêtes ils ne poussent les choses jusqu'à l'extravagance.

On attribue avec assez de raison leur luxe, leur indolence, leur orgueil & leur cruauté au commerce qu'ils ont avec leurs esclaves qui font toutes leurs

DES CO
affaires, a
une quanti
vent à aut
cortège. C
plus corrom
qu'ils les f
crimes, c
cence sca
vent pour
pour s'en
& d'affair
propre à
affreux q
clavage a
vont touj
tité qui c
par leurs
un pays
blanc.

Mais
trop ex
tous les
Rio - Ja
sont beau
corromp
les-Sain
mat fav
bauche
autres.

Le l

R E

R E V.

établis dans l'A-
les négres. Gou-

judicieux nous
eurs & des cou-
de l'Amérique,
orable. Ils nous
e un peuple plon-
c dans les crimes
rites, fourbes &
i, fainéans, or-
Comme des gens
dans leur domes-
essité que par in-
aux habitans de
méridionaux, ils
magnificence aux
& de la bonne
èche pas que dans
ne poussent les
vagance.

assez de raison leur
, leur orgueil &
commerce qu'ils ont
ù font toutes leurs

DES COLONIES EUROPÉENNES. 387
affaires, avec leurs négres dont ils ont
une quantité prodigieuse, & qui ne ser-
vent à autre chose qu'à augmenter leur
cortège. Ces derniers sont infiniment
plus corrompus que leurs maîtres, parce
qu'ils les font servir d'instrumens à leurs
crimes, qu'ils leur accordent une li-
cence scandaleuse, & qu'ils s'en ser-
vent pour épouvanter leurs ennemis &
pour s'en venger, en qualité de bretteurs
& d'assassins. En effet, rien n'est plus
propre à causer les désordres les plus
affreux que l'union illégitime de l'es-
clavage avec l'oisiveté & la licence. Ils
vont toujours armés, & il y en a quan-
tité qui ont acheté ou mérité la liberté
par leurs infâmes services, & cela dans
un pays où il y a dix négres pour un
blanc.

Mais ce portrait, qui est peut-être
trop exagéré, n'est point applicable à
tous les Portugais du Brésil. Ceux de
Rio-Janeiro & des districts du Nord
sont beaucoup moins efféminés & moins
corrompus que ceux de la Baie de Tous-
les-Saints, lesquels étant dans un cli-
mat favorable à la paresse & à la dé-
bauche, sont infiniment pires que les
autres.

Le Brésil est gouverné par un Vice-
R ij

Roi qui fait sa résidence à San Salvador. Il a deux Conseils, l'un pour le Criminel, & l'autre pour le Civil, auxquels il préside; mais au préjudice de la Colonie, la justice y est si corrompue; que la vertu y est opprimée, & que les plus grands crimes restent souvent impunis. Il étoit autrefois défendu aux Juges de condamner aucun Portugais à mort; & il est aisé de sentir combien un pareil privilege doit avoir contribué à corrompre les mœurs. Les peuples qui habitent le long de la riviere des Amazones, sont encore gouvernés par les Prêtres qui les ont soumis, & l'on donne le nom de Missions aux différentes divisions de cette contrée.

Comme les Portugais ont été autrefois chassés de ce pays par les Hollandois, & qu'ils ont couru risque de l'être par les François, les malheurs & les dangers qu'ils ont éprouvé les ont rendu assez sages pour pourvoir à leur sûreté. Ils ont fortifié San Salvador & plusieurs autres Places, & ils entretiennent sur pied un corps de troupes Européennes dont il y a toujours deux Régimens à San Salvador. On compte parmi leur milice quelques corps d'Indiens & de Nègres indépendans, si

DES CO
bien que
n'avoir p
cause de
éloignem
vaisé qua
climat, c
de la plu
pe qui fo
de le lais
gais.

Fin de

R E
e à San Salva-
s, l'un pour le
r le Civil, aux-
préjudice de la
t si corrompue ;
primée, & que
restent souvent
ois défendu aux
cun Portugais à
sentir combien
avoir contribué
Les peuples qui
riviere des Ama-
ouvernés par les
nis, & l'on donne
x différentes di-
e.
is ont été autre-
par les Hollan-
ru risque de l'être
malheurs & les
ouvé les ont ren-
urvoir à leur su-
San Salvador &
es, & ils entre-
corps de troupes
y a toujours deux
dor. On compte
quelques corps d'In-
indépendans, si

DES COLONIES EUROPÉENNES. 384.
bien que le Bresil paroît aujourd'hui
n'avoir plus rien à craindre, tant à
cause de ses forces intérieures, de son
éloignement, de la chaleur & de la mau-
vaise qualité d'une grande partie de son
climat, que parce qu'il est de l'intérêt
de la plupart des Puissances de l'Euro-
pe qui sont intéressées à ce commerce,
de le laisser entre les mains des Portu-
gais.

*Fin de la quatrième Partie & du Tome
premier.*

